

@

**Aimé-François LEGENDRE**

**Le far-west chinois**

**AU YUNNAN**

**et dans le massif du**

**KIN-HO**

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

à partir de :

Le far-west chinois :  
**AU YUNNAN ET DANS LE MASSIF DU KIN-HO**

Récit de voyage  
Étude géographique, sociale et économique

par le Dr Aimé-François LEGENDRE (1867-1951)

Librairie Plon, Paris, 1913, 434 pages.

Édition en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
mars 2022

## TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#) — [Introduction](#)

### PREMIÈRE PARTIE Exploration au Yunnan

[CHAPITRE PREMIER](#) : Le retour en Chine : De Paris à Yunnan-Fou. — Organisation de la caravane.

[CHAPITRE II](#) : Yunnan central et septentrional : La plaine de Yunnan-Fou. — La culture du pavot.— Tremblez et obéissez ! — Le domestique annamite. — La grande race.

[CHAPITRE III](#) : De Ta-Chao à Fou-Ming-Hsien : routes yunnanaises. — Les Ming-Kia. — Goitreux. — La végétation. — L'expansion chinoise et le rôle du marchand.

[CHAPITRE IV](#) : De Fou-Ming à Hé-Tsin : *L'omi teou*. — Automne yunnanais. — La maison-cube — Une voie de grande communication. — L'orgueil chinois. — La cangue. — Châtaigniers et palmiers. — Les deux bergères. — Le plateau d'Otcha.

[CHAPITRE V](#) : De Hé-Tsin à Yuan-Mao-Hsien : Les puits à sel. — Les cactus. — Le commissaire de police et les secrets stratégiques. — Cabotin ! — Le déboisement. — La granulite.

[CHAPITRE VI](#) : De Yuan-Mao-Hsien à Heou-Kai : L'« œil rose ». — Bruyères et *ios*. — Les Pay Y. — Les *tou fei* et le sous-préfet. — La fille de Han.

[CHAPITRE VII](#) : De Héou-Kai au Tso-Ling-Ho : Le tamarinier et le pressoir chinois. — Le *pi-ko-tan*. — Les crétins de Pan-Pi. — Le plateau yunnanais. — Tso-Kio. — Nos muletiers. — Les marmites.

[CHAPITRE VIII](#) : De Nieou-Kai au fleuve Bleu : La récolte des arachides. — Clochetons d'albâtre et tours d'ivoire. — Tabac et Chinois. — Le village du Dragon. — Précieux talisman. — Tombeaux et arcs de triomphe. — Néant et glorification. — Les temps sont encore loin.

[CHAPITRE IX](#) : Du fleuve Bleu à Ve-Djo : Femmes lissous. — Vé-Djo, centre aborigène. — Vieillard pay-y. — Han-Pien. — Lo-To et le gîte aux varioleux.

[CHAPITRE X](#) : De Ve-Djo à I-Gha-La : La forêt de I-Tou-Tou. — Les chênes. — Le fameux « chamali ». — L'appel des âmes. — Les Lolos de Lou-Ka-Mo.

[CHAPITRE XI](#) : D'i-Gha-La au passage du fleuve Bleu : Les ruches. — Le cañon d'Omi-Tou. — Le vieux colon chinois. — L'escalier lissou. — La clef lolotte. — Le passage du fleuve Bleu.

[CHAPITRE XII](#) : Du fleuve Bleu à Houi-Li-Tcheou : Le *home* d'un Han-Jen. — Tong-Gan-Tcheou : léthargie, misère et stagnation. — L'arbre à suif. — Houi-Li-Tcheou, centre commercial.

[CHAPITRE XIII](#) : De Houi-Li-Tcheou à Ning-Yuan-Fou : La *lao po po*. — Cercueils et seaux hygiéniques. — Le transfert de nos maux. — La canne à sucre. — Scène de village chinois. — Té-Tchang et l'importation européenne.

[CHAPITRE XIV](#) : De Ning-Yuan-Fou au Tong-Ho : Un pionnier commercial. — Le Mo-lé-Ghio. — Miel et confitures. — Le canard d'or. — L'alcool et le Lolo ; l'alcool et le Chinois. — Une vieille connaissance. — Muletiers et prévoyance.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

[CHAPITRE XV](#) : De Ka-Sa à Tchentou : Le menu du coolie. — Le nommé Li-Kouang-Kouang. — Le bilan du porteur. — Un faux végétarien. — La situation politique du Setchouen. — Foin de l'effort ! Pures façades.

[CHAPITRE XVI](#) : Le retour au Kientchang : Miséreux et chien de luxe. — Les feuilles de papier rouge. — Le télégraphe en Chine.

[CHAPITRE XVII](#) : De Ning-Yuan-Fou à Yué-Si, par le Io-Chan : Le pêcheur et le barbare de l'Océan. — L'ascension du Io-Chan. — L'entrée en Lolotie.

[CHAPITRE XVIII](#) : Eul-Se-Ing : La muraille d'Eul-Se-Ing. — La sériculture chinoise. — La *mao tsang in*. — Ver à soie, tonnerre et serpent. — Les *Iu Ki*. — Chinois et agriculture.

## DEUXIÈME PARTIE

[CHAPITRE PREMIER](#) : Exploration dans la vallée du Yalong ou Kin-Ho (fleuve d'Or) : Territoire tabou. — Sentes chinoises. — Le magnolia. — Le passage du Yalong. — Les "missi dominici" du Bouddha vivant. — Le pont rompu.

[CHAPITRE II](#) : De Mao-Kou-Tchang à Kiang-Lang : La route du nord-ouest. — La grève des coolies. — Le Yalong. — Le négrito. — Les *manitoutous*. — Kiang-Lang et ses maisons.

[CHAPITRE III](#) : De Kiang-Lang à Lo-To : Les moulins à prières. — La chaîne Pa-Ké-Jé. — Sifans et *Lolos*. — La conquête chinoise. — Ses erreurs. — La glorieuse forêt. — Les suceuses de sang. — Les *ma kis*.

[CHAPITRE IV](#) : De Lo-To à Kanre-Ghi : Nos *ou-lags*. — Hutte de berger. — Le lait, ce breuvage de barbare. — Le malin Ling. — Kwei-Lèe, l'oasis thibétaine. — Le thé de la prairie alpine.

[CHAPITRE V](#) : De Kanre-Ghi à Pong-Mou-Tchong : La nature et sa reproduction. — Métérong. — Une scène bien chinoise. — Le passage du Wa-Dzang-Gho. — Pauvres diables ! — La lamaserie de Mong-Tong. — Le métis sino-sifan.

[CHAPITRE VI](#) : De Pong-Mou-Tchong à Pe-Tet : marchands chinois. — L'églantier de Pong-Mou-Tchong. — La clairière de Lo-Ka-Ghui. — Les moraines du Pong-Ngho-Rho. — Les rhododendrons.

[CHAPITRE VII](#) : De Pe-Tet au col du Hou-La : Baurong. — Le pont sur le Yalong. — Au col du Jo-Kho-Rho, dômes et coupoles. — Passage du Kla-Gou-La. — Wou-Shu. — Les tours octogonales. — Les *ledzèe*. — Gho-Rou. — Sentiers thibétains. — Les chasseurs de daims musqués. — La fleur émeraude. — Le sifflet.

[CHAPITRE VIII](#) : De Bo-Hou à Pong-Bou-Shi : Le district de Kia-Pa-Tchong. — Paysage sifan. — Le castel moyenâgeux. — Les lamas de Teu-Rho. — L'ennemi de la forêt. — Le coucou. — Demeures sifans.

[CHAPITRE IX](#) : De Pong-Bou-Shi à Ta-Tsien-Lou : La vallée du Li-Kiu. — La pomme de terre. — Le menu du Sifan. — La chaîne du Kèe-Ri-La. — Ta-Tsien-Lou cité commerciale. — Les races qu'on y rencontre.

[CHAPITRE X](#) : De Ta-Tsien-Lou à Mianning : Le passage du Ya-Kia-Ken. — Taudis chinois. — Mossimien. — Le crotale des forêts. — L'accident de M. Dessirier. — Le séjour à Mianning. — Superstitions chinoises.

TROISIÈME PARTIE

Nouvelle exploration dans le bassin du Yalong et du Tong-Ho.  
La fin brusque des travaux de la mission.

[CHAPITRE PREMIER](#) : De Mienning à La-Pou-Tchong : Le retour au pays sifan. — Le poison lolo. — Passage de la chaîne Dzeu-La et de la chaîne Guismi. — Le hameau de Shi-Wa. — La-Pou-Tchang.

[CHAPITRE II](#) : De La Pou-Tchong à Bong-H'a : L'hypsomètre au col du Dé-Ghi-La. — Le campement de La-Gni-Pa. — En quête de vivres. — Le pâturage de Bong-H'a.

[CHAPITRE III](#) : De Bong-H'a Au Tse-Minnda : La vieille dame de Tié-Pou-Djo. — Le passage du Tse-Minnda. Les glaciers.

[CHAPITRE IV](#) : Du Tse-Minnda à Ki-Wo : Le pont rompu et l'escarpement de Ki-Wo. — Les quartiers de roche.

[CHAPITRE V](#) : De Ki-Wo à Mienning : Armée chinoise et phalange européenne. — La lettre du commissaire impérial. — Héroïsme et charité.

[CHAPITRE VI](#) : L'attaque de la mission à Houang-Choui-Tang : La surprise. — La fuite de l'escorte. — La défense.

[CHAPITRE VII](#) : Les détails de l'attaque : Pitoyables tireurs. — Les agresseurs : bandits chinois, non les braves Lolos. — Les "pou kai".

[CHAPITRE VIII](#) : Prisonniers à Houang-Choui-Tang : La responsabilité en Chine. — Les grues cendrées. — La journée du 26 octobre.

[CHAPITRE IX](#) : L'enlèvement de Houang-Choui-Tang : L'étudiant. — Le boucher Joen. — Notre citadelle.

[CHAPITRE X](#) : Les péripéties du séjour à Oua-Lao : Le siège de la capitale. — Mauvais jours. — Le chevalier chinois.

[CHAPITRE XI](#) : La délivrance : Le retour à Ning-Yuan-Fou. — Le supplice de Tchang Iao Tang.

[CHAPITRE XII](#) : La fin de la rude aventure : Le retour : ses péripéties. — En radeau sur le Ya-Ho ; en jonque sur le Ming et le fleuve Bleu. — Un passage risqué. — L'arrivée à Tchong-King.

[Épilogue](#)

[Appendices](#) : [Populations](#) : chinoise et aborigène. — [Bassin du Yalong](#). — [La révolution chinoise](#). — [Le chemin de fer du Yunnan](#) et l'expansion économique française dans la Chine occidentale.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

@

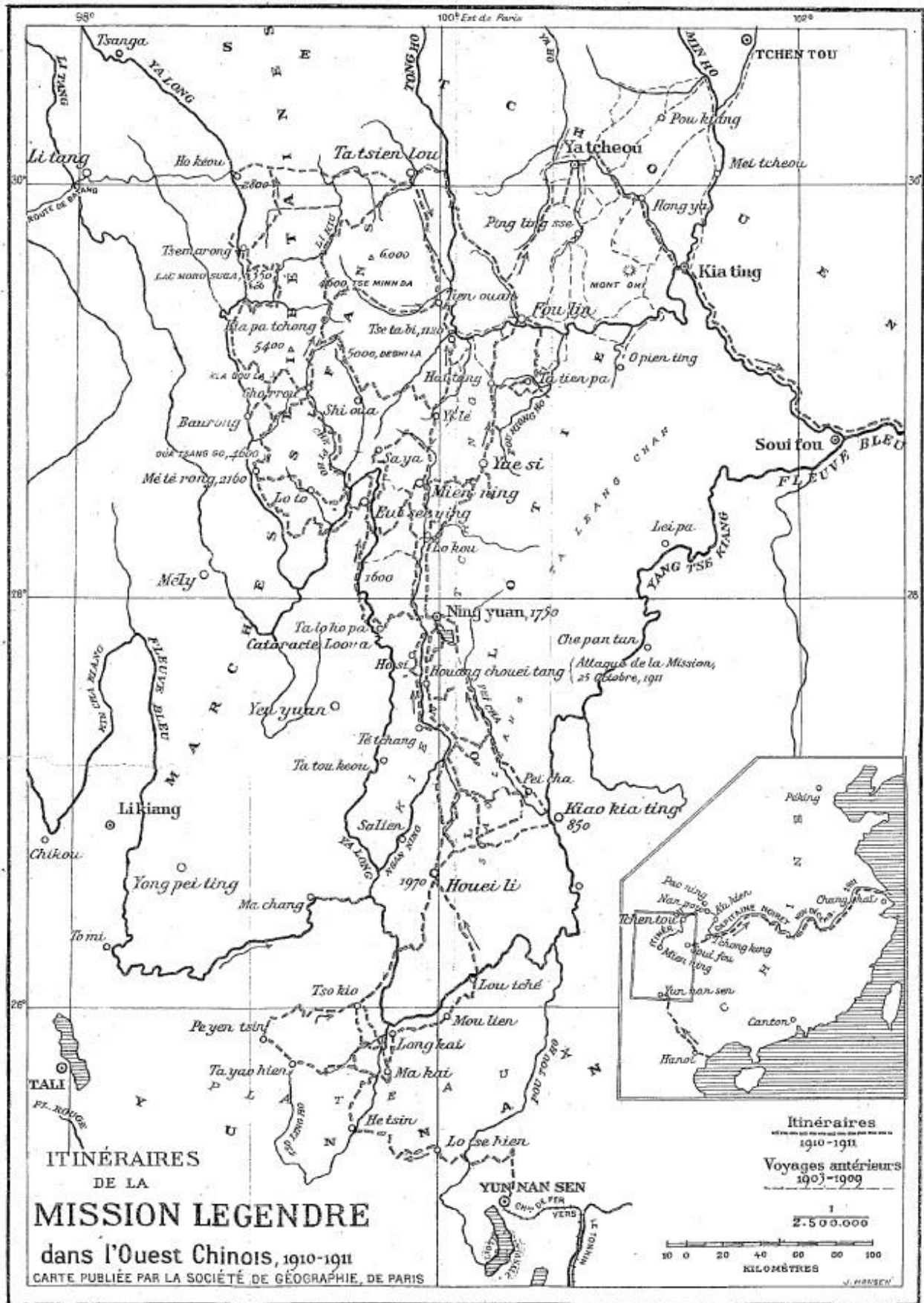
1. Village min-kia du Yunnan central.
2. Un « crétin » à côté de mon porteur d'instruments.
3. Deux vieilles Lolottes.
4. Une famille lolotte devant sa maison. Attitude de repos favorite.
5. Sifans (soumis aux Chinois) de la vallée du Ngan-Ning.
6. Demeure sifan.
7. Pasteurs de Kwei Lèe (marches thibétaines).
8. Lamaserie de Kanré-Ghi, à 3.800 m. La forêt de conifères.
9. Métérong (bord du Yalong) avec tour de veille et ses beaux peupliers noyers dans le fond.
10. Un clan sifan à Métérong. La robe est en laine
11. Sifans de la vallée du Yalong. Au milieu, une femme négrito.
12. Un coin de vallée du Yalong (Mou-Hée).
13. Champ de fougères en haute montagne thibétaine, vers 3.300 m.
14. Type de maison sifan des marches thibétaines.
15. Abri de berger en haute montagne thibétaine, 3.800m. Notre caravane.
16. Son Exc. le préfet Ouang de Kientchang.
17. M. Tchang Lien Tsi, le « chevalier » du Kientchang.
18. Trois de nos braves défenseurs.
19. Un métis sino-sifan avec ses deux femmes (Vallée du Yalong).

\*

**Carte des itinéraires 1910-1911 de la mission Legendre.**

@

Le Far-west chinois  
 Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho



ITINÉRAIRES  
 DE LA  
**MISSION LEGENDRE**  
 dans l'Ouest Chinois, 1910-1911  
 CARTE PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DE PARIS

Itinéraires  
 1910-1911  
 Voyages antérieurs  
 1903-1909  
 1  
 2.500.000  
 0 20 40 60 80 100  
 KILOMÈTRES  
 J. HANSEN

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Aux Bretons

À l'Annamite Nguyen Van Hien, mort bravement au service de la France, et au dévoué mandarin de Té-Tchang, qui fut massacré en se portant à notre secours.

Au préfet Ouang, à M. Tchang Lien Tsie, à sa famille et à tous ceux, étrangers ou compatriotes, qui nous ont protégés ou secourus durant la période critique que traversa la mission.

\*



## PRÉFACE

@

Ce livre comprend trois parties. La 1<sup>ère</sup> relate notre voyage au Yunnan ; la 2<sup>ème</sup> l'exploration du bassin du Yalong, du Kin-Ho, ou fleuve d'Or, entre le 28<sup>e</sup> et le 30<sup>e</sup> parallèle ; la 3<sup>ème</sup> décrit une autre région de ce bassin et se termine par le récit du dernier épisode de la Mission : l'attaque à Houang-Choui-Tang par les révolutionnaires chinois.

Ce livre est conçu dans le même esprit que les précédents. Ce récit de voyage n'est qu'un prétexte pour initier le lecteur à l'existence de races peu connues, aux mœurs, coutumes et caractéristiques morales du grand peuple chinois, et aussi des aborigènes qui gravitent autour de lui. L'intérêt de cette connaissance s'accuse de plus en plus, surtout que la dernière convulsion du vieil empire, l'éclosion de la Révolution avec toutes ses conséquences possibles, a posé à nouveau pour beaucoup le problème du péril jaune. L'hypothèse du débordement prochain des jaunes vers l'Asie occidentale et l'Europe même a été discutée et va être discutée avec plus de fougue que jamais par ceux surtout qui ne connaissent rien des choses de Chine et raisonnent sur des bases empruntées, naturellement, au milieu où ils vivent. Ils vont, à grand renfort de déductions et d'affirmations, vouloir nous démontrer qu'en moins d'une décade d'années la Chine républicaine sera transformée, aura changé d'âme, parce que dotée d'une nouvelle étiquette gouvernementale <sup>1</sup>, parce que enrichie de nouvelles formules, de panacées politico-sociales prises aux pays d'Europe. Ils vont vouloir nous prouver que ces formules, ces panacées, en contradiction flagrante avec les concepts ancestraux les plus caractérisés du fils de Han et l'état social qui en dérive, vont quand même, brusquement, faire table rase d'imprégnations millénaires. En un mot, ce sera l'enfantement rapide

---

<sup>1</sup> Oui, c'est là tout le changement : une étiquette nouvelle, trompeuse s'il en fut, couvrant simplement les vieilles méthodes, la tyrannie d'antan.

d'un organisme nouveau, nouveau psychiquement et socialement. On assisterait une fois de plus à un miracle. Nous les aimons tant, même en ce siècle de scepticisme. De même que le publiciste Putnam Weale a vu, dans le changement d'étiquette accompli, le « fait merveilleux » des temps modernes, de la matière pour un nouveau conte des *Mille et une Nuits*, de même, en France, nous avons applaudi à la naissance de la République nouvelle ; nous avons cru sans hésiter à un avatar aussi rapide et aussi singulier, nous avons cru à une réalité. Beaucoup, et non des moindres, ont admis qu'on changeait d'âme comme de chemise et que la suppression du port de la queue, avec une défroque nouvelle, allait, d'un Mathusalem chinois, faire un jeune syndicaliste. et s'ils s'inscrivent en faux contre pareille assertion, c'est bien à tort, car cette réflexion m'a été suggérée par leurs propres actes.

Oui, il paraît qu'étant républicain, il va devenir extrêmement dangereux, ce vieux peuple pacifique, ce peuple de paysans et de marchands qui hait la guerre, auquel toute forme de gouvernement est *profondément indifférente*, du moment qu'un peu de paix lui est assurée. Cette immense population, sans aspirations politiques, sans idéalisme, soucieuse, seulement, des réalités, dont le patriotisme, en la véritable acceptation du mot, est aussi amorphe qu'il est ardent au Japon, *ne demande qu'à vivre*, non à se lancer dans les aventures. Et c'est une erreur de penser que nos idées, nos principes politico-sociaux ont une action tonique, vivifiante sur l'âme chinoise. L'expérience, encore plus que chez les Jeunes-Turcs, prouve tout le contraire : nos idées, sur cette masse traditionaliste, très différente de nous, ont surtout des effets de *désagrégation*, de destruction. Et si jamais les éléments disparates qui constituent la Chine reconnaissent nettement l'opposition de leur aspirations et de leurs intérêts, comme les populations de Mandchourie et du Koantang, par exemple ; si jamais le vieil empire se disloque, se morcelle, il le devra, en grande partie, à la pénétration des idées dites « occidentales ». Les derniers événements le prouvent surabondamment.

Sur le modèle de l'Europe, un Parlement a établi, mais qu'est-il sinon une *ombre*, une apparence, sans programme comme sans autorité ? Il ne *représente*, en rien, le pays, la volonté nationale, si tant est qu'il en existe une bien définie. Croire le contraire, c'est ignorer la situation politique et sociale de la Chine. Assemblée sans mandat, sans autorité, de quelle valeur peut être son veto sur l'émission du dernier emprunt ? Pareilles improvisations de régime ne peuvent aller qu'au néant. Elles ont cependant un résultat, néfaste au dernier chef : celui d'accroître, d'entretenir le désordre et l'anarchie. Heureusement, à l'heure actuelle, l'Europe apporte à la Chine son puissant concours, l'aide à retrouver quelque peu son équilibre.

"Le péril jaune !" combien il se perd dans la nuit de l'avenir ! J'exposais tout à l'heure le programme de la Mission, l'exploration du bassin du Yalong. Pour donner une idée de cette merveilleuse région, où paissent les yacks massifs et velus, où aboient les molosses près des tentes brunes, je me contenterai de citer quelques lignes du texte qu'on trouvera dans la deuxième partie :

La végétation, c'est le grand charme de ce massif ; elle est d'une gaieté, d'une exubérance, mais en même temps d'une majesté sur les cimes qui vous causent une joie, un frisson d'admiration. Il y a tant de vie, tant de beauté, de puissance cachée, que vous restez figé sur la sente, pétrifié en une ardente contemplation. Les grands arbres, les essences diverses s'étagent, suivant l'altitude, leur résistance au froid, forment de gigantesques gradins de verdure différemment nuancés. Il y a dans le bas, vers 3.000 mètres, le vert tendre des chênes, des frênes, des bouleaux, puis, plus haut, le vert sombre des mélèzes, des sapins, des tougas ; plus haut encore, le vert lustré miroitant des rhododendrons. Quelle douceur et quelle splendeur ! C'est dans les marches thibétaines que la nature m'a révélé toutes ses

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

splendeurs toute sa glorieuse puissance, en même temps que son charme infini. Je ne l'avais jamais vue si douce, si sévère à la fois, si captivante et si imposante : elle vous prend tout entier dans la plus troublante des révélations.

@

## INTRODUCTION

@

En 1910, le gouvernement français (ministères de l'Instruction publique et des Colonies) me chargeait d'une nouvelle mission dans la Chine sud-occidentale <sup>1</sup>.

En septembre, je quittais donc la France pour la Chine avec deux collaborateurs : le capitaine Noiret et le lieutenant Dessirier.

Mon but était d'explorer certaines régions du Yunnan, du Koeitchou et du Setchouen occidental, y compris le bassin du Yalong, dans les marches tibétaines.

Mon programme était géographique, scientifique surtout, tendait à donner une idée générale de la morphologie des régions à explorer, de leur structure géologique et de la nature de leur végétation tant spontanée que cultivée.

En outre, je devais me préoccuper de rapporter certains documents à l'Académie des inscriptions, continuer mes recherches anthropologiques sur les populations de l'Ouest chinois et rapporter au Muséum le plus de spécimens possibles de la faune et de la flore.

Comme corollaire si naturel de nos travaux géographiques, une étude d'ordre économique s'imposait.

En un mot, je me devais de fournir une étude solidement documentée, d'apporter des précisions sur les possibilités de développement économique du Tonkin, de toute notre belle colonie indo-chinoise, dans ses rapports avec les provinces sud-occidentales de la Chine, le Yunnan, le Setchouen et le Koeitchou.

Cette fois-ci plus que jamais, j'ai donc eu le souci de compléter mes

---

<sup>1</sup> La Société de géographie, l'Académie des sciences, l'Académie des inscriptions, l'Indo-Chine participèrent aussi à l'organisation de notre mission.

recherches sur la nature et la quantité des ressources si variées de ces régions, tant du sol que du sous-sol, et sur l'orientation des courants commerciaux.

L'éminent directeur de l'Institut Pasteur, M. Roux, avait bien voulu me charger aussi d'une étude particulièrement intéressante pour le Tonkin et même l'industrie lyonnaise : je veux parler d'une enquête sur la sériciculture au Setchouen et sur les moyens de développer, d'améliorer la production de la soie dans cette province.

Tel était le programme à remplir, assez lourd, mais soutenu par l'expérience de plusieurs années dans la Chine de l'Ouest, et ayant confiance dans mes collaborateurs, confiance qui a été justifiée, je comptais fermement le mener à bonne fin.

Mais vous savez ce qui s'est passé ! La brusque éclosion de la révolution chinoise et l'attaque dont nous avons été l'objet, dont nous avons failli être les victimes.

Les premiers temps après cette attaque, j'ai eu lieu de croire que tout notre travail d'exploration, toutes nos fatigues avaient été inutiles. Mais si beaucoup de documents des plus précieux ont été perdus, il n'en a pas été de même, heureusement, pour certains rapports, qui, au moment où les révolutionnaires coupaient toutes les communications, ont pu passer et parvenir aux ministères ou aux sociétés intéressés.

Parmi ces rapports, s'en trouvait un renfermant une carte schématique des différents itinéraires de la mission, y compris l'exploration du Yalong.

Tout le travail géographique ne sera donc pas perdu ; certaines reconstitutions seront possibles.

Un travail sur la sériciculture, destiné à l'Institut Pasteur, est aussi arrivé à bon port ; de même une étude d'ordre économique.

De plus, un mois après l'attaque, au cours de perquisitions faites chez les chefs du mouvement révolutionnaire, un grand nombre d'échantillons

de plantes dédaignés par les pillards ont été retrouvés ; aussi des spécimens zoologiques, quelques échantillons de roches et deux carnets d'observations sur le Yunnan.

Malheureusement, mes carnets sur la région la moins connue, la plus intéressante, sont tous perdus.

Il en est de même de tous les levés topographiques et panoramiques établis avec tant de peine et de soin par MM. Noiret et Dessirier. M. Noiret n'a sauvé que son carnet d'observations astronomiques.

Je faisais tout à l'heure allusion à une étude d'ordre économique, heureusement parvenue à destination. Elle était intitulée : « Les grands courants commerciaux de l'Ouest chinois et le chemin de fer du Yunnan. » Je m'étais posé depuis longtemps la question suivante : « Dans quelle proportion l'Ouest chinois, les provinces du Yunnan, du Setchouen et du Koeitchou, peuvent-elles aider au développement du Tonkin, accroître l'importance du rôle qu'il est appelé à jouer de par sa position géographique. »

J'ai pu y répondre dans le sens favorable que j'avais prévu, d'après mes voyages antérieurs.

En me basant donc, non sur des hypothèses, mais sur des faits précis, des données géographiques et des chiffres, je suis arrivé à cette conclusion que le plus bel avenir est réservé à notre colonie indochinoise, dans ses rapports avec la Chine du Sud-Ouest. Et les faits, récemment, sont venus me donner raison.

Inutile d'ajouter que la France ressentira l'heureux contrecoup de cette évolution économique.

Je dirai maintenant deux mots du matériel et instruments scientifiques dont disposait la mission :

1) Pour les études géographiques : deux théodolites, une lunette à occultation, une astrolabe, six chronomètres, quatre baromètres

anéroïdes, des clisimètres à double action, etc.

2) Un baromètre à large cuvette *Tonnelot*, placé à notre base et qui nous permettrait de faire des observations intéressantes sur le régime des pressions de ces régions et ainsi de vérifier nos anéroïdes. Malgré les difficultés d'un long voyage en montagne, ce baromètre est arrivé en bon état.

3) Un baromètre enregistreur.

4) Des thermomètres et hygromètres.

5) Un microscope puissant devant surtout me servir à l'étude des maladies des vers à soie.

En ce qui concerne les collections destinées au Muséum, nous étions très suffisamment outillés pour les recherches ou cueillettes destinées aux différentes sections.

@



## PREMIÈRE PARTIE

### EXPLORATION AU YUNNAN

## CHAPITRE PREMIER

### LE RETOUR EN CHINE

De Paris à Yunnan-Fou. — Organisation de la caravane.

@

Je quittai Paris le 12 septembre pour retourner en Chine occidentale.

Accompagné de M. Dessirier, j'atteignis Pékin en treize jours et demi. Et comme la voie la plus commode et la plus rapide pour gagner le Yunnan central est maintenant le Tonkin, et non la grande artère centrale du Yang-Tsé, je m'embarquai à Tientsin pour Hong-Kong, sur un de ces grands bateaux côtiers de la compagnie Jardine ; et, de Hong-Kong, gagnai le Tonkin par un cargo-boat de la maison Marty.

Après un court séjour au Tonkin, à Hanoï, la Mission au complet (M. Noiret avait, de Marseille, rejoint par mer avec tous les bagages et instruments) montait au Yunnan, à la capitale même, par notre chemin de fer.

La durée du voyage est de trois jours, bien que la distance entre Haïphong et Yunnan-Fou ne soit là que de 853 kilomètres. Mais on ne voyage que le jour : le train s'arrête chaque soir pour ne repartir que le lendemain matin.

Le premier jour, on s'arrête à Laokay, sur la frontière sino-tonkinoise ; le deuxième jour à Ami-Tchéou, et, le troisième, on atteint la capitale même de la province : Yunnan-Fou. La longueur du trajet en territoire chinois est de 465 kilomètres, dans une direction presque Sud-Nord. Le terminus de notre voie ferrée se trouve ainsi très rapproché du fameux fleuve Bleu, ou Yang-Tse-Kiang : à vol d'oiseau il n'en est plus qu'à 100 kilomètres environ.

Fin octobre, nous étions à Yunnan-Fou, installés au consulat de France, jouissant de l'hospitalité la plus cordiale et la plus généreuse.

Notre consul, M. Wilden, ami aussi dévoué qu'agent distingué et fort sympathique aux autorités mandarinales, fit tout, près de ces dernières, pour nous faciliter le travail d'exploration. Les vastes locaux de sa résidence nous permirent aussi de préparer « matériellement » notre expédition, de mettre de l'ordre dans le fouillis de nos bagages ; d'arranger, de grouper pratiquement nos objets et instruments, nous évitant ainsi des pertes et des retards dans l'avenir.

Cette organisation matérielle de la caravane est de prime importance, à n'en pas douter : si on ne peut aller jusqu'à dire qu'elle est la condition même du succès du voyage, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle supprime bien des fatigues et des déboires. Il y a surtout la question des instruments délicats : si toutes les précautions n'ont pas été prises dès le début, l'accident redouté qui vous prive d'un moyen de travail indispensable se produit fatalement.

Jusqu'au jour de l'attaque de Houang-Choui-tang, aucun de nos précieux instruments n'avait souffert d'une année de transport en montagne, dans les régions peut-être les plus accidentées du monde.

Au point de vue « provisions de bouche », j'opérai comme dans mes précédents voyages, décidé à vivre sur le pays, à me contenter de ses ressources, quelques maigres qu'elles pussent être en certains districts.

Notre convoi n'emportait donc que ces précieuses denrées dont il est difficile de se passer, lorsqu'il y a quotidiennement une grande dépense d'énergie musculaire et que la maladie vous guette : du lait concentré, du beurre, du cacao en poudre et du café. La question « transport de liquide » avait été vite résolue : notre boisson habituelle serait de l'eau bouillie ou le thé léger. Le vin serait un « extra » à très rare apparition sur notre table. D'ailleurs, on en perd facilement l'habitude. Rien mieux que l'exploration n'apprend combien factices sont certains besoins, sitôt que les circonstances vous permettent d'échapper à leur emprise, vous êtes tout étonné d'avoir été si longtemps leur docile esclave.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Je vais maintenant exposer les détails les plus intéressants de notre exploration.

Elle débuta par la province du Yunnan et se continua dans celle du Setchouen, au Kientchang, y compris la partie orientale des marches tibétaines, du bassin du fleuve Yalong ou Kin-Ho (fleuve d'Or), entre le vingt-huitième et le trentième parallèle.

@

## CHAPITRE II

### YUNNAN CENTRAL ET SEPTENTRIONAL

La plaine de Yunnan-Fou. — La culture du pavot.— Tremblez et obéissez ! — Le domestique annamite. — La grande race.

@

p.005 Notre expédition, bien fournie en instruments et moyens de travail de toutes sortes, quittait Yunnan-Fou le 14 novembre 1910. La caravane, comprenant plus de trente bêtes de bât et de selle, parut si imposante aux Chinois, qu'ils la baptisèrent immédiatement « caravane de marchandises ». Plus tard, ils se vantèrent même à Nian-Yuan-Fou d'avoir dédaigneusement refusé de nous acheter la moindre parcelle de cotonnade ou de fil : ce en quoi nous fûmes bien attrapés. C'était une façon pour ces Chinois de nous montrer qu'ils n'avaient pas peur de nous : le bruit courait, en effet, depuis longtemps, au Kientchang, que les Français allaient, du Tonkin, envahir le Setchouen occidental et que je venais en éclaireur pour m'entendre avec les tribus lolottes et m'assurer leur concours.

Pour couper court à toutes ces rumeurs et rassurer les mandarins, je quittai le Kientchang avec M. Noiret et m'en allai vers Tchentou.

Notre exploration du Yunnan fut des plus intéressantes et s'accomplit sans incidents sérieux.

Les populations, en grande partie aborigènes, sont paisibles et hospitalières.

Nos premiers pas furent à travers la plaine de Yunnan-Fou, vaste cuvette, ancien bassin lacustre à 1.950 mètres d'altitude, où la fécondité du sol est grande.

À notre arrivée, fin octobre, on achevait la récolte du riz, un peu retardée par les pluies d'été tenaces cette année.

Quinze jours plus tard, après un rapide labourage, on semait blé, sarrazin, fèves, pois et vesce.

Nulle part, on ne confiait à la terre les précieuses graines du pavot à opium : défense il y avait, absolue, draconienne, allant jusqu'à la peine de mort quelquefois.

Le paysan gémissait, clamait sa ruine plutôt, quand il osait parler. Un vice-roi, Si Liang, par le nom, avait, en moins d'une année, réalisé cette œuvre stupéfiante : la suppression totale de la culture du pavot sur le terroir yunnanais contrôlé par son administration. Restaient seulement quelques districts montagneux, habitat de Lisous ou Lolos, c'est-à-dire d'aborigènes presque indépendants, où le mandarin n'osait se risquer, faire arracher par ses soldats les plants d'opium. Oui, en un laps de temps incroyablement court et sans grands moyens d'action, Si Liang et Tchao Eul Seng avaient fait *trembler et se soumettre* des millions de paysans, tant au Yunnan qu'au Setchouen, les avaient fait renoncer à leur culture la plus rémunératrice. Il n'y a qu'en Chine, cette grande démocratie comme d'aucuns, sans grande raison, aiment à l'appeler, que se révèle pareille force de gouvernement, pareille puissance de domination. N'est-il pas permis de se demander quelle autocratie au monde a jamais obtenu si facilement soumission aussi complète ?

Et ce n'est pas seulement le Yunnan et la grande province du Setchouen, mais celles du Koeitchou, du Chan-si, du Fokien, etc., soit l'empire tout entier, une masse énorme de producteurs et de consommateurs qui se courbaient devant les ordres lancés de Pékin, renonçaient à leur bénéfice le plus clair, à leur joie matérielle favorite.

Qu'on tente chez nous, sur la plus petite échelle, semblable expérience en ce qui concerne l'alcool : on en verra les résultats.

Maintenant, on aurait tort de croire que le Chinois s'est soumis par *discipline morale*, par compréhension de son véritable intérêt. Ce serait lui créer une supériorité sur nous qu'il est bien loin d'avoir. Il a tout

simplement obéi à un sentiment beaucoup plus naturel chez lui : la crainte du mandarin.

Je reviendrai plus tard sur cette question de l'opium, d'une portée économique et sociale si grande et qui nous intéresse sous plusieurs chefs.

La plaine de Yunnan-Fou, en dehors des arbres fruitiers de la Chine tempérée, laisse voir quelques essences utiles : des cyprès et thuyas utilisés pour la construction des barques qui flottent sur le beau lac se déployant au sud de la ville ; des albizzia, mimosées dont le bois dur sert à fabriquer des roues de brouettes ou des axes de turbines ; des broussonetia, ou mûriers, dont les feuilles nous fournissent le beau papier dit « de Chine », et l'écorce des jeunes rameaux, celui pour parasols.

Les villages sont nombreux dans cette plaine. Les maisons, par leur toiture, leur pignons, sont curieuses d'aspect. Les versants du toit ne forment nullement le plan régulièrement incliné, partant du faite, qui se voit dans tous les pays, mais plutôt une sorte de grande gouttière transversale, avec concavité accusée. Et l'arête de ce toit, au lieu de former l'angle aigu habituel, a la forme d'un cône un peu tronqué.

Cette construction originale, aux murs épais en pisé ou brique sèche, est l'œuvre d'aborigènes, non de Chinois. Elle est couverte en tuiles ou en chaume. Elle a généralement un étage bas, un grenier où le voyageur européen aime à s'installer pour y dormir en paix après l'étape de la journée. Il échappe ainsi à toute cette vermine, punaises, puces, poux, trop prospère, trop respectée dans la majorité des habitations chinoises ou aborigènes du Yunnan.

Le chef de famille, à l'arrivée, vous abandonnera généreusement sa chambre, la sienne propre, souvent, mais vous ferez bien de décliner son aimable offre. Croyez-moi : choisissez toujours le local inhabité, le grenier : c'est plus sûr ; à moins que vous n'ayez un de ces heureux épidermes dont les exhalaisons font reculer la vermine la plus affamée.

Que trouve-t-on dans ce grenier ? Un peu de riz, de très nombreux épis de maïs, qu'on égrène seulement juste avant la mouture : aussi un peu de blé et d'orge. Ce blé sera utilisé par le Chinois, pour la fabrication de pâtes, de nouilles ou de vermicelle point désagréables au goût, dont nous usions largement en certains districts, faute d'autre aliment.

À huit kilomètres de Yunnan-Fou, en un point appelé Hé-Long-Tan (source du Dragon noir), où sous de grands chênes s'abritent des pagodes, notre caravane quitte la plaine pour commencer à s'élever sur le plateau yunnanais. Ce plateau, malgré le déboisement à outrance, insensé, du Chinois, n'a point l'aspect désertique qu'on pourrait supposer. Les arbustes sont encore nombreux dès qu'on s'écarte des centres, des arbustes, qui, en dehors de l'époque de la floraison, sont encore une gaieté pour les yeux par leurs fruits persistant presque tout l'hiver : les baies jaune orange ou rouge sombre des berberis ou des cotoneasters, rouge vif, carminés d'une certaine aubépine.

Partout aussi, des graminées forment un tapis plus ou moins serré piqueté de gracieuses fleurs comme les gentianes et immortelles, sans oublier une marjolaine (origan), aussi jolie que délicatement parfumée.

Le 15, nous atteignons un col (Ta-Chao, 2.340 mètres), sous une rafale de neige. La tempête dura vingt-quatre heures et nous immobilisa p.010 complètement le lendemain. C'était la dernière manifestation de la période humide automnale. Cette période se prolongeait même cette année outre mesure, car la grande saison pluvieuse, qui est surtout estivale, ne dépasse guère l'époque de la mi-octobre. C'est un régime très régulier, aux rares exceptions.

Réfugiés dans une pagode ouverte à tous les vents, la journée du 16 fut assez pénible, du fait surtout de notre inactivité. Le froid aussi était cinglant, nous surprenait après la température si agréable de la plaine.

Bien qu'en marche depuis deux jours seulement, il fallut déjà se



préoccuper de la façon d'agir des muletiers, de leurs oublis ou négligences. J'avais dû renoncer à leur confier les instruments délicats : théodolites, astrolabe, lunette, chronomètres, etc., lesquels couraient moins de risques avec des porteurs sur le dos et même en balançoire. Un grand baromètre Tonnelot fut cependant fixé sur un bât, avec l'inclination nécessaire pour empêcher le passage du mercure à travers la peau de chamois. Malgré d'incessantes recommandations, il était nécessaire de vérifier chaque matin, avant le départ, si le pauvre baromètre, déclaré inamovible, n'avait pas été détaché la veille pour une raison quelconque et fixé à l'envers, le matin, au moment du départ.

Ce jour, j'eus aussi l'occasion de constater que l'Annamite est aussi imprévoyant que le Chinois, aussi indifférent à toute précaution, surtout à celle qui exige un effort. Lorsque ma sellerie fut apportée dans la pagode, je constatai que la pièce de fer en équerre qui maintient les sacoches en place était brisée d'un côté. La raison ? J'avais remarqué en entrant dans la cour de la pagode que la porte d'accès était très étroite : un cheval avec une selle flanquée de sacoches devait passer avec une grande difficulté. La prudence commandait d'enlever la selle. Le palefrenier annamite ne fut pas supérieur à un mafou chinois : il hésita, puis recula devant l'ennui de lâcher les sangles avant l'heure, avant l'arrivée à l'écurie. On sait ce qu'il en advint.

C'est dans ces détails qu'il faut surprendre la mentalité d'un homme, d'une race. L'Oriental est un *imprévoyant*, un *imprudent* ; il lui arrive mille surprises, mille ennuis auxquels échappe son frère d'Occident, celui qu'il ose appeler le Barbare de l'Océan. Ce Barbare a une vigueur psychique, qu'il n'a point lui. Aussi domine-t-il partout sur les deux hémisphères. Et si un grand peuple jaune s'est imposé dans le Pacifique, c'est qu'il a su, à l'heure opportune, puiser à la source de la *grande civilisation, celle de la race blanche*.

## CHAPITRE III

### DE TA-CHAO À FOU-MING-HSIEN

Routes yunnanaises. — Les Ming-Kia. — Goitreux. — La végétation. — L'expansion chinoise et le rôle du marchand.

@

Le 17 au matin, on partit malgré l'état abominable du sentier, un de ces sentiers bien chinois tracés n'importe comment, pas entretenus, réparés, au contraire, à la diable, à de très longs intervalles et seulement quand il y a nécessité absolue. Nos animaux, mules et chevaux, trébuchaient, glissaient lamentablement, lançant de tous côtés d'énormes jets de boue. Combien pénible était la progression pour ces pauvres bêtes, malgré la légèreté de leur fardeau (80 kilos en moyenne).

Il n'est pas nécessaire de cheminer longtemps sur les routes du Yunnan ou du Setchouen pour comprendre le gaspillage d'animaux qui se fait, au grand détriment de la prospérité générale. Par manque de soins, indifférence à la souffrance, aux blessures de sa bête, le muletier yunnanais, comme le setchouennais, en provoque l'usure rapide, aidé en cela par ses gouvernants qui s'emparent des maigres fonds destinés à l'entretien des routes, se les attribuent sans l'ombre d'un remords : n'est-ce pas l'habitude d'agir ainsi au céleste empire ? Il n'y a que nous, Européens, pour nous étonner de ces us et coutumes, pour les qualifier de vilains noms.«

Le long du chemin se voient de misérables villages peuplés de goitreux, qui cultivent un peu de maïs pour vivre. Ayant subi l'influence chinoise, ils ne font plus d'élevage, entretiennent juste le nombre d'animaux nécessaire pour le labourage.

Parmi ces goitreux, certains présentent cette aggravation qu'on appelle « crétinisme ». Frappés dans leur développement par l'affection thyroïdienne, ils ont apparence de nains au faciès grotesque par la

rondeur de pleine lune du visage, l'épatement extrême du nez, la bouffissure et le luisant de la peau, et aussi par la projection en avant de la lèvre inférieure, très épaissie. Ils bégaièrent généralement, émettent difficilement des sons : on en sait la raison. Leur intelligence est des plus frustes, se réduit à peu près à la seule manifestation des instincts. Si les goitreux sont très nombreux, forment les quatre-vingts centièmes de la population, quelquefois davantage, les crétins, heureusement, sont infiniment moins nombreux, forment à peine le centième du total des habitants.

Autour des villages, on aperçoit quelques arbres fruitiers : pêchers, cerisiers et noyers, aussi le palmier (*Trachycarpus*), dont la gaine sert à fabriquer le vêtement imperméable du Chinois.

On observe aussi des ruches à abeilles, de forme cylindrique, suspendues, souvent à la façade même des maisons. Sur le sol ou sur des claies sèchent du tabac et des tiges de chanvre.

À mesure qu'on s'éloigne de la plaine de Yunnan-Fou, la végétation arborescente se révèle moins clairsemée. Les pins et les aulnes deviennent assez nombreux, forment même des bosquets appréciables. On aperçoit aussi, de temps en temps, dans les creux des vallées, un bel arbre à l'écorce gris clair, aux très petits fruits : c'est tout simplement un micocoulier, essence si commune dans notre Midi.

Nous passons à Lao-Oua-Pou, ou village du Corbeau, localité peuplée de brigands, paraît-il, dont la spécialité est le pillage des caravanes et des groupes de porteurs. Mais ils ne devaient guère songer à s'attaquer à nous : c'eût été d'une audace dont ils ne se sentaient pas capables. Il a fallu la révolution et l'organisation de fortes bandes bien armées, pour amener le Chinois à l'idée qu'il pouvait attaquer impunément l'Européen.

Aux approches de Fou-Ming, on rencontre, à Sou-Ké, un groupement important d'aborigènes, qui se montrèrent très réservés et se refusèrent à se qualifier autrement que du terme de « pen-ti-jen », ou « Han-jen ».

Ils me rappelaient les « Min-Kia », aborigènes très répandus dans le Yunnan central et surtout nord-occidental. Ces « Min-Kia » présentent des caractéristiques qui les rattachent nettement à la grande famille mongole. Ils auraient autrefois (avant l'ère chrétienne) <sup>p.015</sup> dominé au Yunnan et fondé un royaume, celui de *Tien*. Ils ont, depuis des siècles, reconnu l'autorité chinoise, mais, jusqu'à ces dernières années, ils avaient cependant conservé leurs mœurs et leurs coutumes. À l'heure actuelle, ils se mêlent de plus en plus aux groupements chinois et adoptent leurs rites sociaux, leurs types de vêtements. Il se fait aussi des unions régulières, dont la progéniture se baptise tout de suite « Han-jen », renie sa parenté « Min-Kia ».

Ce coin de vallée de Sou-Ké est intéressant, car il nous montre ce qu'était le Yunnan et ce qu'il reste partout où le Chinois n'est pas maître absolu, ne peut dévaster à sa fantaisie. La végétation est puissante, les grands arbres, les conifères, chênes, aulnes, sont nombreux. Des magnolias étalent leurs belles feuilles luisantes. Des arbustes, tel que rhododendrons, viornes et cornouillers, forment de superbes buissons où, nombreuses, roucoulent les tourterelles.

Dans le fond de la vallée poussent du blé et du riz, et, sur les pentes, des troupeaux de bœufs et de moutons pourraient prospérer. Les arbres fruitiers viennent facilement et, malgré l'absence de toute culture, de tout soin, fournissent des produits de bonne qualité, le pêcher, en particulier.

Sou-Ké, si gai, si pittoresque, mais surtout si fécond, n'est qu'un de ces innombrables coins du plateau yunnanais où s'étalerait la richesse, si la province avait subi une domination plus prévoyante, moins portée au déboisement systématique, outrancier, sous prétexte d'augmenter la surface arable.

Après Sou-Ké, c'est la plaine de Fou-Ming, cuvette lacustre au limon fertile où s'étalent partout des rizières. Le sentier que nous suivions, le dominant, était bordé par endroits de haies de jasmin sauvage, de jasmin

fleuri blanc ou jaune d'or, au subtil et délicieux parfum. Le jasmin, sous ses différentes espèces, est une plante commune au Yunnan et au Setchouen occidental. Il pousse n'importe où, étant rarement cultivé. J'ai vu cependant utiliser ses fleurs pour donner de l'arôme à certains thés de qualité médiocre. À cet effet, le jasmin est beaucoup moins apprécié que l'osmanthe (*Osmanthus fragrans*), dont il est fait un abus véritable.

Fou-Ming-Hsien est le chef-lieu d'une sous-préfecture. C'est une petite cité chinoise de quelques milliers d'habitants, située sur la grand-route du Yunnan central au Kientchang. Elle constitue, comme tant d'autres en Chine occidentale, un important jalon, une base d'opérations sur les routes commerciales traversant des régions peuplées d'aborigènes. Ces villes, soigneusement fortifiées, établies de distance en distance, refuge sûr en cas de défaite, ont permis au fils de Han de coloniser au milieu de populations primitivement très hostiles, qui ont cédé, non à la bravoure chinoise, mais à la *ténacité du marchand*, lequel a entraîné à sa suite toutes les forces vives de l'empire, sa puissante organisation : l'aborigène s'est bientôt trouvé, sinon envahi, du moins encerclé, menacé de tous côtés. Il a préféré faire sa paix avec son grand frère civilisé, malgré ses exigences, ses empiétements. Seules, des tribus lolottes au Kientchang, des tribus miaotze au Koeitchou continuent de lutter et conservent leur indépendance. D'ailleurs, le fils de Han, *peu soucieux de la lutte, de l'effort*, amoureux au contraire du *chang liang*, conciliabule, de la délibération, n'a jamais cherché à écraser l'adversaire, à le dominer complètement dans le présent et dans l'avenir. Il a toujours agi par ruse, par combinaisons « boiteuses et mal assises », où l'aborigène moins retors, homme de bonne foi aussi, est généralement dupé. Sitôt ouverte la tranchée en pays hostile, ouverte la grande voie reliant les comptoirs nouveaux aux cités anciennes, aux provinces de l'empire, le seul effort du fils de Han a consisté et consiste à *assurer sa ligne de communications*. Il reste sur la *stricte défensive*, ne cherche point à se donner de l'air, à conquérir des districts-tampons. Il fait les choses à *moitié*, se prépare des

surprises, des complications, subit quelquefois de cruelles leçons, mais il reste incorrigible. Il n'a point, lui, la fougue des peuples guerriers : il est, avant tout, un *laboureur* ou un *marchand*. Et le soldat qui le protège, s'il est un citoyen de l'empire, s'il n'est donc pas un mercenaire dans l'acception véritable du mot, s'en rapproche quand même sensiblement. Il se recrute parmi les déclassés, les paresseux de tous ordres, auxquels répugne l'exercice d'une profession régulière : ces « braves », comme on les désigne souvent, ne sauraient donc montrer beaucoup d'élan, d'esprit de sacrifice.

Dans certaine région du Yunnan occidental, par exemple, on trouve de fortes bandes de ces guerriers qui ne dépendent d'aucune autorité provinciale, mais sont à la solde de compagnie de marchands, qui font escorter par eux leurs denrées le long des chemins.

Le soldat, tel que nous le concevons ou tel qu'on le voit au Japon, est encore à créer en Chine. Il doit évoluer psychiquement et pareille évolution est fatalement lente.

Les derniers événements, la révolution chinoise, ne sont pas faits pour nous donner un démenti.

Les montagnes qui enserrant la plaine de Fou-Ming sont naturellement déboisées ; seul, un bel arbre est épargné, est cultivé même : il ressemble au pistachier de Chine, peut atteindre 10 et même 15 mètres de haut. Il constitue la seule gaieté des villages et c'est lui qui protège de son ombre les temples. Il est voisin des térébinthes et s'appelle « schinus mole ». On peut le rencontrer dans le Midi de la France.

@

## CHAPITRE IV

### DE FOU-MING À HÉ-TSIN

*L'omi teou.* — Automne yunnanais. — La maison-cube — Une voie de grande communication. — L'orgueil chinois. — La cangue. — Châtaigniers et palmiers. — Les deux bergères. — Le plateau d'Otcha.

@

On retrouve vite la montagne et la végétation : des taillis de chênes surtout. Les villages sont rares et peuplés de goitreux, de pauvres hères qui font peine à voir. Ce sont des aborigènes min-kia ou pay i, refoulés par le Chinois et qui, abandonnés de tous, de leur clan comme du mandarin, végètent ici dans une profonde misère, tels des ilotes. Personne ne songe à ces déshérités, ne s'en préoccupe. Que l'un deux vienne à mourir sur un sentier, à quelque distance de son village, et il y restera, n'attirant pas plus l'attention que la carcasse d'un chien ou d'une bête de somme.

Dans la plaine de Lo-Se-Hsien (22 novembre), on trouve des cultures : du sarrasin en voie de maturité, des fèves et des navets semés au commencement de l'automne et qu'on récoltera cet hiver, en février au plus tard. Le haricot du pauvre, l'omi teou (*Lablab cultratus*) se reconnaît grimant autour des haies. C'est une excellente <sup>p.020</sup> espèce, d'une extrême rusticité, qui réussit à pousser dans n'importe quelles conditions atmosphériques. En temps de famine, il constitue la ressource ultime de ces populations. c'est pour cette raison que les Chinois l'appellent souvent « kieou min tsai », ou légume sauveur (tsai, légume, et kieou min, sauver la vie).

Ce 22 novembre est une délicieuse journée d'automne, peu différente d'ailleurs des précédentes. Nous sommes en pleine saison sèche et le vent du sud-ouest souffle maintenant régulièrement, faible encore, agréable seulement. À deux heures de l'après-midi, avec un ciel sans nuages, le

thermomètre-fronde indique une température pas inférieure à 19 degrés centigrades à l'ombre. Des papillons butinent sur des mélampyres roses, des marjolaines (origan), des gentianes bleues ou blanches, très pâles, zébrées de traits carmin. Sur les croupes, les mamelons, se dressent des pins tordus en spirales par la violente brise d'hiver.

On arrive le soir au village de Siao-Tchang (le petit marché). Les gens battaient leur riz au fléau, non en frappant l'épi contre le rebord d'une grande caisse en bois tronconique, ainsi que cela se pratique dans la plaine de Tchentou. Les gerbes de riz étaient accumulées en petits tas de deux mètres à un mètre vingt de diamètre, réalisant la forme d'un obus.

La population était min-kia, goitreuse, mais sans crétinisme. Les conditions d'existence étaient bonnes, le sol fécond, donc l'habitant luttait mieux contre l'endémie. Sa maison constitue un bon abri contre les intempéries, les extrêmes de température ou variations brusques du climat du Yunnan. Elle a des murs en terre fort épais, qui garantissent bien l'habitation à la fois contre les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été. Elle a un étage bas avec plancher de terre aussi, qui protège à merveille les pièces inférieures contre l'échauffement ou le refroidissement du toit de tuiles.

C'est aux abords de Siao-Tchang que j'ai vu, pour la première fois, la maison typique du pay i, ce que j'appellerai « la maison-cube ». Elle rappelle, en effet, un vrai cube avec son toit plat et ses faces parallèles, presque carrées. Haute de 3 à 3,50 m au plus, la maison pay i paraît misérable près de l'imposante construction à étage du Min-Kia. Elle marque bien la différence sociale et politique qui existe entre ces groupements aborigènes : le Pay I, d'une part, le vaincu définitif, l'épave rejetée de la grande communauté chinoise qui l'a désigné ; le Min-Kia, d'autre part, un vaincu aussi, mais un fort quand même, maintenant ferme sa personnalité près du conquérant et restant sur ses positions.

De Siao-Tchang, nous continuons de faire de l'Ouest, de marcher vers



Hé-Tsin, région de sel gemme. La route est très mauvaise : une piste chinoise. Mais le ciel est si pur, le soleil tiédi si agréablement l'air, tant de cigales bruissent à l'ombre des feuilles pendant que les corolles de primevères embellissent les gazons, qu'on chemine gaiement. On ne s'irrite plus de la présence de fondrières, de la succession ininterrompue de trous profonds creusés par le sabot des mulets. On patauge à plaisir, même par ce merveilleux temps très sec. C'est que le chemin se déroule au fond d'une vallée, emprunte souvent le lit du torrent : n'y a-t-il pas économie de travail pour les cantonniers et accroissement des petits bénéfices du mandarin ? Il est vrai que l'été, saison des pluies, on ne passe plus.

Nous, barbares de l'Ouest, nous aurions à grands frais établi cette route à flanc de coteau, pour la rendre utilisable toute l'année. Mais allez donc critiquer le tracé de ce chemin abominable : le fils de Han vous rira au nez, vous dira tranquillement que vous *courtisez la difficulté et la dépense*.

Vous croirez peut-être que cette mauvaise piste est peu fréquentée. Erreur : c'est une voie de grande communication entre Pé-Ien-Tsin, Heou-Tsin (districts salifères) et Yunnan-Fou, la capitale. De très importants convois de sel y défilent toute l'année, sauf l'été et le commencement de l'automne où les pluies, comme je l'ai dit, rendent impraticable cette route. Et le muletier, qu'en pense-t-il, interrogerez-vous ? Oh ! peu de chose. Il peste, jure abominablement, maudit ses bêtes qui culbutent avec la charge ou se foulent un tendon, mais il n'y peut rien. Il n'a pas voix au chapitre de l'entretien des routes. Et d'ailleurs, comme il n'a jamais rien vu de mieux, qu'il est convaincu que son peuple, sa civilisation a réalisé l'« optimum » en tout, il n'a point dans son esprit la conception d'une voie de communication telle que nous la créons en France. Et quand vous la lui décrivez avec sa plate-forme bombée si large, ses rigoles de réception des eaux de pluie, il est poli, comme

d'habitude, ne se permet pas de vous répondre que vous la lui baillez belle. Mais il ne croit pas un mot de votre discours. En cela le Yunnanais ressemble au Setchouennais, et celui-ci à l'homme de toute autre province. Les malins qui ont beaucoup voyagé, ont entendu les dires de gros marchands revenus de Shanghai, vous répondre tranquillement : « Alors, dans votre pays, vous auriez des routes comme celle de notre Shanghai ? » Car à l'intérieur des provinces, les voies tracées par les Européens sur les concessions des ports ouverts sont considérées ou plutôt déclarées hautement œuvre chinoise. Pourquoi ? Par forfanterie, par manie invétérée chez le fils de Han de se croire le seul civilisé, le seul capable de réalisations. Le téléphone aurait été inventé par Confucius, pour ne pas perdre le contact avec ses disciples. Notre médecine moderne, si scientifique par ses méthodes, si progressive, serait tout au plus l'égale de l'empirisme chinois, d'un art immuable qui a toujours ignoré la structure anatomique de l'homme et ne s'est jamais préoccupé de la connaître par la dissection. Un haut mandarin, dans une certaine province, éprouvait le besoin de me dire assez souvent :

— Nos arts médicaux se valent — un arrêt — à peu près (*tcha pou to*).

C'était fort poli pour moi, c'était dans sa secrète pensée une aimable concession qui devait chatouiller mon amour-propre, provoquer un afflux de paroles reconnaissantes. Or, je me contentais de rire de bon cœur répétant :

— Tcha pou to ! Tcha pou to !

J'avais l'air d'acquiescer, je répondais à la politesse. Mais son orgueil n'était pas satisfait. Il ne voulait pas d'un simple « amen », qu'il craignait ironique ; ce qu'il désirait tout de suite ardemment, c'était l'apologie de la médecine chinoise. Comme cette apologie n'eût rien moins que justifié ma présence en ces lieux, que je représentais, en somme la science française, modestement c'est vrai, mais je la représentais, je me

contentai d'être poli, de me maintenir dans un « juste milieu », celui préconisé par Confucius, le grand sage. Mais l'acquiescement au *tcha pou to* ne fut point pour moi une sauvegarde, une précaution suffisante : je me fis un ennemi du grand, très savant mandarin, académicien, parce que riche et bien apparenté, aussi parce que calligraphe émérite.

Sur les pentes, on aperçoit quelques vaches et chèvres pâturent. Dans la vallée, circulent des paysans chargés de gerbes de riz. Leur mode de portage attire tout de suite mon attention : il est des plus curieux. Figurez-vous qu'il comporte l'emploi d'un appareil rappelant tout à fait une cangue. C'est une planche évidée en demi-cercle dans la partie moyenne et antérieure et suffisamment échancrée pour y loger le cou. À cette planche, sont fixées une sangle et des cordes. La sangle se place en travers sur le vertex et forme avec le cou le point d'appui de la charge. Les cordes, munies de poulies sans ria, servent, naturellement, à lier le fardeau. L'équilibre de la charge est généralement bien assurée par la sangle, p.025 maintenant la tête en extension forcée. Si un déplacement se produit, les coudes viennent s'appuyer sur le bord externe de la planche-cangue et rétablir l'équilibre. Dans les conditions ordinaires, porteur entraîné et charge bien faite, les mains sont libres, permettant un effort supplémentaire.

Nulle part ailleurs, en Chine, je n'avais observé cet étrange système de transport.

Les paysans que je croise sont à face plate, nez écrasé, œil oblique du Mongol. Le visage est souvent coloré. Quelques femmes trébuchent, oscillent sur des moignons : l'influence chinoise est donc manifeste, profonde, bien qu'encore limitée à certaines familles.

Le soir, ces braves gens ferment soigneusement leur porte, car, à ce moment de la récolte du riz, les vagabonds, les maraudeurs sont nombreux, et les villages, d'un bout à l'autre, ne peuvent compter que sur leurs propres moyens pour s'assurer une protection.

Le 24 novembre fut un jour de repos. Malgré l'approche de l'hiver, je fis une chasse aux insectes en battant les buissons et récoltai abondamment. Au printemps, mes captures ne furent guère plus importantes.

En outre, au filet, je pris des papillons et des abeilles sauvages qui butinaient sur des primevères et des cynoglosses. Malheureusement, sur nos visages, des mouches cherchaient aussi à butiner : la maison qui nous abritait en était remplie. Inutile d'ajouter que, dans les villages yunnanais, la mouche est aussi importune, aussi effrontée qu'ailleurs. Hélas ! nous devons la retrouver bien souvent dans l'avenir.

Le 25, la caravane descendait la vallée de Tchang-Tsen.

Je remarquai que les tombes étaient formées de belles dalles, que je reconnus pour ces schistes métamorphisés, si brillants, qu'on appelle micaschistes. Cette roche ne pouvait être loin : je la trouvais bientôt en place, enclavée dans des grès. Le Chinois n'en tire guère parti que pour construire son tombeau ; pour sa maison il préfère la terre foulée, le torchis ou le bois.

Dans la vallée s'observent des bananiers, des palmiers (*Trachycarpus excelsa*), des féviers (*Gledischia*), cet arbre si précieux dont la gousse très riche en saponine est un bienfait pour des populations privées de notre savon. Le Chinois lui-même, comme on le sait, n'a jamais su fabriquer ce produit.

Un curieux contraste, possible seulement en ces vallées d'altitude considérable (entre 1.500 et 1.800 mètres, mais situées sous le vingt-cinquième parallèle), est celui de la croissance de palmiers et bananiers à côté de châtaigniers. En effet, autour des villages, sur les premiers gradins des coteaux, se dressaient de beaux châtaigniers, dont le fruit, un peu petit, n'en est pas moins excellent.

Le fond de la vallée est occupé par des rizières. La récolte est achevée tardivement, comme je l'ai expliqué. Dans ce district, de nombreux paysans transportent de la paille au marché, non avec la cangue, mais à l'aide de fourches : l'une dressait trois pointes rappelant tout à fait une hallebarde ; l'autre rappelait notre fourche ordinaire. Celle-ci, jumelée suivant l'habitude de certains montagnards setchouennais, est destinée aux fardeaux légers et encombrants. Cette question de l'utilisation d'une fourche ou d'une cangue pour le transport a son importance : elle aide à différencier les aborigènes des Han-jen, à reconnaître la présence de ceux-ci, l'étendue de leur infiltration en des régions qu'on croyait à l'abri de leurs convoitises. La cangue n'est pas un appareil de portage chinois : le fils de Han ne l'emploierait qu'en cas de nécessité, lorsqu'il est obligé, ici, de gagner sa vie comme un coolie, d'aller chercher le sel de Heou-Tsin ou de Hé-Tsin. Alors il transporte sur cangue un morceau de ce sel gemme, un morceau en segment de sphère pesant 80 à 90 livres (livre de 604 grammes). Aujourd'hui, dans la vallée, beaucoup de ces coolies nous ont croisés, mais presque tous aborigènes.

Le 26, nous franchissons un col au-dessus de 2.000 mètres, pour retomber dans une nouvelle vallée où les cultures d'hiver déjà verdissaient les champs : des pois, des fèves, de la vesce.

Au voisinage du col, nombreux étaient les camélias sauvages en pleine floraison : une belle fleur rose pâle. Ces camélias de la taille d'un arbuste, à cette altitude de 2.000 mètres, sont, avec des photinias, une des beautés de l'automne yunnanais. Ils émergent de temps en temps au milieu de taillis de chênes « evergreen ».

Du col, nous descendons une pente raide où roule un des mulets avec sa charge, mais sans se faire aucun mal. Le paysage est gracieux, bucolique : une jolie rivière gazouillante avec des vaches rousses aux petites cornes effilées, vautrées à l'ombre d'aulnes ou de saules, engourdies par l'ardent soleil ; des laboureurs fouettant, d'un lourd fléau,

des gerbes de riz, et, dans le lointain, des appels de bergers.

Le soir, nous arrivons dans un grand village situé au fond d'une gorge, le gros village ou marché de Tsao-Ki-Tsin. C'est l'heure du soleil couchant : des nuées d'éphémères dansent follement sous des micocouliers.

Tsao-Ki-Tsin est habité par des marchands et aubergistes chinois, mais la campagne peuplée de Lolos. À la sortie du village, je rencontre deux jeunes filles en train de garder leurs troupeaux. Elles portaient un curieux bonnet, que je désire voir de près. Je leur cause une belle frayeur. En ce pays de brigands, je dois leur apparaître comme étant un de la pire espèce, parce que bien rare et si étrangement costumé.

Le bonnet se composait d'une pièce circulaire de cotonnade bleue, large de 6 centimètres, formant bandeau ; une pièce médiane, de même largeur, mais de couleur rouge, était fixée d'une part à la partie frontale du bandeau, d'autre part à la partie occipitale. Le bout frontal portait quatre petites pierres elliptiques d'un blanc mat, qu'on eût pu prendre à distance pour des « cauris », mais qui n'étaient pas autre chose que des morceaux de marbre soigneusement polis.

Le jupon de ces jeunes filles était, comme partout, court et plissé, mais le bonnet me laissa perplexe : jamais au Kientchang je n'avais encore observé pareil couvre-chef. Plus tard, je m'aperçus qu'il était beaucoup plus « lissou » que « lolo » comme origine.

Mes deux bergères n'étaient point belles, n'auraient certes jamais inspiré un Watteau : avec leur face plate, sans saillie du nez appréciable, avec leur œil oblique, trop masqué par la paupière supérieure ; elles s'affichaient bien mongoles ; avec leurs lèvres épaisses, elles se rapprochaient aussi beaucoup plus de la race de Cham que celle de Japhet.

Plus loin, sur le plateau d'O-Tcha, d'une altitude moyenne de 2.300 mètres, où le 27 novembre bourdonnaient des abeilles et des frelons,

durant que pépiaient des oiselets dans les graminées, plus loin nous prenons notre frugal repas dans un village qui se qualifiait bien lolo. Hommes et femmes étaient certainement différents de ceux rencontrés jusque-là, moins par les traits cependant que par le teint très foncé du visage, la stature très élevée et quelque peu massive du corps. Ce dernier caractère a son importance : l'autre n'est que secondaire, sans grande valeur en Chine, surtout dans ces régions montagneuses où l'action solaire sur l'épiderme est vive, plus forte encore que celle des courants atmosphériques.

Ce clan ne comptait que de vigoureux gaillards, de belles filles fermement plantées, mais au faciès <sup>p.030</sup> point différent de celui des bergères de Tsao-Ki-Tsin. Quant à un spécimen de type caucasique, je le cherchai vainement toute la journée.

Ces braves gens avaient bien l'attitude, tous les gestes du Lolo du Kientchang. Moins de fierté cependant apparaissait, sur leur visage, que chez les indépendants des Ta-Leang-Chan, mais on devinait quand même une race énergique, qu'il n'eût pas fallu inquiéter, tyranniser.

Bien au delà de ce village, sur le sentier, j'entendis des chants dans la montagne. Il n'y avait aucun doute : c'étaient bien des Lolos qui occupaient toute la région. Celui qui, une seule fois, a perçu nettement ces chants, les identifiera tout de suite. Ces modulations qui caressent notre oreille, ces notes aiguës, perçantes, mais jamais dénuées d'harmonie, où la qualité maîtresse est la hauteur du son plutôt que le timbre ; ce passage brusque d'une octave à l'autre caractérise bien le chant lolo. Il est si facile de le différencier du piaillement striduleux de l'organe phonateur chinois.

Il n'ont pu modifier leur voix, ces Lolos, mais voilà qu'ils changent leurs habitudes, adoptent le costume des Han-jen, se mettent à construire sur le plan de leurs maisons. La femme elle-même, dans les villages à proximité des centres chinois, abandonne sa jupe plissée pour

un affreux pantalon. C'est le progrès, hélas !

Sur le plateau d'O-Tcha, au sable fin, on a terriblement déboisé, fauché tous les grands arbres. Avec ses buissons épineux, il apparaît presque désertique, mais il laisse voir tant de cotoneasters aux délicieuses grappes de fruits orangés, tant de camélias et de rhododendrons ; ses gazons sont piquetés de tant de gentianes et d'immortelles, qu'on est heureux de l'avoir traversé. Dans les dépressions, les thalwegs abrités, croissent aussi, très vigoureux, poiriers sauvages et azerolliers.

Siao-Poutze (2.350 mètres) fut notre dernière étape avant le centre de Hé-Tsin. C'est un misérable village de quinze familles, où quelques Chinois aubergistes sont venus se mêler aux Lolos. Les goitreux étaient nombreux et j'observai un beau « bec de lièvre ». Ces pauvres gens vivent avec leurs porcs dans des cabanes en torchis couvertes en chaume. À cette altitude, ils peuvent récolter du maïs et du sarrasin, des navets et des choux, un chou à feuilles très grossières, indigestes au premier chef, donc « tenant longtemps au ventre », comme ils disent.

Le 28 novembre, après une brusque descente du plateau, nous tombions dans la vallée du fleuve Tso-Ling, affluent assez important du fleuve Bleu, qui le reçoit au sommet de sa grande courbe sud, en un point appelé Long-Kai (voir carte). Nous étions à Hé-Tsin.

@



## CHAPITRE V

### DE HÉ-TSIN À YUAN-MAO-HSIEN

Les puits à sel. — Les cactus. — Le commissaire de police et les secrets stratégiques. — Cabotin ! — Le déboisement. — La granulite.

@

Hé-Tsin s'appelle en réalité Hé-Ien-Tsin, c'est-à-dire puits du sel noir, ou plutôt du sel gris. C'est une région de grès rouge recelant de très importants gisements de sel gemme à l'état de dissolution généralement. Une petite ville s'élève au centre du district et on la désigne par le nom des puits d'extraction : Hé-Tsin.

Elle comprend 500 familles de boutiquiers, d'agioteurs, de contrebandiers et de fort peu de mineurs, ceux-ci vivant à la campagne autour de leurs puits. Ils comprendraient 300 familles environ.

Le personnel officiel de la gabelle est représenté par un mandarin de rang élevé entouré d'une légion de mandarinaux et employés de tous ordres, dont la grande préoccupation est de détourner la plus grande quantité possible de sel au profit d'une contrebande merveilleusement organisée, dont le siège est à Hé-Tsin même, comme j'y faisais allusion tout à l'heure. Cette contrebande, qui accapare la moitié au moins des quantités extraites, est naturellement bien connue des mandarins, du délégué envoyé par la capitale de la province, mais aucun d'eux n'ose intervenir, n'ose sévir. Il y a en jeu trop d'intérêts cachés, d'intérêts puissants. Y toucher, ce serait, sans aucun doute, atteindre de grands dignitaires de la province, de richissimes marchands ou banquiers, ce serait causer sa propre perte, aller au devant d'une révocation. Rien d'étonnant donc que la contrebande fleurisse au pays de Chine ; elle est puissamment étayée, a pour elle un formidable soutien occulte : la corruption mandarinale. Si bien qu'on peut, sans crainte d'être démenti, émettre ce paradoxe : qu'en Chine, la contrebande du sel est une

organisation semi-officielle, puisque patronnée, soutenue par les gouvernants de toutes catégories.

La gabelle rapporte donc peu aux caisses de l'État : 40 à 45 millions de taëls par an (tael : 3,50 fr). Elle pourrait rapporter le quadruple avec une administration sérieuse, honnête.

D'après le mandarin délégué, la production annuelle de sel gemme serait, pour la localité de Hé-Tsin, d'une moyenne de 60 ouans de livres, soit 600.000 livres chinoises (en kilo : 362.400). Inutile d'ajouter que le chiffre « officiel » ne donne qu'une vague idée du montant réel de l'extraction.

Non loin de Hé-Tsin, c'est Heou-Tsin, district salifère plus important encore. Cent kilomètres plus loin dans l'ouest, c'est Pé-Ien-Tsin (puits du sel blanc), dont les gisements très étendus sont exploités par des milliers d'ouvriers.

Dans l'intervalle de ces centres, existent quelques puits et il n'y a pas de doute qu'une prospection sérieuse faite par des Européens relierait facilement tous ces gisements, reconnaîtrait leur continuité. Il y a là, ainsi qu'en d'autres districts au sud, des réserves presque inépuisables.

Bien qu'on fût à la fin de novembre et malgré l'altitude (1.600 mètres environ), il faisait très chaud à Hé-Tsin, dans cette gorge du Tso-Ling-Ho. À 2 heures de l'après-midi, j'enregistrai 23,6° centigrades à l'ombre ; et le soir à 9 heures, 16,2°. Sur le plateau, avant la descente, j'avais observé de la gelée blanche, qui disparut vers 1.800 mètres d'altitude.

Les fleurs étaient nombreuses à Hé-Tsin : on ne saurait s'en étonner après les chiffres qui viennent d'être donnés de la température existante à la fin de l'automne, chiffres s'appliquant non à une journée exceptionnelle, mais à tous les jours, puisque à cette époque de l'année le ciel reste constamment pur, ensoleillé.

Il y avait beaucoup de véroniques, de cynoglosses, de primevères. Une

plante, à la jolie fleur rose, introduite dans nos jardins, baptisée « *incarvillea* », est ici très envahissante, se montre partout. Elle vit entièrement à l'état sauvage. Mais la vraie végétation de ces pentes gréseuses injectées de gypses, brûlées par le soleil, c'est le buisson de cactus (*opuntia*). Il domine incontestablement, couvre les roches, végète sur les vieux murs, sur les tombes surtout, leur donnant la gaieté de sa verdure. Il vous frappe aussi par l'aspect étrange <sup>p.035</sup> de ses rameaux-battoirs hérissés de fines aiguilles, qui, pour le Chinois superstitieux, doivent, la nuit, figurer des glaives, gardiens de ce sanctuaire qu'est un tombeau. Le cimetière était placé bien en vue, très haut, au flanc de la montagne : c'est l'habitude. Il faut qu'on puisse voir de loin les beaux mausolées, s'interroger, se demander quel fils a vraiment observé les rites de la piété filiale en édifiant telle tombe imposante. C'est ainsi que les mânes des ancêtres, l'orgueil familial, mais surtout la vanité des descendants, trouvent pleine satisfaction.

Les légumes frais abondaient à Hé-Tsin : choux, carottes, navets, fèves, et pois tendres, les fèves excellentes, les pois sans goût marqué. Quant aux fruits, on trouvait, aux étalages, des mandarines et kakis, surtout des pamplemousses et des poires dures, pierreuses, sans aucune saveur. Mandarines et kakis étaient excellents. La plupart de ces légumes et fruits venaient des environs, des petites vallées secondaires. À Hé-Tsin même, il n'y a, comme je l'ai dit, que des trafiquants, dans l'acception la plus étendue du mot. Tous sont Chinois naturellement. Leurs femmes se traînent dans les rues sur leurs vilains petits pieds tordus, le visage soigneusement passé au blanc de céruse et la lèvre inférieure maculée d'une mouche en son milieu.

La population de Hé-Tsin est assez turbulente, et si nous avons séjourné quelque temps dans la ville, il n'y a pas de doute que le mandarin chargé de la police ne l'eût imprudemment amenée à des manifestations hostiles contre nous. Ce jeune homme, de vingt-deux ou

vingt-trois ans, qui venait de la côte, de Canton ou de Shanghai, se trouvait bien supérieur à tous ses congénères de l'intérieur. Il se vanta d'arriver très vite à démasquer nos projets, car, lui, connaissait les Européens, il pouvait même parler une langue étrangère : et c'était justement le français. Il allait nous dire notre fait, nous mater, comme il avait maté déjà tant de « yang jen », de Barbares de l'Océan.

J'eus le tort d'accepter une entrevue avec ce gamin, qui se montra peu poli, par pure forfanterie, pour étonner le vieux mandarin de grade élevé, venu en même temps, lui montrer qu'un « Jeune-Chinois » en prend à son aise avec les étrangers. Il essaya un moment de parler français, mais ne réussit à sortir qu'un seul mot tout à fait incompréhensible pour nous tous. Et je suis certain qu'il se vantait, par la ville, de connaître parfaitement la langue, comme tant d'autres de ses congénères chinois qui, après trois mois de leçons à Tchentou, chez les frères maristes, ouvraient une école de français, déclarant avec leur belle effronterie qu'ils possédaient notre langue à fond. Et des élèves venaient. Pourquoi non ? Les pères de famille pouvaient-ils contrôler les leçons du maître ? D'un autre côté, leur orgueil ne les poussait-il pas à admettre qu'un Chinois peut apprendre en trois mois ce qu'un Européen assimile en trois ans ? Ce qui perd le fils de Han, c'est en effet son orgueil, l'extravagante idée qu'il a de son intelligence et de sa capacité. Il a voulu, ces dernières années, connaître ce qu'il appelle les sciences occidentales, les nôtres ; il s'est mis à les apprendre. Mais il est allé à un échec, parce que convaincu que ces sciences n'étaient rien auprès de sa littérature, qu'il pouvait les acquérir en se jouant, en un temps beaucoup plus court que l'étudiant européen, infiniment mieux préparé que lui, capable d'un effort cérébral longuement soutenu, entretenu, de plus, à des raisonnements complexes, non habitué à un simple emmagasinage par la mémoire, comme le fils de Han. Il faudra que la génération actuelle retourne à l'école, recommence l'étude des « sciences occidentales », si elle désire, enfin, en acquérir une teinture utile.

J'en reviens au jeune chef de la police de Hé-Tsin. Il m'exposa qu'il allait me faire escorter le lendemain par beaucoup de soldats, que c'était une précaution nécessaire. Il n'y avait pas de doute qu'il nous prêtait les plus noirs desseins et nous donnait des soldats uniquement pour nous surveiller. Heureusement, il savait démasquer les « yang kouï » (diables étrangers) : leurs dangereux projets seraient tués dans l'œuf.

Ce petit jeune homme eut certainement, parmi la population de Hé-Tsin, le succès qu'il escomptait, car cette population, à la fin de la journée, laissa percer que les fanfaronnades et les mensonges de son commissaire n'avaient pas faits long feu.

Mais notre séjour ici ne devait pas dépasser vingt-quatre heures. Le 29, notre caravane s'ébranlait, dès le matin, avec quelques soldats d'escorte seulement, non la belle troupe que m'avait promise le commissaire. La population, lente à se concerter, à se décider surtout, se tint sur la réserve à notre départ.

Mais l'incident ne pouvait être clos. Le chef de la police, en frais d'imagination, en mal d'actes retentissants, se hâtait de nous dénoncer à la capitale de Yunnan-Fou.

Par la lettre suivante, que j'adressai à Paris, on va pouvoir juger de la perspicacité et de la puissance d'intervention de ce fils de Han :

NING-YUAN-FOU, le 15 janvier 1911

À l'heure actuelle, les Chinois montrent des dispositions peu favorables pour les Européens qui pénètrent dans l'intérieur, même quand il s'agit de missions scientifiques. Ils paraissent peu enclins à faciliter leur tâche, affectant de s'inquiéter de tout et rien et de ne voir en eux que de louches agents venant surprendre des secrets « stratégiques ! »

Le mandarin affiche, en toute occasion, cette obsession « voulue », laquelle n'est qu'un prétexte mal déguisé pour entraver l'action étrangère, même la plus désintéressée.

Ma mission a été récemment prise à parti par les autorités du Yunnan dans des circonstances inattendues d'autant plus comiques qu'elles ont soulevé toute une protestation de ces autorités et mis en jeu, bien mal à propos, la question du respect des traités.

La mission avait pris un jour de repos en une localité appelée Hé-Tsin. L'un des membres, le lieutenant Dessirier, se mit, pour se distraire, à faire un pastel d'un vieux pont et d'un *pai fang* (arc de triomphe) de la bourgade. Immédiatement entouré d'une foule de Chinois, il eut, entre autres spectateurs, le commissaire de police.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, à mon arrivée à Ning-Yuan-Fou (capitale du Kientchang), de recevoir une lettre du consul de Yunnan-Fou, me signalant que j'aurais exhibé devant le commissaire de police de Hé-Tsin 40 plans ou cartes en couleur, figurant tout le pays par nous parcouru : « pays stratégique » ! On donnait même les dimensions des cartes. Et les autorités demandaient, au nom des traités, qu'on empêchât désormais la mission Legendre de dresser des plans stratégiques en couleur.

Le rapport du policier ajoutait : « Ayant fait observer au docteur Legendre qu'il ne fallait plus faire de plans, il entra dans une très grande colère... » C'est la formule consacrée maintenant : on met toujours l'Européen dans une mauvaise posture, se fâchant et menaçant.

Dans ce cas, le rapport était mensonger depuis la première ligne jusqu'à la dernière, mais qu'importe ! Son auteur savait qu'il serait bien accueilli par les autorités et pris en considération immédiate, bien que de véracité plus que discutable. Jamais agents subalternes chinois ne se permettraient d'aussi fausses dénonciations s'ils n'y étaient encouragés,

ne savaient trouver, en haut <sup>p.040</sup> lieu une oreille complaisante, quelqu'un se hâtant de profiter de pareil rapport pour montrer toute sa vigilance contre les « empiétements » de l'Européen.

J'ai porté plainte contre ce policier, mais je reste convaincu qu'aucune suite n'y sera donnée par les mandarins intéressés.

Il serait temps cependant que la nation chinoise comprenne le tort qu'elle se fait à elle-même, en entravant ainsi les efforts des missions scientifiques, dont son pays sera le premier à retirer des avantages. Il est difficile d'admettre en Europe que la plus vieille civilisation du monde en vienne ainsi à rompre avec tous ses principes et cesse de faciliter des recherches d'utilité générale dont le caractère ne saurait être suspect.

La Chine se doit à elle-même de cesser d'afficher une suspicion injustifiée, qui deviendrait vite tracassière et néfaste à tout travail d'exploration scientifique. En continuant, elle risquerait fort de se faire tourner en ridicule par toutes les nations d'Occident, qui ne comprendraient pas les mobiles auxquels elle obéit.

Malgré ses conséquences possibles, je jugeai, plus tard, moins sévèrement la conduite du chef de la police de Hé-Tsin. S'il eut le désir de nous nuire, de nous entraver dans notre exploration, il songea, surtout, à se mettre en vedette, à étonner ses concitoyens de Hé-Tsin, leur faire admirer sa supériorité sur un mandarin vieux style ; oui, ce qu'il voulait, avant tout, c'était un petit triomphe local, une satisfaction de vanité. Le fils de Han est prêt à toutes les sottises pour atteindre à cette satisfaction. S'il manifeste, c'est bien plutôt pour se donner une « belle face ». Il est *cabotin* dans l'âme.

Ne pouvant suivre la vallée en raison du caractère abrupt des pentes, la caravane s'éleva à nouveau jusqu'au plateau. Je remarquai en montant que des paysannes portaient, dans des corbeilles, des fruits du « k'oulientze » ou lilas de Japon, et j'appris qu'on les utilisait pour le lavage des vêtements, à défaut de la gousse de févier, si riche en saponine.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

L'après-midi, nous arrivions au bord d'un affluent du Tso-Long-Ho, dans la jolie vallée bien cultivée de Mia-Poutze. Malgré l'altitude, (2.000 mètres), des rizières occupaient tout le fond de la vallée. Un peu plus bas, vers 1.900 mètres, l'œil s'arrêtait sur des légumineuses en pleine floraison : des pois et des colzas, proie d'ardentes abeilles. Autour des villages, on apercevait de loin, sur certains arbres, de gros points d'or : c'étaient des mandarines et des kakis.

Un arbuste intéressant poussait aussi spontanément au milieu des décombres : le ricin. Il prospère partout et, cultivé, ne demanderait presque aucun soin. Si l'habitant se décidait à le planter, et ce ne sont pas les espaces incultes qui manquent, ce serait pour lui une source de grand profit.



**1. Village min-kia du Yunnan central.**

Le village de Miao-Poutze est habité par des aborigènes min-kia, auxquels sont venus se mêler quelques Chinois, parce que la vallée est une terre à riz. Les maisons sont très pittoresques avec leurs murs en



pisé rouge brique et leur toit débordant, gracieux par ses angles relevés en cornes hardies. Des arbres fruitiers, des massifs de bambous où piaillent des bandes nombreuses de petits oiseaux, des « schinus » aux puissants rameaux forment un beau cadre de verdure aux maisons rouges au toit étrange où tant d'élégance se révèle.

Le long du sentier, beaucoup de porteurs nous ont croisés : des porteurs de bois. Ils vont tous vers Hé-Tsin ou Heou-Tsou, grands dévorateurs de combustible pour l'évaporation du sel gemme.

Cette évaporation se fait très primitivement, dans la marmite chinoise en forme de calotte, de segment de sphère, d'un diamètre de 75 à 90 centimètres et d'une profondeur de 15 au plus.

La consommation de bois est actuellement considérable. Et quand on jette un coup d'œil autour de soi, qu'avec stupeur on ne constate trace de reboisement, on se pose pour la millième fois cette question : « À quoi pense le Chinois, ce civilisé ? De quelle façon concilie-t-il les nécessités de l'avenir avec son insouciance, son imprévoyance sans bornes de l'heure présente et passée ? » Il n'en sait rien. Son habitude est vivre *au jour le jour*. Les effets du déboisement : le recul de la terre arable devant le flot de pierres journallement détachées de la colline dénudée, l'envahissement des fonds de vallée, l'alternance de sécheresses et d'inondations, avec famine consécutives, toutes ces calamités sont restées sans action sur le fils de Han. Il paraît « envoûté », incapable de comprendre son intérêt le plus immédiat, incapable donc de réaliser cet effort de prévoyance et nécessité vitale qu'est le refroidissement dans toutes ses provinces. Regardez autour de vous dans ces districts à sel gemme, où la rareté du combustible, de plus en plus marquée chaque année, est une menace grave pour une florissante industrie, la préparation d'un produit indispensable ; regardez dans toutes les directions et vous n'apercevrez que buissons, rejets de chênes, pins ou aulnes. Vous ne verrez pas de taillis pépinières, *vous ne verrez pas un paysan planter*. Et, cependant,

celui-ci a presque autant d'intérêt que le mineur à produire le bois : c'est d'un excellent revenu. En reboisant il défendrait ses récoltes contre la sécheresse et l'inondation. Mais c'est trop lui demander. Aussi n'étonnerai-je personne en ajoutant que les immenses réserves de bois dont pouvait se glorifier le Yunnan, disparaissent avec une effrayante rapidité.

La journée du 30 novembre fut pleine d'intérêt : je retrouvai les roches métamorphiques reconnues près de Tchong-Tsen et, en approchant de Pé-Chatan, je tombai sur d'importantes formations de granulite (granit à deux micas) que je ne m'attendais nullement à rencontrer là, d'après la carte géologique de l'ingénieur des mines Leclère. D'ailleurs, cet explorateur consciencieux n'avait pas eu le temps matériel de recouper ses itinéraires, de prospecter en tous sens une région si vaste, si accidentée, aux voies de communication si imparfaites.

Après ma découverte des roches métamorphiques, j'avais eu l'idée de remonter vers le nord en « louvoyant » (suivant une expression marine qui explique bien le sens de sa marche), pour être sûr de rencontrer les roches anciennes que je soupçonnais pas éloignées de Hé-Tsin. Leurs masses imposantes se révélèrent à Pé-Cha-Tan, ainsi que je viens de le dire, et bientôt je pus les relier avec celles du Kientchang au nord du fleuve Bleu.

Sur le plateau, entre Miao-Poutze et Pé-Cha-Tan, il y avait de beaux taillis de chênes, de pins ou de sapins, dont la masse vert sombre apparaissait de loin mouchetée de jolies taches rose vif : des fleurs de camélias, ici très abondantes pour la joie de nos yeux. Nombreux aussi étaient des arbustes aux rameaux chargés de fruits ovoïdes rappelant la groseille. C'étaient des phyllanthes, des Kan-Ian-Ko, comme les appellent les Chinois. Aucune plante n'est plus caractéristique de la végétation des plateaux yunnanais.

De temps en temps, nous coupons des thalwegs ou côtoyons le rebord de bassins lacustres cultivés en rizières l'été. Ces rizières dénotent

généralement la présence du fils de Han. Il s'est emparé de tous les coins féconds suffisamment élevés pour être salubres. Il redoute surtout la malaria. C'est pourquoi il a invité les aborigènes à descendre dans les vallées chaudes et humides, où prospère l'anophèle, véhicule du paludisme, et il a pris leur place.

À Ping-Ling-Chao, nous trouvons un gîte chez un riche Chinois qui habitait un véritable petit fortin, si imposante était sa muraille d'enceinte et si <sup>p.045</sup> formidable était l'aspect de la porte d'entrée.

Tout bon Chinois à l'aise étant polygame, la famille comprenait je ne sais combien de femmes et de *ia teou* (esclaves). Aussi le problème à solutionner pour le chef de famille était d'arriver à nous fournir un gîte aussi éloigné que possible du gynécée. Comme, suivant l'habitude, je choisis le grenier, tout s'arrangea. Quand même, le vieux brave homme fit déménager son petit harem et l'enferma dans la partie la plus reculée de sa vaste demeure. Il ne se doutait pas quel homme paisible est l'explorateur qui chemine, chaque jour, du petit matin au crépuscule, obligé de tout voir, de tout noter, de se dépenser sans répit, physiquement et cérébralement.

À Ping-Ling-Chao (1.180 mètres), nous retombons, après une brusque descente, dans la vallée même du Tso-Ling-Ho, qui prenait ici de l'expansion. Le fleuve, en creusant et débordant, a formé des terrasses d'un limon fécond, où poussent riz, arachides, canne à sucre, patates, soja, tabac, coton, sans préjudice des céréales et légumineuses dont il a été question. On élève aussi beaucoup de porcs, quelques buffles et bœufs pour le labour, des chèvres en petit nombre.

À cette altitude, les soirées sont si tièdes que les moustiques sortent des coins d'ombre et viennent sans scrupule, à pareille saison, vous assaillir. Il faut dresser sa moustiquaire dans son grenier.

C'est à Ping-Ling-Chao que je rencontrai pour la première fois des

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

tamariniers, ces beaux arbres de l'Inde dont le fruit laxatif sert à fabriquer certains produits agréables au goût, que la réclame française a mis justement en évidence.

Pour la première fois aussi, je vis des aborigènes occupés dans les champs à récolter des arachides. Ces champs avaient dû autrefois leur appartenir. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que les humbles ouvriers, ou plutôt les esclaves du riche Chinois qui venait de nous héberger.

@

## CHAPITRE VI

### DE YUAN-MAO-HSIEN À HEOU-KAI

L'« œil rose ». — Bruyères et *ios*. — Les Pay Y. —  
Les *tou fei* et le sous-préfet. — La fille de Han.

@

Le 2 décembre, nous étions à Yuan-Mao-Hsien (1.315 mètres), misérable sous-préfecture à la muraille et aux maisons en ruines, totalement délaissée par les marchands, qui préfèrent toujours ouvrir boutique à une certaine distance des yamens, des demeures de mandarins. Aussi, alors que Yuan-Mao-Hsien compte 75 familles seulement, Ma-Kai (1.180 mètres), le centre commercial, situé 12 kilomètres plus au nord, se vante de posséder 800 familles. C'est la région des puits de sel, Hé-Tsin et Heou-Tsin, qui fait la fortune de Ma-Kai. Ce marché reçoit le sel et en échange expédie vivres et instruments d'exploitation.

De Tsao-Tsin, M. Dessirier suivit une route dans l'est de la nôtre. C'était celle fréquentée par les porteurs de sel et les porteurs de riz, maïs, pâtes alimentaires et autres denrées pour les mineurs.

Nombreux étaient les goitreux dans la vallée, nombreux aussi les grêlés et les galeux. Comme au Kientchang, la variole sévissait intensément ; la conjonctivite infectieuse, l'œil rose, comme on l'appelle vulgairement, se voyait trop souvent. Que de misères, dont certaines pourraient facilement être atténuées, sinon évitées entièrement !

De Yuan-Mao-Hsien, je décide de faire de l'ouest, de nous en aller vers Miao-Men et Pé-Ien-Tsin. Nous allons remonter des vallées secondaires tributaires du Tso-Ling-Ho, traverser un massif inexploré.

Sur le plateau de Lang-Pa-Pou, où l'on a l'agréable surprise d'observer des bruyères (du genre *vaccinium*), croissent des *ios*, ou plantes

médicinales, très recherchées des Chinois : il y a d'abord la *tchou tchong tsao*, une délicieuse capillaire aux feuilles glauques qui, en infusion, constituerait un excellent remède contre toutes les maladies vénériennes, y compris la syphilis. Puis, c'est la *fan fong*, une ombellifère à la très longue racine fuselée, qui serait un spécifique contre la céphalée la plus opiniâtre.

On trouve enfin le *yang sen*, tonique énergique dont je n'ai pas vu la fleur, mais qui, très probablement, est une primevère. Elle inspire une grande confiance au Chinois, parce que ses racines forment un fascicule de radicules écartées comme des jambes d'homme et rappellent un peu l'aspect du fameux *jin seng*.

À Mong-Lien-K'eu, je revis les maisons pai y au toit plat, si petites ici et si basses qu'elles n'avaient pas plus de 2,50 à 2,75 m de haut.

La plupart des paysans avaient des goitres énormes et paraissaient très misérables. Plus que le Chinois, ils ont souffert et souffrent de la suppression de la culture du pavot. Le maïs ou le sarrazin, les pois ou les fèves qu'ils sèment sont naturellement d'un rapport infime comparé à celui de l'opium. Comme le riz se vend mieux que les autres céréales, ils tâchent de créer des rizières, mais le sol gréseux et des plus ingrats, trop perméable, rend l'irrigation presque inutile.

Le Chinois, lui, qui occupe le fond des vallées, les terres grasses, peut, en dehors des céréales, cultiver des légumes, faire chaque année une belle récolte de canne à sucre et d'arachides. Il crie à la ruine, avec quelque raison, c'est vrai, mais, en fin de compte, ce sera l'aborigène qui fera tous les frais du changement de culture. Il sera un peu plus dépouillé, crèvera de faim, mais qu'importe ? La charité, la pitié sont des sentiments de ce monde à touchantes manifestations, mais cherchez-les au vieil empire : trop souvent, ils n'existent qu'en maximes aussi stériles que pompeuses.

À Miao-Men (1.550 mètres) et Long-Kai (1.750 m.), petits marchés de

60 à 70 familles, il y a quelques groupes chinois de brocanteurs et de cultivateurs de rizières, mais la masse de la population est constituée par des Pai Y. Tous les petits villages ne sont habités que par eux. Les femmes sont grandes, élégantes de formes, mais fort sales. Leur teint est coloré, d'une grande fraîcheur quelquefois, mais, par la forme de leur nez et de leurs paupières, elles ne sauraient renier leur origine mongole.

Les femmes mariées portent un turban mince dont les replis se dressent en tronc de cône au <sup>p.050</sup> sommet de la tête. Quant aux jeunes filles, elles se couvrent d'un simple mouchoir noir qui enserre le front à la façon d'une coiffe bretonne et en arrière recouvre entièrement le chignon : c'est une sorte de serre-tête.

L'homme porte le turban.

Ces Pai Y, agriculteurs et pasteurs, n'élèvent pas de moutons, comme les Lissous et Lolos ; ils n'ont que des chèvres et quelques bœufs. Dans la région de Miao-Men et de Long-Kai, ils édifient de bonnes maisons et ne donnent pas l'impression de misère profonde de ceux de Mong-Lien-K'eu. Ils sont ici en pleine montagne, déjà loin de centres chinois ; ils se défendent donc mieux, résistant à certains empiétements. Leurs villages, sans être vraiment fortifiés, protégés par une enceinte, ont toutes les maisons soigneusement gardées par un mur élevé.

À Long-Kai, j'observai deux arbres qui, à eux seuls, dénoncent la présence de familles chinoises dans une localité : 1° une essence très utile, nécessaire, le savonnier (*Sapindus Mukorossi*), dont le fruit rond, gros comme une noix, est aussi riche en saponine que la gousse de févier ; 2° une essence destinée surtout à satisfaire la gourmandise du fils de Han, le *tchouentze shou* (*Cedrela Sinensis*), très voisin d'un arbre que tout le monde connaît : l'acajou. Le cedrela de Chine admet comme toutes les plantes au printemps, de tendres pousses, dont les gourmets raffolent. Ils les mangent avec des œufs : c'est, en un mot, leur omelette aux pointes d'asperges.

Dans un village pai y, près de Long-Kai, je fus étonné de constater que la maison-cube, dont j'ai parlé, est surtout le *home* du miséreux ; le paysan à l'aise se loge beaucoup mieux, a un autre mode d'architecture moins primitif.

Son habitation au toit de tuiles, aux solides murs en pisé, comme je l'ai décrite chez les Min-Kias, se fait remarquer par la forme bizarre du pignon. Dans le tiers supérieur, c'est-à-dire dans la partie supportant le toit, il est en escalier et le faîte est coiffé d'une dalle qui de loin rappelle un large chapeau dont il ne resterait plus que les bords.

Ayant perdu le contact des roches anciennes, je me décidai à changer de route et à pousser de nouveau vers le nord, avec M. Noiret. Ce serait M. Dessirier qui continuerait de progresser dans l'ouest jusqu'à Pé-Ien-Tsin et, de là, reviendrait vers l'est pour nous rejoindre à Tso-Kio, non loin du fleuve Bleu.

M. Dessirier passa sans encombre, malgré l'état un peu troublé de la région. Il fut arrêté non loin de Pé-Ien-Tsin par un détachement de soldats qui voulut savoir où il allait, lui objectant qu'il courait certains risques. M. Dessirier fit tranquillement répondre à l'officier qu'il avait l'ordre de gagner Tso-Kio, à jour fixe, et n'avait pas de temps à perdre. Il continua donc son chemin sans qu'on osât le retenir et n'eut affaire, tout le long de la route, qu'à des populations tranquilles, fort isolées dans leur massif montagneux et complètement indifférentes à ce qui se tramait dans la région voisine.

Que se passait-il, en effet ? Je le sus plus tard clairement. Mais sur le moment je ne pus recueillir que de vagues indices : les Lissous étaient en pleine révolte contre les autorités chinoises, prétendaient faire leur semis de pavots envers et contre tous. Des troupes étaient expédiées de tous côtés pour les combattre.

À Yuan-Mao-Hsien, le sous-préfet m'avait bien averti, m'avait adressé un long palabre où il me parlait d'effroyables dangers à courir si je m'en



allais dans l'ouest, sur de mauvaises sentes, en des districts perdus. Le moins qui nous arriverait serait d'être privés de riz, de toutes les douceurs d'une abondante nourriture le long des grandes routes. Nous souffrirons de la faim et du froid dans la montagne ; il se sentait pris d'une grande pitié pour nous, se désolait à l'avance des suites terribles de notre folle aventure. Mais il pouvait nous arriver pis : les *toi fei* (brigands, en l'espèce les Lissous) nous guettaient, nous feraient certainement prisonniers, nous tortureraient peut-être : son cœur se fendait de douleur à cette pensée, il me suppliait de renoncer à mon funeste projet !

Toute cette phraséologie, que j'avais déjà entendue ailleurs, ne pouvait que me laisser indifférent. Le mandarin invente trop souvent des histoires de brigands pour arrêter l'Européen, l'empêcher de pénétrer dans des régions où il ne veut point qu'il aille pour des raisons difficiles souvent à comprendre. Comme, à la moindre alerte du genre de celle qui nous était signalée, les Chinois affolés, qu'ils soient marchands, voyageurs ou coolies, se hâtent de rentrer dans les villes ou les bourgades, ne se risquent plus même sur les grandes routes, les mandarins usent toujours de ce stratagème avec nous, pensant nous effrayer.

Cette histoire de brigands était cependant vraie : les Lissous se soulevaient partout, prenaient même l'offensive. J'appris à Ning-Yuan-Fou qu'ils avaient finalement cerné le gros des troupes chinoises et que celles-ci en furent réduites à demander quartier.

Quoi qu'il en soit, je ne songeai pas une seule minute à changer nos plans. Nous n'avions aucune querelle avec les Lissous : ils nous respecteraient certainement. Et nous partîmes à l'heure primitivement fixée. Nos muletiers furent bien l'objet de tentatives de débauchage, on tenta surtout de les effrayer, mais avec nous, comme ils disaient, « ils n'avaient peur de rien », et la caravane s'ébranla au complet.

À Mong-Lien-K'eu, nous rencontrâmes des groupes de soldats immobilisés contre les Lissous. Ils ne paraissaient rien moins que

rassurés, tiraient fréquemment en l'air pour tenir à distance les bandes révoltées ; c'était assez coutumier en Chine avec les anciennes troupes, dont le moindre souci, généralement, était d'entrer en contact avec l'adversaire. Ces soldats étaient cependant dangereux pour les passants, le coolie, le paysan surtout, lesquels apparaissaient suspects dès qu'ils se tenaient prudemment à distance des « braves » en casaque rouge, qu'avec raison ils ne considéraient rien moins que comme des protecteurs. On percevait donc de temps en temps des coups de feu adressés à de pauvres diables regagnant leur village ou le marché. Ici, comme en d'autres lieux, Bouddha devait reconnaître et sauvegarder les siens.

De Miao-Men à Tang-Ko, le pays est misérable, complètement déboisé, dévasté. Aussi les Chinois l'ont-ils abandonné aux aborigènes.

Les villages sont très petits, de quelques familles seulement. Les gens très timorés s'écartent d'abord de vous, mais rien n'est plus facile que de les conquérir. À cette période de jours si tièdes, on les voyait aux portes baignant dans le soleil, entrouvrant leurs guenilles riches en vermine, exposant leur poitrine à la douce chaleur.

Ils cultivent surtout du maïs et du sarrasin pour leur alimentation et du chanvre pour s'en tisser un vêtement.

De Tang-Ko, nous gagnons Pin-Ta-Lang, dans le but de faire une reconnaissance des abords du fleuve Bleu. Nous atteignons bientôt le confluent de la grande rivière dite Ou-Mo-Ho (venant de Tso-Kio), avec celle descendue de Long-Kai-Ho-Ti, et grossie d'un important cours d'eau venant de l'ouest, de la région de Ta-Yao-Hsien.

À la jonction de ces vallées, se trouvent de riches villages, comme To-Ké et Pou-Ven-Long, dont les principales cultures sont la canne à sucre, l'arachide et la patate. On y trouve aussi du millet et du sorgho. J'observai, de plus, beaucoup de ces <sup>p.055</sup> arbustes appelés *pignons d'Inde*,

dont le fruit, un poison, fournit une huile bonne pour l'éclairage. À côté des pignons d'Inde, se voyaient des ricins de belle venue.

C'est dans ces belles vallées que je rencontrai aussi une légumineuse très utile, à jolie gousse jaune d'or, dont la pointe se termine en bec d'oiseau de proie. Les Chinois l'appellent *Sou mou shou*. La gousse fournit une teinture rouge très appréciée par les aborigènes.

Il se fait un peu d'élevage dans ces districts : celui de la chèvre surtout, du cheval et de l'âne. Les bœufs et buffles sont peu nombreux.

Le 10 décembre, nous eûmes beaucoup de peine à nous faire accepter dans un village pai y où se trouvait une famille chinoise. Cette famille, possédant la seule maison suffisamment vaste pour nous assurer un gîte, le chef boy et le cuisinier déclarèrent qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de s'y installer. Mais les femmes, et surtout la maîtresse de maison, connaissant bien les Chinois et leurs exigences, se refusaient énergiquement à nous héberger. Mon arrivée ne changea rien à leurs dispositions d'esprit : au contraire. Qu'étions-nous exactement ? Des chefs de bandits étrangers peut-être. Je narrerai toute la scène qui suivit pour donner une idée du caractère violent, acariâtre de la fille de Han. Il ne faudrait surtout pas croire que celle-ci était une exception.

La femme n'écoutait donc pas nos arguments conciliateurs, se démenait comme une enragée, prenant l'attitude d'une mère poule qui défend sa cabane, ses poussins. L'annonce même que nous n'avions besoin que d'un peu de feu pour préparer nos aliments et de trois places au grenier pour passer la nuit, places qui seraient généreusement payées, n'eut pas plus de succès que le reste. Elle finit par avoir une vraie crise hystérique, où gestes désordonnés s'associèrent à une mimique ridicule d'un visage fort laid, simiesque presque. Avec sa longue blouse chinoise d'un bleu déteint, son large pantalon court à fond tombant, son ventre en saillie (elle était enceinte), la pauvre femme nous apparut si grotesque que de joyeux éclats de rire explosèrent parmi nous. Heureusement pour tout le monde, le chef

de famille arriva sur ces entrefaites et, se rendant tout de suite compte que nous étions gens de bonne compagnie, nous donna toute liberté de nous installer. On se sépara le lendemain matin, enchantés les uns des autres, sauf sa pécore de femme qui resta agressive.

J'ai tenu à citer cet incident, pour me permettre de faire cette remarque que nos ennuis, dans les régions isolées où nous avons l'habitude de cheminer, nous sont toujours, ou presque toujours, venus des femmes, mais des Chinoises seules. Par leur intervention intempestive, j'ai été plusieurs fois privé d'un guide précieux. Nerveuses, sottes et méfiantes, elles nous prêtaient généralement de mauvaises intentions : nous devions être des gens sans honnêteté ni moralité. Avec nos domestiques, nos muletiers, nous allions peut-être mettre à sac la maison, mettre à mal aussi l'élément féminin.

Or, comme le rituel social implique des manifestations bruyantes du sentiment de pudeur, sentiment plus apparent que réel chez la Chinoise, combien de pécores saisissent la moindre occasion pour se mettre en évidence, retrouver la face qu'elles ont perdue récemment.

Ceci me rappelle un petit incident d'un voyage précédent. Un jour, à Long-Tche, non loin de la fameuse montagne sainte d'Omi, je m'étais arrêté pour le repas de mes porteurs. Je tentai d'allumer une cigarette dans la rue, mais le vent était fort et je dus chercher un abri. J'entrai dans la maison la plus proche, franchissant juste le seuil. J'entendis aussitôt des hurlements véritables, des hurlements à ameuter tout le village et, dans la pénombre d'un petit corridor, j'aperçus une femme d'une trentaine d'années, assez coquettement vêtue, qui brusquement me fit face, sortit en titubant, les bras déployés, pour ainsi accroître la stabilité de ces jambes grêles, de ses pieds-moignons. Puis elle se planta au milieu de la rue et se mit à hurler plus fort que tout à l'heure, à me maudire, à prendre le ciel à témoin que je venais de chercher à la violenter. Mes porteurs, qui de l'auberge m'avaient observé et savaient à

quoi s'en tenir, se mirent à protester violemment et prièrent la donzelle de rentrer chez elle. Mais les cris de cette *vertu* avaient fait sortir tous les villageois. Ce furent alors des flots d'injures et de malédictions qui s'abattirent sur elle, et Dieu sait combien riche est le vocabulaire chinois. J'appris vite ce qu'elle valait : les jours de marché, elle faisait la joie des maquignons et petits marchands ; elle était le scandale de son village. Pour se refaire un peu de face devant ces concitoyens, elle avait, avec une présence d'esprit et une remarquable audace, saisi la seule occasion qui lui était offerte : le passage d'un étranger.

Notre Chinois de Loui-Tsai n'était rien moins que pauvre : il élevait des bœufs, porcs et chèvres, mais aussi beaucoup de volailles : canards, poules, oies, chapons, des chapons de superbe apparence au magnifique plumage jaune serin ou noir bleuté, avec mouchetures gris d'argent.

Sa ferme était vaste, écrasait de ses dimensions les petites maisons carrées à toit plat du village pai y dont il était le seigneur.

Il avait pris confiance en moi ; aussi le matin, avant le départ, me fut-il facile d'obtenir de lui quelques renseignements utiles sur les routes et sur le pays. De plus, il me confirma que le goitre était endémique dans toute la région, et non seulement le goitre, mais la lèpre, la variole, la fièvre typhoïde et, naturellement, le paludisme.

Les épidémies seraient cependant moins meurtrières qu'au Kientchang ou dans certaines parties riches du Yunnan, en raison de l'isolement et de la faible population des groupements, aucune ville n'existant dans cette région très étendue, en bordure du fleuve Bleu.

La mortalité infantile, très élevée dans toute la Chine, serait ici moins marquée qu'ailleurs, toujours pour la même raison sans doute, mais aussi parce que l'aborigène est moins atteint par la tuberculose que le fils de Han. Les enfants que j'observai n'avaient cependant pas belle apparence. Plusieurs avaient des signes de rachitisme indéniable, et tous exhibaient le « gros ventre », cette tare très commune en Chine, et due à ce que

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

l'enfant, sitôt sevré, est bourré de toutes sortes de légumes verts ou de racines comestibles, sans oublier les farineux.

@

## CHAPITRE VII

### DE HÉOU-KAI AU TSO-LING-HO

Le tamarinier et le pressoir chinois. — Le *pi-ko-tan*. — Les crétins de Pan-Pi. — Le plateau yunnanais. — Tso-Kio. — Nos muletiers. — Les marmites.

@

p.060 Heou-Kai, sur le Tso-Ling-Ho, forme, avec Hé-Tsin et Ma-Kai, l'agglomération la plus considérable de la vallée. Et encore sa population est-elle bien faible : on ne compte dans la bourgade même et dans les environs immédiats que trois cents familles au plus. Et si l'on en juge par le nombre de maisons croulantes, la population n'augmente pas.

Après la révolte musulmane dont le contre-coup s'est fait ressentir dans toutes les provinces, les autorités chinoises ont suivi leurs errements habituels, ont continué de vivre en marge de la population chinoise, d'une part, et dans une indifférence absolue à l'égard de la population aborigène, d'autre part, si importante cependant.

Bref, les mandarins sont restés des collecteurs d'impôts pour le compte de Pékin. La province n'arrive donc point à se relever de ses ruines.

Heou-Kai est la région des beaux tamariniers. Comme les pins des plateaux, ils sont tordus sur leur axe par les rafales hivernales du sud-ouest. Mais ce qui est vraiment curieux, c'est l'aspect du tronc : les faisceaux de fibres superficielles sont ainsi dissociés et saillants, apparaissent, de plus, si contournés qu'ils ont l'air de constituer un fretage autour du tronc. Ce tronc rappelle tout à fait un câble sous-marin qui serait d'un diamètre exagéré.

Le bois du tamarinier est très employé, et avec combien de raison, par le Chinois. À cause de sa dureté, de sa ténacité, il sert pour la fabrication des axes de turbines et aussi du pressoir à huile, cet extraordinaire instrument que je ne puis me dispenser de décrire.

Qu'on se figure un gros cylindre de bois (tronc d'arbre) long de 3 mètres à 3,50 m, avec un diamètre moyen de 0,75 m à 0,80 m. Il est foré à l'intérieur, à la partie moyenne, sur une longueur de 1,50 m à 2 mètres, avec un diamètre de 30 à 35 centimètres : c'est l'« âme » du cylindre pressoir, creusée au ciseau, à la gouge, avec une lenteur, une pseudo-patience, qui dénotent bien le caractère de l'ouvrier : son peu d'activité, son mépris du temps. Les deux tiers de la longueur de cette « chambre » sont destinés à recevoir les graines oléagineuses ; l'autre tiers est le compartiment où s'exercera la compression.

Mais quels sont les moyens de compression ? Tout ce qu'il y a de plus primitif. Jugez-en : de simples bûches de bois équarries en vague forme parallélépipède, dont on remplit lâchement la partie de la chambre laissée libre par les graines.

Tout est prêt maintenant pour l'extraction de l'huile. Un ouvrier amène devant les bûches un énorme pieu, le *ta ieou tchouang*, en bois très dur : du tamarinier ou du *tan mou shou* (*dalbergia*), alourdi à sa grosse extrémité par une armature en fer. Pour faciliter la manœuvre de ce pieu-bélier, on l'a suspendu, au moyen d'une lanière de cuir, à une solive de l'huilerie, sur laquelle il glisse à l'aide d'un collier de lamelles de bambou. Pour lui donner une certaine souplesse dans la percussion et l'amener facilement, le « pointer » devant un interstice entre les bûches, ce pieu a été muni d'un taquet qui se meut très librement dans une logette creusée vers son milieu. La corde de suspension est naturellement fixée à ce taquet. Quand la pointe du pieu a pénétré dans un interstice, deux hommes frappent tour à tour avec un gros maillet sur l'extrémité ferrée, pour l'enfoncer le plus loin possible. Quand l'instrument est à bloc, on attend quelque temps, puis on recommence, et ainsi de suite pendant douze heures environ. Pour mieux assurer la compression des graines, on emploie généralement deux pieux qu'on enfonce successivement dès que l'un prend du jeu.



Inutile d'ajouter que ce mode de compression par bûches et coins est des plus imparfaits, des moins efficaces, que la proportion d'huile extraite est bien inférieure à ce qu'elle devrait être avec des moyens moins primitifs. Mais le fils de Han n'a jamais trouvé rien de mieux. Et on ne saurait croire combien fier il est de son gros cylindre pressoir si massif, si encombrant et pour lui si peu rémunérateur.

La première fois où je pénétrai dans une huilerie, c'était en 1906, au bord du Ming ; il eût fallu voir de quel œil inquiet on me considéra. Le maître de céans n'osa me faire mettre dehors, mais n'allais-je pas emporter le secret d'une merveilleuse exploitation insoupçonnée dans les pays barbares d'Europe ?

Comme il a pour règle d'utiliser le bois sitôt coupé, sans attendre qu'il soit sec, son cylindre se fend, éclate fréquemment sous la morsure des pieux. Il est donc obligé de le frotter avec des câbles de bambou, dont le relâchement continu se combat à l'aide de petits coins qu'on cale dessous.

Avant toute autre opération, le Chinois fait cuire ses arachides à l'étuvée. Il prétend que, s'il n'agissait pas ainsi, il n'arriverait à n'en rien extraire. Après cuisson, c'est la mouture, ou plutôt l'écrasage qui se pratique à l'aide d'une lourde meule en grès d'un mètre de diamètre environ, laquelle roule dans une rainure circulaire large de 18 à 20 centimètres. La rainure elle-même est tracée dans une aire d'un rayon de deux mètres, cimentée, au moins à la périphérie. L'axe de cette roue, une solide pièce de tamarinier, se meut autour du pivot central, au moyen d'un lourd cadre en bois, non un collier. Jamais je n'ai vu nulle part, même au Setchouen, utiliser le collier de bambou, système plus simple, infiniment plus léger et plus durable que le cadre en bois qui se disjoint constamment aux angles.

Un bœuf ou un buffle met en branle la pesante meule avec ses accessoires, si massifs, si lourds aussi.

Quelle est la production moyenne en huile réalisée par la méthode chinoise ? Eh bien, 5 chen d'arachides (le chen vaut le centième d'un picul et le picul 60 kilos), cuites à l'étuvée et moulues, fournissent 2 livres et demie d'huile (la livre vaut 604 grammes, s'il s'agit de la grosse espèce d'arachide ; 3 livres, si c'est la petite).

Cette huile est naturellement très impure ; elle sert pour la cuisine et l'éclairage.

Les tourteaux, comme dans tous les pays du monde, servent à l'alimentation des bestiaux.

Près de Loui-Tsai, je rencontrai, à mon grand étonnement, des buissons d'aloès (appelés ici pi ko tan). Ils étaient surtout nombreux près de Loui-Ko et portaient une fleur rouge pâle. Les villageois, des Pai Y, me déclarèrent que l'eau contenue dans l'intérieur des feuilles épaisses et charnues qu'on connaît, était fort précieuse pour eux ; elle permettait de guérir les brûlures les plus graves, aucun remède ne la valait. Je les crus sur parole, n'ayant jamais eu l'occasion d'expérimenter ce remède.

On se demande peut-être comment il se fait qu'une plante africaine des régions désertiques pousse si bien ici. L'explication est simple : dans le nord yunnanais, dans la vallée du fleuve Bleu surtout, relativement basse (de 1.000 à 1.100 mètres d'altitude environ), la température est élevée, même l'hiver, et l'humidité n'est grande qu'à p.065 l'époque des fortes pluies d'été. Les plantes des climats chauds et secs, les plantes que les botanistes dénomment « xérophilitiques », croissent donc bien au Yunnan, dans les régions où elles trouvent les conditions de leur milieu favori.

Comme on l'a vu, le cactus aussi abonde dans la vallée du Tso-Ling-Ho et, plus au nord, au Kientchang.

Le 11 décembre, nous nous acheminons vers Tso-Kio, un petit centre commercial qui a son importance. Sur la route, des porteurs de cruchons, de pots et tuiles gris fer nous croisent assez nombreux.

Sur le chemin, les pignons d'Inde se font remarquer par leur belle taille de 2,50 m à 3 mètres. Les ricins leur disputent le sol, émettent, en cette fin d'automne, des jeunes feuilles d'un violet délicieux, tranchant sur la monotonie des grès brun.

À Pan-Pi, sur le plateaux, nous trouvons beaucoup de goitreux, à tumeur énorme ; les crétins aussi sont assez nombreux : leur taille très réduite dépasse rarement 1,30 m chez les adultes. Ces pauvres gens savent bien qu'ils doivent leur mal à la qualité d'eau. Ils sont obligés d'aller la chercher assez loin, dans les thalwegs où les ruisseaux ne sont pas encore taris. Le plateau lui-même est pauvre en humidité en raison de la nature de la roche : des grès assez mous, donc très perméables.

C'est à la femme qu'incombe la corvée de l'eau. Elle puise avec un grand baquet qu'elle porte sur le dos à l'aide d'une sangle qui prend son point d'appui sur la poitrine. Ce mode de portage a pour effet de contraindre la femme à une attitude vicieuse qui consiste dans une flexion exagérée du tronc, laquelle entraîne de la gêne des mouvements du bassin et des membres inférieurs. Il s'ensuit, à la longue, une certaine déformation du corps qui lui ôte toute souplesse et élégance dans la démarche.

En observant, ici comme partout, l'attitude de repos favorite de l'aborigène, je remarquai que la position accroupie était la seule familière, la seule utilisée, le jour durant, pour la détente des muscles. La nuit cependant, il arrive à ces populations de s'étendre complètement pour le grand repos ; mais ce n'est nullement une nécessité comme dans nos races.

De Pan-Pi, la vue est merveilleuse, troublante : dans le nord et dans l'est, c'est l'énorme fosse du Yang Tsé, du majestueux fleuve Bleu ; au delà, c'est l'imposante masse, à pans coupés, du Fang-Chan, ou de la Montagne-Maison, ainsi dénommée à cause de sa forme très spéciale ; plus près, dans la même direction, ce sont les pics gréseux rouge sombre de Pin-Ta-Lang ; enfin, dans le nord-est, c'est le Leang-Chan, aux

grandioses surfaces, qui se creusent, se gonflent, dressant vers le ciel leurs dents, leurs aiguilles.

De Pan-Pi à Tso-Kio, le plateau est d'aspect désertique. On a si bien détruit tout arbre et tout buisson que toute trace d'humus a disparu. Les grès, attaqués par l'érosion, intense en ces régions, s'effritent en gravier ou sable fin de couleur blanche ou encore d'un joli jaune orange. Le moindre vent en soulève des flots, car les graminées elles-mêmes sont clairsemées. Dans les dépressions, où se conserve un peu d'humidité, on aperçoit des rizières d'une argile presque incolore, rizières blanches sur lesquelles tranche violemment la verdure éclatante de trop rares bouquets de bambous.

Lentement on chemine sur le sable fin, subtil, sur ce sol infécond dont le bariolage est un charme quand même dans cette désolation, cette impuissance végétative.

À un point légèrement culminant du plateau, apparaît un groupe de tombeaux, de ces majestueux tombeaux du Han-Jen, mieux construits que la demeure du vivant, faits de moellons et de dalles, de belles dalles de grès rouge. Elles abritent, ces tombes orgueilleuses, les os des tristes conquérants de ces régions, de ceux qui n'ont su faire que le désert. Le néant de ces mausolées *symbolise bien, sur ce sol ruiné, l'inaptitude de certaines races, non seulement à faire de la vie, du progrès, mais encore à conserver un patrimoine* quel qu'il soit.

Pour attendre M. Dessirier, revenant de Pé-Ien-Tsin, et aussi réorganiser le convoi, nous passons la journée du 14 décembre à Tso-Kio, petit centre commercial de trois cents familles, à 18 kilomètres à vol d'oiseau du fleuve Bleu, nœud de routes non sans importance reliant Hsia-Kouan (Ta-Li) et Li-Kiang-Fou à Houi-Li Tcheou, c'est-à-dire l'ouest et le nord du Yunnan avec le Kientchang et, par le Kientchang, à Soui-Fou et Tchong-King, sur le Yang Tsé.

Inutile d'ajouter que tout le commerce de Tso Kio se trouve entre les

mains des Chinois. La douane provinciale (likin) y est représentée par plusieurs agents.

Tso-Kio, situé à 1.530 mètres d'altitude, nous montrait du blé assez avancé et de l'orge en épis, du colza et des pois en fleurs. Au marché, des choux d'automne abondaient à côté de navets et d'une carotte jaune pâle, peu sucrée, très agréable au goût. Il y avait en outre des patates et des pommes de terre, un condiment : du fenouil, et des fruits : oranges amères, mauvaises poires et châtaignes, petites, mais d'assez bonne qualité.

Dans la campagne, j'aperçus quelques pruniers et grenadiers en pleine floraison.

M. Dessirier arriva à Tso-Kio dans la journée du 14, après une intéressante randonnée à travers le massif dont j'ai parlé, massif uniquement peuplé d'aborigènes, de Lolos et de Lissous. Il fut très bien accueilli par eux, n'eut pas le moindre ennui. Il m'annonça que toutes ces tribus s'habillaient de toile de chanvre et couvraient leurs maisons avec les tiges de ce textile. Il y avait encore des bois, de vraies forêts dans ces montagnes : le Chinois n'osait encore venir les exploiter.

Ayant appris qu'une route directe, non parcourue jusqu'ici par des Européens, existait entre Tso-Kio et Houi-Li-Tcheou par La-Cha, je décidai d'y faire passer M. Dessirier pendant que je descendrais au sud, pour gagner ensuite un massif inexploré bordé à l'ouest par la grande route de Yunnan-Fou à Houi-Li-Tcheou et au nord par le fleuve Bleu. M. Dessirier emmènerait avec lui la plus grande partie du convoi, monterait jusqu'à Ning-Yuan-Fou, capitale du Kientchang, et nous attendrait dans cette ville.

L'après-midi du 14 fut employée à l'organisation du nouveau convoi, avec lequel le bienheureux baromètre, objet de tant de soucis, indemne jusqu'ici de tout grave incident, continuerait sa route vers le nord, sur le dos d'un mulet.

Comme il fallait s'y attendre, l'imprévoyance, la négligence habituelle de nos muletiers ne pouvait avoir perdu ses droits : les ballots, les caisses avaient subi quelques dégâts sur ces routes de montagnes. Rien de sérieux cependant, sauf en ce qui concernait les sacs de literie, solides sacs imperméables, mais menaçant de s'ouvrir en plusieurs endroits par usure, par frottement contre le bât. Une de nos constantes recommandations était d'intercaler une planchette ou plutôt une petite botte de paille entre les montants du bât et le sac de literie, mais si le muletier y songeait un matin, le lendemain il n'y pensait plus. Ou encore, si dans le cours de l'étape quotidienne, le bouchon de paille glissait ou s'éparpillait, le conducteur ne se donnait jamais la peine de le remplacer à la première occasion.

Usure aussi, et bientôt perforation, des sacs qui protégeaient les supports d'instruments : l'oxydation des parties métalliques serait à craindre à l'époque des pluies.

p.070 Que faire pour donner aux Chinois le sens de l'opportunité à voir au delà de la minute, de l'heure présente, à se déterminer, à agir enfin ? Ou plus simplement, comment obtenir de lui la régularité dans des actes non de nécessité absolue ou immédiate, mais de nécessité prochaine, de prévoyance indiscutable ? Je ne connais d'autre moyen qu'une surveillance constante, inlassable. Au moindre relâchement de cette surveillance, vous aurez des surprises. Essayez, tentez d'avoir confiance, accordez un crédit de quelques jours... et vous serez déçu, pâtirez de quelque façon. Le fils de Han est un grand enfant, qui vous échappe constamment, auquel la régularité, la continuité dans l'effort, la discipline sont insupportables. Il rit de ses négligences, de ses fautes, de ses erreurs. Notre sérieux en tout le *stupéfie*, le *désempare*. Vos reproches pour une grave négligence le font rire plus fort. Il appartient à une heureuse race qui, toujours, s'amuse, veut s'amuser par tous les moyens, prend la vie n'importe comment, la subit, ne cherche pas à la diriger, la

travestir suivant certains concepts. Il lui trouve toujours quelque chose de drôle, de joyeux, et c'est ce côté qui lui fait chérir, l'aide à supporter toute sa misère, si grande, si poignante souvent.

Le 15 décembre, je descendais vers Tè-Ta et le Tso-Ling-Ho, avec M. Noiret, pendant que M. Dessirier s'ébranlait, avec presque toute la caravane, pour gagner Houi-Li-Tcheou.

Nous sommes toujours en pays d'aborigènes, de Pai Y : ils n'habitent que la campagne, fuient toute agglomération chinoise.

Je croise un petit berger qui conduit ses vaches au pâturage et observe qu'il a appris quelque chose au voisinage du fils de Han : il jure comme un damné, maudit ses bêtes avec toute la richesse et l'incongruité du vocabulaire chinois : « Ma lo pi ! Je li ma ! » etc. Je ne traduirai pas, même en latin. Le petit bonhomme était tout fier de sa science et me regardait en riant. Je lui dis, en chinois, que c'était bien laid toutes ces malédictions, qu'il ne manquerait pas d'adresser aussi bien à ses camarades qu'à ses vaches. Il parut quelque peu honteux et s'éloigna du sentier en courant.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous nous dirigeons vers Nieou-Kai (rue [pour village] des bœufs, ou plus exactement, village de la foire aux bœufs). Nous rencontrons bientôt de nombreux porteurs de *tou ko*, ou petites marmites en argile rouge réfractaire, de 20 à 22 centimètres de diamètre, à parois guillochées, cylindriques de forme et fabriquées à Mai-Kai. Elles s'en vont vers Tso-Kio, centre de distribution pour toute la région. Les aborigènes en usent largement pour la cuisson de leurs aliments.

Les porteurs étaient encore chargés de jarres grises d'assez grande taille, d'un diamètre double de celui des marmites. La couleur d'un gris luisant de ces récipients attire fortement l'œil et l'on se demande comment elle est obtenue. On croirait à un brossage à la mine de plomb, mais ce n'est rien de pareil. Dans un voyage antérieur au Setchouen

alpestre je réussis à me faire divulguer par un naïf potier le secret de ce curieux vernis.

Dans le bassin humide du Ya-Ho, croît en extrême abondance un beau conifère voisin des fameux Séquoia que tout le monde connaît. Les botanistes l'appellent *Cunninghania Sinensis*. On fait brûler dans une fosse des branches de cet arbre et on en recueille soigneusement les cendres. Ces cendres sont simplement gâchées avec de l'eau jusqu'à consistance demi-fluide et la pâte très molle ainsi obtenue sert à enduire extérieurement la poterie d'argile. Après cuisson, le vase, jarre, cruche ou pot, a non seulement acquis un beau vernis gris argenté, mais encore certaines qualités de dureté et de résistance à l'action du feu, qui permettent de l'utiliser dans n'importe quelles conditions. Aussi ce genre de poterie, fabriqué surtout aux environs de Yun-Kin-Hsien (non loin de Ya-Tcheou) et très bon marché, est-il l'objet d'une large vente. Elle est surtout recherchée par les paysans, bûcherons, mineurs et cheminots, dont elle constitue le seul ustensile nécessaire suffisant à tout.

Nieou-Kai, comme Heou-Kai, a de beaux tamariniers : il faut du bois à fabriquer des pressoirs à huile, ainsi que des moulins à broyer la canne à sucre, car toute cette partie élargie de la vallée du Tso-Ling-Ho cultive beaucoup d'arachides et de canne.

À côté des tamariniers, des jujubiers formaient de beaux arbustes très touffus, à gai feuillage vert sombre. Cette espèce, qui vit entre 1.000 et 1.100 mètres d'altitude, conserve son feuillage toute l'année. Il n'en est pas de même de celle qu'on observe vers 2.000 mètres d'altitude, sur le plateau plus froid. Cette espèce, qui fournit la meilleure jujube, perd ses feuilles de bonne heure et comme son écorce est gris clair ou d'une sorte de blanc mat, dû à la présence de certains lichens, un verger de ces arbres produit un effet assez étrange. La première fois, il vous semble que tous ces arbres sont morts, mais comme les vergers se succèdent toujours avec le même aspect, on se convainc vite qu'on est l'objet d'une illusion.



Le long des berges du Tso-Ling-Ho, les oiseaux aquatiques sont excessivement nombreux. Je passerai sous silence les bergeronnettes, martins-pêcheurs et petits échassiers, pour ne parler que des canards et des grues.

Les canards nagent par fortes bandes partout où un petit seuil, un remous facilite la capture du poisson. On en remarque deux espèces au moins, bien différenciées : le canard jaune de grande taille, volatile sacré pour les Si Fan et Thibétains, où s'incarne l'âme des plus saints lamas. Ce canard, dès les premiers jours de mars, retourne dans les hautes vallées thibétaines. Il est très imprudent de le tirer dans ces vallées, car on s'expose à la vindicte des puissants lamas.

L'autre canard est à plumage bleu sombre, sauf la surface ventrale qui est blanche ; les ailes ont aussi leur extrémité blanche. Le bec est long, crochu et d'une jolie couleur rouge pourprée. Ce canard est excellent à manger ; le jaune a une chair sans saveur. Il y a donc d'excellentes raisons pour le respecter.

Parmi les grues, la plus connue est la grue cendrée. Elle forme de telles bandes croassantes qu'on est obsédé de les entendre. C'est le soir, mais surtout dans la première moitié de la nuit, qu'elles sont bruyantes dans leurs déplacements, que leur cri rauque, discordant, nous réveilla quelquefois en sursaut. Malgré les jolis tons gris soyeux de leur plumage, ces grues apparaissent odieusement laides : elles sont trop haut perchées, trop de dysharmonie s'accuse dans leur plastique. Les Chinois les ont distinguées, en ont fait des messagères célestes, des véhicules pour les grands sages, les saints les plus vénérés. Ce choix de la grue m'étonne, me choque presque : j'aurais, moi, sans hésiter, jeté mon dévolu sur l'aigle, le puissant aigle blanc des cimes thibétaines. Mais nous, Barbares de l'Océan, chérissons des concepts si éloignés de ceux du fils de Han ; nous n'arriverons jamais à nous comprendre.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Les canards et les grues ne sont naturellement pas les seuls oiseaux rencontrés dans cette vallée. Les corbeaux, les pies sont particulièrement nombreux et non moins criards et rapaces qu'en nos pays. La bécasse existe aussi : j'en levai une un soir, en herborisant.

@

## CHAPITRE VIII

### DE NIEOU-KAI AU FLEUVE BLEU

La récolte des arachides. — Clochetons d'albâtre et tours d'ivoire. — Tabac et Chinois. — Le village du Dragon. — Précieux talisman. — Tombeaux et arcs de triomphe. — Néant et glorification. — Les temps sont encore loin.

@

p.075 Le 17 décembre, nous partons pour Long-Kai, au bord même du fleuve Bleu, et de ce point nous pénétrons dans le massif dont j'ai parlé plus haut.

On aperçoit beaucoup de paysannes dans les champs. La récolte des arachides n'est pas encore terminée. Ces femmes travaillent à genoux, ou bien assises sur un paillason rond : ce sont naturellement des Chinoises. Leurs petits pieds, leurs « lys d'or » ne leur permettent pas de se tenir longtemps debout. Inutile d'ajouter aussi que leur paresse naturelle est grande sous ce beau climat si tiède, si ensoleillé. C'est à l'aide d'un petit croc à manche court qu'elles extraient du sol les arachides, aidées en cela par des porcs rachitiques qui déterrent vite celles oubliées.

Il fait si doux que ces femmes ne portent qu'une blouse de cotonnade bleue sur une chemisette, et un large pantalon de la même étoffe.

Depuis le 16 novembre, il n'est pas tombé une goutte d'eau : toujours un ciel bleu presque sans nuages. Aussi, voit-on les paysans arroser leur blé, leurs fèves et pois.

Le haricot si rustique dont j'ai parlé, le fameux *omi-teou* (le *kieou min tsai*), est en fleurs. Toute l'année, sans répit, il produit dans ces vallées ne dépassant pas 1.200 mètres d'altitude : c'est une manne céleste pour les gueux, ces gueux qui forment, même ici, le gros pourcentage de la population.

Avant de quitter la petite plaine de Nieou-Kai, je ne puis me dispenser de signaler certains aspects du sol, certaines formations étranges. Bien

que leur description se rattache plutôt à la géologie, j'en dirai cependant quelques mots. Elles ont, d'ailleurs, un côté pittoresque qui frappe, est d'un charme véritable.

Ces formations sont des alluvions quaternaires accumulées depuis combien de millénaires au fond d'anciens bassins lacustres. Elles constituent des masses considérables, de formidables assises qui se décapent, se creusent, se désagrègent depuis des siècles et des siècles pour aboutir aux formes actuelles. C'est en un point appelé Lo-Gai, près de Yuan-Mao-Hsien, que je les vis pour la première fois. Je fus émerveillé de leur curieuse apparence. Figurez-vous des murailles à pic couronnées de donjons, de colonnettes, de clochetons, de pyramides ouvragées, le tout formé de limons, marnes et sables le plus délicatement nuancés : du jaune pâle, du jaune orange, du noir de jais, du rouge cinabre. Et toutes ces jolies couleurs marquent de curieuses alternances dues au caprice de la stratification, aux affaissements des couches. À certains moments, celui du crépuscule surtout, lorsque le soleil jette sur ce milieu féerique ses dernières lueurs, il apparaît que vous contemplez des castels, des tours d'ivoire ; des clochetons, des aiguilles du plus délicat albâtre nuancé d'orange. Aux environs de Loui-Tsai, je fus ébloui par un champ de Carnac, d'imposantes lignes de monolithes jaune pâle où, par taches, par traînées, éclataient des rutilances : des monolithes d'ivoire, d'un ivoire qui saignait.

En d'autres lieux, où ces formations s'étendent à l'infini, où tours, pyramides se confondent, rien ne rappelle mieux les fameuses bad lands, mauvaises terres du Dakota. La comparaison cependant n'est pas entièrement juste, car les formations Lo-Gai ne sont nullement infécondes. Les graminées et arbustes y croissent facilement. On y observe même des pins ou des sapins. En certains coins, la végétation est même fort belle. C'est, en somme, le déboisement qui a fait tout le mal, qui a offert à l'érosion une proie facile. Puisque les graminées viennent bien, il suffirait de semer les espèces les plus rustiques et, en attendant,

de regazonner les surfaces les plus menacées par l'érosion. Mais allez donc exposer pareil projet aux autorités mandarinales : elles n'oseront vous rire au nez, car il y a les rites, la politesse obligatoire, mais elles vous prendront pour un dément.

Le 18 décembre, nous sortions de l'imposante gorge de Hai-Lo, canon de roches anciennes et archéennes, creusé par les eaux du Tso-Ling-Ho, pour atteindre le fleuve Bleu. Des arbustes, des gattiliers d'une espèce assez voisine de celle qui porte en France le nom d'*agneau chaste*, tapissaient les parois inférieures de la gorge. On en conserve précieusement les feuilles dans les maisons : leur eau d'infusion est excellente pour le lavage de toutes les inflammations de l'œil. Nous aussi nous avons autrefois prêté beaucoup de vertus à l'« agneau chaste ».

Hors du canon de Hai-Lo, nous revoyons Pin-Ta-lang, puis traversons une série de petits villages où des goitreux, dans la position du repos, sont accroupis, l'air très las, fumant leur pipe. Il n'y a là, de prime abord, rien d'étonnant qu'ils fument leur pipe, ces pauvres gens : c'est dans leur misère une jouissance d'apparence bien anodine. Mais d'apparence seulement, car Chinois et aborigènes, le Chinois surtout, fument à l'excès. Tout paysan se réserve un coin de son lopin de terre, pourtant si peu étendu généralement, pour y cultiver le tabac. Il le fait sécher vaille que vaille, vingt à vingt-cinq jours durant, l'exposant tantôt à l'ombre tantôt au soleil. Il ne prend pas le temps non plus d'empiler les feuilles, de les laisser fermenter pour se débarrasser de leur excès de nicotine. Au Kientchang, il en est ainsi. Dans la plaine de Tchentou, on est un peu plus soigneux. On obtient un produit dont la teneur en principes excitants, en alcaloïdes, est des plus variables, mais presque toujours supérieure quand même à celle de nos variétés dites fortes, riches en nicotine. Et le Chinois fume énormément, beaucoup plus que la moyenne des fumeurs de nos pays. On le voit à chaque instant sortir d'un petit sac une feuille de tabac, l'enrouler en une forme de cigare grossier et le planter dans le fourneau

de sa longue pipe. Je dis *longue pipe*, car elle est ainsi, généralement. Le tuyau atteint de 40 à 50 centimètres, quelquefois davantage. C'est une nécessité : le fumeur, autrement, ne pourrait supporter longtemps l'âcreté de son cigare. J'ai quelquefois utilisé ce tabac, mais il m'étourdissait dès que je dépassais un petit nombre de bouffées. On parle toujours de l'opium, de son action nocive sur le fils de Han, mais on oublie un peu trop que l'abus du tabac, général en Chine, est un déprimant de premier ordre, auquel on n'a jusqu'ici prêté aucune attention. Et il n'y a pas que l'homme qui fume, la femme s'empresse de l'imiter depuis longtemps. La paysanne s'adonne au cigare roulé par elle-même ; la bourgeoise, la femme du monde fume la pipe à eau, utilisant le *mien ien*, ou tabac mou imbibé d'huile et haché menu. Ce même tabac est aussi consommé dans un « brûle-gueule » par les coolies sur routes, qu'embarrasse le longue pipe.

La prise elle-même n'est pas inconnue, mais la chique est dédaignée.

Les aborigènes, à leur tour, se sont adonnés au tabac. Au Kientchang, où il pousse très facilement, le Lolo en consomme de plus en plus. Il s'est mis lui-même à le cultiver, mais il en achète au <sup>p.080</sup> Chinois, la qualité que celui-ci rebute, les déchets qu'il renonce à fumer. À mon grand étonnement, le fils de Han met de côté pour le Lolo le produit de l'« écimage », les bourgeons floraux et les menues feuilles. De l'avis du Chinois, les bourgeons floraux seraient si riches en principes actifs qu'il ne peut en supporter le grillage, même dans une pipe à très long tuyau. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette assertion : toujours est-il que le Lolo, dans sa nouvelle passion pour le tabac, se régale de ces bourgeons, dont il bourre sa petite pipe à étroit fourneau d'argile.

En approchant de Long-Kai, où existent des bacs sur le fleuve Bleu, c'est un défilé de porteurs en balançoire qui se hâtent vers Hai-Lo et Ma-Kai. Beaucoup sont chargés de petits ballots de cotonnade bleue, une cotonnade tissée au Kientchang et teinte d'indigo. D'autres ballots

représentent du « ma pou », ou toile de chanvre, ici très grossière.

D'autres coolies transportent des ustensiles en cuivre, casseroles et théières surtout, qui proviennent de Houi-Li-Tcheou, la cité commerciale du Kientchang. Dans les charges, je reconnais encore des piments rouges, des filaments de moelle de jonc utilisés comme des mèches de lampe ; des filaments desséchés de ti koua, d'une légumineuse à l'épaisse racine dont j'ai parlé ailleurs, racine de goût agréable, fort prisée par les Chinois. Je reconnais en outre des fruits tapés, légèrement confits dans le sucre, enfilés en chapelets pour la commodité du transport : ce sont des kakis, qui s'en vont à Ma-Kai et à Yunnan-Fou. Pendant trois semaines, ils voyagent à l'air et aux poussières, sans protection aucune, et sont naturellement consommés sans un essuyage : personne ne songerait à pareil raffinement.

Long-Kai (le village du Dragon), ou Kiang-Pien (le bord du fleuve) est un gros village de 70 à 75 familles chinoises, qui domine le Yang Tsé, cette majestueuse artère large ici de 250 à 300 mètres, à une distance de son embouchure pas inférieure à 3.000 kilomètres.

Le fameux cours d'eau, le Ta-Kiang, comme l'appellent le plus souvent les Chinois, était très bas à cette époque de l'année (mi-décembre). Il laissait voir de larges plages de sable fin gris clair, avec quelques espaces rouge sombre : un mélange d'arène granitique et d'un limon de décomposition des grès, roche généralement colorée vert ou rouge cinabre, plutôt cette dernière nuance. Étant donnée l'étendue de ces plages sur les deux rives, le fleuve doit atteindre en été, époque des crues, une largeur de près de 400 mètres. Effrayante est la masse des eaux qu'il roule à pareille saison. De longs jours, les barques n'osent plus affronter son courant et les caravanes cessent tout mouvement, du Kientchang au Yunnan.

Long-Kai, avec ses tamariniers, ses ficus et ses jujubiers, aurait sa gaieté s'il était moins sale, si moins de porcs ne se soulageaient dans les rues, si

les gens, moins paresseux, moins amoureux des longues siestes, avaient quelque soin de leurs vêtements, ne les laissaient tomber en guenille.

Notre cuisinier s'enquit de poisson, offrait un bon prix de n'importe quelle espèce : il ne put rien trouver. Les gens lui répliquèrent que l'eau était trop froide pour la pêche au filet, la seule possible dans les flaques où j'avais aperçu de belles carpes et cyprins. Trop froide, l'eau ! La température n'était pas inférieure à 10 degrés au milieu des nappes profondes de 30 à 40 centimètres au plus. Pauvres gens ! Qui les galvanisera, leur infusera un peu d'activité ? Mais il faudrait changer leur nature, leur organisation physique : c'est un problème insoluble.

Nombreuses sont les maisons croulantes : on les entretient si mal. Et comment tiendraient-elles longtemps debout, puisque murailles de façade et pignon ne sont pas *liés* entre eux, se disjoignent dès la première année avec le dessèchement du pisé ? Et ce n'est pas la seule erreur : on n'aime pas les *fondations profondes* ; c'est un supplément du travail, de nécessité relative pour ce villageois. Si l'emplacement est bien choisi, conforme aux données du *fong chouï* (symbole de toutes les superstitions chinoises), si les fondations ont quelque contact avec la *long mé*, la veine du Dragon tutélaire, avec le gîte où il se complaît, inutile de prendre des précautions. Le bonheur vous poursuivra, les tremblements de terre eux-mêmes respecteront les murs de votre home. Vous vous laisserez cependant aller à prendre quelques précautions pour maintenir autour de votre maison les « influences heureuses ». Sur le faîte de votre toit, au beau milieu, vous dresserez une belle inscription taillée dans la pierre ou moulée dans l'argile. Cette inscription figurera le caractère *fou*, qui signifie *bonheur*. De plus, si vos moyens le permettent, vous érigerez en face de votre porte un puissant mur, fort élevé, qui déviera, écartera sûrement toutes les influences néfastes. Comment, avec toutes ces précautions, ne seriez-vous pas favorisé du ciel ? De quels soucis auriez-vous la folie de vous charger ? Les cieus m'aident... à quoi bon m'aider moi-même ?



Un seul lieu attirait les regards à Long-Kai : c'était le *cimetière*, avec ses rangs d'imposantes tombes bâties en grès vert, avec façade du même grès, mais taillées en larges dalles sculptées, artistement fouillées même. Comme motif : des personnages officiels, des mandarins célèbres par leurs vertus, des philosophes ou lettrés fameux tenant à la main un rouleau de sentences, des fleurs de lotus, symbole d'immortalité. On voyait là, dans ce contraste entre la misère de ce village, la beauté, la grandeur réelle de son cimetière, toute la faiblesse du système philosophique, du système éducateur du fils de Han qui l'hypnotise sur le passé, sur la lignée des ancêtres. Il glorifie la *tombe*, le *néant*, *non l'activité*, les *forces créatrices*. Le plus grand acte de vertu, dans la société chinoise, consiste à vénérer ceux qui ne sont plus, à leur construire une riche demeure, à les gratifier de continuelles offrandes. Et de tous les sacrifices, le plus *méritoire* est celui qui s'adresse à la *famille*, aux procréateurs non à la *patrie*, entité très vague pour un cerveau chinois. Des *pai fang*, des arcs de triomphe, on en voit s'ériger à l'entrée de toutes les grandes villes, à l'entrée même d'humbles bourgades. Vous allez croire qu'ils ont été dressés pour y faire passer des soldats victorieux, que des lauriers y furent suspendus, formèrent des guirlandes, des couronnes destinées aux favoris du dieu Mars, à d'héroïques guerriers. Erreur ! Réfléchissez : ces arcs de triomphe, que peuvent-ils bien représenter dans le vieil empire ? Rien de fort, de dominateur. Au contraire, ne devinez-vous pas leur symbole, symbole de paix, de *paix sépulcrale*, de néant ? Ce qu'ils sont : un simple hommage permanent, visible à tous les yeux, rendu aux parents, à un père, voir même à un mari par une veuve éplorée. Ils représentent un monument élevé par la piété filiale ou conjugale. Ne cherchez pas autre chose. *Tout se ramène en Chine à une glorification du devoir familial*. Les hauts faits, les grandes actions de serviteurs célèbres de l'empire, l'œuvre bienfaisante des inventeurs, créateurs d'industries, sont généralement perpétués par l'écriture, par des inscriptions, mais de simples dalles suffisent pour les commémorer : le *pai fang* n'a jamais été conçu pour eux.

Soyez bon fils : c'est là l'*alpha* et l'*oméga*, le grand, le presque unique précepte du code d'honneur chinois. Soyez fils respectueux, donnez le bon exemple à vos descendants et vous mourrez tranquille, certain d'une survie heureuse. La survie, dans ses aspects matériels, c'est la grande préoccupation du fils de Han. Constamment il pense à sa fin, à son *double*, au cercueil qui <sup>p.085</sup> lui servira de demeure. Le cercueil, comme on le sait, il l'achète ou se le fait offrir à l'avance. Il le lui faut aussi luxueux que possible, luxueux au delà de ses moyens : c'est un *tabernacle que réclame cette dépouille, elle ne rêve qu'immortalité*. On négligera donc l'entretien de sa maison pour économiser l'argent d'un beau cercueil ; et le fils hypothéquera ses champs pour la célébration de funérailles somptueuses, pour l'offrande de riches holocaustes.

C'est pourquoi non seulement la cité, mais le village aura son imposant cimetière, ses orgueilleuses tombes, dont le luxe prétentieux, ridicule dans cette misère, clame très haut les néfastes effets d'une erreur philosophique.

Est-ce une erreur cependant ? N'était-elle pas admirablement adaptée à la mentalité du fils de Han, puisqu'il l'a acceptée si facilement, puis conservée depuis vingt-cinq siècles, malgré vents et marées, révolutions et cataclysmes sociaux.

Tout récemment, les Jeunes-Chinois revenus d'Europe ont voulu réagir, et avec combien de raison ! Mais ils vont trop vite, dédaignent les amendements, les transitions ; ils choquent violemment la masse dans ses convictions les plus tenaces ; ils l'effrayent, la rejettent dans le passé lointain. Jamais réaction n'a été plus rapide, plus complète. La transformation attendue reste problématique : les *temps ne sont pas encore venus*.

## CHAPITRE IX

### DU FLEUVE BLEU À VE-DJO

Femmes lissous. — Vé-Djo, centre aborigène. — Vieillard pay-y. —  
Han-Pien. — Lo-To et le gîte aux varioleux.

@

Le 10 décembre, nous abandonnons le fleuve Bleu et nous faisons l'ascension de la chaîne bordante orientale du Tso-Lin-Ho. Le soir même, nous étions à Vé-Djo, centre de Lissou, appelé Hoan ou Fan-Tcheou par les Chinois.

Sitôt franchie l'arête de la chaîne, on retrouve la végétation spontanée, arborescente. Avant d'atteindre la petite cité lissou, nous traversons une vraie forêt, je croise un groupe très gai de jeunes hommes et de jeunes filles qui s'en allaient à une noce. C'était la première fois que je voyais des Lissous. Je les regardai avidement, voulant saisir à la fois toutes les caractéristiques de leur visage et de leur vêtement. Comme les jeunes gens, les filles étaient de belle taille, très droite, et leur démarche, leur allure générale dénotait vigueur et souplesse.

Comme vêtement, les femmes ne portaient pas l'affreux pantalon de la Chinoise, mais un jupon court et une longue blouse fendue en bas sur les côtés, ressemblant tout à fait à une chemise de nuit. C'est pourquoi je la dénommai tout de suite sur mon carnet : *blouse-chemise*. Jupon et blouse étaient en toile de chanvre, tissu le plus commun parmi les aborigènes du Yunnan septentrional. La couleur en était brun foncé ; de loin on eût dit de la bure.

Les jeunes filles portaient quelques bijoux : des colliers de pierres plates, rondes ou elliptiques, et de nuance lactée : de petits morceaux de marbre tout simplement, comme ceux des Lolottes de Tsao-Ki-Tsin.

À leurs oreilles, pendaient de larges boucles d'argent avec pendentif

représenté par un disque mince de serpentine ou de jade vert.

La journée du 20 décembre fut passée à Vé-Djo. Ce chef-lieu d'une importante tribu méritait qu'on s'y arrêtât. Il est situé au fond d'une étroite vallée très pittoresque, dont les pentes sont encore couvertes de bois. Vé-Djo est élevé : 2.200 mètres ; aussi au matin y avait-il de la glace au bord des ruisseaux, mais dans la journée, sous l'action du chaud soleil, la température monta jusqu'à 16,5° à l'ombre, à 2 heures de l'après-midi.

En janvier et février, il neige assez fréquemment, mais en avril il fait déjà chaud et les gelées ont totalement disparu.

L'agriculture est très prospère dans cette haute vallée. Le sol produit à différentes altitudes blé, orge, maïs et sarrazin. Le blé et l'orge se sèment à la 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> lune (9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> mois), ou encore au printemps seulement : à la 4<sup>e</sup> lune (5<sup>e</sup> mois). Beaucoup de plantes légumineuses sont cultivées : des haricots, en nombreuses espèces ou variétés, des pois et des fèves. Maïs, sarrazin et légumineuses sont semés au printemps seulement, à la 4<sup>e</sup> lune.

Un vieux chef de clan me donna les noms des céréales et légumineuses : le blé s'appelle *chou* ; l'orge *zou* ; le maïs, *cho mou* ; le sarrazin, *go no* ; les pois, *no ra* ; et les flageolets, *mé no*.

Je fus étonné de constater le grand développement de l'agriculture parmi ces Lissous : ils ont certainement subi l'influence chinoise. Ils l'ont d'ailleurs subie sous d'autres chefs, comme on en jugera tout à l'heure.

Vé-Djo, bien que ne contenant que 300 familles environ, est une petite cité fortifiée ou plus simplement entourée d'une muraille de pisé haute de 3 mètres environ. Les maisons, en pisé aussi, ou en briques séchées au soleil, couvertes en tuiles, ont de 4 à 5 mètres de hauteur totale, suivant l'importance du maître de céans. Certaines, comprenant deux grandes pièces, sont plus élevées, atteignent jusqu'à 8 mètres. Toutes ont étage

bas ou grenier éclairé par d'étroites lucarnes. Quelques riches Lissous ont adopté le type d'habitation chinoise, avec triple entrée, soit une large porte centrale pour les hôtes de marque et deux portes latérales étroites pour le vulgum pecus, les serviteurs et le maître lui-même en temps ordinaire. Je ne réussis à pénétrer dans aucune de ces maisons, pour cette simple raison que le chef de tribu est entouré de conseillers chinois, a accepté la tutelle du mandarin de Yuan-Mao-Hsien. Ces excellents conseillers, ces pharisiens qui ne manquent pas de prêter aux autres leurs appétits, n'avaient vu dans mon désir d'étudier l'organisation intérieure du *home* lissou, qu'un prétexte pour mettre à mal les femmes. Je fus tout de suite dénoncé comme capable des plus belles horreurs et dus me contenter d'étudier les façades des maisons. Les ruelles, ou petits couloirs, larges de 1,50 m, qui séparent les rangées de ces maisons, ne le cédaient en rien comme malpropreté à ce qu'on observe dans un village chinois : je ne savais où mettre le pied, tant il y avait de fiente de porc et d'épis de maïs vides jetés là par l'habitant. Les porcs étaient les plus beaux que j'eusse vus depuis mon arrivée au Yunnan. Ils jouissaient de la liberté la plus étendue comme dans la Chine propre et disputaient aux chiens, presque toujours victorieusement, les ordures de la rue.

Le 20 décembre était jour de marché à Vé-Djo. Quelques marchands, ou plutôt colporteurs chinois, étaient venus de la vallée de Tso-Ling-Ho, mais il y avait surtout des aborigènes, 2.000 environ, et même d'assez loin. Il y avait des Miaotze du village d'A-So-La, des Houa-Miao (Houa, fleuri, allusion aux couleurs voyantes du vêtement de la femme).

Ils étaient vêtus d'un costume assez curieux, que je décrirai complètement plus tard. Un détail dans la forme de la blouse m'apparut très caractérisé : <sub>p.090</sub> au cou, cette blouse tombait sur les épaules en vrai col marin.

Comme les autres aborigènes, les Miao portaient dans une petite gibecière tout ce qu'ils avaient de précieux, y compris les sapèques de

cuivre qu'ils acceptent des colporteurs chinois.

Il y avait encore des Pay Y et des Lolos. Je photographiai un vieillard pai y, dont le type fort beau rappelait celui de Lolo de la caste noble, de certains seigneurs. Ce vieillard à l'œil châtain clair, sans trace d'obliquité, au nez fin saillant sur les plans de la face, à la bouche bien dessinée, au teint clair, coloré, présentait des caractéristiques caucasiennes indéniables.

D'où venait-il, lui, ou plutôt ses ancêtres ? Il n'en savait rien. Son habitat était la montagne yunnanaise du côté du Moulou. Il n'avait jamais entendu parler d'une émigration de sa tribu ou de son clan. Il était vêtu d'un pantalon de coton bleu, d'une veste courte de toile de chanvre et d'une pèlerine de laine, d'une pèlerine lolotte gris sombre, retenue aux épaules par un cordonnet fait de la même laine.

Les femmes étaient très nombreuses au marché. La Lissou s'y distinguait par sa coiffure originale dont il sera question plus loin, en même temps que je décrirai son costume. Je dirai cependant qu'elle se défend mal à l'heure actuelle contre l'influence des modes chinoises, surtout la *han-pien*, ou métisse. Je pus même constater qu'elle porte le deuil à la façon de la fille de Han, en couvrant sa coiffure lissou d'un petit turban blanc.

Quant au *han-pien* du sexe laid, lui, laisse pousser une tresse, exhibe la queue chinoise, dont il semble très fier. D'une moralité toujours douteuse, il est méprisé par les deux races auxquelles il doit l'existence.

La population de Vé-Djo apparaissait plus saine, plus vigoureuse que celle de la plupart des districts déjà traversés. La question de race jouait son rôle incontestablement, mais l'endémie goitreuse, si déprimante d'habitude, était ici bénigne et, sur plusieurs milliers de personnes, je n'observai qu'un crétin. Les gens grêlés étaient nombreux, mais plus légèrement touchés qu'au Kientchang.

Il est difficile d'affirmer que c'est le Chinois qui a apporté la variole dans les provinces occidentales, mais si c'est vraiment lui, il a semé là, parmi les aborigènes, un terrible fléau qui, seul, suffirait à le faire maudire. Ce qui est incontestable, c'est qu'il a contribué pour une large part à la dissémination de la maladie, en tant que colporteur, pénétrant, se glissant partout, même dans les retraites montagneuses les plus écartées de tout centre. En vendant de vieilles nippes, de vieux rubans provenant de cités chinoises où la variole sévit intensément, où toute désinfection est naturellement ignorée, il a réussi à disséminer le mal partout. De traitement rationnel quelque peu efficient, de moyen de prévention ou d'atténuation de la funeste maladie, il n'en existe aucun, pas plus chez le Chinois que chez l'aborigène. Aussi, quand on a parcouru, des années durant, ces régions montagneuses, qu'on a pris la peine d'observer, on est stupéfait des ravages faits par l'odieuse variole. Je l'ai rencontrée dans les lieux les plus perdus, dans la haute montagne thibétaine, en de minuscules villages, si isolés qu'on pouvait les croire inaccessibles à la messagère de mort.

À Loto, j'entre dans une maison, en quête du gîte du soir. Mon boy m'ouvre la porte d'une chambre et me dit en riant :

— Voilà une grande et belle chambre, vous y trouverez place avec M. Noiret. Les gens qui s'y trouvent en ce moment se feront un plaisir de céder ce lieu à des mandarins étrangers.

Je ne répondis pas ; je restai figé sur le seuil de la porte, l'œil hypnotisé par un spectacle inoubliable : un lama et cinq enfants de dix à douze ans étaient accroupis presque nus auprès d'un grand feu, le corps, la face surtout, couverts de hideuses pustules varioleuses. Quel affreux masque ils semblaient porter ! Ils me regardaient d'un air dolent, blottis les uns contre les autres, inspirant une immense pitié. Le lama comprenait quelques mots de chinois. Il réussit à proférer quelques paroles, mais avec une grande peine, la sanie des pustules agglutinant ses lèvres

gonflées. Il allait se déplacer avec les enfants, nous laisser la grande chambre, la seule convenable. Et il fit signe aux malheureux petits êtres de se lever. Je l'arrêtai net du geste et de la voix. « Ils resteraient tous là au chaud, ne devaient pas bouger. » Et je partis, désolé de ne pouvoir rien faire pour ces malheureux. Il fallait aussi que je me hâte d'avertir le chef de la caravane, que je m'empresse d'empêcher, par tous les moyens, d'aller dans certaines maisons contaminées, nos vingt porteurs, nos domestiques et palefreniers, gent insouciant, si imprudente, qu'elle joue avec le feu comme un enfant, qu'elle irait coucher n'importe où, même dans la couverture d'un varioleux, si cette couverture est plus chaude qu'une autre. Il fallait penser à ce qu'il adviendrait de nous, dans ces régions perdues, si la caravane se contaminait, si la variole éclatait un jour brusquement parmi les coolies.

On finit par trouver deux maisons indemnes de la maladie et le lendemain, comme d'habitude, on s'enfonça un peu plus loin dans ces montagnes.

La vallée de Vé-Djo a ses arbres fruitiers : des pêchers, poiriers, abricotiers et diospyros kakis ; mais le Lissou, à l'exemple du Chinois, ne s'en occupe pas.

Il est agriculteur, mais pasteur avant tout. J'ai pu voir aujourd'hui des troupeaux de bœufs, de moutons, et de chèvres revenir des pâturages. Il y avait aussi quelques chevaux : une bête de petite taille, mais vigoureuse, très rustique et d'un pied très sûr.

@



## CHAPITRE X

### DE VE-DJO À I-GHA-LA

La forêt de I-Tou-Tou. — Les chênes. — Le fameux « chamali ». —  
L'appel des âmes. — Les Lolos de Lou-Ka-Mo.

@

En quittant Vé-Djo, mon guide, un grand vieillard, voulut bien me laisser voir l'intérieur de sa maison et, ce qui m'intéressait le plus, le foyer. Il était de forme rectangulaire, creusé dans le sol et flanqué de quatre pierres symétriques : c'était le foyer Sifan que j'avais vu si souvent ailleurs. Il était étrange que le Lissou eût exactement le même. Je me livrai là-dessus à de longues méditations. Je faillis ne pas remarquer que des passants étaient atteints de conjonctivite contagieuse, qu'il y avait du gui sur les aulnes et que le Lissou transportait un lourd fardeau, comme une pièce de bois ou un moellon, avec une sorte de liane ou plutôt de tige sarmenteuse d'une souplesse et d'une résistance extrêmes.

Nous entrons bientôt en forêt, la forêt de I-Tou-Tou. Nous suivons un délicieux sentier jonché de feuilles, au bord duquel, de temps à autre, viennent sourdre des fontaines creusées dans le grès tendre. Autour de ces fontaines, c'est un merveilleux tapis de mousse, des capillaires <sup>p.095</sup> les plus délicates. On marche sous l'imposante ramure de chênes hauts de 10 à 15 mètres, des pins de 20 à 25 et d'aulnes plus modestes, ne dépassant pas 6 à 7 mètres. Je mesurai le tronc d'un de ces chênes : son diamètre atteignait 1,70 m.

Dans la forêt de Vé-Djo, j'avais observé d'autres essences très recherchées du Chinois pour la fabrication de ses cercueils ; c'étaient un cyprès et un thuya, de superbes arbres très touffus qui dressaient leur cime à 20 mètres du sol.

On progressait lentement, travaillant, observant. C'était un repos, une

joie de cheminer en pleine futaie, sous des nappes de verdure, d'oublier, ne fût-ce que pour un jour, le plateau dénudé, la monotonie de ses grès gris ou rouges.

En contrebas du sentier, un torrent roulait précipitamment ses eaux claires, les conduisait au majestueux fleuve Bleu.

La forêt de I-Tou-Tou recèle beaucoup d'espèces d'animaux : une panthère de taille réduite, de petits carnassiers du genre chat sauvage, des antilopes, daims, et surtout un animal vivant en société, formant des bandes nombreuses pouvant compter jusqu'à cent individus. Très féroce, très audacieux, il est très redouté des habitants, qui l'appellent *chamali*. Il attaquerait rarement l'homme s'il n'est provoqué, mais si l'un d'eux est blessé par un chasseur, toute la bande fait front, enveloppe l'agresseur. Il n'a d'autre ressource que de grimper dans un arbre et d'attendre, qu'on vienne le délivrer. Mais le *chamali* est surtout redoutable pour les troupeaux, ceux de moutons et de chèvres. Il n'hésiterait pas cependant, quand l'occasion est bonne, à s'attaquer aux troupeaux de bœufs, à une bête accidentellement isolée. Et voici comment il viendrait à bout d'un animal aussi gros que le bœuf, lui dont la taille n'excède pas celle d'un fort chien. Il bondit sur la croupe de la bête, saisit de sa puissante mâchoire l'extrémité de l'intestin, la tire violemment et saute à terre. Il tire si bien qu'il déroule, arrache toute la masse intestinale. Les conséquences, on les devine : le *chamali* est maître de la situation. Tel est le récit des prouesses de ce bizarre animal, récit étrange, peu vraisemblable, fait par de nombreux Chinois et Lissous, confirmé en de multiples circonstances et en des lieux très différents, forts éloignés les uns des autres. Un de nos missionnaires, qui a vécu de longues années dans le district sauvage et boisé de Mou-Pin, me confirmait que le *chamali* (*tchai keou*, pour les Chinois) est vraiment dangereux pour les troupeaux. Et si le dévidage de l'intestin de ses victimes n'est pas pour lui une opération courante, on est obligé de reconnaître que le bœuf et même de

gros animaux sauvages, des félins, comme la panthère, ne peuvent résister à son attaque, à l'assaut de sa bande disciplinée. Les paysans, les bûcherons de Mou-Pin vont jusqu'à dire « que la panthère, que le tigre frissonnent au hurlement du *chamali* ! »

Mais qu'est-il cet animal, cette bête du Gévaudan égarée en Chine ? Un loup tout simplement, d'une espèce différente de la nôtre et plus féroce. Sa couleur est généralement rouge. Très sauvage, il fuit les lieux habités, et ce n'est que la nuit qu'il commet ses déprédations.

À Pé-Ma-K'eu (la gorge du cheval blanc), nous retrouvons le fleuve Bleu. Il coule rapide entre de hautes murailles à pic et la traversée en barques n'est rien moins que facile, même à cette époque des basses eaux : on est entraîné fort loin en aval. Un des meilleurs points pour franchir le grand fleuve est celui de Lou-Tche-Tou, dont il sera question tout à l'heure.

Dans un petit village près de Pé-Ma-K'eu, je fus témoin d'une scène nullement rare en Chine, très fréquente au contraire : l'appel d'une âme. Cette scène est en honneur partout, se répète avec quelques variantes seulement, suivant les coutumes locales et le degré de fortune de l'évocateur.

Pourquoi fait-on le *kiao houen*, pourquoi le fils de Han somme-t-il l'âme d'un père, d'une mère de sortir de sa tombe, de venir un moment au foyer ancestral, de réapparaître devant sa famille ? Généralement, sinon toujours, pour lui reprocher sa conduite, ses petites rancunes, ses vengeances, vengeances exercées parce que les offrandes rituelles ont été trop maigres, qu'on n'a pas brûlé pour le bien-être du défunt suffisamment de *tsien tche* <sup>1</sup>.

C'est le soir, au moment du crépuscule, qu'un membre de la famille, une femme d'habitude, sort de la maison et à quelques pas du seuil de la

---

<sup>1</sup> Le "tsien tche" est un papier argenté ou doré qui est censé représenter des lingots d'argent et d'or. En le brûlant, on expédie une fortune aux ancêtres.

porte lance ses appels à l'âme, d'une voix perçante.

Dans le cas présent, une jeune veuve poussait deux appels constamment répétés : *Ma la ou ! Ma la ou ! Ma kou ! Ma kou !* J'en demandais le sens, mais n'obtins aucune réponse satisfaisante. Ce n'était en somme, qu'un cri, une objurgation superstitieuse, sans signification définie. Dans l'intérieur de la maison, au milieu de la pièce principale, un bol de riz et de maïs, avec un œuf planté au milieu, constituait l'appât pour l'âme du défunt. Le fils de Han est gourmand, et rien ne le tente autant qu'un bon repas. Dans le bol il y avait du riz mélangé au maïs, du riz, cette friandise si rare dans les districts montagneux : l'âme ne pourrait résister longtemps à pareille invite, allait venir écouter la semonce des siens, puis faire amende honorable. Elle cesserait de maudire sa famille, de jeter des sorts au bœuf, au cochon, de faire se flétrir sur pied le maïs ou le sarrazin. Et surtout sa colère, sa vindicte ne s'exercerait plus sur les enfants, sur les fils, ne les vouerait plus à la maladie. *Ma la ou ! Ma la ou !* Et une vieille femme, un type de sorcière, dessinait sur le sol une grossière image d'homme ; sur la poitrine, elle plaça une mince couche de braise. Dans ma curiosité excitée, j'interrogeai, mais tout le monde garda un mutisme absolu. *Ma kou ! Ma kou !* rien ne sembla venir. La veuve, d'un geste brusque, irrité, jeta le contenu du bol de riz dans la marmite familiale, le rendit à la consommation générale. L'évocation avait échoué, le sortilège restait *inopérant* : c'était notre faute sans doute, l'effet de notre présence ; les *yang kouï*, les diables étrangers, avaient dû effrayer la pauvre âme.

Le 22 décembre, nous trouvons le gîte à Lou-Ka-Mo, village lolo. J'y fus guidé au dernier moment par un berger et deux enfants qui ramenaient un beau troupeau de moutons et de chèvres. Le berger et les enfants étaient habillés en toile de chanvre et portaient en bandoulière une petite gibecière, où le matin, au départ, ils serrent leur galette de maïs ou de sarrazin.

Le chef du village déménagea presque entièrement sa maison pour

nous mettre à l'aise : nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de l'hospitalité si franche, si complète, reçue chez les aborigènes. Ce sont de braves gens dans toute l'acception du terme ; ils ne méritent nullement le discrédit que le fils de Han cherche à jeter sur eux.

Ces Lolos sont beaucoup mieux logés que ceux du Kientchang : la maison a souvent trois pièces, dont la principale, toujours centrale, dépassant 4 mètres de côté, est réservée aux maîtres. Les deux autres, plus petites, tiennent lieu de cuisine, de décharge, et servent en même temps de logement aux serviteurs, aux esclaves. Le plafond de ces pièces est constitué par un treillis de bambous grêles entrelacés par groupes de sept à huit. Ces bambous sont d'un beau noir, sont vernissés à souhait par la fumée, qui n'a d'autre issue que les portes ou les interstices du plafond et de la toiture.

Les animaux domestiques sont bien logés, trouvent un espace suffisant dans les étables <sup>p.100</sup> flanquant la maison ou lui faisant face. En plus des moutons et chèvres que j'ai signalés, il y avait des petites vaches rousses ou blanches, des chevaux et des ânes.

Comme volatiles, je remarquai des pigeons, des canards et des poules, mais surtout des poules de petite taille, couleur perdrix grise et coiffées d'une huppe rabattue en forme de bonnet.

Les pigeons avaient un abri assez original : un cylindre en lanières de bambou tressées, long de 1,50 m environ, à trois ouvertures. Une dizaine de pigeons pouvaient y trouver place. Ce pigeonnier très léger se suspend sous le toit des étables toujours débordant.

Nous traversons la grande bourgade de Mou-Lien, centre de deux cent cinquante familles lissous, habitat d'un chef de tribu. Quelques familles chinoises, des marchands surtout, se sont établies là pour exercer une surveillance sur ce chef. Le district est très peuplé, compte de nombreux villages.

À I-Gha-La, nous trouvons des Lissous qui ont été évangélisés par des missionnaires protestants. Ils s'excusent de nous offrir une si pauvre hospitalité, mais elle est offerte de si grand cœur que nos remerciements sont des plus chaleureux. C'est la veille de Noël. Nous achetons un agneau, car l'usage est de ne sacrifier que de vieux animaux. « Il faut des hôtes tels que nous », dit gracieusement la maîtresse de maison, pour qu'on se permette de rompre avec une tradition fort ancienne, très respectée. Cette tradition veut que tout animal vive sa période génésique, joue son rôle de procréateur : il ne saurait être immolé auparavant. C'est pourquoi nous avons toujours eu beaucoup de peine à obtenir un jeune animal. À une proposition d'achat, on répondait invariablement en nous amenant une vieille chèvre ou une vieille brebis, dont la chair résistait au meilleur râtelier. À I-Gha-La, nous fûmes plus heureux.

@

## CHAPITRE XI

### D'I-GHA-LA AU PASSAGE DU FLEUVE BLEU

Les ruches. — Le cañon d'Omi-Tou. — Le vieux colon chinois. — L'escalier lissou. — La clef lolotte. — Le passage du fleuve Bleu.

@

Les Lissous d'I-Gha-La se livrent à l'apiculture. Ils ont un type de ruche assez bizarre : elle est faite d'écorce d'arbre qu'on décolle en deux demi-cylindres sur un gros tronc. J'ai vu la même, très loin de là, au nord, chez les Lolos de la vallée du Tong-Ho, au Setchouen. D'ailleurs, à de nombreux points de vue, Lissous et Lolos se ressemblent et vivent généralement en bonne intelligence.

Ces ruches sont taillées généralement dans l'écorce d'un chêne. Cette essence, très commune dans tout le Yunnan, atteint sur les plateaux des dimensions tout à fait remarquables. J'ai cité celui de la forêt d'I-Tou-Tou. Près d'ici, en un hameau appelé Pi-Ou-Kié, j'ai mesuré un tronc qui dépassait deux mètres de diamètre. À huit pieds du sol, il se déployait en trois superbes ramifications de 15 à 18 mètres de haut. Malheureusement, les Chinois s'infiltrèrent de plus en plus dans ce district, dont ils convoitent les dernières forêts. Encore quelques années, et les chênes, les pins géants auront disparu, eux dont la puissante ramure est la plus grande beauté de ces montagnes.

Nous retombons bientôt sur le plateau dénudé au sable fin jaune orange. Il faut prendre garde de ne pas écraser les milliers d'hélichryses, d'immortelles, qui trouvent vie dans cette stérilité créée par l'homme.

Puis c'est une brusque descente vers le fond d'un petit canon, le plus curieux rencontré, car il s'évase brusquement en un cirque parfait avec des à-pic bariolés où les tons rouge et vert dominant, les rouges d'une si belle intensité qu'on dirait du sang épanché. Et dans ce cirque, du gracieux nom d'Omi-Tou, le torrent échappé du canon s'attarde à ronger,

de son onde opalescente, les premières assises des falaises si hardiment surplombantes.

À Ta-Ki, village dominant le canon d'Omi-Tou, nous trouvons le gîte dans une famille chinoise, mais la majorité des habitants est Lissou. Je le reconnais au premier coup d'œil : toutes les femmes portent une haute casquette cylindrique noire. Dans la vaste maison, aucune poupée aux petits pieds, frottée de céruse et de vermillon, pilonnant autour de nous, l'air sournois et revêche ; aucune fille de Han nous regardant à la dérobée de sa prunelle oblique. Rien que de vraies filles des hauts plateaux, vigoureuses et alertes, aidant leur mère lissou, leur père chinois, à nous préparer un local confortable.

Le vieux Han-Jen, émigré dans ce coin à la suite de quelque méfait, était loin d'être pauvre. Il avait accaparé les meilleurs champs, ceux en bordure des torrents, aussi ses vastes bahuts regorgeaient-ils de riz. Il avait aussi du blé dans ses greniers et des milliers d'épis de maïs pendant au plafond. Il possédait même du millet et du sorgho, qui se transformeraient en une eau-de-vie plus brûlante au gosier que le plus âcre piment, délice des aborigènes. Que ne lui abandonneront-ils pas pour pareil breuvage ? Pour quelques *koans* (cruches) d'eau-de-vie, il acquerra le droit d'abattre un de ces grands chênes fourchus qui dressent fièrement dans le ciel en une gerbe de branches grosse comme le tronc d'un pin ordinaire.

Dans sa maison, je vis les deux formes d'escalier qu'on trouve chez le Chinois et le Lissou. Le fils de Han construit le sien sur le même modèle que nous, pour atteindre à un seul étage généralement. Cet escalier est toujours droit, du type le plus commun : il ne change pas de forme, s'il faut s'élever davantage. C'est la superposition, en ascension droite, d'une nouvelle partie exactement semblable à l'inférieure. Nos escaliers, contournés, spiralés, seraient un problème insoluble pour lui. Si j'en juge



d'après les tours à étages que j'ai vues en Chine, cette conception — si concept il y a eu — n'a jamais été réalisée.

Quant à l'escalier lissou, il représente le prototype du genre : c'est un tronc d'arbre dans lequel on a entaillé de profondes encoches. On l'observe dans tous les clans sifans de la vallée du Yalong.

À Pou-Mo, je retrouve des Lolos qui me <sup>p.105</sup> rappellent vraiment ceux du Kientchang, des Leang-Shan. Il n'y a d'ailleurs que la fosse du Yang Tsé qui les sépare.

On me signale des représentants de la même tribu à Tang-Lang-Ma, Pidjeu, et surtout dans l'est de cette région.



**2. Deux vieilles Lolottes.**

Les femmes portent le turban comme dans les Leang-Shan, non le large béret des tribus dont l'habitat est voisin du Tong-Ho. Leur robe plissée est en coton chez les filles des chefs et en chanvre chez les

pauvres et les esclaves. La blouse est en tout semblable à celle des Lissous.

J'ai observé quelques hommes de haute taille, au nez fin, à l'œil horizontal, mais le plus grand nombre étaient de taille moyenne avec des caractéristiques mongoles très marquées : il y avait là deux types de races admirablement tranchés.

Je fus très frappé par la grande différence existant entre le modèle d'habitation des Lolos cantonnés sur la rive méridionale du fleuve Bleu et celui observé dans les Leang-Shan. À Pou-Mo, par exemple, on voyait de bonnes maisons en pisé ou briques desséchées, à toit plat pour le séchage des graines ; le nombre des pièces, leur dimension, laissaient peu à désirer. Ces maisons étaient donc bien loin de ressembler aux misérables huttes en bambou tressé, si exiguës, de la plupart des villages lolos du Kientchang.

Comme chez les Chinois, les Pai Y, les Miaotze, les Lissous, il y avait du goitre parmi les Lolos de Pou-Mo et autres villages : cette endémie n'épargne donc aucune race dans la province yunnanaise.

De Pou-Mo, nous avons gagné Pidjeu, au bord du fleuve Bleu. C'était le 25 décembre, donc jour de Noël. Ce n'était pas une raison suffisante pour interrompre notre travail. Le convoi s'ébranla comme d'habitude, couvrit l'étape ordinaire. — Dans la journée, je fis une perte sensible : celle de la semelle de mes souliers.

À Oua-Ki-Ki, résidait un chef de tribu, surveillé comme ailleurs, par quelques Chinois.

À Pidjeu, joli village lolo sur le rebord du plateau dominant le fleuve Bleu, j'eus l'occasion de voir un type de clef bien primitif. Elle est constitué par un morceau de bois long de 15 centimètres environ, muni d'une poignée à angle aigu : cette pièce est obtenue en coupant tout simplement une petite branche d'arbre fourchue ; un ajustage est ainsi

évité. Le long bout, introduit à travers un large trou foré dans la porte, va s'engager dans un alvéole creusé dans le loquet. Il peut y avoir deux ou trois alvéoles contigus, sur un même rang, pour faciliter la prise. Une petite pièce de bois placée en croix, à une certaine distance de l'extrémité de la clef, distance variable avec l'épaisseur de la porte, indique la longueur à introduire, permet d'atteindre sans tâtonnement un alvéole.

Ce mode de fermeture se complète à l'intérieur par une barre transversale très solide, qui se glisse dans des trous profonds creusés dans le chambranle.

Tous les Lolos de la région font beaucoup d'élevage, celui du mouton, en particulier. Il est curieux de constater que toutes les bergeries observées tant au Yunnan qu'au Setchouen, chez les aborigènes de toutes races et tribus, sont conçues sur le même type. Pour garantir le mouton de l'humidité, on lui fait passer la nuit sur un plancher élevé fait de grosses branches équarries. Ces primitifs, aux installations sommaires, se gardent de toute négligence de ce côté.

Le 26 décembre, nous franchissons le fleuve Bleu, en barque, au lieu appelé Lou-Tche-Tou. En ce point, le passage est très facile, le courant étant de deux nœuds au plus. Le fleuve coule au fond d'un imposant cañon, dont les abords sont difficiles des deux côtés. On peut en juger par l'étendue de la dénivellation existant entre le thalweg et le plateau surplombant. En effet, la cote relevée dans le thalweg a été de 930 mètres, celle du sommet du plateau, rive droite, 2.170 mètres ; et celle du plateau rive gauche, 2.050 mètres. Le mauvais sentier qui vous amène au bord du fleuve atteint fréquemment une pente de 30 et même de 40°.

La température de l'eau prise à 10 h. 30, au milieu du fleuve, me donna 8,6° centigrades. La température de l'air était de 11°, au même moment.

À Lou-Tche-Tou, nous rencontrons des coolies chargés de bols d'une porcelaine grossière, qui se fabrique dans les environs. Mais ils

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

transportent surtout du sucre, de la cassonade, de la cire blanche, des fruits et des cotonnades, à Lou-Lan et Yunnan-Fou. Des peaux de bœufs, chèvres et moutons, provenant des districts lolos et lissous que j'ai signalés, s'en iraient aussi dans la même direction.

@

## CHAPITRE XII

### DU FLEUVE BLEU À HOUI-LI-TCHEOU

Le *home* d'un Han-Jen. — Tong-Gan-Tcheou : léthargie, misère et stagnation. — L'arbre à suif. — Houi-Li-Tcheou, centre commercial.

@

Le fleuve Bleu franchi, nous sommes au Setchouen et suivons une route dont la population est presque entièrement chinoise. En escaladant la rampe si élevée qui nous conduit au plateau, je passe près d'une petite terrasse cultivée, où, du premier coup d'œil, sans avoir vu les maîtres de céans, je reconnais l'habitat du *Han-Jen*. En effet, autour d'une chaumière à murs de torchis, deux petites rizières avaient été établies avec grande peine ; un ruisselet, un filet d'eau capté plus haut, fournissait l'humidité nécessaire. Deux *pé la shou* (*Ligustrum lucidum*) permettaient d'élever quelques coccus, insectes producteurs de cire blanche. Il y avait encore un *Broussonetia*, dont les feuilles servent à régaler le porc, quand on ne les vend pas pour faire du papier ; des cactus pour nourrir aussi le porc ; des crottons qui fournissent l'huile pour éclairer la chaumière, quelques jujubiers, un palmier (*Trachycarpus excelsa*), pour se faire un imperméable avec les fibres de la gaine enserrant le tronc ; un petit bouquet de bambous pour de multiples usages ; enfin, quelques choux et oignons dans un jardinet minuscule. Aussi des amarrantes dont on mange les graines et les feuilles, et des souches d'une plante qui doit être du chanvre. Notre Chinois a réussi à rassembler là, sur cette terrasse, tout ce dont il a besoin pour vivre. Surtout, il récolte un peu de riz rouge qu'il mélangera dans sa tasse avec du maïs, car il n'y en aurait pas suffisamment pour l'année, du riz : il est content.

À Tong-Tchang-K'éou, sur le plateau, nous logeons dans une maison chinoise qui présente une particularité intéressante : elle possède une cheminée, une vraie cheminée, chose si rare dans ses régions. Mais

pourquoi ce luxe de commodité ? Il n'y a plus de bois sur tout le plateau ; le fils de Han a tout fauché consciencieusement. Le charbon, émerge à la surface du sol. Mais il se refuse à brûler sans appareil de tirage, de ventilation quelque peu énergique : d'où la construction de cheminées dans les maisons.

Le 27 décembre, nous nous dirigeons vers Tong-Gan-Tcheou, petit centre administratif d'un district intéressant par sa richesse en charbon et aussi en cuivre. Le long du chemin, on remarque des *péla-shou* et quelques *tongdze-shou* (abrasin), arbre dont la noix est riche en huile, une huile siccatrice qui s'exporte maintenant en quantité considérable en Europe et aux États-Unis.

Bien que l'altitude atteigne 1.900 mètres, les <sup>p.110</sup> fèves, pois et colzas, qu'on aperçoit dans les champs, sont en pleine floraison. Et malgré la gelée blanche, quotidienne à cette époque, ces plantes ne semblent pas beaucoup souffrir. À 8 heures du matin, le thermomètre marquait 1,3° au-dessus de zéro ; à 11 heures, 12° ; à 2 heures de l'après-midi, 15,6° à l'ombre, par beau soleil.

Les champs de fèves et de colza sont envahis par une mauvaise herbe : une plante de nos pays bien connue : la « bourse à pasteur », appelée *ti ting tsâi* par les Chinois. Elle était en fleurs.

Les villages sont rares le long de la route, se tiennent au fond des petites vallées où je viens de signaler des cultures. En dehors de ces thalwegs, étroits, tout le sol inculte, si déboisé il est, privé même de ses buissons. La nappe verte des champs de fèves et de colza lutte en vain pour atténuer la monotonie des zones brûlées, désertiques, qui les enserrent. La douceur des nuances mauves des schistes sériciteux, le flamboiement des grès rouges sous le soleil, dans une intense lumière, toute cette beauté n'ôte rien de sa désolation à cette région dévastée.

Nous sommes à Tong-Gan-Tcheou. Deux choses la caractérisent :

saleté et puanteur. Des maisons mal bâties, branlantes, si peu entretenues ! Dans les rues encombrées de cochons, des gens, les bras ballants dans leurs longues manches, traînent, l'air très las, leurs savates ou leurs bottes courtes éculées, sur des dalles mouillées de purin. Ce qui vous impressionne le plus, ce ne sont pas les relents des sentines de la rue, non ; ce qui vous pénètre de façon étrange, c'est l'ambiance, *une atmosphère de torpeur, de léthargie morale*, de stupéfiante insouciance dans le mépris de tout effort non suivi de jouissance prochaine.

Toute cette population des champs, de la cité, vit du présent. Il ne vient pas à l'idée de faire acte d'affection, de dévouement à sa lignée, en plantant quelques arbres, en respectant les buissons. Affection, dévouement, ne sont, hélas ! que des mots entrant dans des formules rituelles, bons à graver sur la pierre ou le marbre, mais c'est en vain que vous en chercherez l'empreinte dans les cœurs. La misère, fille de la paresse, a terriblement endurci les âmes : on ne pense plus qu'à soi, on ne vit plus que pour la tombe, pour le « double ». La génération nouvelle émigrera si les champs deviennent de plus en plus improductifs. Elle s'en ira végéter ailleurs, heureuse encore si elle peut trouver quelques Barbares à déposséder.

Et dire que le Kientchang fut riche, fécond à souhait, que son climat permettait toutes les réalisations agricoles ou industrielles. Mais la simple conservation, non la marche en avant vivifiante et progressive, c'est encore *trop pour certaines races*. Conserver, sauvegarder, implique non seulement l'effort, mais la continuité dans cet effort, exige une activité presque toujours en éveil. C'est trop pour ces populations. Lorsque, enfant, vous étudiez les sciences naturelles, la zoologie en particulier, on vous enseigne qu'il y a dans la grande classe des vertébrés en dehors de toute question de morphologie, des organismes très différents, même si l'on considère les seuls éléments anatomiques, les tissus ou plasmas. On vous parle d'animaux à sang chaud, à sang froid ; on comparera l'oiseau

au batracien, la merveilleuse vitalité du premier à la torpeur du second. Et, cependant, cette différence capitale si frappante n'est qu'une question de température du sang, n'est que la résultante d'une activité physiologique plus grande due elle-même à une plus grande richesse globulaire. Tout dérive de là, Cette comparaison d'animaux à sang chaud et à sang froid dépasse naturellement les limites de celle qu'on peut faire lorsqu'il s'agit de races humaines, mais elle atteint quand même son but, explique, tout aussi bien que de pesantes considérations philosophiques, l'évolution, ou plutôt la stagnation de certains peuples.

Dans le voisinage de Tong-Gan-Tcheou, j'ai vu des maisons au pignon en escalier ; les Pai Y sont donc représentés sur la rive gauche du fleuve Bleu, n'ont pas été entièrement refoulés par les fils de Han.

De Tong-Gan-Cheou, nous prenons la direction de Houi-Li-Tcheou, le grand centre commercial du Kientchang. Aussi sur la route, nombreux sont les coolies qui descendent vers le sud, vers Yunnan-Fou. Ils emportent surtout du tabac et des fruits : mandarines et jujubes. Ils passeront le fleuve Bleu à Ma-Hoang-Kin, à 12 kilomètres en aval du point où nous l'avons franchi. Ces pauvres gens, véritables bêtes de somme, font de 20 à 25 kilomètres par jour, avec leur fardeau de 36 kilos, sur d'abominables pistes de montagnes.

J'ai vu bien des sentes en des pays et sur des continents différents, mais il est rare d'en trouver d'aussi mauvaises qu'en Chine. Le tracé, généralement, laisse beaucoup à désirer, néglige les lacets, suit des lignes de grande pente. La plate-forme elle-même est très étroite, pas entretenue et souvent dangereuse, dans les Alpes setchouennaises, en particulier. Quand je pénétrai dans les marches thibétaines, la vallée du Yalong occupée par les Sifans, je fus émerveillé du contraste existant entre leurs beaux et larges sentiers de montagnes et les pistes établies par les Chinois.

En dehors des coolies, on rencontrait des bêtes de bât, mais en petit



nombre, pour le transport seulement du charbon. L'élevage n'est pas chose à laquelle le Chinois aime à se livrer, malgré le bénéfice qu'il peut en retirer. Le nombre d'animaux est donc tout à fait insuffisant pour permettre d'assurer la totalité des transports. C'est la vraie raison de cette quantité extraordinaire de coolies, qui peinent sur les chemins de Chine. Il faut aller dans les provinces, les grandes plaines du Nord pour voir des attelages, des véhicules. Dans toute l'immense province du Setchouen, plus vaste que la France, de même au Yunnan, nous ne rencontrerons plus une *charrette*. Il y a peu d'animaux et surtout *pas de routes carrossables*.

Tous les villages le long du chemin sont maintenant chinois. Nos muletiers et domestiques peuvent donc se régaler de *teou-fou* (fromage végétal), de *mi-houa-tang*, c'est à dire d'une pâtisserie faite de grains de riz cuits, agglutinés par du sucre, ou encore de *lomi-pa-pa*, c'est-à-dire de galettes molles d'un riz très glutineux. Ce *lo-mi* nous tenta un jour, et le cuisinier reçut l'ordre d'en faire un dessert. Mais, malgré une soigneuse préparation au lait concentré et l'addition d'œufs, le *lo-mi* ne put trouver grâce devant nous, malgré notre désir de varier un peu la monotonie de nos menus. En effet, ce riz, au mépris de toute dilution et de tout mélange, reste extraordinairement glutineux, poisseux. Vous n'arrivez pas à le détacher de votre palais, de vos joues : il s'accroche partout, s'attarde désespérément tout le long de votre canal digestif. Non, le *lo-mi-papa* ne sera jamais un régal pour *iang-jen*.

Ce que nous mangions volontiers, c'étaient des *ki-tan-kao*, ou petits gâteaux cylindriques de la forme et des dimensions d'un baba, qui sont faits par les Chinois musulmans. Il y entre de la farine, une faible quantité d'œufs battus en neige et du sucre. Tout corps gras en est exclu, surtout le beurre dont le Chinois n'utilise jamais. Ce qu'il met dans sa pâtisserie, c'est de la graisse de porc, et plus il y en a, plus le gâteau est apprécié.

On commence à apercevoir autour des villages des *kuentze chou*, ou

arbres à suif (*Stillingia sebifera*), très répandus au Setchouen. Ils sont faciles à reconnaître à leur petit fruit d'un blanc éclatant qui constelle la grisaille des rameaux. On en extrait un corps gras, dit suif végétal, qui s'exporte de plus en plus en Europe.

p.115 Aux approches de Houi-Li-Tcheou, le paysage ne change pas : il reste bien chinois. Sauf les fonds de vallées, c'est le désert de mornes collines ocreuses, sans végétation, affreusement ravinées. Et dans les petits villages suant la misère, jacassent et titubent d'affreuses femmes aux petits pieds.

Nous passons la journée du 30 décembre à Houi-Li-Tcheou (1.850 m.). La vallée, large de quelques centaines de mètres, est un damier de verdure, mais trop réduit, trop enserré par la nudité des pentes, des chaînes bordantes. Il y avait là une zone féconde, limoneuse, mais la roche, émiettée par l'érosion, envahit les meilleurs champs, rétrécit de plus en plus la bande cultivée. Dans ces champs, pousse un blé maigre et des fèves, des pois bien chétifs.

Les *pé-la-shou* (troènes) sont assez nombreux. Ils apparaissent très vigoureux, certains atteignent jusqu'à 6 mètres de haut. Avec leur feuillage toujours vert, d'un beau vert lustré, ils sont le seul ornement de cette triste campagne. Ils constituent l'habitat favori des oiseaux chanteurs, et c'est à l'ombre de leurs rameaux qu'à ce moment roucoulent des tourterelles, ainsi qu'au printemps.

Houi-Li-Tcheou, la plus importante cité du Kientchang, doit renfermer 20.000 habitants au plus ; je crois le chiffre de 30.000 tout à fait exagéré, suivant l'habitude en Chine. À l'intérieur de la cité, se trouve un vaste espace consacré à la culture maraîchère. Pareil espace est réservé dans toutes les villes pour le cas de siège. Les rues principales sont larges de 3 mètres à 3,50 m, avec dallage central. Toutes les maisons sont basses, sans étages, à pignons de brique dans les rues commerçantes, mais à façade en bois : une seule épaisseur de planches. Le pignon en brique

constitue la grande précaution contre l'incendie, accident si fréquent en Chine avec l'imprévoyance, l'insouciance habituelle des habitants.

Les rues sont encombrées de porteurs de papier fabriqué avec le bambou, de peaux de chèvres, moutons et bœufs, aussi de la cire blanche appelée *pé la*. Certains de ces produits arrivent de l'extérieur par bêtes de bât, car Houi-Li-Tcheou attire, centralise presque tous les animaux élevés dans la vallée du Ngang-Ning. Comme il n'y a plus de bois à brûler, il arrive d'I-Men et de Tong-Gan-Tcheou beaucoup de coke et de charbon poussiéreux sur des ânes, de tout petits ânes qui n'atteignent pas 95 centimètres au garrot.

Houi-Li-Tcheou est un centre, un entrepôt commercial des plus importants. Il reçoit du Thibet et du Yunnan septentrional beaucoup de marchandises, des peaux et de la cire, en particulier, qu'il réexpédie vers Soui-Fou, donc vers le Yang Tsé, pour atteindre la mer à Shanghai. De même, il reçoit des marchandises européennes et chinoises par la voie de Shanghai et Soui-Fou : un énorme trajet par eau de 2.500 kilomètres et par terre de 500, sur des sentiers de montagne. Ces articles sont, en faible partie, consommés sur place ; ils s'en vont surtout dans les districts avoisinants, chinois et aborigènes, et aussi dans la riche vallée du Ngan-Ning, où poussent en abondance canne à sucre, tabac et arachides.

Il y existe deux industries : celle de la teinture au bleu d'indigo, pour les cotonnades de toute provenance, et celle de la corroierie, et sellerie, avec fabrique de bâts à l'usage des caravanes. Le cuir est de mauvaise qualité, parce que généralement mal préparé.

Le 30 était jour de marché. De nombreuses espèces de légumes furent apportées par des paysans goitreux : belles carottes roses phalldriques, patates, crosnes, fèves et pois tendres, laitues, épinards, *pé tsai* (chou) blanc ; et des condiments, tels qu'oignon, ail, fenouil et gingembre.

Que ne produirait pas une telle région, même à la saison ingrate, si elle n'avait pas été dévastée !

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

J'allais passer sous silence les fruits ; des kakis, des oranges piriformes, à peau verruqueuse, des mandarines, poires et noix, des noix de l'espèce dite *de fer*, c'est-à-dire aux cloisons si nombreuses et si dures qu'il est extrêmement difficile de sortir des bribes de l'amande.

@

## CHAPITRE XIII

### DE HOU-LI-TCHEOU À NING-YUAN-FOU

La *lao po po*. — Cercueils et seaux hygiéniques. — Le transfert de nos maux. — La canne à sucre. — Scène de village chinois. — Té-Tchang et l'importation européenne.

@

Nous faisons maintenant du nord, avec Ning-Yuan-Fou comme objectif. Dans le petit village de Ta-Ouan-Ing (le camp de la grande tasse), nous avons été hébergés par un émigré de la province du Kiang-Si (Chine orientale, zone maritime). Cet homme, de haute taille, à la peau blanche colorée, au nez aquilin, brusqué, un peu élargi à la base, représentait un beau type caucasique.

À quelques kilomètres de Ta-Ouan-Ing, nous tombons en pleine région charbonneuse, celle d'I-Men. Il y a de nombreuses exploitations, dont le rendement pourrait être considérable si les procédés d'extraction étaient moins primitifs. Le mineur, en effet, ne s'en va pas en profondeur, se contente de creuser des galeries superficielles, qui ne lui fournissent qu'un charbon de surface altéré.

En dehors de ces exploitations, il existe dans toutes les vallées avoisinantes une industrie non sans intérêt : celle de la fabrication de diverses sortes de papier avec les fibres d'un bambou qui pousse abondamment jusqu'à 2.500 mètres d'altitude. La pulpe de bambou, traitée par des procédés et machinerie moins primitifs, fournirait un papier bien supérieur à celui obtenu avec les pâtes de bois de nos pays. Ce papier serait surtout beaucoup moins altérable, n'exposerait à aucune surprise.

Au départ de Ta-Ouan-Ing, je constatai qu'il avait fortement gelé. À I-Men, altitude 2.000 mètres, où je m'arrêtai un moment pour prendre certains renseignements, tous les villageois, calfeutrés dans leurs maisons, ne bougeaient pas aux appels de mon mafou. Seule, une *lao po*

*po* (vieille femme) se tenait dehors, en un coin écarté, écosant quelques haricots. Contre le froid elle avait pris ses précautions. Assise sur un coussin de paille très bas, elle avait, entre les cuisses fortement relevées, une chaufferette. Elle laissait voir une sorte d'immonde tutu de répugnante saleté, masquant toutefois sa sexualité. Mais ce tutu n'en était pas un : c'était le fond de son vieux pantalon flottant, une horrible loque qui refluit vers les genoux. J'ai rarement vu pareil étalage d'impudeur. Cette impudeur dans l'attitude est aussi fréquente qu'inconsciente en Chine, parmi les femmes.

Je demandai à la *lao po po* le nom des lieux où étaient sises les principales fabriques de papier. Elle me regarda d'un air rogue sans rien changer à sa pose. Je ne pus rien obtenir, même en l'appelant *tai po* (grande dame).

p.120 Au gros village de Pé-Kou-Wan, dans une imposante gorge, se reposaient une centaine de porteurs et quelques bêtes de bât chargés de peaux desséchées, de papiers et de saumons de plomb.

Malgré l'altitude (2.100 m), les mouches pullulaient sur des petits disques de sucre et de cassonade placés à l'étalage des boutiques.

En arrivant à l'étape, je trouve, dans la pièce qu'on nous abandonne généreusement, deux cercueils dans les belles formes requises par les rites et soigneusement vernis à la laque. Ce n'était pas la première fois que je couchais à côté de cercueils ; la présence de ces « meubles » chinois m'était indifférente. Mais il y avait autre chose dans cette chambre : un de ces seaux en bois sans couvercle, où chaque membre de la famille se soulage des jours durant, c'est-à-dire jusqu'à remplissage. Car, pour éviter des manœuvres, un va-et-vient inutile, on ne vide que le jour où le contenu menace de déborder. Il n'était plein qu'aux trois quarts et, d'ailleurs, la famille croyait bien faire en le laissant sous la main pour notre usage personnel ; surtout que les nuits sont froides à cette époque. Et grand est l'étonnement quand vous demandez le transport en un autre

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

local du précieux baquet. Ce que ne comprend pas le Chinois, c'est qu'on puisse être incommodé par ce seau de *ta fen*, du grand fertilisant. Vos grimaces, qu'il considère comme ridicules, l'amuse beaucoup. Hors de votre présence, il se moque de l'étrange susceptibilité olfactive de ces hommes de l'Ouest, si différents de lui.

À partir de Mo-So-Ing (cote 1.350 m), la vallée s'élargit un peu, a des alluvions plus étendues et plus riches. Nous avons beaucoup descendu aussi. La température est si clémente que pêchers et abricotiers sont en fleurs. Les troènes forment de petits bosquets autour de nos hameaux ; leur nombre a singulièrement accru, aussi celui des arbres à suif.



**3. Un « crétin » à côté de mon porteur d'instruments.**

En traversant le gros village de Kong-Mou-Ing, à l'heure du marché, je remarque de nombreux goitreux et crétins, tant parmi les Lolos que parmi les Chinois ; ceux-ci, toutefois, étant beaucoup plus touchés. Ce sont

encore eux que la lèpre atteint le plus.

Pour guérir les plaies, les ulcères, fréquents surtout chez le coolie à la peau mangée de gale, on a un moyen bien simple, digne du superstitieux fils de Han. On pend aux branches d'un certain figuier (*Ficus infectoria*, celui où se nichent les icônes, les poussahs) des linges, des bandes de coton maculées de sang, de la sanie d'un ulcère. Quelle en sera l'heureuse conséquence ? Eh bien, on se débarrasse du mal par *transfert*, on s'en débarrasse sur les génies et les petits dieux qui se tiennent dans l'ambiance du figuier. Le coolie dont les pieds sont blessés, leur passe ainsi toutes ses plaies. Ce n'est point de l'égoïsme : lui a besoin de gagner sa vie, de cheminer sous peine de mourir de faim ; aucun poussah ne court pareil risque. Le coolie accroche donc, sans remords, au ficus ses bandes souillées. Naturellement, il n'est guère avancé, mais il est patient, sait attendre. Cependant, l'ulcère s'améliore bien lentement, la suppuration ne diminue guère. Il maudit les dieux fainéants de l'arbre sacré et s'en va accrocher, aux rameaux d'un autre, de nouvelles bandes. Le repos finit par agir, l'ulcère au pied, soustrait aux poussières irritantes du chemin, se cicatrise peu à peu et d'autant mieux que le pauvre homme, n'ayant plus une sapèque vaillante, n'a pu acheter de ces *ios*, de ces remèdes, trop souvent irritants, dont abuse le Chinois. La plaie guérit donc... et le bon coolie brûle, dès qu'il le peut, un bâton d'encens au poussah compatissant, qui a pris à son compte ses misères physiques. Il déplore seulement que sa chance ne l'ait pas tout de suite conduit au bon figuier... Donc bien longtemps encore dans la vallée, sur les branches des ficus, flotteront au vent des bandes sanglantes, des bandes maculées de sanie.

La culture la plus intéressante de cette partie de la vallée de Kientchang, jusqu'à Lo-Kou, est celle de la canne à sucre. Cette canne croît à souhait sur les alluvions des rives du Ngan-Ning, atteint facilement 3 mètres de haut. Elle fait la richesse des propriétaires de la région.



À ce moment de l'année, les moulins à sucre fonctionnaient, broyaient partout des cannes.

Le 1<sup>er</sup> janvier, la nuit nous surprend avant d'atteindre l'étape habituelle, nous oblige à demander l'hospitalité dans une maison isolée, entourée de vastes dépendances. Il se trouve que le propriétaire est un sucrier, un broyeur de cannes. Je puis ainsi étudier son industrie pendant que le cuisinier prépare le repas.

Le broyage des cannes se fait à l'aide de meules de grès ou de granit, de forme cylindrique, hautes de 90 à 95 centimètres, avec diamètre de 70. Les deux meules, dressées parallèlement sur une auge destinée à recevoir le jus, sont munies, à la périphérie, de dents en bois entre lesquelles on glisse les cannes. Celles-ci ne sont pas broyées dans le véritable laminage qu'elles subissent. Inutile d'ajouter que ces meules aux dents mal ajustées, mal fixées dans leurs alvéoles, donc toujours branlantes, n'expriment le jus qu'en partie, que les cannes pourraient être reprises avec avantage par un autre moulin plus perfectionné. Malheureusement pour le Chinois, il n'y a que ce modèle depuis des siècles, et ce n'est pas lui qui le transformera.

Le jus chauffé dans des bassines, et simplement passé à travers un tamis grossier, fournit une cassonade impure appelée *cha tang*, qu'on coule à chaud dans un moule, de façon à obtenir une masse cubique de 30 centimètres de long sur 20 de large et 15 d'épaisseur, du poids de 12 livres environ. On ne cherche pas, comme dans le Setchouen central, à obtenir par un filtrage spécial une certaine quantité de sucre cristallisé appelé *pé tang* (de pé qui signifie blanc).

Notre amphitryon extrait 500 livres de jus par jour (livre de 600 grammes). Comme, pour obtenir 5 livres de jus, il faut en moyenne traiter 100 livres de cannes, notre homme en broyait donc 10.000 quotidiennement, soit 6.000 kilos. D'un autre côté, 5 livres de jus ne fournissent pas moins de 4 livres de *cha tang*, ou cassonade : on peut

juger de son impureté. Cependant, il convient d'ajouter que la canne à sucre chinoise, des provinces de l'Ouest tout au moins, est très riche en sucre.

Je traverse le village de T'ié-Tsiang-Fang (maison du forgeron). Je m'arrête devant une boutique pour jeter un coup d'œil sur l'étalage. Le *lao jen kia* (chef de famille), les mains enfouies dans ses longues manches, rote devant sa porte : c'est fréquent et bien reçu en Chine ; la mère, elle, cherche les poux de sa progéniture. À côté, un gamin se soulage ; le chien de la maison, bien à portée, attend... On s'alimente comme on peut, surtout quand on est chien chinois. La grand-mère gratte doucement le ventre de son petit cochon : la gracieuse bête hoquetait de plaisir.

En dehors du village, c'était tout un groupe d'hommes qui exposaient au soleil la crasse de trois mois d'automne et se livraient au *kan sétze* (la chasse aux poux).

Le 3 janvier nous atteignons Té-Tchang, gros marché de la région. L'aspect de la vallée ne change guère, à mesure qu'on progresse vers le nord. Si le thalweg s'épanouit quelquefois, il se rétrécit aussi jusqu'à former de véritables gorges où de maigres cultures ont grand-peine à s'établir. Comme les grands villages ont leurs pagodes, l'œil se réjouit de la présence de quelques beaux arbres abritant ces temples : des pins et des sapins, <sup>p.125</sup> quelques thuyas et le séquoia dont j'ai parlé (*Cunninghania Sinensis*). On reconnaît aussi quelques pistachiers aux frondaisons d'un superbe développement. Mais cette vision est courte : on retombe dans la zone dénudée, on chemine dans la pierraille noirâtre ou verdâtre. Grises sont les maisons, du gris cendré de la boue qui a servi à les édifier. Misérables aussi elles sont, et si tristes ! De petits blockhaus partout : on ne sait pas refouler le Lolo pillard, on n'ose le combattre en face. Ces Chinois n'ont d'énergie que pour la défensive ; aussi, toute

ferme est-elle réduite à s'entourer d'une enceinte ou, tout au moins, à fermer ses issues par des portes bastionnées.

Té-Tchang est un petit centre industriel intéressant : on s'occupe surtout du tissage du coton. Autrefois, on n'employait que les filés indigènes, mais, depuis quelques années, les filés de l'Inde et d'ailleurs arrivent jusqu'ici et s'utilisent maintenant de préférence. Dans la petite cité et dans toute la campagne avoisinante, la plupart des familles possèdent un métier à tisser et fournissent la majeure partie des cotonnades vendues au Kientchang, tant parmi les Chinois que parmi les aborigènes. N'est-il pas curieux qu'en une région si éloignée, à la limite des Marches thibétaines, un produit étranger, dont la valeur intrinsèque est faible, qui, de plus, est assez lourd et encombrant, puisse non seulement concurrencer, mais détrôner le similaire indigène ?

Cet exemple est pour l'industriel, l'exportateur français, un encouragement à étudier certaines possibilités, à n'écarter d'emblée de leur programme d'expansion commerciale aucun article d'échange. La Chine est un pays à surprises : il ne se livre qu'à celui qui le connaît à fond. Si nous voulons développer nos transactions avec lui, il est nécessaire d'entrer en contact direct avec son peuple : le fils de Han ne se laisse point séduire de loin.

Près de Té-Tchang, je vois des bibas à l'étalage d'une petite boutique : ce bon petit fruit acidulé n'était pas encore mûr, mais avait presque atteint son développement normal, si doux est l'hiver.

Comme végétation arborescente, on voit encore des troènes autour des villages, mais presque plus d'arbres à suif. Par contre, le nombre de féviers augmente : ils réussissent bien sur ce sol ingrat, malgré sécheresse et violentes rafales. Un arbre fruitier qui devient très commun depuis Té-Tchang, est le *tang lieul shou*, ou poirier à tous petits fruits sans grande saveur.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

J'espérais rencontrer beaucoup de mûriers depuis Té-Tchang mais je fus déçu. On les cultive surtout dans le cirque abrité de Ning-Yan-Fou et plus en amont jusqu'à Mienning. Dès fin mars, ils sont couverts de belles feuilles vert tendre, et l'élevage des vers à soie commence.



**4. Une famille lolotte devant sa maison. Attitude de repos favorite.**

@

## CHAPITRE XIV

### DE NING-YUAN-FOU AU TONG-HO

Un pionnier commercial. — Le Mo-lé-Ghio. — Miel et confitures. — Le canard d'or. —  
L'alcool et le Lolo ; l'alcool et le Chinois. —  
Une vieille connaissance. — Muletiers et prévoyance.

@

Le 5 janvier, dans l'après-midi, nous atteignons Ning-Yuan-Fou, la capitale du Kientchang. C'est la troisième fois que j'y entre, arrivant cette fois par le sud. M. Dessirier nous y attendait depuis quelques jours. Suivant l'habitude, nous reçûmes le plus cordial accueil de Mgr de Guebriant et du Père Bourgain, le procureur, et de tous les missionnaires qui se trouvaient là.

Dans les jours qui suivirent, on parla de la France, du cher pays embelli, auréolé par la distance, ces immenses espaces qui nous en séparent. Son avenir économique en Chine ne cessait de nous préoccuper. L'action de nos industriels et commerçants était qualifiée de trop tiède, de trop lente surtout. Nous faisons la part trop belle à nos concurrents. Nous ébauchons à peine, à l'heure présente, une œuvre d'infiltration de nos produits au Yunnan, alors que tant de facilités nous sont offertes par notre chemin de fer, alors que nous détenons un merveilleux instrument de pénétration.

Pendant que nous discussions cette si intéressante question, un de nos compatriotes, un commerçant, M. Dalban, arrivait à Ning-Yuan-Fou, venant du Yunnan. Il montrait une initiative, une audace même qu'il est malheureusement bien rare de rencontrer parmi les Français, quand il s'agit d'affaires.

Non seulement il venait du Kientchang pour étudier le marché, mais il amenait avec lui tout un convoi de marchandises, des cotonnades surtout, qu'il prétendait devoir écouler sans peine dans la région. Ses prévisions

se réalisèrent à la lettre, son audace fut tout de suite couronnée de succès. Il vendit sans peine tous ses ballots et, ce qui est mieux, il obtint sans peine des commandes pour une somme de 30.000 francs environ. Il eut bien quelques difficultés avec le préfet, qui parlait de violation des traités, Ning-Yuan-Fou n'étant pas ouvert au commerce étranger, mais au fond ce mandarin ne désirait qu'une chose : le pot-de-vin habituel, que M. Dalban avait oublié de lui faire discrètement parvenir.

Encouragé par ce succès, M. Dalban, au lieu de retourner au Yunnan, continua vers le nord pour gagner les régions riches et peuplées du Setchouen. Il partit pour Yatcheou, Tchentou, Kiating et Soui-Fou. Il allait rentrer extrêmement satisfait de son fructueux voyage, quand il commit l'imprudence de se confier, à l'époque des crues, sur une petite barque, aux eaux impétueuses du fleuve Bleu, et se noya très malheureusement.

L'infortune finale de ce courageux Français est d'autant plus regrettable que sa belle initiative aurait eu certainement des conséquences heureuses pour l'expansion de notre commerce au Setchouen. Saluons ce pionnier d'une intéressante cause.

Le 14 janvier, je repartais de Ning-Yuan, avec M. Noiret, pour aller à Tchentou. Le voyage ne devait pas durer plus d'un mois et demi. Je voulais être de retour à Ning-Yuan à l'époque où commence l'élevage des vers à soie. Durant cette période, M. Dessirier explorerait le massif situé entre la vallée du Ngan-Ning et celle de Pou-Ké, descendrait au sud jusqu'à Mi-Liang-Pa, sur le fleuve Bleu.

La sous-préfecture, Yué-Si, dépassée, nous poussons une pointe vers le Pou-Hsiong-Ho, ou Mo-Lé-Ghio, fleuve lolo que j'avais déjà reconnu, une première fois, à la hauteur de Yué-Si même et à Ngai-Jouen, près de Ta-Tien-Pa, en février 1908. En 1909, quand j'ai réussi à pénétrer dans le Ta-Leang-Shan nord, j'ai retrouvé ce fleuve et ai pu reconnaître son confluent avec le Tong-Ho, en aval de Fouling.

Cette fois je suis allé, avec M. Noiret, le retrouver : 1° à la hauteur de

Keou-Tong, entre Yué-Si et Pao-Ngan-Ning ; 2° à la hauteur de Meitze-Ing, à son confluent avec la rivière de Liao-Ié-Ping. Ce petit district lolo s'appelle Gha-Gha-Ti, et celui qui continue, en amont, Nieou-Lo ; 3° un peu en amont de Ngai-Jouen, où nous avons reconnu un gros affluent paraissant aussi <sup>p.130</sup> considérable que le Mo-Lé-Ghio lui-même. C'est un affluent qu'en 1909 je pris pour la branche mère.

Le confluent s'appellerait Sindzi-Hima.

Il est facile maintenant de donner un tracé exact du cours du fleuve, depuis Yué-Si jusqu'à la jonction avec le Tong-Ho.

De Yué-Si à Ta-Tien-Pa, le Mo-Lé-Ghio ne s'écarte guère de la grande route chinoise : quelques kilomètres seulement. Aussi semble-t-il quelque peu étrange qu'aucun des nombreux voyageurs qui ont suivi cette voie n'ait tenté d'aller reconnaître ce fleuve. Ses rives sont bien habitées par des Lolos, qui, loin d'être gênants, ont été plutôt des guides aimables pour nous ; certains m'ont d'ailleurs reconnu : c'est la quatrième fois que je passe dans ces régions. Je suis considéré par eux comme un grand guérisseur, depuis qu'en 1907 j'ai débarrassé le chef de tribu, Ma-Tou, d'un diabète qui le minait.

Ces Lolos subissent peu l'influence du fils de Han ; ils sont en perpétuelle vendetta avec les groupements chinois habitant les camps retranchés jalonnant la route. Ils jouissent d'une aisance relative, grâce aux chevaux, bœufs, moutons et chèvres qu'ils élèvent. L'agriculture est aussi en honneur parmi eux : ils cultivent non seulement le maïs et le sarrazin, mais encore le riz, en petite quantité, c'est vrai.

Leur home, construit en torchis et couvert en planchettes de pin, se confond avec celui d'une partie des bêtes domestiques, moutons et chèvres. La bergerie est une des pièces de la maison.

La basse-cour a comme hôte des oies, poules et canards, sans oublier les chapons, une spécialité gastronomique des aborigènes du Kientchang

comme du Yunnan.

L'apiculture est aussi plus développée que je ne le pensais. La production des villages s'accroît de récoltes de miel sauvage, le meilleur de tous. Malheureusement, l'acheteur chinois mélange les diverses sortes et fraude le tout dans des proportions exagérées, avec une dilution de sucre de canne. Ce miel adultéré s'en va à Tchentou et autres grandes villes du Setchouen central, pour être employé à la préparation de confitures chinoises. Les bonnes confitures, en effet, doivent être préparées avec du miel, non du sucre. Inutile d'ajouter qu'il est rare que cette condition soit observée par l'industriel pour deux raisons : 1° parce qu'il est presque impossible d'obtenir du miel pur ; 2° parce que la différence de prix entre miel et sucre est si grande qu'il n'hésite jamais à frauder. D'ailleurs, la fraude est tellement dans la nature du Chinois qu'il s'y livrerait rien que par *plaisir*, sinon par *habitude invétérée*.

De Haïtang à Gai-Jouen, nous avons traversé un petit district où les Sifans sont aussi nombreux que les Lolos : je ne croyais pas les rencontrer ici en pareil groupement. Ils se reliaient avec les rares familles qui se maintiennent encore, mais si difficilement, sur les rives du Tong-Ho. Elles ont à lutter à la fois contre les Chinois et les Lolos : aussi, ne sauraient-elles résister bien longtemps à cette double poussée.

Pour surveiller ce petit district et surtout le territoire indépendant de la rive droite du Mo-Lé-Ghio, les Chinois ont établi un village d'avant-garde à Tchouang-Ho-Tchang. Ils se livrent à l'agriculture, font l'élevage du ver à soie et du ver *pé la*, mais trafiquent surtout avec les Lolos et Sifans. Ils leur vendent, en particulier, de l'eau-de-vie de sorgho.

L'un d'eux consentit à nous servir de guide jusqu'aux abords du Mo-Lé-Ghio. En cours de route, il m'arrêta brusquement près d'un *mou koua shou*, ou cognassier, pour me prier de localiser, sous les grosses racines de cet arbre, la cachette du *kin iatze*, ou canard d'or. Pour comprendre cette bizarre demande, il est nécessaire de savoir que le fils de Han croit



à l'existence d'un oiseau d'or, indicateur et gardien de toute mine de ce précieux métal. Cet oiseau ressemblerait toujours à un canard : quand on le découvre, on tient sûrement un gîte aurifère. Aussi l'expression *tchao kin iatze*, dans la bouche des Chinois du Setchouen, signifie-t-elle chercher une mine d'or. Combien de fois ces mots n'ont-ils pas résonné à mes oreilles quand je cheminais armé d'un marteau de géologue ! Et comme nous sommes enviés, nous, Européens, car nous avons, paraît-il, l'extraordinaire faculté de voir à travers le sol, dans ses profondeurs, de reconnaître d'un coup d'œil n'importe quel gîte métallifère. Si l'un de nous à la vue mauvaise, qu'importe ! Il possède un moyen sûr d'éclairer les arcanes de la terre, de distinguer sûrement le canard d'or : oui, avec ses *tsien li kin*, ses jumelles !

Il n'existe pas un paysan, un ouvrier, même un notable, un lettré de la vieille école, qui ne croie à ces absurdités. Je causai une profonde déception à mon guide, en tournant sa demande en plaisanterie, en refusant de braquer mes jumelles sur la nappe de gazon qu'ombrageait le cognassier.

Le 23 janvier nous étions à Ta-Tien-Pa : c'était jour de marché. Les Lolos s'y voyaient en groupes très nombreux : ils venaient apporter du bois, des peaux d'animaux, des volailles, et s'en allaient avec du fil, des aiguilles, des cotonnades, des turbans très recherchés, surtout ceux de couleur rouge, bleue ou violette. Leurs emplettes achevées, ils entraient à l'« assommoir », absorbaient rapidement des bols pleins d'une abominable eau-de-vie. Bientôt, autour du marché, nombreux sont ceux qui titubent ou déjà gisent ivre-morts aux alentours du marché. Des femmes ne se montrent pas plus sobres.

À un moment donné, je passe près d'un grand diable qui couvrait de sa pèlerine une toute jeune Lolotte, fraîche épousée, et lui tapotait les jambes et le dos, pour la sortir de l'engourdissement de l'ivresse. Car elle était ivre abominablement : l'eau-de-vie chinoise, breuvage maudit, a une

action stupéfiante très rapide sur l'organisme de celui qui l'absorbe depuis peu de temps, ou à longs intervalles, sans qu'il se puisse produire d'assuétude. Inutile d'ajouter que la femme subit cette action plus fortement encore que l'homme. J'ai observé toujours avec étonnement que le fils de Han paraît moins touché que l'aborigène par la nocivité de son eau-de-vie. J'ai rarement vu le Chinois, à nombre et quantité égaux de libations, tituber comme le Lolo, présenter les mêmes phénomènes d'ataxie locomotrice. Je dirai, en termes de marin, que le premier « porte beaucoup mieux la toile » que le second. Le Chinois paraît bien très excité, devient très loquace, vacille sur ses jambes, mais dans son effort de progression sur la route, il ne fait pas, généralement, les « embardées » de nos ivrognes, et tombe rarement. Le poison agit cependant « normalement » sur son organisme, si je puis m'exprimer ainsi. On note chez le buveur chinois tous les troubles et dégénérescences que provoque l'alcoolisme chronique. Sous ce chef, il ne résiste pas mieux que les autres races.

Reste à expliquer chez le fils de Han le caractère si peu marqué de l'ataxie locomotrice après les plus copieuses libations. Je pense pouvoir l'attribuer à une capacité moindre de réaction nerveuse chez lui que chez le Lolo. Vieux peuple, d'un côté, vieille race sur le déclin, depuis longtemps intoxiquée ; de l'autre, peuple jeune, en pleine vigueur physique, sensible, dans le vrai sens physiologique du mot, donc réagissant fortement à toute excitation.

p.135 De Ta-Tien-Pa, nous nous dirigeons droit au nord, vers le Tong-Ho, pour l'atteindre à Ka-Sa. Nous passons au milieu d'une exploitation de charbon, où je recueille des fossiles-plantes. Ils ont permis, avec d'autres trouvés à Yué-Si et Ning-Yuan-Fou, de déterminer l'âge des gisements du Kientchang, de les relier aux immenses formations du Sud, s'étendant jusqu'à la baie d'Along, au Tonkin.

Sur cette route, les villages chinois sont très misérables. Le toit des

maisons, formé de planches mal jointes, n'est rien moins qu'étanche ; et les cloisons elles-mêmes, construites aussi en planches, ne garantissent ni contre le vent, si violent dans ces régions, ni contre la pluie ou la neige. Ces cloisons, faites de bois vert, sont vite disjointes, d'autant plus qu'il y a simple juxtaposition des planches, non assemblage par rainure. Cette habitation n'est qu'un faux abri. Bien souvent, au Setchouen, dans les régions montagneuses surtout, j'ai dû constater que l'homme est à la merci de toutes les intempéries, se bâtit un logis inférieur à celui qu'il édifie pour ses animaux, pour son porc en particulier. Le cochon ! Cette précieuse chose en Chine !

Aux approches d'un hameau appelé Fong-Ouo (le nid du Phénix), je suis joyeusement interpellé par un *Os noir* (Lolo de race noble), qui me reconnaît, me rappelle mon passage, en 1909, au village des Chênes, dans le Leang-Chan interdit. Il m'invite à m'y arrêter à nouveau pour *choua*, me dit-il en chinois, c'est-à-dire pour me divertir. Je lui promets de revenir plus tard et continue mon chemin, salué par lui le plus cordialement du monde.

Peu de temps après notre arrivée à Fong-Ouo, je suis très étonné de voir réapparaître mon *Os noir*. Il a eu la délicate pensée d'y venir en hâte, par un raccourci, pour passer quelques moments avec moi. Il avait deviné que le convoi ferait la halte pour le repas des coolies et il accourait pour me dire à nouveau d'aimables paroles et renouveler son invitation. N'était-ce point touchant de la part de cet homme, qui m'avait si peu vu trois années auparavant et m'était reconnaissant d'avoir donné deux ou trois piécettes d'argent à ses enfants ?

En quittant Fong-Ouo, nous fûmes surpris par la brume et la neige sur une crête, par 2.500 mètres d'altitude, et il fut impossible d'atteindre Ka-Sa, l'étape projetée.

Sur cette crête, il arriva au convoi un accident qui aurait pu être suivi d'ennuyeuses conséquences pour nous. À un moment donné, avançant

péniblement sur le verglas, nous cessons d'entendre le tintement régulier de la clochette de la mule de tête et, dans la brume, se dessinent brusquement de fantomatiques silhouettes : celle de nos animaux... mais nues, sans leur charge ! Où sont nos instruments, notre literie, nos provisions ? Les muletiers se chamaillent, notre cuisinier se lamente. Le *ma-ko-t'éou* (chef du convoi), tout en maintenant la mule de tête qui paraissait affolée, m'apprend que nos bagages ont roulé sur la pente, en contre-bas du sentier, peut-être au fond du ravin. Mais où porter nos recherches ? On ne distingue rien tant la brume est épaisse à couper *au couteau*, comme disent les marins. Des muletiers invisibles se sont tout de même mis à l'œuvre de découverte. Leurs voix annoncent bientôt qu'ils retrouvent certaines charges. M. Noiret descend lui-même sur la pente pour encourager ces hommes. On finit par tout retrouver : literie, caisses et le reste. Seul, le cuisinier constate des dégâts, de la vaisselle brisée et une extraordinaire salade de victuailles. Rien de plus. Donc aucune perte sérieuse. Nos lourds ballots de literie, ronds de forme, auraient roulé je ne sais où s'ils n'étaient allés butter contre une palissade de bambous qui entourait une case lolotte isolée sur un petit éperon. Sans ce hasard, ils auraient été sans doute perdus.

Comment s'était produit l'accident ? Comme toujours, par la faute, la négligence des muletiers. Il existe bien une règle parmi eux, règle de prudence qui les oblige à placer toujours un homme en tête du convoi, à côté de la mule directrice. En l'occurrence, par ce temps d'épais brouillard, sur une sente épousant une crête étroite bordée de profonds ravins, la mesure de précaution régulière aurait dû être prise sans l'ombre d'une hésitation. Il n'en fut malheureusement pas ainsi. Par ce temps glacial, embrumé, sous les flocons de neige cinglants, nos muletiers engourdis semblaient avoir perdu tout ressort. Les mains enfouies dans leurs longues manches et l'une de ces manches protégeant le nez et la bouche, ils avançaient lentement, groupés à l'arrière du convoi comme des moutons sans berger. Aucun d'eux maintenant ne songeait à se tenir

sur la ligne des animaux, à la flanquer pour les guider. Le mauvais temps est venu ; ils souffrent de la bise ; ils ne pensent donc plus qu'à eux, à leurs misères. Ils n'échangent même plus une parole, sont devenus graves ; ils semblent bien touchés, ces grands enfants, touchés jusque dans l'intimité de leur être. Un abaissement de température a désemparé ces rudes fils de Han ! Et la file de mules, abandonnée à elle-même, suivait d'instinct, dans la brume, la sente étroite masquée par une nappe de neige. Mais voilà que des aboiements de chien éclatent à une certaine distance, et la mule directrice, une grande bête nerveuse, perd la tête, se met à bondir, ses sœurs de même : certaines roulent sur la pente et les charges sautent des bâts.

Nous trouvons un gîte à Ka-Wo : autour de la maison même, je récolte de nombreuses plaquettes de grès schisteux farcies de graptolites, de ces petits spongiaires remontant à l'âge primaire, ou silurien.

Tout ce district de la vallée du Tong-Ho est riche en charbonnages plus ou moins exploités et toujours en surface.

@

## CHAPITRE XV

### DE KA-SA À TCHENTOU

Le menu du coolie. — Le nommé Li-Kouang-Kouang. — Le bilan du porteur. — Un faux végétarien. — La situation politique du Setchouen. —  
Foin de l'effort ! Pures façades.

@

Le 26 janvier, je revoyais Foulin. Dans cette tiède vallée, c'était déjà le printemps. Les hirondelles rasaient les eaux en bandes alertes ; autour de nous, bruissaient des insectes, bourdonnaient des abeilles ; et des pies travaillaient ardemment à leur nid. Muletiers et coolies ont sorti leurs mains de leurs profondes manches et, le nez en l'air, les traits joyeux, jacassent à rendre jalouses les pies d'à côté. Ce sont des cris, des gestes d'une exubérance qu'on qualifierait de méridionale en nos pays, mais qui, pour être chinoise, ne le cède à aucune autre. Les histoires commencent, interminables. Seule l'heure si importante, si grave du *tche fan* (manger le riz et, par extension, faire un repas complet).

Dans ce district, les ressources sont abondantes : aussi sur la table d'auberge, dans des bols ou soucoupes y a-t-il *kin tsai* (céleri), carottes, navets, échalotes, dans de la saumure. Tous ces légumes <sup>p.140</sup> sont coupés en petits cubes ou disques qu'on saisit vivement avec des bâtonnets et qu'on porte à la bouche seulement après les avoir trempés à nouveau dans le sel déliquescant, et surtout dans une sauce au piment. De temps en temps, les bâtonnets abandonnent les soucoupes pour plonger dans un bol de riz, dont les grains agglutinés forment des boules. Ces boules, d'un prestre mouvement, sont lancées dans la bouche bâillant au maximum, puis sont poussées d'un coup sec vers le gosier, à l'aide des bâtonnets. Un terme vulgaire caractérise bien ce mouvement : le mangeur « enfourne » son riz, littéralement, et... gloutonnement aussi.

Une gourmandise, c'est l'adjonction de *teou fou* frit (fromage végétal)

au bol de riz. Lorsque les derniers grumeaux de cette masse blanche, gélatineuse, insipide pour nous, ont été ingurgités, le mangeur n'oublie jamais de lécher à plusieurs reprises ses bâtonnets.

Le Chinois a la passion du *teou fou*. Dans mes voyages précédents, quand je m'écartais des grandes routes, que j'entrais en pays sifan ou lolo, la privation de ce fromage était aussi pénible pour mes porteurs que celle du riz. Et la perspective d'en absorber bientôt ravivait les courages défaillants. Je me rappellerai toujours ma première traversée du massif des Oua-Pao-Chan : une succession de canons dans une forêt, une jungle presque impénétrable, un humus noir comme suie où nous enfoncions jusqu'aux genoux, des sangsues qui nous saignaient, à cœur joie, chevilles et mollets, des simulies, ces pestes hargneuses qui s'abattaient en troupes sur notre visage, sur nos mains et nous piquaient cruellement. La plupart des coolies se demandaient anxieusement s'ils pourraient jamais sortir de ces abominables lieux. Un nommé Li-Kouang-Kouang se faisait remarquer tout particulièrement par ses plaintes continuelles. Le jour où nous devions émerger de la jungle, je le vis plusieurs fois tout en larmes. Pris de pitié, je lui dépêchai un homme de confiance, Tchang, pour le rassurer, le reconforter. Et je me rapprochai suffisamment d'eux pour entendre la formule de consolation dont je pressentais le sens : il devait s'agir de mangeaille. En effet, Tchang disait à Li-Kouang-Kouang : « Mon vieux Li, *hen fang sin*, relâche ton cœur, laisse-le se dilater. Oui, console-toi : ce soir même, nous serons dans une bonne auberge chinoise, et tu pourras te régaler de riz et de *teou fou*. Et ce sera ainsi tous les jours jusqu'au retour. » Tchang avait touché juste : Li-Kouang-Kouang se reprit à sourire et bientôt bavarda. La perspective d'un bon repas prochain agissait comme un merveilleux tonique. Il retrouvait son énergie, redevenait « homme ».

Un repas complet du genre de celui décrit tout à l'heure coûte de 35 à 40 sapèques, soit deux sous de notre monnaie. Le coolie fait

généralement trois grands repas par jour, soit une dépense de 100 à 120 sapèques. En plus de ceux-ci, il achète, chaque fois qu'il le peut, quelque galette ou pâtisserie grossière faite à la graisse de porc, ou encore des fruits, de la canne à sucre, quand c'est la saison. On peut, en pareil cas, estimer le débours total pour la nourriture à 150 sapèques, quelquefois davantage, si la viande entre en quantité appréciable dans le menu. Il y a des porteurs qui s'offrent jusqu'à une livre de porc par jour, d'une valeur de 90 à 100 sapèques. Le Chinois est un *faux végétarien* ; il ne l'est que par nécessité, par pauvreté.

Maintenant, pour établir un bilan complet des dépenses quotidiennes du coolie, il faut ajouter : 1° de 25 à 30 sapèques pour le tabac. En outre, sa chaussure, ses sandales de paille, si elles sont bon marché (50 sapèques environ), par contre durent peu : cinq jours par temps sec, deux seulement par pluie ou neige. Les sandales en ficelle de chanvre résistent beaucoup plus longtemps, mais coûtent la grosse somme de 110 sapèques en moyenne.

Je n'ai pas encore fini avec les besoins du coolie. Presque tous, sinon tous, fument l'opium, mais la drogue favorite coûte cher depuis deux ou trois ans. Aussi le fumeur, qui, autrefois, prélevait sur son salaire 100 sapèques par jour pour satisfaire son vice, serait obligé, à l'heure actuelle, d'en prélever le triple, le quadruple, pour s'accorder les mêmes jouissances. Aussi se résigne-t-il à un nombre de pipes plus modeste. Quoiqu'il en soit, nous estimerons que les frais d'achat d'opium ne peuvent pour lui dépasser la somme de 100 sapèques, mentionnée plus haut.

En additionnant toutes les dépenses énumérées, nous arrivons à une moyenne de 300 sapèques, sans compter les sandales, dont l'usure peut être estimée entre 10 et 25 sapèques par jour, suivant le temps qu'il fait. Toutefois, cette dépense de 300 sapèques est un maximum : il est assez rare que le porteur ordinaire puisse satisfaire aussi largement ses besoins.



Voyons maintenant les recettes. Un bon coolie obtient assez souvent 400 sapèques par jour, mais plus généralement de 300 à 350. Prenons toutefois le chiffre de 400. Il pourrait donc, après avoir satisfait tous ses appétits, faire un bénéfice journalier de 75 à 90 sapèques, mais il en est tout autrement. Un coolie ne saurait prétendre à pareille aubaine quotidienne. N'y a-t-il pas le *fou teou*, le chef du convoi, et l'entreprise de transports qu'il représente ? Le coolie doit payer une commission pas inférieure à 70 sapèques par jour. Ah ! vraiment, il pourrait s'engraisser, amasser un pécule, lui, cette chose de rien, cette bête de somme, qui ne compte guère plus qu'une bête de bât. Ses employeurs y ont mis bon ordre. Il est né gueux, l'outil d'un riche qui lui laissera juste de quoi alimenter sa carcasse le long des chemins. Car, s'il exige de vous 400 sapèques par jour pour porter vos bagages, il ne fait qu'obéir aux ordres du *fou teou*, il vous demande le prix fixé par celui-ci. Et soyez sûr que le *fou teou* se gardera bien de lui laisser les moyens de se nourrir aussi grassement que je le signalais tout à l'heure ; il le tondra au contraire le plus possible. Et si le coolie est buveur ou fortement adonné à l'opium, il dispose d'une seule combinaison simple pour équilibrer son budget : celle de prélever sur son alimentation pour satisfaire son vice. Et celui qui le tient le plus aux entrailles, c'est l'opiomanie.

En arrivant à Ya-Tcheou et dans les villes de la plaine de Tchentou, je trouvai la situation toute différente de celle que j'avais laissée deux ans auparavant. La population paraissait agitée, s'inquiétait sérieusement de l'augmentation constante des charges qu'on lui imposait sans raison bien définie pour elle : dans le but, affirmaient les profiteurs, de transformer le pays, de le soustraire à l'avidité de l'étranger. Méfiante, habituée à être tondue, elle restait sceptique sur la valeur des arguments fournis par le mandarin. Elle ne voyait dans la nouvelle formule qu'un nouveau prétexte pour la *squeezer*, la pressurer davantage.

Des taxes récentes venaient, en effet, lourdement grever les denrées

de première nécessité, comme le sel et le thé, la boisson nationale. Le prix du sel avait doublé, triplé même depuis quelque temps. Droits nouveaux aussi sur l'eau-de-vie, sur la viande, l'abattage des animaux ; droits sur les barques, sur les tables, les lits d'auberge. La population s'affolait, se demandait anxieusement où les agents du fisc s'arrêteraient. La misère grandissait, se faisait menaçante dans ces régions à ressources considérables, mais si limitées dans la réalité par l'ignorance de l'habitant, l'insuffisance de ses méthodes d'exploitation. <sup>p.145</sup> Qu'allaient devenir tant de pauvres gens, légion dans les provinces chinoises ? Les nouvelles taxes apparaissaient d'autant plus lourdes, plus odieuses, que depuis des années les mandarins et notables obligeaient toutes les familles à « souscrire » pour des projets de voie ferrée, dont l'exécution était le moindre souci des gouvernants.

Et l'irritante question de l'opium, la suppression de la culture du pavot, où en était-elle ? Cette année on n'avait point planté, mais la province n'ayant pas non plus exporté son énorme production de l'année dernière, le gouvernement et les particuliers disposent de stocks, de réserves considérables. J'apprends même, sans le moindre étonnement, d'ailleurs, que la contrebande d'opium se fait sur une vaste échelle, non seulement avec la complicité plus ou moins déguisée des mandarins responsables, mais souvent avec leur aide officielle, par action directe, au moyen des satellites et soldats des yamens. L'opium est cher, a doublé, triplé de prix, la contrebande rapporte d'énormes bénéfices : qui doit en profiter avant tous, sinon le *père et mère* du peuple, l'excellent gouvernant, vice-roi, préfet et sous-préfet ?

Nous approchons de la capitale : quand même, dans la plaine de Tchentou, les routes sont mauvaises, pas entretenues. Ce 6 février, il tombe une pluie fine, le crachin périodique. La boue est dense, visqueuse, prenante. Dans un mouvement rapide pour dégager un de mes pieds enlisés, je tombe. Gravement, un brave homme qui passait me lance le

fameux conseil, la maxime si chère au fils de Han, au moral comme au physique, celle qui explique tant de choses, son évolution économique ou plutôt son manque à évoluer : *Man, man tsau !* « Marchez lentement », agissez de même. Gardez-vous de l'effort qui peut être inutile, qui dépasse une saine prudence. Piétinez sur place plutôt, mais évitez toute peine, qui peut-être serait mal récompensée. Cheminez, progressez lentement, le temps n'est rien : ce sont des exaltés, des maniaques, ceux qui ont osé dire qu'il était de l'argent. Il n'y a que des barbares pour inventer de pareilles formules, eux qui se ruinent à construire, à entretenir de trop larges routes pour aller vite, toujours plus vite. Pourquoi s'agiter, se démener, ruiner le cours d'une existence, dont l'idéal doit être tranquillité, sérénité dans la jouissance du présent. Pourquoi se hâter, s'ingénier à compliquer la vie, à créer des systèmes nouveaux, dont le moindre inconvénient est de troubler le repos du corps et de l'esprit ? *Man man tsau !* allons doucement, reposons-nous le plus souvent possible, vivons dans les bonnes traditions du passé. Surtout ne fatiguons pas nos cerveaux par des idées chimériques, à l'européenne ; ce serait renier notre nature, toutes nos tendances. Mais c'est le dernier de nos soucis. Croyez-en les hommes d'expérience et de jugement : « Ceux des fils de Han qui s'agitent à l'heure actuelle, ne pensent à rien moins qu'au bien public, à des transformations pratiques et durables ; ils songent avant tout à barboter dans l'assiette au beurre. Et sitôt pourvus, rassasiés, ils redeviendront des paisibles, des sages comme leurs ancêtres. C'est là toute la morale de nos révolutions. »

Le 8 février, je me retrouve à Tchentou après deux ans d'absence. Je n'y trouve aucun changement véritable, aucun progrès sérieux sous la poussée des idées dites « occidentales ». On y installe bien des téléphones, on a édifié de nouveaux yamens, de nouvelles banques, on a élevé de belles façades en briques, mais, derrière ces façades prétentieuses, ce sont les baraques d'autrefois, ces bâtiments officiels en torchis ou en planches de sapin, construites pour durer vingt ans au plus.

Il y avait aussi les nombreux édifices de la direction des futurs chemins de fer. Au milieu d'eux se distinguent un élégant théâtre et un pavillon d'été, un pavillon pour réunions joyeuses, entouré de la petite pièce d'eau, de la mare traditionnelle. Jamais un ingénieur ou un agent technique quelconque n'a franchi la porte de ce yamen.

On m'avait encore vanté la fameuse rue à *l'occidentale*, bâtie sur le modèle des grandes artères à Shanghai des affaires. Je n'y trouvai que des magasins tout en bois, de conception mi-chinoise, mi-européenne, d'aspect le moins esthétique, le plus vulgaire, même très mal tenus et remplis d'une mauvaise camelote allemande ou japonaise.

Je revis aussi les jardins d'essai, d'acclimatation au bord du fleuve. Ils conservaient leur belle barrière drôlement peinte d'un étrange bleu azur, mais, dans les champs mêmes, aucune plante, aucun arbuste nouveau n'était venu disputer le sol aux quelques mûriers indigènes que je connaissais depuis longtemps. Jardins d'essai, banques, bureaux de chemin de fer : *façades* que tout cela, trompe-l'œil, purs masques inutilement destinés à voiler la corruption ancienne et présente, le gaspillage effroyable ou plutôt le vol des deniers arrachés à la naïveté publique. Transformation, progrès, il n'en existe qu'une *ombre* et *si fugace* !

@

## CHAPITRE XVI

### LE RETOUR AU KIENTCHANG

Miséreux et chien de luxe. — Les feuilles de papier rouge. —  
Le télégraphe en Chine.

@

Après avoir trouvé près de notre consul, M. Bons d'Anty, l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus généreuse, après avoir revu Mgr Dunan, plus vigoureux que jamais et dont l'extrême obligeance facilita nos opérations de ravitaillement, après avoir repris contact avec la petite colonie française en parfaite santé physique et morale, nous repartions le 16 février pour le Kientchang.

Le 26, nous franchissions le Tong-Ho.

Avant de le traverser, il se passa un petit incident bien chinois, insignifiant par lui-même, mais non sans portée psychique. Mon palefrenier, conduisant mon cheval par la bride, arriva devant une passerelle représentée par une simple planche jetée sur un canal d'irrigation. En aval de ce point se trouvait un vrai pont où le cheval aurait dû être conduit : c'était un détour de 250 m. au plus. Aussi le mafou n'hésita pas une seconde : il lança le poney sur la planche. L'ennui de faire un détour l'amenait à négliger toutes mes recommandations, à faire foin de toute prudence. J'étais en avant, <sup>p.150</sup> occupé de l'examen de galets rejetés sur les plages du Tong-Ho. J'en fus brusquement distrait par le bruit d'une lourde chute dans l'eau : c'était mon cheval. Mais le moins drôle ou, si l'on veut, le plus drôle de l'aventure, c'est que le liquide que recelait le canal ne pouvait être qualifié *eau*, mais *purin* tout au plus, et un purin très odorant. Ce canal représentait en effet le collecteur de toutes les rigoles ou tranchées d'irrigation d'une surface cultivée que le sentier côtoyait. Or, les paysans venaient de faire l'épandage de leurs champs. Et l'on sait quel genre d'engrais ils utilisent. Ils n'ont pas encore

appris à le transformer en poudrette ; aussi, à certaines époques de l'année, le *parfum de Chine* flotte-t-il partout dans l'air.

Le mafou, la tête basse, m'amenait le cheval. La pauvre bête ruisselait de purin, et la selle, le tapis, même sous la bride, en étaient trempés, abominablement souillés. Je regardai le mafou : il avait pris l'attitude d'une statue de la douleur. Que lui dire ? C'eût été le millièmè reproche sur le même air et pour la même cause ! À quoi bon ! Je m'en allai à grandes enjambées, fuyant l'odieuse odeur. Deux heures plus tard, après une longue ascension, j'éprouvai le besoin d'un repos momentané. J'étendis sur ma selle le journal *le Temps* pour masquer aussi les étrivières, et, sans toucher aux rênes, les mains dans les poches, je franchis la dernière rampe de la chaîne. M. Noiret, ahuri, me voyant de loin, cherchait en vain la raison de mon attitude ; le journal-tapis surtout l'intriguait. Dès que j'approchai, il comprit tout de suite.

Faut-il tirer une conclusion de cette cocasse aventure ? Eh bien, c'est que l'accident le plus imprévu, le plus ridicule, vous guette trop souvent avec le Chinois. Qu'y faire ? Et à la réflexion comment lui en vouloir quand on le connaît. En envisageant le fait lui-même, la détermination erronée, imprudente du mafou, je suis obligé de dire qu'il n'y a pas eu faute absolue, culpabilité entière, car *il ne voit pas comme nous*, ne sait calculer, prévoir comme nous. Il est un grand enfant à responsabilité atténuée. Il faut le subir tel quel. D'ailleurs, par une surveillance sans faiblesse, on arrive, malgré tout, à tirer un précieux parti de certaines qualités du fils de Han.

En passant dans un village près de Kiong-Tcheou, un jour de foire, je rencontrai un petit groupe d'hommes armés d'une longue et forte lancette et d'une fourche étrange, dont les quatre dents fixées dans des plans superposés étaient courbées en arc, avec pointes en dedans, séparées par un intervalle de 5 à 6 centimètres. Le manche de cette fourche se terminait par un fer de lance, qui permettait de l'enfoncer facilement en

terre. Je me demandais à quoi pouvait servir cet instrument, quand un peu plus loin j'en vis un planté dans le sol, qui portait dans ses dents arquées de petites masses charnues sanguinolentes, de la forme et la grosseur d'une noix. À ma grande stupéfaction, je reconnus... des testicules. Les hommes aux fourches étaient tout simplement des châteurs de porcs. Après l'opération avec la longue lancette, les deux testicules étaient enfilés comme je viens de le dire, et le nombre de ces étranges trophées disait l'habileté, la célébrité de l'exécutant. La Chine est le pays des bizarreries, des surprises.

L'un de ces châteurs eut peur de mon chien, une sorte de petit bouledogue chinois, rouge feu, d'une espèce rare très estimée. Dans son émoi, l'homme croisa le fer de sa fourche devant l'animal et fit le geste de frapper. Mon domestique bondit sur lui et, d'un coup de pied, écartant l'instrument, cria au châteur :

— Malheureux, tu ne sais pas à quoi tu viens de t'exposer ! Pense donc, tu allais blesser, peut-être tuer un chien, un Pékinois qui vaut plus de 100 taëls (400 francs de monnaie du pays, mais la valeur de l'argent est ici bien supérieure à la valeur que nous lui prêtons).

Cent taëls ! La fourche en tomba des mains du pauvre homme. Il avait failli occire une bête de ce prix ! Il en restait pétrifié. Il regrettait profondément son geste, non pas pour le grave ennui, la peine qu'il aurait causée au maître, non : le Chinois est rien moins qu'un sentimental ; il juge autrement que nous. Il regrettait non pas encore à cause des dommages et intérêts écrasants pour lui à payer, mais parce qu'il venait d'attenter à la vie d'un être de grande valeur intrinsèque. Cent taëls ! L'énormité de la somme le stupéfiait, lui, miséreux ; il était brusquement saisi de respect devant ce chien de luxe, cette bête d'un prix supérieur à un lot de porc. Il salua humblement... Et il me sembla que sa politesse obséquieuse s'adressait surtout à mon petit bouledogue.

Depuis que nous avons quitté Tchentou, c'est tout le long de la route un défilé en sens contraire d'animaux de bât et de coolies qui transportent du *houa tsiao*, ou poivre parfumé, le fruit d'un *zantoxylon*, des *kouatze*, ou graines de courges, de *sentze*, ou pousses de bambous desséchées, comestible apprécié. Tous ces produits vont à la capitale, en même temps que beaucoup de *ios*, de médecines, qui descendent des régions thibétaines ou du nord setchouennais.

À partir de Yatcheu, voyageaient, de concert avec nous, d'importantes caravanes de chevaux transportant du *kouang pou*, une cotonnade grossière venue de très loin, de la Chine centrale, et destinée aux districts pauvres de l'ouest de la province. Cette cotonnade est de bonne qualité, très résistante, mais fort grossière et très étroite : moins d'un pied de largeur.

Le Tong-Ho franchi, nous pénétrions au Kientchang (26 février), et tout de suite on s'élevait rapidement. C'est pourquoi, au lieu des champs de fèves et de colza en pleine floraison, presque à maturité des bords du fleuve, on n'observait que terres nues, fraîchement labourées, où des paysans au geste lent épandaient du fumier pour les semis prochains de maïs et de sarrazin. Ces districts sont pauvres, d'une navrante misère, car les Chinois ne peuvent se résigner à imiter leurs voisins lolos, à faire l'élevage. Ils s'évertuent sottement à faire de la culture, et rien que de la culture, dans des régions de pâturages. Aussi, les récoltes, toujours maigres, sont-elles insuffisantes pour alimenter les familles, l'année durant. Les hommes, les jeunes gens sont donc obligés de traîner sur les routes de pesants fardeaux, de faire le coolie, au risque de contracter vices et maladies. Et cependant, ces montagnes, dans leur vallée surtout, sont loin d'être dénuées de ressources. Voyez toute cette végétation qui entoure généralement les chaumières vers 1.600 mètres d'altitude : un bouquet de bambous vigoureux, puisqu'ils atteignent 4 mètres de haut, un poirier, un bibassier, un noyer, un palmier (*Trachycarpus*) et quelques



zantoxylons ou faux poivriers. N'y a-t-il point là des éléments d'aisance, sinon de richesse, si cette population était douée de quelque activité, était capable d'accroître par le travail, de multiplier de telles ressources ? Les pauvres gens ! Ils ont déjà trouvé le moyen d'être mieux pourvus, plus heureux dans l'avenir : sur la façade des chaumières, au-dessus de la porte, s'étalent de belles feuilles de papier rouge avec caractères dorés, collées à l'époque du premier de l'an chinois, c'est-à-dire vers la mi-février. Ce sont toutes les formes de prospérité, tous les bonheurs qui vont franchir cette porte, entrer dans la misérable maison. Les chères feuilles rouges, de vraie couleur rituelle ! Est-ce qu'elles ne vont pas attirer, rassembler autour d'elles toutes les influences heureuses ?

Ces illusions, on les chérit, on les garde soigneusement de toute atteinte de scepticisme. Elles dispensent de l'effort : le bonheur viendra de lui-même sans labeur, ce labeur honni, méprisé.

Nous venons de descendre au fond d'une vallée : il fait beau, très doux. Les oiseaux chantent le <sup>p.155</sup> printemps, s'agitent au réveil de la végétation. Ils s'abordent, vont ensemble glaner des brindilles pour le nid. Le long du torrent, libéré de toute lamelle, de glace, coulant joyeusement, des bergeronnettes frétilent, exécutent leur perpétuelle danse de la queue. Un martin-pêcheur noir bleuté, à ravissante tête blanche, est effrayé par mon petit chien et se réfugie... sur un fil télégraphique. Car, le croirait-on ? ces régions perdues de la Chine occidentale, si mal desservies par leurs routes, sont reliées à tout le monde civilisé par le télégraphe. Le grand relais de cette ligne est Tchentou et son terminus Ning-Yuan-Fou, capitale du Kientchang. Jusqu'ici, vous avez pensé sans doute que si les fils traînent par terre, que les bols isolateurs sont brisés ou se promènent sur ces fils, le fonctionnement de la ligne ne peut plus être que problématique. N'en croyez rien. Sur la route du Kientchang, fréquent il est de voir des poteaux par terre ou les isolateurs détachés, en voie de déplacement, sous l'action du vent, d'un poteau à l'autre !

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Personne ne s'en inquiète, pas même l'administration du télégraphe. De temps en temps, des ouvriers passent, réparent vaille que vaille, ne font rien de durable. Quand même, il n'y a pas d'interruption des communications, les rares télégrammes expédiés d'un point quelconque arrivent généralement à destination.

@

## CHAPITRE XVII

### DE NING-YUAN-FOU À YUÉ-SI, PAR LE IO-CHAN

Le pêcheur et le barbare de l'Océan. — L'ascension du Io-Chan. —  
L'entrée en Lolotie.

@

Le 3 mars, nous étions à Lo-kou. Sur la rivière qui y passe, des Chinois pêchaient au cormoran. Ils ne prirent que deux sortes de poissons : le *si kia iu* ou poisson à écailles fines, long de 30 à 35 centimètres, rappelant beaucoup la couleur et un peu la forme de notre truite ; c'est un cyprin ; le *p'ang p'ang iu* à grandes écailles, à corps long arrondi, d'où son nom *p'ang p'ang*, un terme de patois signifiant bâton. Ce poisson est sans arêtes.

Le pêcheur qui me montra obligeamment ces poissons était un bon vieux Chinois émigré de la vallée du Ming, des environs de Kiating. Son arrière-grand-père, venu ici comme militaire, était finalement devenu colon, comme presque tous les soldats envoyés dans les marches de l'empire. Les Chinois ont, en effet, colonisé à la façon romaine.

Le brave homme, après m'avoir fourni quelques renseignements sur les différents modes de pêche en usage dans les torrents du Kientchang, après m'avoir expliqué l'utilisation des troncs d'arbres creux, pièges à poisson que j'avais remarqué le long des berges aux lieux où existent des remous, le brave homme se hâta de m'interroger à son tour. Suivant la règle chinoise, je déclinai ma qualité, mon lieu d'origine, le nombre de mes printemps, etc. ? Mon pays ? Quel genre de contrée était-ce ? Y avait-il des montagnes, de grandes rivières ? Y avait-il des bœufs, des buffles, des chevaux, des cochons ?

À ce moment, passait un porteur de sel. « Possédions-nous du sel <sup>1</sup> ?

---

<sup>1</sup> On sait qu'un haut mandarin partant pour l'Europe en mission officielle emporta par prudence, plusieurs sacs de sel, en dépit de tous les renseignements les plus nets fournis par les personnages officiels étrangers.

Ah ! du sel ! c'est si précieux ! »

— Oui, nous en avons du plus blanc que celui-ci.

— Haa ! Haa !

— Est-ce que le riz pousse dans votre pays ?

— Non, mais nous cultivons beaucoup de blé.

Hochement de tête : le vieux constatait une infériorité notoire de la valeur de notre production. La reine des céréales, c'est le riz.

— Est-ce que vous auriez des lampes, de l'huile de colza ?

— Nous avons fait captive la foudre, nous la forçons à passer dans un filament charbonneux ou métallique, et la lumière obtenue brille comme le jour ?

— Haa ! Haa !

Et il tousse fortement, se détourne pour cacher un sourire.

« Quel farceur que cet Européen ! Il sait mentir aussi effrontément qu'un Chinois ! »

— Pour vos transports, vous servez-vous du *pieu tan* (barre de bois flexible pour porter deux fardeaux en balançoire) ? Avez-vous aussi des brouettes ?

— Le *pieu tan*, des brouettes ! Nous possédons d'immenses voitures traînées par un dragon d'acier qui roule sur une voie de fer, fend l'air aussi vite que la flèche du Lolo !

Le vieux éternua, lança par terre, d'un doigt preste, le mucus évacué et se mit à scruter le visage de mes domestiques. Il paraissait suffoqué. Je déraisonnais ; il y avait lieu de revenir aux réalités. La nuit se faisait : un beau croissant commençait à se dessiner dans le ciel.

— Avez-vous une lune dans votre grand pays ?

— Mais certainement !

— Haa ! Haa !

C'était dans le domaine du possible ; il n'y contredisait pas.

On entendit glousser des poules ; une bande de canards se précipita vers la rivière.

— Élevez-vous des poules, des canards ?

— Sans doute, et nos espèces sont beaucoup plus nombreuses et plus grosses, dans la généralité, que les vôtres. Je m'excuse de vous les décrire ainsi.

— Et des cochons ? vous venez de me dire que vous aviez des cochons.

— Oui, pardonnez-moi, des gros, des très gros pesant des centaines de livres.

— Oh ! alors, félicitez-vous ! laisse-t-il échapper, quelle viande que celle du porc !

Et l'on se sépara sur de grands saluts. Je m'en allai, riant d'un rire inextinguible, si drôle était la tête du bonhomme. Dans quelle perplexité je le laissais ! Mais, en dernière analyse, quelle est l'impression la plus nette qui pouvait lui rester ? Tout simplement que j'étais un fieffé menteur.

Le 4 mars, nous arrivons à Li-Tcheou, non loin de Ning-Yuan-Fou, et je constatai avec un certain étonnement que les mûriers se montraient tout verts de loin, que leurs feuilles avaient déjà atteint la moitié de leur développement. Le moment de l'élevage des vers à soie devancerait donc mes prévisions. Je m'en préoccupai tout de suite, car le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur, m'avait chargé d'étudier la sériculture dans cette région.

Sitôt arrivé à Ning-Yuan-Fou, je songai à entrer en territoire Lolo. Le moyen le plus simple était de profiter du moment où les porteurs d'œufs de l'insecte à cire sont autorisés par les Lolos à traverser leurs districts.

Cependant, comme un certain nombre de trafiquants chinois pénètrent facilement dans les tribus sous la sauvegarde d'un chef, d'un *pao teou*, ou garant, Mgr de Guébriant pensa que nous pourrions sans grande peine atteindre au point appelé Tchou-Hé par les Chinois, lequel est situé à quatre jours de marche de Yué-Si ; et de Tchou-Hé, réussir peut-être à gagner la frontière orientale des pays lolos.

L'aimable père Sirgue, stationné à Yué-Si, voulait bien se charger de nous trouver un intermédiaire et un guide sûrs. M. Dessirier, qui revenait d'explorer, non sans peine, non sans grandes fatigues, le massif dont j'ai parlé, repartait deux <sup>p.160</sup> jours après son arrivée à Ning-Yuan. Il étudierait avec le père Sirgue les moyens d'entrer en relation avec les différents chefs lolos, dont nous devons traverser les districts, et il achèterait la camelote chinoise, les articles pour cadeaux et échange, dont l'expédition avait besoin.

Quelques jours après, un télégramme de M. Dessirier m'invitait à venir le plus tôt possible.

Au lieu de suivre la grande route, je résolus de gagner Yué-Si en mettant à exécution un vieux projet : celui de traverser la haute chaîne qui sépare Mienning et sa vallée du bassin lacustre de Yué-Si : le Io-Chan (montagne des médecines).

Ce ne fut pas sans difficulté que nous réussîmes à la franchir. Nos chevaux surtout faillirent plusieurs fois rester en chemin, et c'est miracle qu'ils ne se rompirent point les jambes dans les éboulis et les moraines. Un Chinois et plusieurs Lolos nous servaient heureusement de guides et nous rendirent de grands services. Les Lolos montrèrent le plus grand empressement à nous aider, tout simplement parce que, le matin où devait commencer l'ascension de la chaîne, j'avais fait restituer par nos coolies chinois certains objets dont ils s'étaient emparés. L'un deux n'avait-il pas eu l'impudence de voler à une pauvre femme les vêtements de laine de son enfant ! D'autres avaient fait main basse sur des peaux de

chèvre ou de mouton. Les Chinois sont, en tout lieu, coutumiers de ces vilains larcins. Chaque fois qu'ils pensent pouvoir le faire impunément, ils emportent tout ce qui excite leur convoitise. Les pauvres gens, les aborigènes, sans défense comme certains Lolos soumis, mais les Sifans surtout, sont les victimes de ces coolies sans conscience. Au service d'un mandarin ou d'un Européen, c'est-à-dire avec quelqu'un voyageant officiellement, cette racaille considère qu'elle jouit d'une véritable immunité et rafle à l'étape, dans les villages, tout ce dont elle a envie, tout ce qui représente à ses yeux quelque valeur.

Le mandarin laisse faire généralement ; l'Européen jamais. Mais il ne sait pas toujours ce qui se passe, et les victimes ne peuvent songer à se plaindre à lui, quand il ne comprend pas un mot de la langue chinoise. En pareil cas l'Européen a bien un interprète, mais cet interprète est le plus empressé à le duper ; c'est même lui, généralement, qui met le plus lourdement à contribution les habitants du village.

Pour éviter toute exaction ou vol de la part de mes nombreux coolies, j'étais obligé d'avertir un notable du village, ou le chef de clan, que je ne tolérai aucun acte répréhensible de mon personnel et qu'on n'avait qu'à porter plainte pour obtenir satisfaction immédiate. Malgré cette précaution, je ne puis être sûr qu'aucun vol n'a été commis par nos porteurs, muletiers ou domestiques, si roués sont les Chinois, si habiles ils se montrent à duper les victimes choisies.

L'ascension du Io-Chan fut assez pénible. Heureusement, la neige, dans les parties hautes, n'était pas trop épaisse. Mais le soleil de midi, à travers un mince voile de stratus, pénétrant peu à peu de son rayonnement l'immense nappe blanche, la température s'éleva brusquement, et, malgré l'altitude, tout le monde commença à souffrir de la chaleur. Cependant, le plus sérieux ennui fut l'action sur les yeux de la réverbération de la masse des neiges. J'avais dédaigné jusqu'ici d'utiliser mes lunettes fumées, mais à partir de ce jour je fus guéri de mon

impudence. Personne cependant ne fut sérieusement touché, car d'énormes cumulo-stratus vinrent bientôt renforcer les légers nuages de tout à l'heure et voiler complètement le ciel.

À l'approche de l'arête de partage, nouveau changement : ce fut une véritable brume qui s'abattit, mais d'une douce transparence bleutée, reflet du ciel, d'une belle pureté dans les sphères plus élevées. Nous montions lentement sur la neige molle, bruissante ; silencieusement aussi, car impressionnés nous étions par cette immensité blanche qui nous enserrait, nous dominait. Des pyramides, des pics barbelés s'estompaient dans le mystère des nuées qui roulaient légères sur les crêtes du Io-Chan.

La descente fut rapide sur des pentes extrêmement déclives. Enfin, à la nuit, nous pouvons atteindre un petit village lolo où les chaumières constituent un abri largement suffisant pour des chemineaux de notre espèce.

Le lendemain, vers midi, nous étions à Yué-Si. Tout était prêt pour l'expédition en pays lolo. Les ballots de pacotille achetés par M. Dessiner contenaient suffisamment d'étoffes bariolées, de turbans, de lacets, de fil et d'aiguilles pour satisfaire le plus difficile de nos guides, convoyeurs et *pao teou*. Seulement, le secret avait-il été gardé ? L'intermédiaire chinois, mauvais sujet, fumeur d'opium, avait-il su tenir sa langue près des affiliés du mandarin ? Ling lui-même, notre introducteur près des Lolos, évitait-il toute parole imprudente ? Certes non : il bavardait comme une pie dans la cour de l'auberge, et sa voix, quand je l'interrogeais, portait beaucoup trop loin à mon gré.

Enfin le convoi s'ébranla pour aller coucher dans un petit village, à la limite même du territoire lolo. Ce village renfermait un poste chinois avec un mandarin militaire.

Grâce à tous les bavards qui nous accompagnent, il connut naturellement tout de suite notre objectif. Il me supplia de ne point



partir : « c'était un mauvais génie qui nous incitait à pareille aventure. »

Le lendemain au petit jour, le convoi s'ébranlait en bon ordre et s'éloignait rapidement.

Ce qui nous arriva ? Le voici relaté dans une note à M. le ministre de l'Instruction publique :

« À la fin de mars, j'ai tenté de pénétrer en pays lolo. L'expédition bien préparée, avec *pao teou* (garants), guide et interprète sûr, pacotille suffisante pour échanges, devait réussir, quand, à 20 kilomètres de notre point de départ, de Yué-Si, nous avons été arrêtés par les autorités chinoises qui, pour cet exploit, ont mobilisé pas moins de 500 hommes, comprenant troupes régulières, garde nationale et clans lolos. Cette scène de l'arrestation a été plutôt comique qu'autre chose, burlesque même par certains côtés. Les arguments persuasifs employés par l'officier pour nous décider à revenir en arrière eussent été des plus curieux, des plus drôles, pour quelqu'un ne connaissant pas le fils de Han. Nous nous lancions dans un pays affreux, sans routes, sans villages, sans auberges (oui, nous serions privés de la fameuse auberge chinoise, célébrée par tous les voyageurs européens !) Nous allions manquer de tout : ni riz, ni porc, ni légumes ! Hélas ! nous allions mourir de faim, sinon de froid, car il y avait aussi de hautes montagnes neigeuses. »

Et assis dans l'herbe au bord du sentier, je riais de bon cœur, répondant à chaque phrase : « Pou iao kin » (cela n'a pas d'importance). À la fin, soldats et officiers émirent un argument qu'ils pensèrent irrésistible.

« Hélas ! nous allions rencontrer d'horribles sauvages, des ogres lolos, qui nous enlèveraient, nous tailleraient en pièces pour nous dévorer. Rien que d'y penser, lui, officier responsable, son cœur saignait. Quel affreux sort nous attendait ! Il fallait revenir et retourner à Yué-Si, où l'on avait préparé une belle pagode ; on

enverrait même du monde à l'avance pour la balayer ! (Les Chinois savent que ce nettoyage est le premier soin de nos domestiques en arrivant dans un local ; c'était une délicate attention de leur part, un moyen de persuasion de plus, pour amener notre retour). »

En riant, plus amusé que jamais, je laissai échapper un nouveau « pou iao kin », qui provoqua <sup>p.165</sup> un long soupir et un geste désespéré de l'officier.

Je savais ce qui m'attendait en pays lolo, y ayant pénétré déjà trois fois en des districts différents. À mon avis, le seul risque sérieux qu'on court est d'être pris dans une vendetta, de se trouver, une nuit, dans un village qu'un clan adverse vient assaillir. Ces attaques entre tribus sont fréquentes, toujours soudaines, sans possibilités de les prévenir. Mais, hors ce cas, si l'on a été prudent, si les négociations avec les clans maîtres de la route ont été sérieusement menées — ce qui était le cas — on a 99 chances sur 100 de passer sans encombre. C'est ainsi qu'agit Mgr de Guébriant, quand il conduisit MM. d'Ollone et de Boyve à travers les Leang-Chan. Il prépara de même, en 1909, mon voyage dans la partie nord de ce massif.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les phrases diverses de cet incident, qui se termina par l'enveloppement, le lendemain au petit matin, du village lolo où nous avons couché. L'officier, vaincu par mon indifférence à tous ses arguments, et déchargé de toute responsabilité par l'arrivée d'un délégué des autorités civiles, nous laissa continuer notre chemin, mais, dans la nuit, des ordres formels vinrent par le télégraphe, de Ning-Yuan-Fou, et sans doute aussi de Tchentou, la capitale. Ce fut ce damné télégraphe qui causa notre perte.

Au petit jour, le lendemain, nous étions complètement cernés par les réguliers, et je dus me résigner à donner le signal du retour à Yué-Si.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Les autorités provinciales, depuis les événements qui suivirent la mort de l'explorateur Brook, massacré dans les Leang-Chan en 1908, interdisent plus que jamais à tout Européen l'accès de cette région. Elles invoquent leur responsabilité, les lourdes indemnités que les gouvernements ne manquent pas d'exiger d'elles, s'il se produit un accident. Elles surveillent plus que jamais la frontière, et il est difficile de passer inaperçu, d'autant plus que la durée des négociations avec les clans lolos et les indiscretions de votre personnel, impossibles à empêcher, donnent tout le temps aux mandarins de prendre leurs précautions.

Mgr de Guébriant me disait récemment que si les Chinois avaient été établis comme maintenant à Kiao-Kio, il n'eût certainement pu s'engager plus avant, exécuter sa traversée.

Rigoureusement, on ne peut nier que les autorités ne soient dans leur droit absolu de nous interdire l'accès d'une région où elles n'ont aucune action et qu'elles considèrent comme réellement dangereuse à traverser. Elle l'est effectivement pour le fils de Han, honni du Lolo, mais non pour l'Européen qui connaît le caractère de ce peuple, sait les fautes à éviter.

Ne pouvant pénétrer à ce moment en pays lolo, je me retournai vers la vallée du Yalong, région en partie inconnue et peuplée de tribus sifans intéressantes.

Il y avait là, au point de vue géographie pure, des sciences naturelles et de l'ethnographie, beaucoup à faire.

C'est dans ce but que je me décidai à rentrer de suite à Ning-Yuan-Fou.

@

## CHAPITRE XVIII

### EUL-SE-ING

La muraille d'Eul-Se-Ing. — La sériculture chinoise. — La *mao tsang in*. — Ver à soie, tonnerre et serpent. — Les *Iu Ki*. — Chinois et agriculture.

@

Les préparatifs furent vite faits et le 18 avril nous étions en route pour la vallée du Yalong ou Kin-Ho, pour Eul-Se-Ing. M. Dessirier descendrait un peu au sud, irait jusqu'à Ta-Ho-Pa, le point du Yalong d'où le capitaine de frégate Audemard lança ses barques pour la descente du fleuve, en compagnie de Mgr de Guébriant et de M. de Polignac. Continuant l'œuvre si bien commencée par ces Français, nous remonterions vers le nord, en faisant le levé du Yalong jusqu'au 30<sup>e</sup> parallèle.

Je gardai avec moi M. Noiret. Pendant que j'étudierai les méthodes sérielles du fils de Han à Eul-Se-Ing, il ferait le tracé de la boucle du Yalong et d'un de ses affluents : le Mou-Ya-Ho.

Le 22 avril, nous franchissions le Yalong et trouvions, au marché d'Eul-Se-Ing, une vieille pagode où il fut commode de s'installer, en raison du séjour assez long que j'allais être obligé d'y faire.

Eul-Se-Ing, en effet, malgré son élévation (2.000 mètres d'altitude), est un centre d'élevage de vers à soie assez important. Il se trouve dans la partie la plus reculée du Kientchang, à la limite orientale des marches thibétaines, sur une haute terrasse dominant le Yalong. Sa situation est des plus pittoresques : la bourgade s'adosse à une formidable muraille de micaschistes, qui n'est autre que la chaîne bordante du fleuve. La crête de cette muraille, effroyablement surplombante, ne s'élève pas à moins de 6.000 pieds au-dessus du village, ainsi que l'a reconnu M. Noiret.

Ce coin perdu, si paisible, m'offrait d'excellentes conditions pour travailler, pour observer à mon aise. À Ning-Yuan-Fou ou Té-Tchang,

c'est-à-dire dans un centre important, j'aurais eu certaines difficultés, que j'avais moins de chance de rencontrer à Eul-Se-Ing. La suspicion que devaient soulever mes enquêtes, mes recherches, n'a pu se faire un jour d'une façon gênante dans ce village de 70 familles. Mais il n'en eût pas été de même dans une ville officielle comme Ning-Yuan-Fou, où nos actes les plus simples sont souvent interprétés de la plus curieuse façon, sans qu'il s'y mêle la moindre parcelle de compréhension des réalités.

La grosse difficulté avec le Chinois est d'être compris par lui, qu'il s'agisse de transactions en général ou de simples études du genre de celles que je poursuis, où il est directement intéressé. Même quand il a compris, il serait téméraire de penser que tout va s'aplanir, qu'il va devenir pour vous un auxiliaire, qu'en un mot toutes les questions soulevées vont être rapidement solutionnées. Son extrême méfiance, faite surtout d'égoïsme et de l'opinion qu'il a de lui et de ses congénères, le conduit à se ressaisir constamment, si je puis m'exprimer ainsi, à reculer de jour en jour sa coopération ou l'exécution de ses engagements. Sa suspicion à l'égard de quelqu'un, qu'il soit Chinois ou Européen, se tient rarement dans les limites raisonnables ; elle est presque toujours agressive, tempérée seulement par la crainte de représailles. Cette attitude négative, qu'on appelle *neutralité*, *indifférence*, que le bon sens devrait souvent lui dicter, il l'ignore totalement, ne sait point s'en servir : c'est dans son caractère de se mêler de tout, de toucher principalement à ce qu'il ne connaît pas, le faussant inconsciemment et comme à plaisir.

Un mois entier je séjournai à Eul-Se-Ing. Avec les visites chez les éleveurs et, dans la pagode, l'examen au microscope des vers à soie, avec la chasse aux plantes et aux insectes, tant de l'air que de l'eau, avec la préparation des collections, les jours passaient rapides dans la solitude de ce village si humble d'apparence, si rapetissé dans la grande ombre de la monstrueuse muraille, mais fier quand même, car il domine le long ruban d'émeraude, le Kin-Ho, le fleuve d'Or.

Le matin, dans la belle lumière des grandes altitudes, le battage des buissons jetait dans le parapluie ou sur le journal étalé par terre, un grand nombre d'insectes de toutes les formes, de toutes les nuances, de toutes les humeurs, mais où celle qualifiée *batailleuse* dominait manifestement.

p.170 La visite des vergers nous permettait de capturer quelquefois un merveilleux diptère qui, sur ses élytres, accumulait, dans une belle harmonie, les couleurs les plus vives, les plus variées, mais surtout des ors, des verts, des rouges aux délicieux reflets.

Une mouche velue au corselet opalescent se voyait fréquemment sur les feuilles de mûriers : c'est une bête dangereuse, fléau des vers à soie, qu'elle tue de curieuse façon. Elle est connue au Japon sous le nom d'*oudji*, ici, de *mao tsang in* (*mao* : poil). D'après ce que j'ai constaté, elle attaque généralement les vers à l'un des flancs, près d'un stigmate, et sa piqûre est décelée par une large ecchymose noirâtre qui se forme au siège de cette piqûre. De douze à vingt-quatre heures après, des *ké ta*, comme disent les Chinois, des boursoflures apparaissent sur le corps du ver : ce sont les larves de la mouche qui font saillie sous la peau ; la mort suit peu d'heures après. La *mao tsang in* ne pique, en somme, le ver à soie que pour déposer ses œufs dans son flanc.

Nous avons aussi, le soir au crépuscule, la chasse à un grand papillon d'une belle élégance dans la moire bleuâtre de ses larges ailes à éperon, un éperon de nuance claire, quelquefois pourpre, tranchant sur la masse sombre des élytres et piqueté de brillants ocelles.

Au crépuscule, le superbe lépidoptère apparaissait de tous côtés, si grand dans l'air qu'on eût dit un petit oiseau. Il volait doucement, majestueusement, venant en droite ligne vers un petit bosquet de chênes. Mais ce qui l'attirait invinciblement, c'était un mimosa en fleurs, *albizzia*, perdu au milieu des chênes. Le majestueux papillon, très rusé, se

perchait généralement très haut. Rarement, il se laissa surprendre sur les basses branches.

Si doux est le climat en avril malgré l'altitude que, dès la première semaine de mai, les vers à soie arrivaient à la fin du troisième âge. Ces espèces sont à trois mues et la « montée » commençait. On sait en quoi consiste la montée : la larve ayant atteint sa maturité se prépare à devenir chrysalide et cherche un endroit pour se fixer. C'est sur la tige d'une plante, la branche d'un arbre qu'elle peut s'établir dans les meilleures conditions. Ici, on étalait sur les corbeilles d'élevage de petits rameaux de chêne et quelquefois des tiges de colza. Rapidement, de fins réseaux de fils soyeux blancs ou jaune orange voilaient gracieusement rameaux et tiges. Bientôt la larve était à l'abri dans une belle coque moelleuse et, en sécurité, poursuivait son évolution, se muait, elle si laide jusqu'ici, en joli papillon.

Parmi les élevages que je suivais jour par jour, se trouvait celui d'une grosse paysanne forte en gueule, qui, à certains moments, me faisait grise mine. Je compris vite que, si elle avait osé, elle m'aurait interdit l'entrée de sa maison. Mais j'étais pour elle trop grand personnage. Sur mon ordre, un de mes domestiques s'enquit discrètement, mais ne put rien apprendre. Ce n'est que beaucoup plus tard, en préparant une collection de reptiles, que je devinai la véritable raison de l'attitude de la paysanne. À ses yeux j'étais un grand coupable. En visitant ses élevages, je pouvais amener un désastre, provoquer un hécatombe de ses vers à soie. Pourquoi ? N'avais-je pas l'étrange habitude de traquer d'immondes bêtes ? Couleuvres, vipères et crapauds inspirent au fils de Han crainte et certain respect superstitieux. Et c'est après avoir manipulé ces horribles choses que souvent j'entraï chez la paysanne. Si encore je m'étais contenté d'examiner les reptiles ou batraciens, mais je les gardais, dans de l'alcool, et des flacons rangés sur l'autel de la pagode frappaient constamment mon regard. J'arrivais donc dans la magnanerie l'œil chargé

des effluves maudits des bêtes maléfiques : ma rétine en était fortement impressionnée. Et je regardais longuement les vers à soie, cherchant les faibles, les malades pour mes examens microscopiques. J'allais causer la perte de toutes les larves saines, car l'œil de celui qui a vu un serpent leur est funeste, les tue rapidement. C'est ainsi que les pauvres gens du Setchouen expliquent fréquemment la mortalité de leurs vers. Ils ne songent jamais à accuser leur propre négligence, leurs imprudences.

Ainsi, ils entassent littéralement les larves sur de grandes nattes ou sur des corbeilles, ne leur donnent souvent qu'une nourriture insuffisante, procèdent sans soins, brutalement, à l'opération du « délitage », négligent, en un mot, toute précaution d'hygiène.

Les maladies des vers à soie sont donc fréquentes et très meurtrières. Mais ce qui apparaîtra vraiment étrange, c'est que personne n'ait jamais songé à ce remède si facile à pareille situation : diminuer le nombre des larves sur les corbeilles, « éclaircir » la masse grouillante, lui donner de l'espace, de l'air. Non aussi, simple conception n'a jamais germé dans le cerveau des éleveurs. On vous demande un *io*, une drogue, qui guérira soudainement les vers à soie ; on vous demande un miracle.

Le fils de Han ignore et méprise toute hygiène, il n'a aucune idée d'une médication rationnelle scientifique ; aussi, dès qu'une endémie sévit en Chine, elle frappe terriblement la population. Quand la fièvre typhoïde se glisse dans une famille, presque tous les membres de la famille succombent : c'est la règle. Destruction par fièvre typhoïde, destruction par flacherie, c'est tout d'un : c'est la rançon de l'ignorance aggravée par l'orgueil.

À quoi attribue-t-on la plupart des maladies dont souffrent les vers à soie ? À certaines causes naturelles sans doute, mais plus nombreuses et plus importantes sont les causes extra-naturelles, nées des concepts superstitieux du fils de Han.

Les vers souffrent bien d'une alimentation défectueuse ou insuffisante,



mais le vrai danger pour eux, c'est la vue d'un serpent ou d'un homme qui s'est trouvé en présence d'un serpent (*kien-pou-téchée* : la vue d'un serpent lui est intolérable), d'un lézard, d'un cadavre humain (*kien-pouté-se-jen*), ou seulement d'un passant qui a été en présence d'un cadavre. Un grand danger aussi pour le ver est d'entendre rouler le tonnerre, de voir briller les éclairs ; malheurs sur lui et sur sa descendance, s'il arrive jamais à perpétuer sa race. Malheur encore si une femme enceinte, ou ayant simplement ses règles, lui apporte la feuille de mûrier.

C'est ainsi que s'expliquent les phénomènes de contagion par hérédité. Il y a aussi les *iu-ki*, odeurs pestilentielles mal définies, d'origine plus ou moins surnaturelle, effluves dangereux, destructrices de la vitalité des vers. L'Européen les sent partout, lui, ces odeurs : ce sont celles de la maison, d'une malpropreté rare, celles du « puits du ciel », cour centrale en contre-bas des pièces, où se jettent tous les débris de la cuisine, où fermentent toutes sortes de déchets, au bord duquel se dressent les seaux à vidange humaine. Il y a les odeurs de l'unique rue du petit village, celles des immondices, eaux croupissantes où se vautrent les porcs. Il y a celles des seaux point étanches qui sèment sur la voie de l'engrais humain. Il y a, ... mais je n'en finirais pas.

Pour combattre les *iu-ki*, il y a bien des pratiques superstitieuses, mais aussi certains moyens naturels plus efficaces. Ainsi, on brûle dans la maison des copeaux ou des rameaux de *pé-hsiang-chou*, cyprès odorant qui pousse dans la haute montagne. On fait aussi flamber dans un bol du *pé-la-tsieou*, eau-de-vie où de la cire blanche végétale a été dissoute. On chasse ainsi les *iu-ki* et on agit par la fumée sur les <sup>p.175</sup> mouches (*musca domestica*) qui foisonnent dans ces lieux mal tenus.

L'emploi du *pé-hsiang-chou* a un certain côté religieux : c'est le bois précieux qu'on brûle devant les divinités, devant les poussahs dont on a lieu de redouter la colère, devant les esprits générateurs de *iu-ki*. On voit que l'action du Chinois brûlant du bois de cyprès est assez complexe :

comme dans tous ses actes, il s'y mêle quelque chose de superstitieux. Ce ne serait pas le connaître que de penser qu'ici son but est simplement de faire ce que nous appelons de la « désinfection ». *Pi-iu-ki*, détourner les mauvaises odeurs, ou plutôt, mieux traduire, détourner les influences néfastes, commander aux serpents, aux rats de ne point se montrer, supplier le tonnerre de ne point rouler, l'éclair de ne point luire dans la nuit : voilà les moyens de garantir la santé du ver à soie, de le conduire sans dommage au pied du rameau de chêne. Et si un petit coléoptère gris, dont j'ignore le nom scientifique, vient à paraître parmi les branchages, a l'air de s'y complaire, tout va pour le mieux : le coconnage s'achèvera sans encombre.

Il devient inutile d'ajouter que, dans la prévention des maladies du ver à soie, c'est la superstition qui joue le grand rôle prophylactique : ces quelques exemples le prouvent suffisamment.

Eul-Se-Ing, en dehors de ses vergers de mûriers et cudranias (un arbre dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie durant le premier âge), a quelques arbres fruitiers, pêchers et cerisiers surtout. Les cerises, toutes petites, sont un peu sures, mais, cuites dans du jus de canne, elles fournissent une excellente confiture. Toutefois, le meilleur fruit de ces montagnes au printemps est une framboise sauvage de couleur jaune pâle, qu'on peut récolter sur tous les talus. Les framboisiers sont, d'ailleurs, très communs dans tout le Setchouen occidental, entre 2.000 et 3.500 mètres d'altitude, et les espèces en sont nombreuses.

On observe aussi dans ces districts beaucoup d'églantiers, dont l'un, au fruit gros comme une petite pomme, est utilisé pour la fabrication d'une liqueur très prisée par les Chinois. Cet églantier rappelle de très près *Rosa microphylla*, rosier à feuilles très menues.

À côté des églantiers, dans toute la campagne, en mai, des pivoines sauvages à fleur jaune se dressent sur les gazons.

On remarque très peu d'arbres autour d'Eul-Se-Ing. Toutes les rives du Yalong, occupées par le Chinois, ont été soigneusement déboisées pour la culture des céréales. On a même, suivant l'habitude, si bien détruit toute végétation spontanée que les pluies violentes d'été ont jeté au Yalong presque tout l'humus des pentes. Aussi, maigres à l'extrême sont les récoltes de blé et d'orge que je vis sur pied dans mes promenades.

Étrange ce peuple qui, partout où il va, partout où il colonise, *crée l'infécondité, fait le désert*. Son empire est celui où tous les fléaux font rage : sécheresses, inondations, famines, épidémies, dans une navrante extension. Ce sont deux millions d'âmes qui, au Kiang-Sou, au Gan-Houi, ces trois dernières années ont disparu dans les plus abominables souffrances, celles de la faim. Et qui a porté secours, sauvé un million d'existences ? Des Barbares étrangers, Européens et Américains, qui ont accumulé souscriptions sur souscriptions, ont envoyé dans la malheureuse province des milliers de tonnes de riz et de farine. Savez-vous aussi comment les mandarins expliquaient au peuple l'arrivée mille fois bénie de ces substantielles denrées ? C'était le tribut qui venait, le tribut que l'étranger doit être fier de payer au fils du Ciel ! Oui, redevance, tribut, cet apport de la charité sans bornes de la grande race blanche au cerveau lumineux et créateur, brutale quelquefois dans ses conquêtes, les irrésistibles manifestations de son admirable vitalité, mais au cœur compatissant, à la main largement ouverte pour toutes les infortunes.

Famines, épidémies continuelles dans le vieil empire... Est-ce la faute du Destin, de la Fatalité ? Certes oui, se hâtera de vous dire le fils de Han. Son troublant orgueil, la haute, extravagante idée qu'il a de son intelligence, de ses capacités, l'aveuglent, lui masquent ses plus grossières erreurs. Qu'on en juge par un exemple typique !

C'est sa conception de l'agriculture, conception que les pires catastrophes n'ont jamais troublée, entamée, si stupéfiant est son degré d'immobilisme, de cristallisation. Depuis de longs siècles, la grande

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

nourricière du genre humain ne se présente pour lui, ne s'objective que sous la forme *culture* proprement dite, culture des céréales, légumineuses, et culture dite « maraîchère ».

Il ignore presque cette branche si importante de l'exploitation du sol qu'est l'élevage, cette branche dont l'apport est décisif dans l'alimentation d'un peuple, supplée souvent, complète toujours nécessairement, ce grand facteur nutritif qu'est la céréale. Mais je développerai ailleurs cette très importante question, avec ses conséquences.



**5. Sifans (soumis aux Chinois) de la vallée du Ngan-Ning.**

@

## DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

### EXPLORATION DANS LA VALLÉE DU YALONG OU KIN-HO (FLEUVE D'OR)

Territoire tabou. — Sentes chinoises. — Le magnolia. — Le passage du Yalong. — Les *missi dominici* du Bouddha vivant. — Le pont rompu.

@

Pendant mon séjour forcé à Eul-Se-Ing, mais si intéressant, je dus me préoccuper de préparer notre exploitation du Yalong, de rassembler surtout des renseignements sur les différentes routes. En comparant ces renseignements, quelquefois contradictoires, je réussis à me faire une idée assez exacte du parcours à effectuer et des principaux gîtes d'étape. Mais ce que je ne pus obtenir des Chinois, ce fut une description quelque peu précise du pays à explorer, de sa configuration dans ses grandes lignes. Le fils de Han ne sait pas analyser ses perceptions, se trouve, par conséquent, incapable de généraliser, de vous présenter un ensemble de ce qu'il a vu. Et il ne s'agit <sup>p.180</sup> pas ici du coolie, qui, naturellement, a pour souci principal le caractère accidenté ou non de la route, mais bien du marchand, homme éduqué, qui n'a d'autre occupation que de regarder autour de lui. Il s' imagine avoir tout dit quand il vous a signalé des *kao-chan* (hautes montagnes) et des *ka* ou *kou*, ravins, vallées profondes, cañons. Il est resté si indifférent aux aspects divers du paysage, quelque frappants qu'ils soient, comme, dans le cas présent, le massif si sauvage, si grandiose enclavant le Yalong, que sa description, trop brève à votre sens, sera pour vous un sujet de constantes surprises. Par contre, vous apprendrez avec beaucoup de détails que le pays est froid, oh ! terriblement froid, qu'on souffre beaucoup, que la nourriture est détestable : plus de bon riz, plus de porc, rien que de la farine d'orge et...du lait, du beurre, quelles horreurs <sup>1</sup> !

---

<sup>1</sup> Allusion au dégoût que le fils de Han éprouve pour le lait et ses dérivés.

"Les habitants de ces montagnes sont des Barbares, des gens stupides et grossiers, sans foi ni loi ; qui portent les cheveux en désordre, ne les rasent point par devant, ne les rassemblent pas en arrière en une longue tresse.

Le marchand ajoutera :

« C'est une dure nécessité d'avoir à trafiquer avec pareils gens, mais le commerce est le commerce. Le musc et certaines médecines ne sauraient être rencontrés ailleurs.

Vers le 5 mai, soit quelques jours avant notre départ pour Mao-Kou-Tchang et la route du Nord, une escouade de soldats apparut brusquement à Eul-Se-Ing, avec un *oui-iuen* (mandarin délégué) envoyé par le préfet de Ning-Yuan. Le *oui-iuen* demanda tout de suite à me voir : ce que je refusai. Il me fit alors savoir par une lettre que le préfet, soucieux de ma sécurité, l'envoyait pour veiller sur ma précieuse personne, la protéger. Je devinai tout de suite ce que signifiait ce palabre : les autorités avaient eu vent de mon projet d'exploration dans le bassin du Yalong et voulaient à tout prix en empêcher l'exécution. Ce territoire était déclaré *tabou* par elles ; aucun Européen ne devait y pénétrer, aller examiner d'un peu près l'œuvre de colonisation chinoise inaugurée par Tchao-Eul-Fong. Pour les Chinois, c'était la seule question qui pouvait m'intéresser, le seul mobile qui m'actionnait ; les études géographiques, scientifiques n'étaient pour moi, croyaient-ils, qu'un prétexte. Lorsque je me mettrais en branle pour Mao-Kou-Tchang, on menacerait les coolies des plus durs châtiments, et si, malgré ces moyens indirects, je réussissais à me mettre en route, on emploierait la force comme en pays lolo.

La situation s'annonçait sérieuse et je ne vis qu'un moyen de m'en sortir : raconter et faire raconter partout que mon intention était de prolonger mon séjour à Eul-Se-Ing bien au-delà de la saison des vers à soie, et que je renonçais à m'en aller au nord, en raison des

renseignements obtenus, des difficultés de toute sorte à résoudre.

Le *oui-ïuen* resta trois jours dans le village, n'osant retourner à Ning-Yuan-Fou sans m'avoir vu et *supplié*, selon la formule, de songer à ma précieuse existence, de ne l'exposer à aucun risque, même le plus léger. Comme il insistait, je lui fis dire que je ne comprenais point les inquiétudes du préfet à mon égard, que je vivais dans le district le plus paisible de la région et le plus agréable aussi. Je me plaisais à Eul-Se-Ing : l'étude de l'élevage des vers à soie y était des plus attractives. Je me garderais bien désormais d'aller me perdre dans les montagnes sauvages qui se cachent derrière la colossale muraille du village, si rébarbative, si dure à franchir. « Qu'il s'en retourne à Ning-Yuan-Fou le cœur léger, se hâte de rassurer son préfet ! » Comme il était au courant de mes allées et venues, que ses renseignements concordaient avec mes dires, que, d'autre part, il s'ennuyait dans cette petite localité du Yalong sans ressources et sans distractions, il repartit avec son escouade, mais bredouille. D'ailleurs, les habitants, inquiets de la présence de ces soldats, gent pillarde par excellence, ennuyés aussi de la présence d'un mandarin, toujours fâcheuse, onéreuse, s'employèrent de leur mieux à le rassurer, à confirmer mes dires.

Le 18 mai, nous pouvions donc, M. Noiret et moi, quitter tranquillement Eul-Se-Ing avec un convoi bien organisé d'une vingtaine de porteurs. M. Dessirier, qui était venu me surprendre, un jour, agréablement, dans ma pagode en remontant la vallée du Yalong de Ta-Lo-Ho-Pa et de Lo-Ko-Ti, devait nous retrouver à Ou-La-Ki, dans la vallée du Chèe-Pi-Ho. C'est le rendez-vous que je lui avais fixé après l'achèvement de son exploration du Yalong, en amont de sa bouche.

La fameuse muraille franchie, dans une partie à versants relativement doux, nous arrivons à Kié-Sing, village sifan dominant le Kin-Ho (Yalong), la branche ascendante de sa boucle vers le nord. Le col franchi, nous trouvons une pente excessivement déclive avec cailloutis, dangereuse



pour les animaux. Je recommandai au mafou qui conduisait mon cheval — une belle bête de couleur noire — d'atteler à sa queue un coolie : c'était le moyen qu'il fallait employer sur les grandes pentes dans ce pays tourmenté pour prévenir les conséquences d'une glissade, la culbute de l'animal dans un ravin.

Je marchai en avant, en quête de plantes nouvelles, quand soudain j'entends des cris et un grand bruit sourd. Je me retourne et aperçois mon cheval qui roulait sur la pente, rebondissait d'arbre en arbre, arrêté un moment par un gros tronc, puis roulait à nouveau dans ses mouvements spasmodiques pour se dégager. Il s'arrêta enfin en travers de deux arbres très rapprochés. Mafous et coolies descendirent sur la pente et réussirent à le hisser, à le ramener sur le sentier. La pauvre bête vomissait du sang par la bouche, les naseaux et boitait de trois pieds. La sellerie, à mon grand étonnement, avait peu souffert.

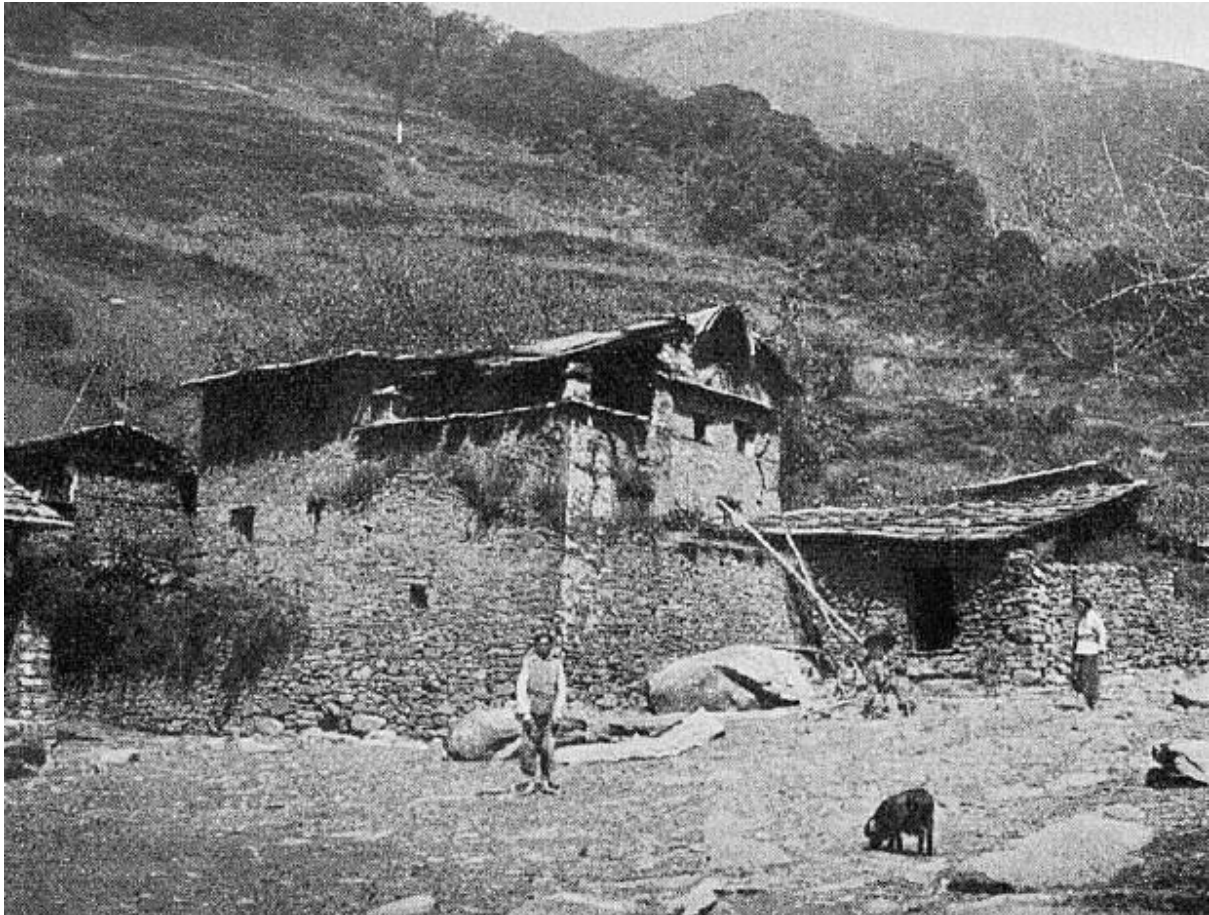
Avec combien de peine l'animal se traîna sur une distance de quatre kilomètres environ, pour atteindre le village de Kié-Sing. Là, je l'abandonnai au chef de clan, ne pensant plus le revoir. Aussi grande fut ma surprise, deux mois après, de recevoir un message verbal de ce chef, m'apprenant que mon cheval était en bonne santé, que je pouvais l'envoyer chercher. Il revint très amaigri, mais guéri. Je pus le monter bientôt comme par le passé. Il fut enlevé avec mon convoi, le 25 octobre à Houang-Choui-Tang, puis restitué, et, à mon retour à Yatcheou, je l'offris au père Cire, qui m'avait rendu tant de services.

Avant d'atteindre Kié-Sing, je trouvai, dans une brèche qu'empruntait le sentier, une cassure fantastique de la montagne qui formait le plus étroit boyau encore rencontré, je trouvai le plus beau spécimen de magnolia qu'on puisse admirer. La fleur était d'un blanc nacré délicieux et la feuille régulièrement elliptique, d'un beau vert sombre. Je ne l'ai jamais revu ailleurs.

À Kié-Sing, je fus frappé par la beauté de certains Sifans : ils étaient

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

du plus pur type caucasique, d'une finesse de traits rare, avec peau blanche, seulement brunie par l'air vif des montagnes.



**6. Demeure sifan.**

Leur village, exposé comme tant d'autres aux attaques des clans voisins, avait, comme moyen de veille et de refuge, une tour, un tronc de pyramide quadrangulaire haut de 15 mètres environ. Ces tours, tout à fait caractéristiques du milieu, s'aperçoivent de très loin, signalant toute agglomération.

Le Yalong fut franchi sur une petite barque. Le fleuve était large et le courant si rapide que le passeur préféra embarquer les chevaux un à un p.185 plutôt que de les faire traverser à la nage, à la remorque.

La descente de Kié-Sing au bord du Yalong se fit sur une pente si raide que c'est le miracle qu'aucune bête ne roulât à des centaines de mètres plus bas dans le gouffre du fleuve. La différence de niveau entre Kié-Sing

et le bord du thalweg était supérieure à 3.000 pieds ! Les mafous, constamment surveillés, prirent soin d'atteler un coolie à la queue de leur cheval : c'est pourquoi il n'y eut pas d'accident.

En ce qui nous concernait, les plus grandes précautions durent être prises pour ne pas glisser sur la dangereuse pente.

Il y a encore quelques familles chinoises dans cette partie de la vallée du Yalong, aussi sur les rives de l'affluent Chèe-Pi-Ho. Ils servent d'intermédiaires aux trafiquants, cultivent d'étroits lopins de terre et font l'élevage des vers à soie.

Le convoi trouva un gîte à Ien-Tai-Poutze, village sifan. Il était encombré de lamas voyageurs, de ces *missi dominici* qui, une fois au moins chaque année, visitent le moindre groupement sifan ou thibétain. Leur visite n'est rien moins que désirée par les villages. Ils prélèvent une large dîme sur les troupeaux, sur les champs, sur tous les produits, grugent ces malheureux Sifans de toute façon imaginable. Et qui mieux est, sans vergogne s'attribuent, le temps de leur passage, les femmes et les filles de leurs ouailles sans défense.

Dans la soirée, pendant que j'examinais les abords du village, je vis un lama ventru lutiner, avec la plus belle impudeur, à la vue de tout le monde, une grande jeune fille qui n'osait se dérober à l'attaque à fond du trop ardent prêtre de Bouddha.

Il y avait des cas de variole dans le village ; je dus prendre certaines précautions pour empêcher nos coolies de passer la nuit dans une maison contaminée.

Le lendemain matin, nous nous dirigeons vers Mao-Kou-Tchang, bien qu'un Chinois, qui avait brusquement surgi à Ien-Tai-Poutze, m'affirmât que le pont permettant de franchir le Chèe-Pi-Ho avait été emporté par les eaux.

Ce Chinois, qui se dit marchand et veut comme nous monter à Gho-

Rou et de là à Ta-Tsien-Lou, insiste tellement pour que je renonce à mon projet, qu'il me devient suspect. Je ne suis pas loin de le considérer comme un agent du préfet, un espion venu pour entraver de quelque façon notre voyage.

Nous verrons bien si le pont est rompu : je décide de partir à l'heure habituelle.

Nous arrivons dans l'après-midi dans un village sifan dominant Mao-Kou-Tchang et le Chè-Pi-Ho. Il n'y a plus de doute à avoir : le pont de bois est rompu. Mais sont-ce vraiment les eaux qui l'ont démoli, comme on prétend ? L'époque des crues est encore éloignée ; aussi y a-t-il tout lieu de penser que la main de l'homme n'est pas étrangère à cette démolition. Je le crois d'autant plus que mes jumelles me permettent de reconnaître que le pont de fortune habituel en cordes, ou plutôt en bambous tressés, est aussi rompu. Il ne pouvait y avoir là simple hasard, coïncidence fortuite. Je fis venir le chef de clan et lui ordonnai séance tenante de rétablir en vingt-quatre heures le pont de bambou rompu pour des raisons qu'il ne pouvait ignorer.

Le pauvre homme eut un air très embarrassé, s'excusa du sérieux ennui qu'il nous causait, mais déclara dans la soirée, après maints échappatoires, qu'il lui était impossible de faire en moins de huit à dix jours la réparation demandée. Objurgations, promesses, menaces même, pour la forme, rien n'y fit : les Chinois de Mao-Kou-Tchang avaient dû l'effrayer à un degré tel qu'il n'osait bouger, nous rendre service malgré le désir véritable qu'il en eût. Nous passons la nuit dans sa maison et, après une dernière tentative, au petit matin, près du chef sifan, je me résigne à retourner à Ien-Tai-Poutze, après lui avoir confié une lettre pour M. Dessirier. Ne pouvant me résigner à remettre indéfiniment le levé de la vallée du Chè-Pi-Ho, je chargeai le lieutenant, qui se trouvait probablement à Ou-La-Ki, de descendre la vallée jusqu'à Mao-Kou-Tchang, au lieu de rester à nous attendre au rendez-vous. C'était pour lui

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

un supplément de travail assez ardu, mais il l'accepta avec empressement et le mena vite à bonne fin. La liaison de nos itinéraires put donc se faire sans la moindre interruption.

@

## CHAPITRE II

### DE MAO-KOU-TCHANG À KIANG-LANG

La route du nord-ouest. — La grève des coolies. — Le Yalong. — Le négrito. — Les manitoutous. — Kiang-Lang et ses maisons.

@

Durant le trajet de retour à Ien-Tai-Poutze, je cherchai en vain à rejoindre mon marchand : il avait brusquement disparu. Il m'avait vaguement parlé d'une autre route pour atteindre Gho-Rou, mais j'acquis bientôt la certitude qu'il n'avait pris d'autre chemin que celui du chef-lieu de préfecture. Je n'eus plus de doute que j'avais eu affaire à un agent du yamen préfectoral, qui avait donné l'ordre de rompre les ponts pour nous obliger à renoncer à notre voyage dans le bassin du Yalong. N'ayant pu nous empêcher de partir d'Eul-Se-Ing, les autorités, surprises et dépitées, ne virent d'autre solution à leur embarras que la suppression des moyens de passage à Mao-Kou-Tchang. Après l'équipée sans résultat, la déconvenue du *oui-iuen*, le préfet hésita à recommencer pareille expérience.

Un agent secret, le prétendu marchand, fut donc placé dans les environs d'Eul-Se-Ing, avec mission d'agir comme il le fit lorsqu'il se fut assuré que nous prenions bien la route du Chè-Pi-Ho.

Ne pouvant remonter la vallée du Chè-Pi-Ho, atteindre Gho-Rou par Ou-La-Ki, je cherchai une route à l'ouest de cette vallée, à travers le massif séparant le Yalong de son affluent. Mais il n'existait aucune sente vers le nord : la partie orientale du massif très élevé est complètement inhabitée de façon permanente. Elle n'est fréquentée que l'été, deux mois durant, par des bergers.

Heureusement, à Ien-Tai-Poutze, je rencontrai un métis sino-sifan qui m'apprit qu'il existait une route dans le Nord-Ouest, qui nous permettait d'atteindre, par un détour, notre objectif Gho-Rou. Il me cita des noms de

localités, Kiang-Lang, Lo-To, Kwei-Ling, Sa-Gha-Rong, noms précieux qui constituaient des repères sûrs. Je voulus l'emmener comme guide, mais il s'excusa à la chinoise, un peu aussi à l'européenne, si l'on envisage surtout le militaire, en se déclarant malade : il connaissait le trajet, le caractère tourmenté de la région. La corvée serait rude. Sa paresse fut plus forte que son amour de l'argent.

Je décide aussitôt de prendre cette route, cette sente perdue à laquelle les mandarins n'avaient pas songé, ne pouvant croire, avec leur mentalité, que nous serions heureux de nous y lancer, à défaut de la voie du Chèe-Pi-Ho.

La première étape fut courte, agrémentée de lourdes ondées, et faillit être la dernière dans cette nouvelle direction : nos coolies avaient décidé de faire grève, de me contraindre ainsi à renoncer à mon projet. La nouvelle route les effrayait. Je <sup>p.190</sup> tiens à relater cet incident, car il définit admirablement le Chinois.

Au départ matinal pour Kiang-Lang, je remarquai qu'aucun porteur ne venait à l'heure habituelle chercher literie, caisses et le reste. J'interrogeai : il me fut répondu qu'ils préparaient un repas avant de lever le camp. Une heure passa. Je commençai à me préoccuper de pareil retard : l'étape à couvrir était longue. Je sortis avec M. Noiret et me dirigeai vers la maison où étaient rassemblés les vingt coolies. Tcheou, le chef boy, garçon énergique, faisait le *kuen*, exhortait ces gens depuis une demi-heure à charger leur fardeau. Pas un n'avait bougé : c'était la grève des bras croisés au bord du Yalong. Parmi ces coolies, il y avait naturellement un meneur, je le découvris tout de suite. J'avais remarqué depuis le départ de Kié-Sing un grand gaillard d'âge mûr, grand discoureur, mais toujours le dernier sur le chemin, bien que vigoureux. De Mao-Kou-Tchang à Ien-Tai-Poutze, il provoqua un tel retard du convoi que

j'abordai moi-même le *hantze* <sup>1</sup> et lui reprochai sa lenteur. Il me répondit par une phrase qu'on peut traduire par *qui va piano va sano*, s'empresant d'ajouter toutefois qu'il allait marcher plus vite. Car le Chinois ne se permet d'être franchement insolent que quand il est sûr de l'impunité absolue. Je lui recommandai d'être plus diligent désormais et n'insistai pas davantage, ignorant le mauvais esprit de cet individu. Il pensa être resté maître du terrain et me le faisait bien voir ce matin, au départ pour Kiang-Lang. Car, sitôt dans le refuge des coolies, je me rendis tout de suite compte que le meneur n'était autre que le *hantze*. Il était vautre devant un feu de belles bûches, au milieu d'une rangée de porteurs, et ricanait aux objurgations de Tcheou. Quand j'entrai, il baissa la tête et se mit à regarder le feu. Les coolies, surpris comme lui par notre arrivée et tout penauds, commencèrent à s'écarter du foyer, sauf trois ou quatre.

J'ordonne au *hantze* de se lever immédiatement et reprendre sa charge. Il ne bouge pas, mais regarde plus fixement le feu. J'ordonne à nouveau, plus impérieusement. Il s'agite, mais ne se lève pas.

— C'est bien, je vais t'aider, lui dis-je.

Et, d'un geste brusque, je lui passai les mains sous les épaules. M. Noiret fit de même pour un autre coolie, qui devait être le lieutenant du *hantze*. Piteusement alors, lâchement, ils cédèrent sur l'instant, ayant eu peur. Une volonté s'affirmait devant eux, nette, inébranlable, et tout de suite ils s'inclinaient sans un geste, une parole, sans la plus vague apparence de résistance, ne cherchant même point à sauver la face. Brusquement dociles, d'une docilité d'esclaves, *hantze* et coolies s'en allèrent silencieusement vers leur charge et bientôt cheminèrent tête basse, vaincus pour longtemps.

Et ce qui m'étonna le moins, ce fut dans la suite chaque jour, de voir à la tête du convoi, le premier au départ, le premier à l'arrivée, le *hantze*

---

<sup>1</sup> Se dit en Chine d'un solide gaillard.



lui-même. Et il encourageait les autres sur le sentier !

Cet incident explique sans autres commentaires que la moindre marque d'hésitation, de faiblesse nous aurait perdus, aurait fait échouer une exploration du plus haut intérêt. Il explique aussi que les voyageurs ignorant la mentalité du Chinois en passent souvent par ses fantaisies, ne prennent d'autres routes que celles fixées à l'avance par les coolies ou l'interprète.

Le sentier qui mène à Kiang-Lang côtoie le Yalong dans une de ses parties les plus majestueuses. À la hauteur même de Kié-Sing, commence, vers l'aval, un imposant canon, dont les murailles à pic donnent le vertige. Ces murailles sont formées tantôt d'élégants micaschistes argentés ou mordorés, tantôt de masses de cipolin, d'un marbre véritable, blanc ou gris bleuté. Les eaux vertes et limpides du grand fleuve coulent rapides à leur pied et, grondantes, blanchies d'écume, franchissent en tourbillon les seuils très nombreux qui encombrant le lit. La rive droite, presque entièrement occupée par les Sifans, est encore quelque peu boisée. Autour des villages aux solides maisons de pierre, s'observent des arbres fruitiers : noyers, cerisiers, pruniers et cognassiers. Aussi, de superbes haies d'églantiers. Dans un de ces villages embellis de verdure, j'aperçus, en passant, un type d'humanité qui me fit écarquiller les yeux d'aise : il était de petite taille, avec des traits grossiers presque simiesques et surtout il portait un abondante chevelure crépue. Je me rapprochai vivement pour le mieux détailler et... le photographe, mais, d'un bond, il disparut derrière un énorme tas de bûches et se cacha si bien qu'il fut impossible de le retrouver. J'eus peine à m'en consoler : je venais d'entrevoir là un type humain que j'avais déjà rencontré, des plus intéressants, mais qui pour la première fois m'apparaissait dans sa pureté requise. Je le trouvai heureusement plus loin, au cœur même du massif, et dirai qui il est.

C'est aux approches de ce village que j'observai aussi, pour la

première fois, ces amas de pierres appelés *manitoutou*, pyramides basses, tétraogonales, à base de rectangle allongé, dont le grand côté atteint de 2,50 m à 3 mètres et le petit de 1,50 m à 2 mètres. Elles sont hautes de 2 à 3 mètres. Ces pyramides lamaïstes, cultuelles, sont quelquefois isolées, mais le plus souvent groupées par 4, 5 et 6, et même davantage, jalonnant la voie d'accès aux villages. Quand elles atteignent de grandes dimensions et forment des groupes importants, elles constituent alors d'étranges alignements non sans beauté, non sans grandeur, au milieu de cette nature sauvage, tourmentée.

Je remarquai encore pour la première fois, dans tous les petits thalwegs descendant au Yalong, des barrages en pierres intelligemment construits de distance en distance, qui me rappelaient tout à fait ceux qu'on trouve établis dans les Alpes, pour briser la violence des eaux sauvages. Habilement, le Sifan mettait en pratique le meilleur moyen de sauvegarder l'humus de ses champs, de le maintenir sur ces pentes abruptes.

Les céréales cultivées dans ce district sont le maïs, l'orge et l'avoine, le maïs surtout. Toutes les familles possèdent aussi des troupeaux de bœufs, moutons et chèvres. Les chevaux, ânes et mulets, s'élèvent partout en nombre appréciable.

Kiang-Lang, qui signifie *avoine*, en langue sifan, est un gracieux village perché à flanc de montagne, à un kilomètre du fleuve d'Or. Certaines maisons montraient de jolies sculptures autour des portes et des fenêtres, aussi des peintures sur planchette et sur pierres, sur dalles micaschisteuses qui se fixent généralement au-dessus de l'entrée principale. Il y a, en outre, des niches pour icônes, des représentations de la Vierge bouddhique.

À l'intérieur de ces maisons, la pièce consacrée aux divinités, le sanctuaire en un mot, laisse voir de belles boiseries, des panneaux de chêne artistement fouillés, de grands bahuts où l'on serre les objets du

culte, aussi les livres sacrés. Ces derniers, cependant, sont le plus souvent rangés dans de vastes armoires qui recouvrent entièrement les murs de la pièce. Sur des étagères sont alignés des quantités de bols en cuivre, tous remplis d'eau bénite. Cette eau est renouvelée, ici, une fois par an seulement, lors du passage des lamas voyageurs, des envoyés du grand pontife bouddhiste, dieu vivant.

Je viens de faire allusion aux livres sacrés : ils ne sont pas reliés à notre façon mais réunis en fascicules entre de lourdes planchettes qui les compriment ; les planchettes, elles, sont <sup>p.195</sup> maintenues par une forte lanière de cuir. C'était aussi du cuir fort beau que les feuillets des livres sacrés ; rares se trouvaient ceux en papier. Certains de ces livres étaient ornés de curieux dessins, toujours religieux, naturellement. Je désirais vivement en acquérir quelques exemplaires, mais toutes mes offres furent repoussées par crainte des lamas.

La plus franche hospitalité nous fut offerte par les braves gens de Kiang-Lang. L'étalage de la plus belle maison nous fut abandonné. Jamais en Chine nous n'avons rencontré d'aussi confortables demeures, aux épais murs de pierre, garantissant bien du froid et des vents très violents soufflant tout l'hiver dans ces hautes vallées. Le Chinois, établi sur l'autre rive, ne se construit que des maisons de planches ou de torchis, sans étage, d'aspect misérable, si on les compare surtout aux imposantes maisons sifans. Le *grand civilisé*, comme il a soin de se qualifier lui-même, apparaît ici très inférieur à celui qu'il traite de barbare (Sifan veut dire en chinois *Barbare de l'Ouest*).

Le chef de ce clan de Kiang-Lang nous offrit des guides, quelques porteurs supplémentaires et des animaux : c'étaient les *ou-lags*, cette organisation officielle thibétaine qui veut que chaque village sur une ligne d'étapes fournisse aux fonctionnaires et aux voyageurs de marque les moyens matériels pour atteindre sans encombre leur destination.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Les bêtes furent utilisées pour le transport de sacs de maïs destinés à l'alimentation des coolies pendant quatre jours.

Au moment du départ, il y eut une répétition de la scène que j'ai racontée lors de la traversée du Io-Chan. Une jeune femme vint se plaindre qu'on lui avait dérobé la pelisse en peau de mouton de son mari. Les coolies sont réunis et le voleur tout de suite reconnu. Tcheou lui arrache sa veste et trouve sur sa peau le vêtement réclamé. D'autres menus larcins furent certainement commis, que les Sifans, trop bons, négligèrent de me signaler. Le Chinois pauvre et incorrigible : partout où il va, il éprouve le besoin de faire main basse sur l'objet de sa convenance, et, seule, la crainte d'un châtement immédiat peut l'empêcher de céder à cette coupable manie. Le coolie qui venait de commettre le vol d'une pelisse à Kiang-Lang était le dernier qui aurait dû se laisser aller à commettre pareille vilénie. Mais les meilleurs, ceux d'apparence les plus honnêtes, résistent rarement à la tentation.

@

## CHAPITRE III

### DE KIANG-LANG À LO-TO

Les moulins à prières. — La chaîne Pa-Ké-Jé. —  
Sifans et Lolos. — La conquête chinoise. — Ses erreurs. —  
La glorieuse forêt. — Les suceuses de sang. — Les *ma kis*.

@

Dans la fraîcheur d'un délicieux matin, à l'heure où le soleil, globe d'or en fusion, émergeait doucement des pics, se posait un moment sur l'arête d'une cime, le convoi s'ébranla, commençant l'ascension de la chaîne Pa-Ké-Jé.

La pente est assez dure, mais la montagne s'embellit bientôt de si frais gazons et d'une si riche végétation arborescente, qu'on se sent tout réconforté de fouler pareil sol. On éprouve aussi une secrète satisfaction de se dire que jamais homme de notre race n'a cheminé sur cette sente, nul Européen n'a froissé de ses semelles ces graminées, n'a contemplé ces chênes de la forêt, ces puissants conifères.

Nous passons près d'une lamaserie importante abritée par des aulnes, où je vis pour la première fois d'énormes cylindres, des tambours mus à la main, sur lesquels étaient enroulées de grandes lamelles du cuir gris sale, où se distinguaient de nombreux caractères écrits. C'étaient des moulins à prières. Ces pieux moulins étaient enfermés dans un élégant pavillon au toit en forme de dôme élancé, couronné par une grosse pierre blanche plus ou moins sphérique, qui était du marbre. La même pierre se vit tout le long du voyage, sur le sommet des pyramides sacrées, des *manitoutou* dont j'ai parlé. À défaut de marbre, les lamas utilisent un morceau de quartz de couleur claire. Des filons de cette roche se trouvent fréquemment dans les masses schisteuses métamorphosées de ces montagnes, tandis que les lentilles de cipolin ne se rencontrent généralement qu'à de longs intervalles.

Un grand vieillard de type aryen nous salua au passage. Une femme, aussi chenue, mais d'un type tout différent, mongol au dernier chef, cessa de tourner un moulin à prières pour assister au défilé du convoi. J'ai vu ces *vierges* dans toutes les lamaseries. Je me suis informé de leur rôle spécial près des sanctuaires : je n'ai jamais obtenu comme réponse que de malicieux sourires.

À mesure que nous nous élevons, la pente devient de plus en plus raide. Sur la sente, nos pieds émiettent des lamelles de micaschistes fortement imprégnés de sels cuivreux, et nous avons peine quelquefois à nous frayer un passage au milieu des rhododendrons, des genévriers et des groseilliers sauvages.

Vers 4.000 mètres, nous atteignons le col, à midi. Des nuées, qui dans la matinée, avaient roulé sur les pentes et les cimes, avaient fini par crouler dans les fonds de vallée, et le soleil, dans sa divine splendeur, fécondait de sa lumière, de sa tiédeur, la prairie alpine, tonifiait ses gazons menus, ses orgueilleux rhododendrons.

La chaîne Pa-Ké-Jé se déployait à ce moment, nue de tout voile, même neigeux. Elle rayonnait de beauté, de sérénité dans le calme de l'heure présente, sous la voûte d'azur sans tache.

Les coolies, les bêtes lézardaient sur l'herbe courte des grandes altitudes, mordaient avidement dans des galettes de maïs, ou tondaient fleurs et graminées.

Mon guide se régale de feuilles d'amarante, que son épouse lui a soigneusement remises le matin. Ce légume, de saveur parfumée, fort désagréable à l'Européen, est très estimé des Sifans et des Chinois qui vivent dans la montagne, à des altitudes moyennes, permettant à l'amarante de se développer dans de bonnes conditions. Cette plante peut réussir jusqu'à 3.000 mètres, mais c'est principalement entre 2.000 et 2 500 qu'elle donne le meilleur rendement. La graine est aussi appréciée et se mange comme du millet.

Quelques kilomètres de descente à travers des bosquets de chênes et de sapins nous conduisent à Si-Tsang-K'éou, misérable petit village lolo d'un frappant contraste avec les belles agglomérations sifans. Incontestablement, existent des affinités de races entre ces deux groupements, mais comment expliquer que les uns, les Sifans, apparaissent si grands, si puissants dans ce milieu, et les autres les Lolos, si petits, si humbles, si primitifs par les <sup>p.200</sup> manifestations de leur existence matérielle. Ces derniers sont-ils simplement des parents pauvres qu'on a reniés, oubliés ? Ou sont-ils des vaincus, des esclaves libérés, ayant un jour secoué le joug du conquérant, occupé les îlots, les maigres surfaces qu'ils exploitent à l'heure présente ? Jusqu'ici, nul document, nul renseignement ne permet de trancher cette question. Mais le Lolo n'a point fait que se libérer : il faut reconnaître à l'heure actuelle que le véritable dominateur de ces glorieuses montagnes n'est plus le Sifan, mais bien le Lolo, de plus en plus. Celui d'apparence si chétive, si mal venu socialement, se débattant encore dans les balbutiements de l'enfance, en tant que peuple, est, dans la réalité, le fort, le puissant. Sa poussée est farouche, irrésistible ; il refoule, conquiert, perche de plus en plus loin vers le nord, vers l'ouest, ses misérables huttes de bambou grêle.

Comment expliquer cette anomalie politique ? On trouve une explication simple, en réfléchissant que le sauvage peut lutter victorieusement contre le civilisé, que le Sifan en décadence subit peu à peu la loi d'airain, cède devant le primitif, plus sain que lui physiquement et moralement.

Cette hypothèse répond à la réalité : le Sifan est en décadence véritable, se meurt lentement, d'infécondité, mais aussi de l'utilisation défectueuse de sa progéniture. Il se meurt de l'exagération des principes sociaux qui le régissent, principes trop exclusivement religieux, qui tendent de plus en plus à transformer le Thibet en un vaste couvent, une immense lamaserie. La majorité des enfants mâles d'une famille sont

voués au culte, disparaissent comme générateurs. Il y a bien l'institution de la polygamie, mais elle ne suffit pas à rétablir la balance des naissances. Seule une révolution, un changement radical du régime théocratique actuel, peut sauver le Sifan, le Thibétain, d'une situation menaçante pour l'avenir prochain de sa race.

Le Sifan lui-même, quelque faibles, quelque isolés que soient ses groupements comparés à ceux du Thibétain, proprement dit, se rend pleinement compte du danger actuel pour sa vitalité. Il souffre tellement de cette tyrannie religieuse s'exerçant sous toutes les formes avec les plus coupables excès quelquefois, ainsi que j'en citais un exemple typique à Ien-Tai-Poutze, que non seulement il accepta la venue des Chinois avec Tchao-Eul-Fong, mais la favorisa secrètement autant qu'il put. Les fils de Han furent même considérés pendant quelque temps comme des libérateurs véritables, et il ne fallut rien moins que toutes leurs fautes, en particulier celle de la déposition des principaux roitelets et chefs de tribus sifans, pour arrêter ce mouvement si favorable à une conquête définitive par les Chinois.

Depuis, les erreurs politiques et l'incapacité des successeurs de Tchao-Eul-Fong, aggravées par les excès de leurs soldats, ont tout compromis, soulevé le Thibet tout entier.

Grave avait été la mesure de déposition des roitelets, mais non moins irritante pour un peuple aussi religieux a été le pillage récent des lamaseries par les troupes chinoises, la violation des sanctuaires, le vol des objets du culte. La responsabilité de pareils actes, avec leurs conséquences actuelles : la révolte, l'offensive thibétaine, semble devoir retomber tout entière sur l'officier, sur le commandant en chef, Yuinn toutou. Il est cependant juste de lui accorder les circonstances atténuantes, car ses soldats sont généralement si indisciplinés, si facilement prêts à la rébellion que l'officier ne saurait efficacement exercer son autorité. Quoi qu'il en soit, les marches thibétaines sont à



reconquérir ; tous les territoires occupés avec tant de peine par les vieilles troupes de Tchao-Eul-Fong sont retombés entre les mains des roitelets déposés. Et le Setchouen est bien incapable, d'ici longtemps, d'un effort aussi considérable que celui de reprendre le Thibet oriental, d'autant plus que l'habitant s'est ressaisi, vient de reconnaître que les troupes chinoises sont beaucoup moins redoutables qu'il ne l'avait cru.

Il est aussi mieux armé maintenant, possède des fusils à tir rapide, dont beaucoup lui ont été vendus par ses adversaires, les soldats de Yuinn.

Aussi, ces derniers mois, ne s'est-il pas contenté de se défendre ; il a attaqué. Ce merveilleux cavalier, ce bon tireur, envoûté d'abord par Tchao-Eul-Fong, n'a plus peur. Si le Chinois vient à la rescousse, il l'attendra aux abords de ces passes, à 5.000 mètres d'altitude, où une poignée d'hommes arrête une armée ; il le guettera dans ces canons, sur ces sentes où quelques guerriers disperseront, annihilent le plus puissant convoi.

Plus simplement encore, le Thibétain, le Sifan peuvent paralyser à fond leurs ennemis en chassant du voisinage des villes, des campements chinois, toute bête de transport, tout cheval ou yack. Privées de ces animaux, les troupes de Yuinn mourront de faim, si elles ne se retirent en hâte vers le Tong-Ho.

De Si-Tsang-K'eu, le hameau lolo, on est obligé de gagner Lo-To, le seul village sur ce nouveau parcours. La montagne, depuis le col du Pa-Ké-Jé, devient d'une extraordinaire beauté, d'un grandiose dans sa sauvagerie, que rien jusqu'ici n'avait égalé. Ce sont des chaînes successives, abruptes presque comme des murailles, séparées l'une de l'autre par des ravins, des précipices véritables, au fond desquels il faut descendre à travers une végétation très dense.

La végétation, c'est le grand charme de ce massif : elle est d'une gaieté, d'une exubérance, mais en même temps d'une majesté sur les

cimes, qui vous causent une joie, un frisson d'admiration. Il y a là tant de vie, tant de beauté, tant de puissance cachée, que vous restez figé sur la sente, pétrifié en une ardente contemplation. Les grands arbres, les essences diverses s'étagent suivant l'altitude, leur résistance au froid, forment de gigantesques gradins de verdure différemment nuancés. Il y a dans le bas, vers 3.000 mètres, le vert tendre des chênes, des frênes, des bouleaux ; puis, plus haut, le vert sombre des mélèzes, des sapins, des tsugas ; et plus haut encore, le vert lustré miroitant des rhododendrons. Quelle douceur et quelle splendeur !

Au col de Lèe-Ka (3.700 mètres), je m'arrêtai pour mes observations, mais sitôt qu'elles furent achevées, je me mis à jouir pleinement du charme intense, inoubliable de ce coin de montagne. Le soleil baignait de ses chauds effluves la superbe masse verte, intensifiait de ses rayons la délicatesse, la variété des nuances, réveillait dans les fourrés les humbles arbustes, les plantes qu'ombragent, qu'anémient les géants feuillus. Tous les désirs, toutes les ardeurs, toutes les sèves de la forêt montaient vers l'astre, le glorifiaient dans leur immense gratitude. Sur des fleurs roses, des fleurs mauves de rhododendrons, sur des sauges à la grande corolle jaune pâle, des essaims de frelons, d'insectes de toute espèce se gorgent de sucs, chantent les joies des abondantes, des savoureuses cueillettes. Seuls, des taons de grande taille, jamais encore vus à pareille altitude, dédaignent les fleurs pour se jeter sur nos animaux, voire sur les gens. Je réussis à en capturer deux sur les jambes de mon guide lolo. Ils piquent cruellement, sont redoutés des indigènes. C'est sans doute une espèce nouvelle ; malheureusement, les spécimens rapportés de Lèe-Ka ont été perdus le 25 octobre, avec tant d'autres précieuses collections.

La découverte de ces taons me rappelle celle de curieuses sangsues rencontrées au col de Kié-Sing, par 3 500 mètres d'altitude.

Mon attention fut attirée sur leur présence par <sup>p.205</sup> l'attitude de mon petit chien rouge que je vis plusieurs fois de suite se frotter vivement le

museau sur les rochers. Deux minces filets de sang coulent lentement de ses narines. Très étonné, je l'appelle et reconnais, à moitié enfouies dans son museau, de grosses sangsues rouge sale à vergetures blanchâtres. C'est la première fois que je voyais ces affreuses bêtes. Mais d'où provenaient-elles exactement ? Des buissons, des feuilles ? Mais la végétation très pauvre, le sol aride, ne rappelaient en rien la jungle tiède et pénétrée d'humidité, l'habitat favori des hirudinées rencontrées jusque-là dans mes voyages, à une altitude bien inférieure.

Sur les rochers, tout d'un coup, au bord même du sentier, j'aperçois les horribles bêtes. Fixées solidement par la ventouse caudale, elles battent l'air de mouvements saccadés extrêmement rapides. Elles apparaissent singulièrement avides, féroces. Dans leur grande taille, leurs vergetures, leur vélocité du petit fouet vivant qui cingle l'air, guettant une victime, ces sangsues sont non seulement hideuses, répugnantes, mais inspirent une sorte d'effroi. Les mules, les chevaux, déjà assaillis, frissonnent sous les cruelles morsures ; les mafous, les coolies font des bonds désordonnés, s'affolent d'une crainte véritable. On se montre du doigt, sur les lichens tapissant les rochers, les grappes livides de suceuses de sang si ardentes, aux ondulations, aux contractions furieuses, parce que vaines, les victimes averties se tenant hors de portée.

Pendant que les mafous rompaient par le milieu les vilaines bêtes collées aux jambes, aux flancs de leurs animaux, je débarrassai avec beaucoup de peine mon petit chien de celles qui s'étaient glissées dans ses narines : je dus les sectionner aux ciseaux en plusieurs segments pour les faire lâcher prise.

Les buveuses de sang vivent autour des rochers au bord des sentes, guettant les bêtes de somme qui passent. Mais ce qui semble bien extraordinaire, c'est que je ne les ai plus observées nulle part, à la même altitude et dans le même milieu. L'habitat de ces sangsues apparaît donc très localisé.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

La forêt de Lèe-ka est peuplée de grands animaux. En dehors des ours, la bête qui y vit en plus grand nombre est « l'âne des rochers ». Il ressemble assez à un âne comme taille et aspect général, mais appartient à la famille des cervidés. Il est très rusé, fort agile, amoureux des escarpements, des pics les plus ardues. Le soir au crépuscule, il descend dans la profondeur des bois, et c'est là qu'on peut le surprendre après quelques heures de nuit, ou encore de grand matin avant l'aurore. Mon guide me fit voir de nombreuses traces de son sabot dans l'humus de la forêt.

Plus tard, dans l'après-midi, dans un bosquet de superbes mélèzes, j'entends un grand bruit et voit s'envoler de superbes oiseaux blancs, des *ma kis*, sans doute ; des faisans des neiges. Nous devions en retrouver en nombre considérable en pénétrant plus avant dans le massif.

Nous descendons, le col de Lèe-Ka franchi, vers une jolie vallée, et le soir nous arrivons à Lo-To (2.700 mètres), petit village sifan aux belles maisons à étage, dressées sur une terrasse de la vallée. J'ai raconté la surprise qui nous y attendait : la difficulté de trouver un logement où ne sévissait pas la variole.

@

## CHAPITRE IV

### DE LO-TO À KANRE-GHI

Nos *ou-lags*. — Hutte de berger. — Le lait, ce breuvage de barbare. — Le malin Ling. — Kwei-Lèe, l'oasis tibétaine. — Le thé de la prairie alpine.

@

Le lendemain matin, nous partions comme d'habitude après avoir changé d'*ou-lag*. Deux femmes, cette fois, nous accompagnaient, et ce furent elles que le chef de clan chargea des plus lourds fardeaux. Elles étaient vêtues de robes de laine de la couleur de la bure. La robe superficielle, fendue de haut en bas sur les deux côtés, ressemblait à un long tablier double. La coiffure était un large feutre gris qui les abritait assez bien de la pluie. Ces femmes étaient très gaies, paraissaient jouir du meilleur caractère. Quand l'un de nous prononçait un des mots sifans appris le long de la route, elles riaient de bon cœur.

Les hommes, chaussés de leurs bottes de cuir sans talon, coiffés d'un turban et abrités de la pluie par une large pèlerine noire, cheminaient lentement, poussant devant eux les animaux.

Nous traversions souvent des terrasses basses d'une terre noire très riche où croissait un vigoureux gazon. Une petite hutte en branches de sapin équarries et d'épaisses mottes de fiente éparses indiquaient des pâturages très fréquentés par les bœufs et les yacks. Dans ces huttes, se trouvaient des ustensiles de cuisine, marmites, cuillers, pots, baquets, corbeilles, ces dernières pour passer le fromage, égoutter le petit-lait. Marmites et cuillers étaient en cuivre clair, de la couleur du laiton.

Des vêtements, surtout des pelisses en peau de chèvre ou de mouton, étaient jetés pêle-mêle dans les coins. Il s'y trouvait aussi une belle pèlerine en poils de yack, de ce tissu tout à fait remarquable, très souple, qu'aucune pluie ne saurait traverser, et presque inusable. Un des domestiques voulut s'en emparer, prétextant qu'il la paierait au premier

berger qu'on rencontrerait. C'était une plaisanterie, un engagement à la chinoise. D'ailleurs, l'abus de confiance, sinon le vol, existerait de fait. J'essayai de lui faire comprendre le vilain côté de son acte. Il remit la pèlerine en place, uniquement parce qu'il n'osait passer outre à mon intervention. Tous les coolies, de leur côté, jetaient des regards d'envie sur les pelisses, sur les ustensiles et s'en allèrent en marmottant des paroles que je devinais sans peine. Quelle tentation pour eux ! S'ils ne m'avaient connu, ils auraient mis au pillage la cabane. L'un d'eux avait furtivement cherché de ces petits sacs de farine de blé, ou d'orge surtout, dont les pasteurs sifans ont toujours une réserve, mais il n'en découvrit aucun. D'un air narquois, je lui montrai du beurre dans une corbeille et de gros fromages blancs sphériques rangés sur une claie au-dessus du <sup>p.210</sup> foyer. Il fit la grimace et se sauva tout penaud. Le beurre, le fromage, le lait, quels aliments abominables ! Je me moquais de lui, un fils de Han, en l'invitant à y goûter. S'il n'avait craint de m'offusquer, il eût craché de dégoût, comme il le fait sur le chien, cette bête méprisée de lui, lorsqu'elle se permet d'aboyer dans ses jambes.

Depuis le matin, il pleuvait en averses presque continues, et l'un de mes domestiques, Ling, un brave garçon très dévoué mais quelque peu nigaud, avait sorti d'un étui un large parapluie, chinois par le manche et l'étoffe, européen par la monture. À aucun prix, il ne l'aurait fermé un moment, même aux passages difficiles d'un torrent, sur les troncs d'arbres passerelles. Devant la pluie, le Chinois est d'une pusillanimité sans égale.

Je venais de franchir à nouveau le torrent, quand des rires bruyants me signalèrent quelque incident drôle. Je me retourne et aperçois Ling, le grand Ling, empêtré dans ses longs vêtements ouatés, baignant jusqu'au ventre dans l'onde glacée et dressant toujours au-dessus de sa tête son inséparable parapluie. Le brave garçon, avec sa face de vieille femme ridée, était d'un comique tel, prenant son bain de siège, que je fus pris du

fou rire. Mais pas pour longtemps. En effet, M. Noiret me signale aussitôt que mon appareil photographique, porté par Ling, a dû tremper dans l'eau. Naturellement, Ling se garde bien de me le dire. Un Chinois cache généralement une faute, quelque intérêt souvent qu'il ait à la confesser. Ling ne voulait pas être une exception.

Je m'empare vivement de mon appareil : le sac était plein d'eau et la chambre noire à moitié remplie. Je l'égoutte du mieux possible et le remets à Ling après l'avoir sermonné une fois de plus, mais si inutilement ! Et savez-vous ce que j'entendis un moment après ? Ling expliquait à mon mafou que ce trempage de l'appareil signifiait peu de chose en somme : il s'y connaissait, lui, en ayant vu tant d'autres. Quelques secondes de présentation de la chambre noire devant un grand feu et tout le malheur serait réparé. Pourquoi tant de hâte à la vider d'eau ; cette eau serait bien sortie d'elle-même. Voilà pourquoi il s'était abstenu de me signaler le trempage du sac. « M. Noiret avait eu bien besoin de lui faire perdre la face ! »

Oui, jusqu'à l'étape, soit une heure durant, la chambre noire avec les engrenages de l'obturateur, tout son organisme délicat aurait baigné dans l'eau ; et il aurait suffi au malin Ling d'une rapide exposition à un grand feu pour remettre tout en état.

J'appelai le dévoué serviteur et lui déclarai que je ne pouvais plus le garder, que je le renverrais à la première occasion. Et je m'en allai, à pas comptés, sous la pluie, au milieu des genévriers et des rhododendrons, je m'en allai sur une pente rude vers Kwei-Lèe, perché là-bas devant moi sur un fier éperon.

Je pensais à ce que je venais de dire à Ling, à la menace de renvoi. Et je sentais toute l'inanité de cette menace : pourquoi le renvoyer ? Par qui le remplacerais-je ? Je ne pouvais que me rappeler le dicton du cheval borgne, encore plus vrai en Chine qu'en ce pays.

Kwei-Lèe, est un tout petit hameau situé à 3.400 mètres d'altitude, sur

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

un très haut éperon dominant la vallée de Lo-To. Aucune agglomération humaine ne jouit d'un plus splendide isolement, au milieu d'une plus sauvage, plus grandiose nature.



**7. Pasteurs de Kwei Lèe (marches tibétaines).**

Kwei-Lèe, enveloppé de forêts, ne s'adosse-t-il pas à l'ouest à la puissante chaîne Nho-Gho-Djoua, ne s'abrite-t-il pas, au nord, à l'ombre du gigantesque Tsié-Lié-Tchang-Gho, formidable pyramide enserrée de pics à l'infini, qui se dresse dans le ciel à 18.000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Kwei-Lèe, protégé des grands froids par ses puissants tuteurs, est une charmante oasis dans la montagne tibétaine. Elle est entourée de champs fertiles où poussent de l'orge et un blé spécial à long épi fort grêle, dont j'ai rapporté des spécimens au Muséum. Mais les familles de ce hameau ne s'en livrent pas moins à l'élevage : celui de chevaux,



moutons et yacks.

J'observai un seul arbre fruitier cultivé : un sorbier en pleine floraison à ce moment (quatrième semaine de mai), à la fleur délicatement parfumée.

Au-dessus des champs d'orge, voletaient des bandes nombreuses de pigeons sauvages, volatile excessivement répandu dans la vallée du Yalong, en amont d'Eul-Se-Ing. Ce que je ne vis pas ici, c'est le grand aigle blanc du Yalong, de si puissante envergure, roi des canons où gronde le beau fleuve émeraude toujours ourlé d'écume.

Je voulais gagner Gho-Rou par le col du Tsié-Lé-Tchang-Gho, mais le chef du village nous fit remarquer que les masses de neige étaient encore trop épaisses, qu'il était inutile de tenter le passage d'ici quinze jours au moins. Il fallut se rabattre sur la chaîne du Nho-Gho-Djoua, beaucoup moins élevée, dont le col fut franchi à l'altitude de 4.150 mètres seulement.

Le chef du village, qui nous avait offert sa propre maison, se montra d'une extrême complaisance, qui s'accusa surtout après que je lui eus fait cadeau de six plaques photographiques avariées : celles qui avaient pris un bain dans la rivière de Lo-To. Ces lamelles de verre rose tendre firent la joie de toute la famille. On se les repassa mille et mille fois, et je suis certain qu'elles sont conservées depuis comme de précieux objets.

De Kweu-Lèe, nous ne sommes qu'à deux étapes de Mé-Té-Rong, un gros village sifan, au bord même du Yalong, lieu de passage des caravanes qui viennent de l'ouest et du sud-ouest, du territoire de Mou-Li ou des lamas jaunes, et encore du Yunnan.

La chaîne du Nho-Gho-Djoua fut franchie sans encombre. Il y avait encore près de deux pieds de neige au col, mais il suffit de décharger les animaux et de faire du portage direct sur une distance de 500 mètres au plus, pour éviter tout risque d'enlèvement des bêtes.

Les palefreniers sifans, très prudents, s'engagent les premiers dans la

neige et arrivent vite à repérer la direction exacte du sentier. Les animaux suivent, accentuent la piste. C'est ensuite le tour des porteurs. Dans ces conditions, aucun accident n'est possible.

Aux abords du col, la végétation arborescente avait disparu ou plutôt n'a jamais dû exister. Les roches métamorphiques des premières pentes couvertes de forêts sont remplacées ou plutôt transpercées, débordées dans les hauts par des porphyrites ou des andésites très compactes où la végétation mord difficilement.

On y voyait cependant des primevères et des calthas, surtout des primevères mauve pâle, dont le centre béant de la corolle frangé de noir simulait d'un peu loin une prunelle, la prunelle d'un œil très doux, qui nous suivait, sympathique, dans notre montée lente sur la roche dure, compacte.

Nos Chinois, gens pratiques, ne virent pas les primevères, mais quelques-uns d'entre eux, chercheurs de *ios* (médecine), familiers par conséquent des grandes altitudes, reconnurent au col même, sur les blocs émiettés de porphyrite, le *chan tch'a*, ou thé de la montagne. C'est un gracieux lichen en filaments longs et étroits, d'une blancheur éclatante, celle des neiges qui le couvent une grande partie de l'année. Il fournit, paraît-il, une boisson lénifiante, calmante, de <sup>p.215</sup> haute vertu me déclara un coolie qui d'une main preste, tondait la surface des rochers. Il en remplit un petit sac, qui lui rapporterait de nombreuses sapèques, prétendait-il.

Je serais bien étonné que nos droguistes aient jamais expérimenté les effets du *chan tch'a*.

La descente de la chaîne se fit d'abord sur une pente très déclive, au milieu d'éboulis de roches volcaniques, dont l'une résonnait comme un phonolithe : elle en avait, d'ailleurs, toute l'apparence. Puis, je reconnus de belles masses de granit où la végétation, d'abord maigre, devint bientôt

exubérante, sitôt que l'altitude s'abaissa au-dessous de 4.000 mètres. Ce furent les sapins qui, suivant l'habitude, se montrèrent les premiers, puis les mélèzes, les chênes et enfin les bouleaux. On cheminait dans une merveilleuse forêt, mais trop silencieuse. Sa beauté muette impressionnait : on eût voulu des chants d'oiseaux, même des cris de bêtes.

Il est vrai de dire que le passage de l'homme dans ces solitudes, en longues théories, effraye tout ce qui est vivant. C'était aussi le milieu du jour, l'heure des somnolences, des engourdissements : la forêt se livrait à la sieste.

Aux approches de Kanré-Ghi, le lieu d'étape, se montrent quelques clairières, de délicieuses clairières, du gazon le plus tendre, le plus moelleux, ombragé par d'élégants arbustes, de petits rhododendrons mauves, joie des yeux. Quelle paix, quelle sérénité dans ces clairières, ces gais *jardins* de la puissante, de l'austère forêt !

@

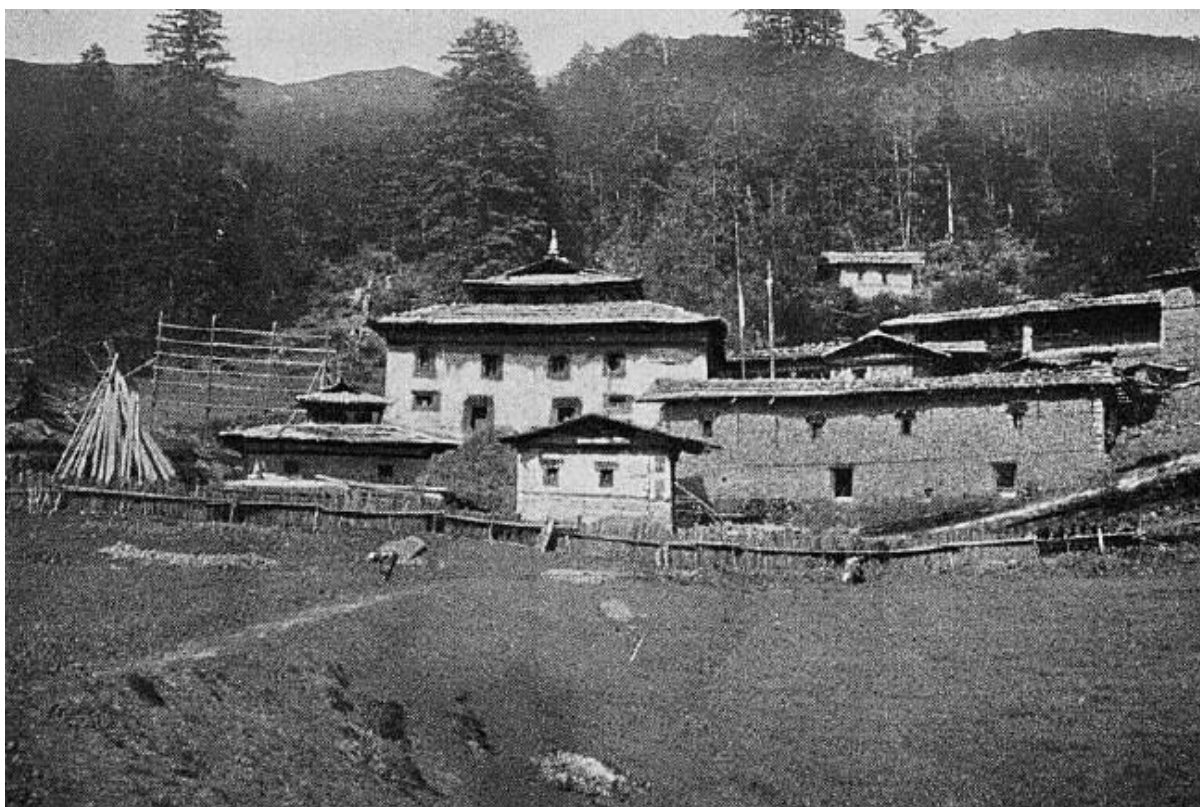
## CHAPITRE V

### DE KANRÉ-GHI À PONG-MOU-TCHONG

La nature et sa reproduction. — Métérong. — Une scène bien chinoise. — Le passage du Wa-Dzang-Gho. — Pauvres diables ! — La lamaserie de Mong-Tong. — Le métis sino-sifan.

@

Kanré-Ghi, ou Ka-Ladze pour les Chinois, n'est pas un hameau, mais une petite lamaserie à 3.800 mètres d'altitude, où s'arrêtent d'habitude les caravanes venant des bords du Yalong.



**8. Lamaserie de Kanré-Ghi, à 3.800 m. La forêt de conifères.**

Comme on peut en juger par la photographie ci-incluse, c'est un des sites le plus pittoresque, le plus original qu'on puisse rêver. La sévère élégance architecturale de la lamaserie est singulièrement rehaussée par le cadre de splendide végétation, par l'imposante silhouette des sapins argentés qui la dominant de si haut.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Pareils tableaux se fixent mieux dans la mémoire que toutes les peintures de nos paysagistes, même les plus réalistes, les plus près de la nature. Après avoir contemplé ceux-là, s'en être imprégné, on éprouve plus d'indifférence, dédain pour celles-ci. Rendent-elles vraiment l'intensité de charme, de beauté, de grandeur de ces paysages. Si oui, je ne m'en suis jamais aperçu. Je n'ai jamais pu vibrer que devant la nature.

De Kanré-Ghi à Métérong, la distance est fort courte, 10 kilomètres au plus, mais la montagne est si tourmentée, les rampes si dures, qu'il faut une journée entière de marche presque ininterrompue pour atteindre la rive du Yalong.



**9. Métérong (bord du Yalong) avec sa tour de veille et ses beaux peupliers noyers dans le fond.**

Métérong est à la cote 2.260 : nous étions donc descendus de près de 2.000 mètres depuis le col du No-Gho-Djoua. À vol d'oiseau, la distance n'est guère supérieure à 6 kilomètres.

Métérong est un village ou plutôt un groupement de deux villages

sifans situés sur une terrasse alluvionnaire dominant de 110 mètres le thalweg du Kin-Ho. On y compte 40 familles au plus. Mais dans les environs, sur les deux rives, en amont surtout, on observe un assez grand nombre de hameaux remarquables par leurs maisons en pierre à étages.

Par la structure massive de leurs murailles percées seulement d'étroites lucarnes, ces habitations donnent l'impression de véritables petits blockhaus. Elles sont entourées de champs bien cultivés en céréales. Au moment de notre passage, fin mai, on récoltait blé et orge, un blé non barbu. Cette récolte achevée, on laboure immédiatement pour semer du maïs et des flageolets.

Malgré l'altitude, la température est élevée dans cette vallée du Yalong si profondément encaissée. Le 27 mai, j'enregistrai 21° centigrades à 9 heures du soir, dans l'intérieur du village de Métérong ; et le 28, à 6 heures du matin, 14,7°. Aussi le Sifan, à cette altitude dépassant 2.000 mètres, est-il assuré d'obtenir facilement deux récoltes par an. Le riz lui-même réussit, le riz rouge, mais ce montagnard ne s'en soucie guère : il préfère son blé ou son orge.

Le village de Métérong est entouré de beaux noyers et de hauts peupliers. Je n'ai vu d'autre arbre fruitier qu'un cerisier sauvage, très abondant partout jusqu'à l'altitude de 3.000 mètres.

Quelques mûriers se reconnaissent dans les champs, et l'élevage des vers à soie se poursuit jusqu'ici. C'est une famille de métis chinois qui a introduit cet élevage. Elle n'a pas eu d'imitateurs parmi les Sifans.

La petite terrasse de Métérong a 4 kilomètres environ de longueur sur 500 mètres de plus grande largeur, soit une surface de 20 hectares environ. Dans la vallée si étroite du Yalong, faite d'une succession de gorges, c'est une surface considérable que je n'ai rencontrée ailleurs. La terrasse de Baurong, au nord, est beaucoup moins étendue et plus irrégulière.

Le chef de ce clan de Métérong, un beau vieillard, nous fit une réception solennelle, patriarcale. Il nous joignit, avec une suite, à une certaine distance du village, et au moment où j'arrivai près de lui, il mit un genou en terre et me tendit une coupe de vin de riz. Il se déclarait mon féal, mettait à ma disposition tout ce qu'il possédait.

Le même cérémonial eut lieu à l'entrée de M. Noiret au village.

Les braves Sifans nous offrirent de la farine de froment, nous apportèrent d'excellent lait et du beurre très rance. Le chef invita notre personnel et tous les coolies à un banquet où il y eut du porc, cette viande si chère au fils de Han. Il leur fit aussi verser d'abondantes rasades d'eau-de-vie chinoise.

Sitôt repus, tous nos domestiques et porteurs se mirent à leur distraction favorite, au jeu, cette passion du Chinois. Une querelle éclata bientôt dans la forme que j'ai toujours vue : elle mérite d'être décrite en tant que caractéristique mentale.

Pendant que nous dînions, des cris éclatent, puis c'est un vacarme infernal : vingt individus, domestiques et coolies, gesticulent, braillent et se bousculent pour arriver vers nous. L'un deux, mauvais sujet, bien connu par moi, arrive en tête. Il hurle une seconde, pousse ensuite des gémissements, se risque même à laisser échapper des larmes. Il saigne d'une petite écorchure au front ; aussi défait-il sa natte, ramène ses cheveux sur sa face, ses épaules. Les gouttes de sang qui coulent, il les a, d'un doigt preste, étalées un peu partout sur son visage ; il veut nous personnifier la douleur.

J'interroge. Il s'est disputé avec Tcheou, le chef boy, avec lequel il jouait. Il a insulté celui-ci qui, touché dans sa dignité, s'est empressé de le rosser, lui coolie. Il vient me demander justice. Et les larmes plus abondantes se mêlent aux gouttes de sang ; inconsciemment, devant nous tous, il se barbouille la figure du mélange. J'ai beaucoup de peine à garder mon sérieux et reprochant à Tcheou son acte brutal, je déclare au

coolie qu'ayant été le provocateur, s'étant montré insolent publiquement, p.220 sa réclamation bruyante ne mérite pas considération.

Ce jugement sommaire provoque l'effet prévu. Les hurlements reprennent de plus belle, les larmes coulent à flots cette fois : il y a le geste de s'arracher la tignasse.

— Et ma blessure, clame-t-il, ce sang qui coule ?

— Ce n'est rien, dis-je tranquillement, demain tout cela sera guéri. Va dormir, ce n'est rien.

— Ce n'est rien, se mit-il à sangloter,

et d'un geste tragique, il prenait à témoin le village, le ciel étoilé. « Ce n'est rien ! » Il allait avoir une attaque de nerfs ; il trépignait hystériquement. Je dis de l'emmener, et il disparut.

C'était une scène à *la chinoise*, scène toute *féminine*. Bruyante, théâtrale, rapidement insupportable à l'Européen, que pareille comédie irrite, rendrait peut-être injuste en d'autres circonstances.

La leçon fut dure, mais bonne pour le coolie. Et quel mal il eut pour retrouver sa face devant ses camarades narquois. Quelle vexation aussi d'avoir raté des effets qu'il avait crus irrésistibles !

De Métérong (28 mai), nous faisons du nord pour gagner Baurong, mais les chaînes encaissantes du fleuve sont si abruptes qu'il faut renoncer à suivre la vallée, qu'il faut franchir à nouveau deux fois le Nho-Gho-Djoua et gagner ainsi en amont.

Ce fut une rude étape que celle qui nous conduisit à Mong-Tong. Partis au petit jour, on n'y arriva qu'à la nuit, malgré la longueur du jour à cette époque. M. Dessirier, qui nous précéda de quelques jours, fut moins heureux que nous. Surpris par les ténèbres, il dut camper au voisinage du col Oua-Dzang-Gho et souffrit cruellement du froid. Ce col est plus élevé que celui du Nho-Gho-Djoua : il atteint 4.500 mètres. Toute la montée est ardue, la première partie surtout, dans la pierraille, les cailloux de



porphyrite coupante. La forêt de conifères et de cupulifères, qui a poussé sur de la granulite, est moins dense qu'au Lèe-Ka, en raison des coupes qu'y font les nombreux riverains du Yalong.

La végétation arborescente existe au delà de 4.000 mètres, représentée par des sapins.

L'ascension finale du Oua-Dzang-Gho fut pénible, douloureuse pour nos porteurs. Le mal de montagne faillit les terrasser sur la dernière rampe. Certains montraient un visage et des extrémités violets : symptôme d'asphyxie inquiétant. Aucun cependant n'avait d'hémorragie nasale ni auriculaire. Ils faiblissaient cependant si rapidement que je décidai de rester en arrière, avec M. Noiret pour les surveiller. Si nous avions franchi le col, les abandonnant en arrière, plusieurs certainement se seraient aussitôt laissé tomber, tels des bêtes fourbues, sur le sentier caillouteux, n'auraient plus eu le courage de se relever. Ils seraient vite morts de froid dans la nuit, surtout avec le commencement d'asphyxie dont ils souffraient.

Nous passons donc à l'arrière. Les pauvres diables nous regardent faire, se résignent, tendent leurs muscles pour le dernier effort. Le col est plus près que nous n'osions l'espérer : une série de rafales de neige cinglantes, glaciales, nous le cachent depuis une demi-heure, contribuent à augmenter la dépression physique et morale de nos hommes.

Les genévriers deviennent de plus en plus rares, se rarifient de plus en plus, rampent sur la pierraille : c'est le col, c'est enfin lui ! La dernière rafale vient de passer filant vers le Yalong : c'est la fin des misères des pauvres coolies.

Il faut quand même se hâter de descendre : Mong-Tong est encore loin, à 8 kilomètres au moins, et il est près de 5 heures du soir. Il faut se hâter de descendre ; ce sera l'atténuation, puis la disparition du mal de montagne.

Mong-Tong n'est encore qu'une lamaserie, mais riche, possédant de grands troupeaux de yacks. La chapelle qu'on offre pour la nuit est vaste mais presque nue, dépouillée de tous ses dieux, de ses autels, de ses icônes : on est en train de repeindre les murailles. Il y fait froid, très froid ; aussi, seul, un grand brasier réussit-il à nous réchauffer. Mais dans notre ardeur à l'entretenir, nous sommes sur le point d'incendier notre chapelle-abri. Heureusement, je suis retenu assez tard par des plantes à classer, dont une délicieuse saxifrage rose, des roches à étiqueter, à localiser. Je ne suis pas encore endormi, quand une âcre odeur de résine en fusion me signale le danger : un pilier fait du tronc d'un sapin, flambe sournoisement. Je l'arrosai copieusement : nous pouvions dormir en paix.

Trois étapes nous séparaient encore de Baurong. La première était facile, mais la dernière m'était annoncée comme fort rude, en raison d'une chaîne à franchir, qu'on me déclarait plus élevée encore que le Ouadzang-Gho.

J'ai pour guide, le premier jour, un métis sino-tibétain, qui bavarde comme une pie. Il raconte des histoires sans fin à deux de mes suivants. J'écoute de temps en temps lorsque le nom de M. Dessiner est prononcé par lui. J'apprends ainsi à l'avance tous les faits et gestes du lieutenant, mais singulièrement travestis, selon l'habitude, en passant par une bouche chinoise. Un détail vrai était celui des difficultés de la route, de l'épuisement de ses hommes, du mafou surtout, qui, confié à une famille de Sifans, faillit être enterré vivant durant une période de coma ou plutôt de demi-léthargie. Il saisit la discussion des préparatifs d'ensevelissement et d'inhumation, il entendit le bruit de la pioche qui creusait sa fosse. À ces moments, il n'aurait pu se débattre, résister. Heureusement, un dérangement imprévu se produisit pour la famille ; elle dut surseoir à l'enterrement. Le mafou eut le temps de revenir à l'état conscient, au réveil définitif, et ainsi échappa à l'inhumation prématurée.

Le métis parla aussi des mœurs des Sifans. Avec la mentalité de son

générateur chinois, il prétendit que ces mœurs étaient abominables, que toute décence, toute pudeur sont bannies de l'existence sociale de ce peuple. C'est une polygamie, une polyandrie effrénée. Pour la femme, il employait la triviale expression chinoise : elle avait toujours à son service plusieurs *lao-kong* (vieux mâles). Quant à l'homme, dans la satisfaction de ses appétits, il ne respectait ni ses cousines, ni ses sœurs, ni sa mère.

— Quelle race de chiens ! clamait-il.

Heureusement que le fils de Han allait bientôt imposer sa civilisation, sa pure moralité à ces sauvages, les initier enfin à une règle de conduite, à des mœurs saines, non plus bestiales, mais humaines. Et c'étaient de grands gestes d'indignation, un effroyable verbiage. Il était bien de la grande famille des Han ; sa mère sifan ne lui avait rien transmis d'elle-même. Il exagérait, à plaisir et par habitude, l'étrangeté de certaines coutumes des montagnards du Yalong, interprétait de calomnieuse façon certaines nécessités, conséquences de l'organisation sociale, mais aussi du milieu physique, des conditions très spéciales d'une vie pastorale où la femme devient la *rara avis*. Mais j'expliquerai dans un chapitre spécial, consacré aux races, les particularités du régime social du Sifan. On verra qu'il ne mérite nullement les anathèmes du fils de Han, que, dans la réalité, ses mœurs, malgré certaines apparences, valent celles du vieil empire, avec moins d'hypocrisie.

Soulagé par sa diatribe contre les Sifans, mon guide voulut bien s'occuper du convoi, stimuler le prévenant et nous offre à l'heure du déjeuner, à Mou-Hèt, tout ce que renferme sa maison assez misérable, très inférieure à celle des Sifans des environs.

p.225 Il est étrange que presque partout, sur son immense empire, le fils de Han ne sait point se construire un *home* confortable. Il semble qu'un abri lui suffise, non l'abri du primitif, il en est loin généralement : son habitation a plutôt les caractères principaux de ces demeures que nous qualifions de *provisoires*, dans un pays neuf, par exemple un pays de colonisation.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

On m'objectera que la maison chinoise a souvent de belles apparences, frappe l'œil le long des routes ou dans les riches cités. C'est vrai, mais pour qui la connaît bien, l'a observée de multiples fois, l'a détaillée, analysée, elle est, comparée à la moyenne des habitations européennes et même thibétaines, fort inférieure. Très rarement construite en briques, plus rarement encore en pierre, ses cloisons simples de planches ou de torchis constituent une faible protection contre les intempéries, les changements brusques de température.

Les fenêtres sont rares, à claire-voie et recouvertes d'une mince feuille de papier blanc. On n'en perce guère que sur la façade principale : aussi le logis chinois est-il fort sombre.

En un mot, la maison, au Setchouen et on peut dire dans toutes les provinces, est généralement mal située, point ventilée, obscure, fort humide, représente un abri permanent insuffisant.

@

## CHAPITRE VI

### DE PONG-MOU-TCHONG À PE-TET

Marchands chinois. — L'églantier de Pong-Mou-Tchong. — La clairière de Lo-Ka-Ghui. —  
Les moraines du Pong-Ngho-Rho. — Les rhododendrons.

@

Au delà de Mou-Hèt, qui s'enorgueillit des pics les plus insolents de la région, c'est la jolie vallée de Sa-Gha-Rong (cote moyenne, 2.800 mètres), aussi fertile que pittoresque.

Du sentier bordant la rivière, on aperçoit, sur tous les petits affluents, de curieux moulins à prières : le cylindre est mû ici par une turbine, une vraie turbine qui tourne gaiement dans une blanche écume, débite infiniment d'oraisons. Étranges ou plutôt hautement prévoyants ont été les initiateurs, les pontifes de ce culte ! Sachant l'inconstance, la fragilité de l'homme, son oubli facile du devoir, même envers les dieux, ils lui ont créé un adjuvant, un suppléant dans le moulin à prières. Notre piété, ou plutôt notre scepticisme, est allé beaucoup moins loin.

Mon guide me causa une surprise, en m'apprenant que des clans lolos habitent la vallée de Sa-Gha-Rong, à Rho-Gni. J'aperçois, en effet, sur une haute terrasse, des groupes de minuscules chaumières, qui me rappellent tout à fait la hutte lolotte. Comment ces clans sont-ils venus là ? C'est ce dont je parlerai plus tard.

Nous nous arrêtons pour la nuit à Pong-Mou-Tchong. Il s'y trouve quelques Chinois, des marchands du Chan-Si, ces intrépides colporteurs que l'appât du gain conduit partout. Ils vendent quelques cotonnades, galons, aussi du fil et des aiguilles. Mais ils viennent surtout pour acheter du musc, du fiel d'ours et de ces *ios* (médecines végétales) qu'on ne récolte que dans la haute montagne thibétaine. Ils dupent les Sifans, font des bénéfices exorbitants.

Ces marchands du Chan-Si sont les juifs d'Extrême-Orient.

On faisait la récolte du blé et de l'orge à Pong-Mou-Tchong. Les Sifans se servent d'une petite faucille à lame de 15 à 18 centimètres, formant avec le manche un angle droit, non régulièrement courbe comme la nôtre.

Sitôt sèche, la céréale coupée est rassemblée en petites gerbes qui n'englobent guère plus d'une javelle. Ces gerbes ne sont point battues de suite comme en Chine, mais empilées dans le grenier de la maison et sous le toit débordant. Le rendement est toujours bon, si fécond est le sol sur des terrasses alluvionnaires, les seules cultivées. D'un autre côté, le Sifan, possesseur de troupeaux de yacks, n'a point les embarras du Chinois, quand une terre réclame une fumure abondante.

Autour de Pong-Mou-Tchong, j'observai des buissons du plus joli églantier qu'on puisse rencontrer : la feuille, d'un vert sombre, est si menue, si délicatement armée de fines dents ! La fleur, elle, est d'un rose pourpre d'une beauté insoupçonnée : une vraie teinte d'aurore, de celle qui resplendit dans la pureté des grandes altitudes.

De Pong-Mou-Tchong, on atteint Che-Keu, un hameau, en traversant des chênaies prospérant sur de la granulite.

De Che-Keu, nous faisons un crochet vers l'ouest pour retrouver le Yalong, gagner Baurong, localité importante sur la rive même du fleuve.

Le premier soir, nous campons en pleine forêt, dans la clairière de Lo-Ka-Ké-Ghi, à 3.800 mètres d'altitude. On y atteint par une de ces merveilleuses vallées, comme il n'en existe que dans le massif tibétain. C'est une succession de pelouses coupées de bosquets, pelouses adorablement vertes, constellées de primevères roses, de renoncules et de pimprenelles. Les bosquets sont formés par des sapins, des mélèzes et des chênes, qui atteignent des dimensions inconnues sous nos climats. Il y a dans ces vallées une intensité de vie, une grandeur dont l'impression reste à tout jamais. C'est dans les marches tibétaines que la nature m'a

révélé toutes ses splendeurs, toute sa glorieuse puissance en même temps que son charme infini. Je ne l'avais jamais vue si douce, si sévère à la fois, si captivante et si imposante : elle vous prend tout entier dans la plus troublante des révélations.

Au beau soleil, à la resplendissante lumière, succéda, vers la fin du jour, la sombre nuée d'orage dont l'apparition est quotidienne dans le bassin du Yalong. Une pluie diluvienne arrosa la clairière de Lo-Ka-Ké-Ghi, rendit des plus précaires notre misérable abri de branchages au pied de conifères géants. De grands feux s'allumèrent partout, des feux alimentés par d'énormes branches qui, malgré la pluie, pétillaient joyeusement dans la solitude de la grande forêt. Pittoresque, beau était notre campement, avec ses feux, ses lueurs sanglantes qui flamboyaient dans les ténèbres du dôme feuillu, illuminaient ce dôme, tel un feu d'artifice. Dans les clairs-obscurs, dans les ombres, se mouvaient étrangement les silhouettes de nos muletiers, de nos porteurs, en quête d'eau, de bois, préparant la pâtée du soir, pâtée d'orge ou de maïs.

Avant la tombée de la nuit, nous avons tenté une reconnaissance dans la forêt. À deux kilomètres environ du camp, nous arrivons au pied d'un escarpement fait d'un amas de blocs rocheux, énormes, formant un barrage de géants, qui n'a pu être que l'œuvre d'un glacier en marche vers le fond de la vallée. Nous sommes à l'altitude de 3.900 mètres. La nuit vient, rapide ; impossible d'aller plus loin. Mais le but visé est atteint : la journée de demain sera très intéressante, d'autant plus que la chaîne à franchir, le Pong-Ngho-Rho, est très élevée, disent les guides. Outre l'étude géologique, il y aura une excellente occasion d'observer sur nous-mêmes le mal de montagne, qui m'apparaît comme très étrange dans ses manifestations. En effet, depuis l'arrivée à Lo-Ka-Ké-Ghi, cote 3.800 mètres, dans la clairière, j'éprouve un <sup>p.230</sup> vague malaise, une gêne respiratoire véritable, intermittente, qui continue, naturellement, durant la reconnaissance. Je ne comprends rien à cette gêne : les hautes chaînes que j'ai déjà franchies, en

particulier le Oua-Dzang-Gho (4.600 mètres), m'ont laissé ignorer le mal de montagne. Pourquoi se produit-il à Lo-Ka-Ké-Ghi, à 3.800 mètres seulement d'altitude ? Je suis très perplexe et m'interroge sans trouver de réponse satisfaisante. Que me réserve pour demain le Pong-Ngho-Rho ?

Je m'endors sous notre voûte de feuillage, ma curiosité vivement éveillée par l'expérience prochaine.

Au matin, départ rapide. On tourne le barrage, l'avancée de la moraine, et l'on chemine sur un palier. Graduellement, on s'élève par un escalier titanesque, dont chaque marche aurait en moyenne un demi-kilomètre de développement. Une mer de roches moutonnées, rabotées, striées en réseaux inextricables, expliquent fort éloquemment l'action glaciaire, cette action puissante, irrésistible de formidables masses en mouvement, qui rodent, tranchent, polissent.

Immenses, chaotiques, stupéfiantes sont ces moraines. Aussi loin que porte la vue autour de soi, ce sont des traînées de blocs granitiques, monstrueuses, bousculées quelquefois en un titanesque amoncellement : le glacier a passé, formidable, broyant les masses, les roulant dans sa marche comme de vulgaires galets. Mais le granit a été plus fort : il reste seul témoin de ces effroyables étreintes. Le glacier a passé, dans sa force éphémère, s'est évanoui comme une trombe fugace.

Cinq heures d'ascension ininterrompue : 4.400, 4.500, 4.600 mètres ! J'aperçois soudain à quelques centaines de mètres en avant un petit tas de pierres, un obo avec ses perches où flottent des banderoles mais c'est le col ; Pong-Ngho-Rho va être franchi dans un moment. Et les vertiges, les hémorragies, le mal de montagne, en un mot ? Point trace ; rien, pas le plus petit malaise. Est-ce parce que j'ai été si occupé, scrutant les blocs, cherchant partout la marque de l'action glaciaire, fouillant aussi les coins où de rares plantes peuvent végéter ? Je ne puis le croire. Les troubles que j'ai éprouvés la veille, à Lo-Ka-Ké-Ghi étaient dûs, sans doute, au profond encaissement de la vallée, à la faible circulation d'air, à



la diminution aussi de la pression atmosphérique, diminution ayant précédé et accompagné l'orage vespéral. Sorti de la vallée, cheminant sur une sorte de haut plateau tourmenté où de grandes masses d'air se mouvaient librement, mes poumons absorbaient suffisamment, les échanges intimes se régularisaient, et le mal de montagne oubliait heureusement de se manifester. Mon activité ne fut donc en rien ralentie, et je pus enregistrer tout à mon aise de précieux renseignements.

M. Noiret n'éprouve non plus aucune malaise. Seuls, quelques-uns de nos coolies chinois, les fumeurs d'opium, accusèrent des troubles comme au Oua-Dzang-Gho, mais des troubles bénins en raison de la douceur des pentes successives et de la fréquence des paliers.

Je recueillis au col même (4.700 mètres) quelques saxifrages et sedum, mais ce fut tout.

Sur l'autre versant, 200 m plus bas que le col, nous trouvons un petit lac très profond, aux eaux noires, aux eaux mortes, d'où toute vie semble être bannie. Il n'évoque aucune impression agréable, est plutôt sinistre d'aspect. Heureusement, un peu plus loin, à travers des micaschistes, percent de minuscules graminées et quelques primevères. Puis, ce sont des rhododendrons de plus en plus nombreux, un superbe épanouissement, une délicieuse nappe verte piquetée de grandes fleurs roses.

À 4.200 mètres, les sapins remplacent peu à peu ces gais arbustes, et bientôt, rayonnante d'orgueil, s'épanouit la grande forêt.

Le sentier, par saccades, par brusques dénivellations, nous conduit à Pé-Tèt, dans une lamaserie, par 3.600 mètres d'altitude.

Il existe, en contrebas de cette lamaserie, un petit hameau du nom de Pé-Ho.

@

## CHAPITRE VII

### DE PE-TET AU COL DU HOU-LA

Baurong. — Le pont sur le Yalong. — Au col du Jo-Kho-Rho : dômes et coupoles. — Passage du Kla-Gou-La. — Wou-Shu. — Les tours octogonales. — Les *ledzè*. — Gho-Rou. — Sentiers tibétains. — Les chasseurs de daims musqués. — La fleur émeraude. — Le sifflet.

@

De Pé-Tèt, un beau sentier, qui court sous les très hauts sapins et chênes, nous conduit au petit village de Di-Po, puis de là, au sommet d'un éperon qui domine de plus de 1.000 mètres le Yalong.

Dans le sous-bois, nombreux sont d'élégants arbustes au petit fruit en palette délicate : des euptelea.



**10. Un clan sifan à Métérong. La robe est en laine.**

Une brusque descente sur des micaschistes nous amène à Baurong au bord du Kin-Ho.

Baurong est un village sifan d'une vingtaine de familles. Par sa position, il a, plus en amont, la même importance que Métérong, comme trait d'union avec le territoire du Grand lama jaune.

On franchit le Yalong au moyen de câbles en bambous. Lorsque le câble est unique, on l'établit dans un plan horizontal ; aussi le passage d'un homme, surtout d'un animal, au moyen d'une glissière, est-il assez long. Il n'en est plus de même avec deux câbles fixés chacun dans un plan oblique et opposé, se croisant, pour ainsi dire, en X. Ici, les lois de la pesanteur agissent pleinement, et la masse, homme ou bête, glisse rapidement d'une rive à l'autre. Si rapide même est le transbordement que vous devez prendre garde que votre tête ne frôle, dans la course, le gros câble de bambou. Si elle vient au contact, vous êtes littéralement scalpé.

Dans la région de Baurong, il est impossible de remonter la vallée de Yalong, en raison de l'abrupt des pentes. Il fallut retourner à Pé-Tèt et franchir le Jo-Ko-Rho (4.400 mètres). Du Jo-Ko-Rho, nous ferions de l'est pour gagner Gho-Rhou retrouver M. Dessirier.

L'ascension du Jo-Ko-Rho est facile : les pentes sont douces et les sentiers de la forêt larges et intelligemment tracés. À ce point de vue, le Sifan est bien supérieur au Chinois, qui n'établit en montagne que de très mauvaises pistes, où la progression est fatalement lente et les risques grands.

Ce sont des chênes qui couvrent les versants, des masses vert sombre d'une densité stupéfiante à pareille altitude.

Au col du Jo-Ko-Rho, l'atmosphère, ce jour, était si pure, le ciel si dégagé de tout nuage que je jouis pleinement du plus merveilleux spectacle qu'homme puisse rêver. C'était, autour de nous, une mer de pics, de crêtes, ourlés, enrubannés d'une neige éblouissante. Des creux,

des abîmes d'un noir violacé tranchaient sur la blancheur <sup>p.235</sup> rayonnante des cimes : c'était bien une mer sans limites, un océan furieux, qui ornait ses gouffres d'une dentelle d'écume. Et, tels des îlots montagneux, apparaissaient dans le nord, sur la ligne de crêtes, des dômes, des coupoles admirables de régularité, vêtus de la splendeur des neiges éternelles. Et si hautes, si dominantes apparaissaient ces coupoles, si merveilleusement belles, qu'un cri d'étonnement, de joie, m'échappa. Vraiment, la nature, dans son activité désordonnée, avait créé de tels chefs-d'œuvre ! C'était une nouvelle révélation !

Au col de Jo-Ko-Rho, je retrouve les roches métamorphiques enclavées dans les masses granitiques. Certains micaschistes ou séricitoschistes brillent d'un éclat mordoré, d'un éclat argenté si intense, qu'ils attirent toute l'attention de nos coolies chinois. Dans les nodules rayonnants de ces schistes, ils voient des filaments d'un précieux métal. Ils m'observent sournoisement : je ramasse deux petits échantillons de chaque variété, ni plus ni moins que lorsqu'il s'agit de granit ou de grès. Ils sont fixés : pas un ne songe maintenant à alourdir sa charge de cailloux inutiles. Ils ont foi en ma compétence.

Nous avons atteint le Jo-Ko-Rho à 11 heures du matin ; à 4 heures, le même jour, nous franchissions une nouvelle arête un peu moins élevée, celle du Kha-Gou-La. Aux abords du col, se trouvent des marais aux eaux couleur de rouille, ferrugineuses, qui sont en même temps fortement salées. Elles font le bonheur des troupeaux de yacks et de chevaux, qui, fréquemment, échappent à la surveillance du berger pour aller satisfaire une gourmandise explicable.

La présence de pareilles sources dans ces montagnes n'a rien d'extraordinaire : le sel gemme abonde plus au sud, dans le même massif, est exploité largement par les Chinois du Kientchang. Des recherches méthodiques dans la vallée du Yalong amèneraient certainement la découverte de nouveaux gîtes.

Du Kha-Gou-La, on plonge à nouveau dans une profonde vallée. Le sentier serpente au bord du précipice masqué d'épaisses frondaisons. Si l'œil regarde vers les cimes au-dessus de la végétation arborescente, il observe des multitudes d'énormes blocs de granulite ; on dirait de blancs moutons tondant la prairie alpine : toujours la marque indélébile des actions glaciaires.

À la nuit, on arrive dans une oasis, à Wou-Shu, au confluent de deux vallées. Le lendemain matin, on admire les belles demeures sifans et les champs d'orge qui les entourent.

Sur la porte de la lamaserie sont clouées de nombreuses têtes de singes, de macaques et aussi d'ours. Ces animaux pullulent dans les grandes forêts qui couvrent la montagne. Ours et singes sont les ennemis les plus redoutés du Sifan, les singes surtout. Ces derniers, non seulement dévastent les champs d'orge, à la maturité, mais tondent encore la céréale dès qu'elle est péniblement sortie de terre. Le singe apparaît donc ici aussi herbivore que frugivore. Il est vrai que tout fruit n'approche de son développement qu'à la fin du printemps, en juin : la nécessité prime donc le goût.

La chaîne de Kha-Gou-La forme démarcation entre les tribus Mounias et Lo-Pou. Les Lo-Pous ne dépassent point cette chaîne, occupent les territoires au sud du 29<sup>e</sup> parallèle. Ils affectent la plus complète séparation avec leurs voisins du nord. Mais il apparaît nettement qu'il n'y a, au fond de ce séparatisme, que des rivalités de tribus. Je n'ai pas reconnu de différence appréciable entre les types humains mounias et lo-pous, pas plus que dans les manifestations de leur système politique ou social.

Nous sommes maintenant tout près de Gho-Rou. Il nous reste à descendre une belle et étroite vallée comme celle de Lo-Ka-Ré-Ghi, où sapins, mélèzes et bouleaux se disputent une place au soleil. La forêt finit brusquement, et ce sont de hautes tours octogonales qui se dressent à un coude du sentier, des *k'a*, comme les baptisent les Mounias.

Nous sommes à Gho-Rou. Groupées comme dans ce hameau, ces tours de 18 à 20 mètres de haut, de 4 à 5 mètres de diamètre, sont curieusement imposantes, donnent de loin l'impression de puissants bastions couvrant les débouchés de deux vallées. Elles correspondraient aux *tiao fang* (blockhaus) chinois, seraient des tours de veille, des « réduits » difficiles à prendre, puisque le soubassement est généralement massif, jusqu'à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol.

On observe une seule ligne d'embrasures, ouvertes dans les angles rentrants et juste au-dessus de la limite supérieure de la partie massive. Ces tours sont construites généralement en un lieu tel qu'elles dominent et enserrant dans leur rayon de visibilité tout le pays environnant. Elles ont donc toutes les caractéristiques d'un bastion, d'un édifice construit pour la guerre défensive; malgré cela, j'incline à penser que ces tours répondent à une certaine conception religieuse, que, si elles n'ont pas tout le caractère symbolique et sacré des *manitoutous*, elles comptent parmi les pieux monuments élevés sur les chemins et à l'entrée des villages, en toute région dominée par les lamas.

Il est vrai que je n'ai, pour confirmer cette opinion, que la parole d'un vieux guide m'ayant déclaré que le *k'a* et les *manitoutous* ressortissaient du même genre : *tch'a pou to, i iang*, me dit-il en chinois.

J'attendrai donc plus ample information, avant d'être affirmatif sur le caractère spécial des fameuses tours, d'étrange aspect, presque grandiose, en harmonie avec le cadre sévère des puissantes et glorieuses montagnes les dominant.

Je n'ai jamais observé trace de sculpture ou d'inscription sur les *k'a*.

Chez les Lo-Pous, on ne rencontre que des tours carrées, qu'ils appellent *dzong ou nien*; elles ont de 10 à 15 mètres de haut avec diamètre ou côté de 3 à 4 mètres. Celles-ci représentent bien un petit bloekhauss, un poste de veille et de refuge uniquement. Mais, à côté, sur les pentes de montagnes, sur une terrasse élevée, un éperon dominant,

on observe des *lèdzet*, petites tours coniques ou pyramidales de 2,50 m à 3 mètres de haut, d'un diamètre de 1,75 à 2 mètres, munies d'un fourneau où les dévots brûlent des branches de cyprès en honneur de la divinité. Ces *lèdzet*, on les rencontre d'ailleurs dans tout le bassin du Yalong, partout où pénètre le lama. Dans les centres où le cyprès manque, ne pousse pas dans les environs immédiats, on se contente de brûler des branches de genévrier. Ayant fait remarquer, à plusieurs reprises, à des Sifans qu'ils se trompaient sur la nature de l'arbre utilisé, ils eurent un sourire sceptique qui n'eût pas été de mise dans l'intérieur, dans les coins perdus où nous avons passé. Le Sifan isolé est foncièrement dévot, ronronne <sup>1</sup> du matin au soir des oraisons dans sa maison ou sur les sentes de ses montagnes. Ce n'est pas lui qui brûlerait, dans un *lèdzet*, du genévrier pour du cyprès !

Gho-Rôu (cote 3.000 mètres) est un centre sifan important comprenant plusieurs villages. C'est un nœud, un croisement de routes venant de toutes les directions. Aussi Tchao-Eul-Fong y avait-il placé un petit fonctionnaire chinois, un agent de bas étage qui tyrannisait les trop pacifiques Sifans, les tondait autant que les lamas.

Il fit tout son possible pour entraver l'exploration de M. Dessirier, mais échoua, au grand contentement des Sifans,

p.240 M. Dessirier nous attendait depuis plusieurs jours. Il avait heureusement reçu ma lettre de Mao-Kou-Tchang, descendu et levé la vallée de Chè-Pi-Ho. Avant de gagner la vallée du Chè-Pi-Ho, il était descendu d'Eul-Se-Ing sur No-Po, Houa-Kang et, traversant le Yalong en ce lieu, était allé le rejoindre à nouveau dans l'ouest, atteignant sa rive à 27 kilomètres en amont du point où ce fleuve remonte au nord pour former sa boucle.

M. Dessirier s'attacha à suivre la rive du fleuve jusqu'à Mé-Té-Rong. Il

---

<sup>1</sup> J'emploie, cette expression, car elle seule, à mon avis, rend l'émission de voix, du Sifan priant le long des chemins.

ne réussit pas toujours en raison des difficultés considérables du terrain, de l'abrupt des pentes. Mais il a pu me rapporter quand même un levé ininterrompu du Yalong, dans une partie totalement inexplorée jusqu'ici.

De Gho-Rou, M. Dessirier se dirigea vers Ho-K'éou (30<sup>e</sup> parallèle), avec mission de reconnaître, autant que le terrain le permettrait, le cours du Yalong jusqu'à ce pont.

D'après mes renseignements, le fleuve, en amont de Baurong, continuait de couler au fond de gorges profondes et si abruptes qu'aucun sentier souvent n'a pu y être tracé.

Dans ces conditions, la reconnaissance du Yalong ne pouvait être faite que par une série de pointes poussées vers le fleuve là où il est abordable. Malgré un accident sérieux, M. Dessirier a pleinement réussi dans sa tâche difficile.

À Gho-Rou, nous trouvons un gîte dans une de ces immenses maisons sifanes entourées de leurs bergeries, de leurs vastes granges, où s'accumulent d'énormes stocks de fourrages pour le long hiver thibétain.

Ici, toutes les dépendances flanquaient l'édifice principal ou lui faisaient face, constituant un grand quadrilatère de 25 à 30 mètres de côté. Nous logions à l'étage, dans des chambres très spacieuses, où je pus étaler mes plantes tout à leur aise, la cueillette de nombreux jours. Elles avaient grand besoin de prendre l'air, d'exhaler leur humidité. À cheminer chaque jour, il était difficile de leur donner tous les soins qu'elles réclamaient. Elles arrivèrent cependant un jour à bon port, sans les moisissures redoutées.

Pendant que je m'occupais d'elles, M. Noiret s'amusa à tirer des pigeons sauvages, qui volaient par bandes nombreuses autour de la maison.

Un autre volatile, très commun dans les bois de ces régions, est un perroquet bleu azur d'une grande beauté. Très méfiant, il ne vit que dans



les profondeurs des forêts. Nous ne l'avons vu qu'à de grandes distances, formant des groupes assez nombreux.

De Gho-Rou, pendant que M. Dessirier retourne au Yalong, je continue, avec M. Noiret, dans la direction du nord, vers Kia-Pa-Tchong, Zamba-Ka et Ta-Tsien-Lou. Nous remontons encore une de ces merveilleuses vallées tibétaines où l'on chemine sous une haute futaie par des sentiers si bien entretenus que d'aucuns les baptiseraient *allées de parc*. Mais cette expression rend si mal le caractère de ces percées, de ces tunnels, dans la grande forêt sauvage où la nature seule a pris soin d'aligner de hautains conifères. Allée de parc ! La qualifier ainsi, ce serait déshonorer l'austère, mystérieuse sente tibétaine se déroulant sous la majesté des sapins, des chênes millénaires.

Nous passons la nuit au village de Tong-Gh'ou (cote 3.400 mètres). Les champs d'orge sont envahis par une crucifère, un thlaspi, qu'on respecte jusqu'à complet développement, car les feuilles sont utilisées comme aliment. On les fait sécher sur la terrasse des maisons et elles sont mangées bouillies avec un peu de sel, comme des épinards. Ce thlaspi remplace l'amarante, qui ne pousse plus à pareille altitude.

À Tong-Gh'ou, se prépara l'ascension du lendemain, celle du Bo-Hou-La. De nouveaux guides, de nouveaux *ou-lags*, doivent nous accompagner. Ils sont nombreux, car la plupart de nos coolies chinois laissent voir des signes de grande fatigue, ont besoin de suppléants. Je me décide à en renvoyer deux, complètement fourbus. Toutes les précautions sont prises avec les Sifans pour qu'ils trouvent aide et protection en route. Ils descendent la vallée du Chè-Pi-Ho, route beaucoup plus courte et relativement facile.

Ils arrivèrent sans encombre à Mienning.

La route est longue de Tong-Gh'ou au col du Bo-Hou-La : partis à 6 heures et demie du matin, nous ne l'atteignons que dans l'après-midi vers 4 heures. Mais la pente est si douce, sauf aux abords du col, que

cette ascension fut une des moins pénibles encore faites. C'est toujours la forêt, jusqu'à une altitude dépassant 4.000 mètres. De temps en temps, nous traversons de belles clairières où paissent des chevaux et des yacks : celle du Dzeuta est la plus vaste, constitue le meilleur pâturage. De grands abris, des cabanes très basses, construites en pierre et couvertes en bardeaux ou grandes planches, servent d'abris aux bergers.

C'est dans cette clairière que je rencontrai pour la première fois des chasseurs de daims musqués. Ils formaient un groupe de six vigoureux gaillards, très bronzés, à l'air hardi, très différent de celui des bergers qui nous guidaient. Chacun d'eux était armé du fusil tibétain très connu, le fusil à fourche en terre. Dans ces conditions, il atteint sûrement le but à une distance de 70 à 80 mètres, portée habituelle de son arme. Mais il ne sait pas tirer autrement. Rien n'excite plus son étonnement, son admiration que le tir au vol de l'Européen.

Ces chasseurs mènent une rude existence dans l'humidité des profondes forêts ou sur les escarpements des cimes sauvages où se réfugie le daim poursuivi. Bien longues souvent, bien pénibles sont les heures d'affût dans le froid aigu, les épaisses neiges. Et qui profite le plus de ces veilles où s'ankylosent les membres, où rapidement s'usent les plus vigoureuses constitutions ? Le Chinois, le Chinois ventru, qui étale ses chairs au comptoir d'une boutique de Ta-Tsien-Lou : pour un prix ridicule ou l'offre d'un objet sans valeur, il obtient les poches de musc, de ce produit tant recherché comme excipient des autres parfums.

Au delà de Dzeuta, en cueillant un rameau fructifère de cyprès, un cyprès que je voyais pour la première fois, je fais s'envoler d'énormes faisans gris perlé. Ils étaient si abondants qu'à plusieurs reprises j'en aperçus des groupes point farouches, puisqu'ils traversaient sans hâte le sentier devant mon cheval.

Aux abords du col, la pente devient brusquement très rude ; aussi nos coolies chinois mettent-ils un temps infini à franchir la dernière rampe. J'en croisai un affalé sur le chemin et qui pleurait comme un enfant, parce que si las, me dit-il. Je l'encourageai vivement et ne continuai mon chemin qu'après l'avoir vu se remettre en route. Je craignais qu'il ne s'oubliât là, et combien de temps ?

Au col du Bo-Hou-La (4.600 mètres), où les schistes métamorphiques se redressent presque verticalement, il y a une végétation de plantes modestes assez dense, dont quelques-unes en fleurs à cette saison. Celle qui se distingue parmi toutes s'enorgueillit de sa corolle : c'est un corydalis. Ses pétales sont couleur d'émeraude. Jamais nuance pareille si douce, si étrange n'avait fait la parure d'une fleur. Cette couleur m'était totalement inconnue et doit dériver d'un bleu azur qui, sous je ne sais quelles influences, se mue en vert émeraude.

Une brume intense s'étant brusquement abattue sur le Bo-Hou-La pendant ma cueillette de plantes, je dus me préoccuper de nos malheureux coolies et me mis à siffler vigoureusement dans un sifflet à roulettes. Mes deux porteurs d'instruments <sup>p.245</sup> s'effrayèrent aussitôt ; le plus hardi me supplia de cesser ces roulades stridentes. Je sifflai un peu plus fort, en traitant le plus intelligent, Tsen, de vieille femme crédule. J'avais deviné ce qu'il redoutait : rien moins que le déchaînement d'une tempête au col par vengeance des dieux chinois que j'étais en voie de mettre en fureur. Le hasard veut qu'en ce moment la rafale, qui nous a amené ce paquet de brume, cesse brusquement de souffler continuant sa route vers l'ouest, entraînant en même temps les dernières masses de brouillard.

Je fixai Tsen de mon air le plus grave. Il ouvrait yeux et bouche de façon désordonnée. Et quelle bouche ! Je devais être sorcier ou le plus puissant des dragons. Les siens ne pouvaient songer à lutter avec moi.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Les dernières rampes du Bo-Hou-La furent une gaieté pour l'œil c'était un fouillis de rhododendrons nains, de belles nappes rose vif, qui d'un peu loin rappelaient des champs de bruyères. Au premier moment, je me crus transporté dans mes landes bretonnes. Mais ce n'étaient que des rhododendrons.

@

## CHAPITRE VIII

### DE BO-HOU À PONG-BOU-SHI

Le district de Kia-Pa-Tchong. — Paysage sifan. — Le castel moyenâgeux. —  
Les lamas de Teu-Rho. — L'ennemi de la forêt. —  
Le coucou. — Demeures sifans.

@

Il se fait tard : nous nous hâtons vers un hameau. On n'en trouvera pas à une altitude supérieure à 3 800 mètres et la pente du versant méridional. Il y a donc de nombreux kilomètres à couvrir. Déjà le soleil se cache derrière la ligne de très hauts pics de cipolin, qui barre l'horizon au septentrion. En contrebas du col, dans une cuvette glaciaire, de gros points noirs se déplacent lentement : ce sont autant de yacks qui paissent le gazon minuscule de la prairie alpine. À droite et à gauche, à droite surtout, d'énormes blocs rocheux, tout blancs, sont éparpillés aux flancs des chaînes : c'est de la granulite comme au Kla-Gou-La ; nous sommes encore dans une vallée glaciaire.

À la nuit, par un froid très vif, nous arrivons au premier hameau du centre de Kia-Pa-Tchong, des maisons carrées avec étage et terrasse. Les coolies rallient fort tard, complètement fourbus, ayant eu depuis le col 8 kilomètres à couvrir.

Mon intention était maintenant de gagner Ta-Tsien-Lou par le *ro-ha* (pâturages), le *tsao-ti* des Chinois (terre des herbes). Mais les indigènes m'apprirent que le moment était prématuré (première semaine de juin), ces hauts plateaux étant encore couverts d'une neige épaisse. Il n'y avait point d'autre alternative que de prendre la route déjà suivie par Bonin, Amundsen et Johnston. Elle est, d'ailleurs, des plus intéressantes et permet des observations variées, qu'on recueillerait difficilement dans la traversée du *ro-ha*. C'est une fort belle région, montagneuse, c'est vrai,

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

comme tout le Thibet, mais qui n'a plus le caractère tourmenté, les formes si abruptes du bassin du Yalong, au sud de Gho-Rou.



**11. Sifans de la vallée du Yalong. Au milieu, une femme négro.**

De tous côtés, on aperçoit des pyramides, des dômes aux formes molles arrondies, aux pentes douces revêtues d'une riche végétation. Ce ne sont plus les arêtes vives, les pics, les aiguilles des roches métamorphiques, micaschistes et séricitoschistes, en particulier, qui constituent les escarpements si remarquables, si imposants observés en aval de Mété-rong et dans la toute grande boucle du fleuve. Ici, émergent les granits si largement représentés plus au sud, dans la chaîne de partage entre les deux vallées du Yalong et du Ngan-Ning. Des roches volcaniques s'observent aussi.

Le district de Kia-Pa-Tchong (cote 3.850) est le plus important de tous ceux encore rencontrés. Il y a de nombreux villages sur la route et toutes les vallées secondaires sont aussi peuplées.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Les habitations, entièrement bâties en pierre, sont superbement massives, très spacieuses ; certaines ont jusqu'à trois étages, le dernier étage formant terrasse.

Autour des villages, comme à Gho-Rou, se dressent les hautes tours octogonales, majestueuses, imposantes sur l'horizon alpestre. Certaines sont en ruines : il y a donc lieu de penser que le pays est plus tranquille qu'en d'autres districts.

Les principaux villages portent le nom de Kia-Pa-Tchong, I-Ba et Rodze-Tchong. Ils dépendent du roitelet de Cha-La, qui réside actuellement près de Ta-Tsien-Lou.

La vallée plus ouverte est très boisée à partir de Rodze-Tchong. Une marche de 10 kilomètres nous amène à Lou-Li (cote 3.570), un coin des plus pittoresques, où le chef de clan habite une immense maison avec autant de dépendances qu'une de nos plus grandes fermes. Les vastes étables sont vides à cette saison : tous les troupeaux de yacks ont transhumé depuis un mois, vivent dans la prairie alpine entre 4.500 et 5.000 mètres.

De Lou-Li, il faut atteindre Cho-Leu, 14 kilomètres plus loin, et franchir la chaîne de King-Kang-Ta. Tout le terrain est extrêmement boisé. Il est visité à cette époque par quelques Chinois, des chasseurs de plantes médicinales. Ils viennent surtout pour la *tchong-tsao*, une plante dont la racine rappelle tout à fait les formes d'une larve. Elle est très prisée comme tonique et se vend donc fort cher.

C'est durant l'ascension du King-Kang-Ta que je récoltai une *woodsia*, une délicieuse petite fougère frileusement cachée au fond d'une grotte et couverte d'un épais duvet moelleux comme un velours.

Le King-Kang-Ta est relativement peu élevé : le col se trouve à la cote 4.200.

La journée de Cho-Leu fut une étape facile, heureusement pour nos

coolies qui faiblissent de plus en plus.

Les aspects de la route qui conduit du pied de la chaîne King-Kang-Ta à Cho-Leu, sont parmi les plus impressionnants, les plus caractéristiques des marches thibétaines. Qu'on s'imagine une immense clairière étroite, mais longue de six kilomètres, bordée de majestueux sapins argentés, de mélèzes et de bouleaux ou encore de chênes aux fûts droits, élancés, dont la cime lutte avec celle des grands conifères pour se rapprocher du ciel. Dans cette clairière, de grands troupeaux : des yacks au corps puissamment velu, mais jambes grêles, au sabot fin qui leur permet les escalades, le maintien sur les pentes les plus raides. Ces yacks noirs et blancs, ou noirs entièrement, comme la nuit, se meuvent lentement, dignement, au milieu de buissons de rhododendrons mauves. Ils sont gardés par d'énormes molosses, à la voix étrangement rauque et puissante. Et là-bas, très loin, au fond de la clairière, encadré par la haute, la frémissante ligne des sapins argentés, se dresse un étonnant castel. Il est moyenâgeux d'apparence : ses murailles sont sévères et hautaines, ses tours fièrement <sup>p.250</sup> dominantes. Ces murs semblent cacher pour nous de fougueux guerriers et nous cherchons avec notre jumelle, sur la terrasse supérieure, des fusils de rempart, des couleuvrines. Erreur profonde, duperie de nos souvenirs historiques. Point de guerriers féroces derrière ces épaisses murailles : mieux que cela : des bergers, de paisibles pasteurs.

On nous héberge dans le château fort de Cho-Leu (cote 3.800), demeure de géants, si vaste elle est. Sa haute terrasse supporte une grande tour et trois petites couronnant chacun des angles. Joyeusement, flottaient à la brise vespérale de longues banderoles, des banderoles à prières. Des bergers, dans la sérénité du crépuscule, tournaient fiévreusement leurs raquettes à oraisons, ronronnaient des litanies. Et dans la gaieté des lointains, la splendeur verte de la prairie alpine, les yacks velus cessaient de brouter et les mères poussaient leur beuglement



rauque, leur beuglement de rappel aux rejetons dispersés.

Nous quittons à regret Cho-Leu pour descendre à Teu-Rho, la colossale demeure d'un chef de tribu.

Cette demeure était en ce moment envahie par une forte bande de lamas voyageurs, qui ne pouvait manquer de s'attarder en pareil lieu. J'ignorais leur présence : je la découvris en rôdant dans les corridors, les pièces des nombreux bâtiments. Ces lamas étaient 40 au moins dans une immense salle haute de 8 à 9 mètres. Sur leurs genoux reposaient leurs beaux livres d'oraisons, et ils priaient, priaient, tels des moulins, guère plus conscients, semblait-il. La plupart avaient à côté d'eux, sur un escabeau, une écuelle de bois à moitié remplie par un fromage blanc, qu'il émiettaient lentement d'un geste vague, automatique et absorbaient par très menus morceaux, les yeux perdus dans je ne sais quelle vision.

Sur un signe d'un gros bonze qui paraissait être l'"abbé", l'écuelle de bois fut brusquement lâchée et tous les fronts se courbèrent sur les livres sacrés.

Ce fut, quelques minutes durant, un ronronnement rapide, qui s'atténua bientôt, redevint extrêmement lent, à peine modulé, soporifique au plus haut degré. L'effort que ma présence avait suscité s'éteignait tout de suite. La prière ardente, voulue, celle qui fait vibrer l'âme, spiritualise les traits, n'est point chose connue de ces lamas grossiers, accessibles seulement à la jouissance terrestre.

Depuis Cho-Leu jusqu'à Teu-Rho, je n'avais jamais vu dans la forêt autant d'usnées. Ce lichen (*usnea barbata*) est l'ennemi mortel des arbres. Ses capricieuses guirlandes, merveilleuses écharpes, forment sur les branches les plus gracieux festons et arceaux, mais dangereuses, néfastes elles sont.

Lorsque l'usnée enserre leur tronc, leurs rameaux de sa dentelle vert argenté, les plus orgueilleux des sapins, les plus vigoureux des mélèzes

sont condamnés. Ils sont superbement parés, c'est vrai, mais c'est pour la fin, pour la mort par épuisement. C'est la nature trop prévoyante qui sélectionne, frappe, parce qu'ils sont trop ces arbres. Elle fauche ces géants par l'intermédiaire d'un vil parasite.

Depuis Kwei-Ue, bruyante est devenue la forêt, surtout le soir et le matin : ce sont des volatiles, les *ma-kis*, ou faisans des neiges. Ils se groupent par compagnies, crient désagréablement, croassent comme de vulgaires corbeaux, font un beau tapage. Il y a plusieurs espèces de nuances variées, mais où dominant les tons gris ; celle à plumage blanc est la plus rare.

Les grandioses solitudes du bassin du Yalong, au sud du 30<sup>e</sup> parallèle, pourraient être le paradis des chasseurs, si elles n'étaient si bien défendues par l'éloignement et aussi la nature du terrain.

En quittant Teu-Rho, nous croisons un groupe de jeunes filles, qui viennent de ramasser du bois dans la forêt. Quelques-unes sont de type caucasique, mais le plus grand nombre du type mongol. Celles-ci n'en montrent pas moins une superbe carnation, des joues très colorées sur une peau presque blanche. Le type mongol à teint jaune mat est très rare dans les régions montagneuses de la Chine occidentale ou dans les marches thibétaines. Il semble, de toute évidence, que c'est le climat d'altitude qui joue le principal rôle dans cette coloration du visage.

Nous descendons vers Tchen-Dou, en traversant des clairières fleuries de cerastium, de draba à la petite fleur d'or montée sur la plus grêle des tiges.

Tchen-Dou est un village important, situé au confluent du Li-Kiu avec la rivière de Cho-Leu. De tous côtés, on aperçoit des hameaux bâtis sur des terrasses, des éperons.

C'est le Li-Kiu que nous allons remonter. Sa vallée s'épanouit un moment pour se continuer en amont par une gorge étroite très boisée. Une atmosphère lourde, un cuisant soleil, précurseurs d'orage, rendent la

marche pénible, mais semblent exalter l'agitation des cigales. Ces insectes, légion dans la forêt thibétaine, strident, grincent du matin au soir, étourdissent de leur folle activité.

Le tonnerre gronde dans les lointains : un coucou semble lui répondre. Oui, un coucou ! L'étrange oiseau, comme la cigale (dzaindzain), se complaît dans les solitudes du Yalong. Je ne l'ai jamais observé dans le Setchouen oriental et même dans la vallée du Kientchang. Je me rappelle cependant l'avoir entendu quelquefois dans le massif moins peuplé encore que les marches thibétaines.

Ici, ce vilain oiseau, aux allures louches, fuit certainement l'homme.

À la sortie de la gorge de Tchen-Dou, on traverse une succession de hautes terrasses très régulières dont s'élargit la vallée. La plus étendue est celle de Keu-Rho, rive gauche du Li-Kiu. Les chaînes bordantes n'ont aucun caractère abrupt, sont plutôt à pentes faibles, à formes arrondies.

La grande terrasse de Keu-Rho porte les plus belles constructions sifans qu'on puisse voir. Jamais encore habitations ne m'avaient paru si colossales, si imposantes. Elles rappellent, dans leur ensemble, certains palais qu'autrefois édifièrent les grandes familles romaines ou les potentats de la République de Venise. C'est la même sobriété, la même pureté de lignes, la même puissance dans la conception et l'exécution. Il faut pénétrer dans l'intérieur des merveilleuses demeures romaines pour voir brusquement cesser cette similitude d'aspect, étonnante entre des constructions érigées par des races si éloignées dans les temps et l'espace.

Nous passons la nuit à Pong-Bou-Shi, dans une magnifique pièce garnie de panneaux en bois dur et ornée de peintures.

Depuis Kia-Pa-Tchong, le changement était grand : nous avons pénétré dans une des plus riches vallées des marches thibétaines.

## CHAPITRE IX

### DE PONG-BOU-SHI À TA-TSIEN-LOU

La vallée du Li-Kiu. — La pomme de terre. — Le menu du Sifan. — La chaîne du Kèe-Ri-La. — Ta-Tsien-Lou cité commerciale. — Les races qu'on y rencontre.

@

p.255 Pong-Bou-Shi est entouré de champs d'orge, de blé et de pois.

Ces récoltes ont très belle apparence : les orges et les blés atteignent 25 centimètres de haut (deuxième semaine de juin).

De nombreux poiriers sont en pleine floraison, et des cerisiers, plus abondants encore, se montrent chargés de fruits ayant atteint la moitié de leur développement. Cependant, l'altitude de la vallée en ce lieu n'est pas inférieure à 3.400 mètres.

Les champs sont bordés de haies de groseilliers et de buddleias (une espèce inconnue jusqu'ici, *Buddleias Legendrei*), et une armoise, rappelant tout à fait l'espèce *annua*, répand dans l'air son parfum quelque peu vireux, mais non désagréable.

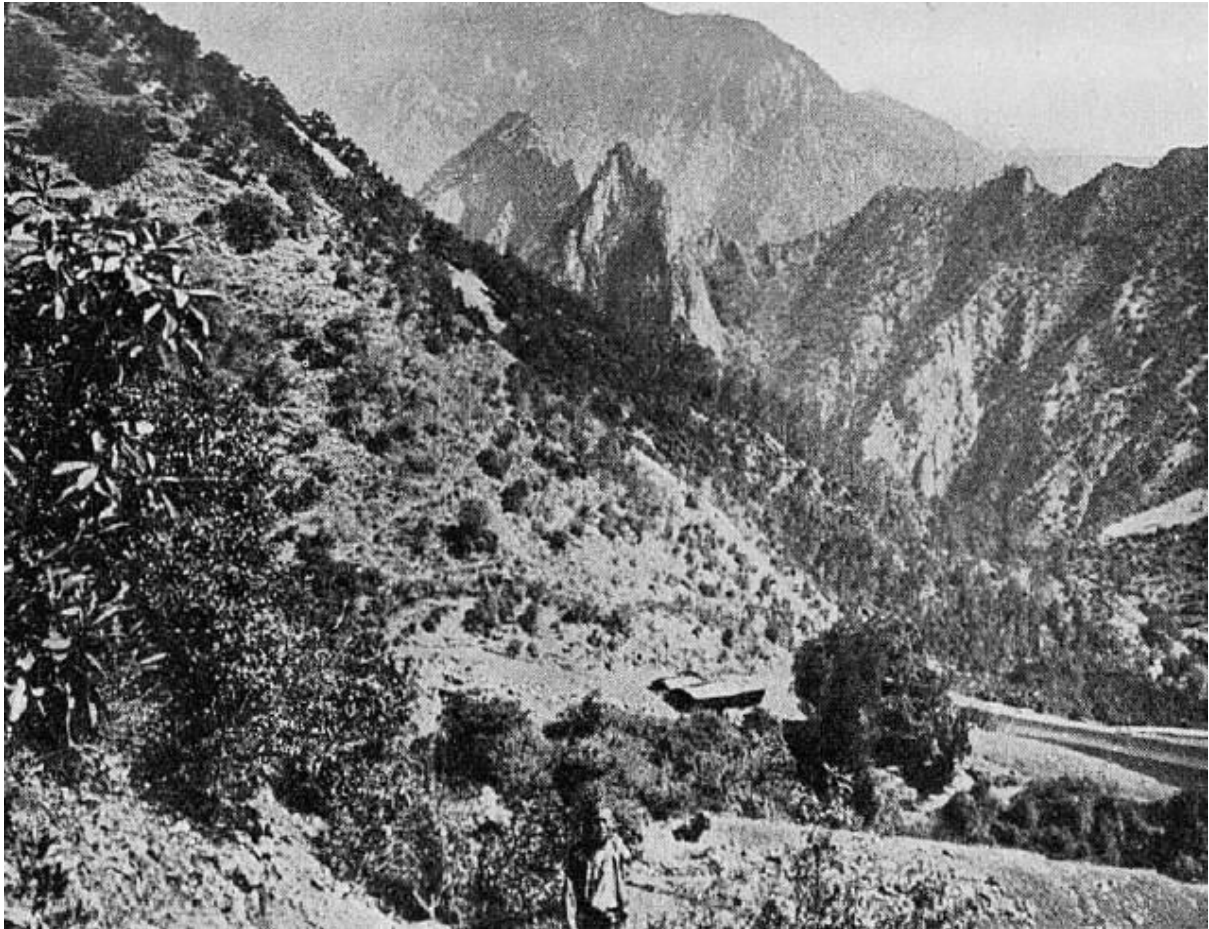
Plus loin, c'est Zamba-Ka, c'est Ti-Houdjo et bien d'autres villages, qui s'étalent sur des terrasses de plus en plus basses, de plus en plus étendues.

Des troupeaux de bœufs, de yacks et de chevaux errent de tous côtés sur les plages herbeuses du Li-Kiu, maintenant une très large rivière. Je reconnais même des porcs à la jumelle. Depuis le départ d'Eul-Se-Ing, je n'avais pas rencontré un seul de ces intéressants animaux. Les Sifans les élèvent ici uniquement pour les vendre aux Chinois de Ta-Tsien-Lou : c'est une chair dont ils ne se soucient nullement.

Il y a des champs d'orge et de blé de plus en plus. Ce que nous appellerions des mauvaises herbes y foisonnent : thlaspis et chenopodium. J'ai déjà signalé les thlaspis, comme plantes comestibles ;

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

les chenopodium sont considérés de même par les Sifans. On avouera qu'ils ne sont vraiment pas difficiles sur la nature, la saveur de leurs légumes.



**12. Un coin de vallée du Yalong (Mou-Hée).**

Il y a des champs de pomme de terre, d'une grosse espèce de couleur rose. Cette culture a pris beaucoup d'extension depuis quelques années, surtout aux environs de Ta-Tsien-Lou. Les Chinois se mettent à en consommer autant que l'aborigène.

Nous dépassons A-Té et ses moraines et trouvons un gîte à Jé-Dzé-Tchong, vallée très peuplée. Il ne nous reste plus qu'à franchir la chaîne Kèe-Ri-Là, pour atteindre Ta-Tsien-Lou et le 30<sup>e</sup> parallèle. Nous approchons du haut plateau tibétain, car les formes du terrain perdent leur caractère abrupt, s'atténuent de plus en plus. C'en est fini de la succession ininterrompue de cañons ; ce sont maintenant des vallées, de

vraies vallées bien qu'étroites ; et les escarpements des chaînes bordantes font place à des pentes douces de plus en plus régulières.

Nous franchissons le Kèe-Ri-La à 4.500 mètres, par beau temps.

Les troupeaux de yacks rôdent partout dans des vallées en U, des vallées glaciaires : nous sommes en pleine saison de transhumance.

À 4.200 mètres, nous faisons halte pour le repas, au milieu d'un campement de bergers. Il fait si doux, si tiède sous le beau soleil, que nous nous installons sur le gazon, dédaignant l'abri d'une belle tente brune en poils de yacks, la fameuse tente thibétaine du *ro-ha*. Les bergers partagent leur repas avec nos *ou-lags* : les écuelles de farine d'orge délayée à l'eau et les boules de fromage blanc. Un grand nombre de ces boules émiettées sèchent au soleil sur des couvertures de laine : c'est une façon rapide et commode de provoquer l'évaporation de l'excès d'eau du fromage et de hâter les fermentations. Ce fromage est terriblement aigre et surtout fort malpropre. Je m'en régalai quand même : à la guerre comme à la guerre ! M. Noiret préférait s'en abstenir : il le trouvait trop sale. Ce fromage me rappelait un certain pain farci de crottes de souris que notre cuisinier nous servit un jour au Yunnan : il n'en était pas plus mauvais.

Tout en grignotant mon fromage blanc, j'observe deux femmes en train de faire du beurre. Le lait est contenu dans une grosse outre fusiforme, d'un diamètre de 35 à 40 centimètres, au centre, et longue de 60 à 70 centimètres.

Dans un premier temps, elles la roulent sur le sol, l'attirant et la repoussant alternativement. Dans un deuxième temps, chacune d'elles, tour à tour, lui imprime un mouvement de bascule sur ses extrémités. Et ainsi de suite. À la saison chaude, il faut quand même une moyenne de deux heures pour obtenir le rassemblement complet de la matière grasse. Le beurre thibétain ne le cède en rien au fromage comme malpropreté.

Nous couchons à Kèe-To, à 12 kilomètres de Ta-Tsien-Lou. La sente thibétaine a été améliorée par les Chinois ; ils y ont jeté pêle-mêle d'énormes pierres, du granit pris dans le lit du torrent. Et comme ces pierres, naturellement, n'ont pas été taillées, il existe des vides considérables entre les blocs, des vides plus dangereux pour les jambes des voyageurs et les pattes des animaux. Et le fils de Han est satisfait de son œuvre : par temps de pluie, « on ne glisse plus », dit-il sur sa route.

Le 10 juin, nous étions à Ta-Tsien-Lou.

On connaît cette petite cité chinoise, centre commercial très important aux portes du Thibet, sur la grande route d'Est en Ouest. En serrée, enclavée plutôt entre de hautes chaînes, elle a médiocre apparence, étouffée entre ses énormes murailles naturelles. Elle aurait pu se développer en amont de la vallée, vers Kèe-To, mais les Chinois se moquent de l'espace, du grand air, aiment, au contraire, à s'empiler pour réduire au minimum leurs déplacements. Tout est sacrifié à la réalisation du moindre effort.

Ta-Tsien-Lou est surtout une ville d'échanges.

On y fabrique cependant quelques armes, armes à feu et armes blanches, et la profession d'argentier est assez prospère. On réalise le bijou thibétain, mais trop à *la chinoise*. Ce bijou manque de caractère, de l'originalité des productions de l'art thibétain. Les deux races sont trop différentes pour se rapprocher, se reconnaître et surtout se confondre, même dans leurs imitations réciproques. Un peuple a l'art de son âme, de ses caractéristiques psychiques ; un autre, en le lui prenant, le transforme malgré lui, ne réalise que l'apparence des modèles.

Il est une industrie excessivement prospère à Ta-Tsien-Lou : c'est celle de la distillation d'eau-de-vie avec le maïs cultivé dans la vallée du Tong-Ho. Le Sifan, le Thibétain, comme le Lolo, s'adonnent de plus en plus à l'eau de feu, au grand bénéfice et à la grande joie du Chinois, qui en connaît tous les effets.

La Mission Lyonnaise a soigneusement décrit la série des échanges qui se font à Ta-Tsien-Lou : rien n'est changé depuis. Il y a seulement plus d'activité dans l'importation des céréales et denrées alimentaires depuis que la province du Setchouen a entrepris de conquérir le Thibet.

La plus grande partie du musc continue à arriver à Ta-Tsien-Lou. Il se pourrait que les derniers événements, l'état de guerre actuel, l'insécurité de la grande route commerciale d'Est en Ouest en viennent à détourner cet important produit vers le Yunnan, vers A-Tentse, qui en reçoit déjà du Thibet occidental.

p.260 La population de Ta-Tsien-Lou comprend deux éléments principaux très différents : l'élément chinois et l'élément thibétain.

Socialement, ils ne se confondent guère. Si le commerçant, l'artisan, le soldat chinois prennent femme parmi les Thibétaines, c'est par nécessité, ou pure concupiscence, comme dans le cas du gros trafiquant qui pratique largement la polygamie. Mais, règle générale, le fils de Han méprise l'enfant que lui donne sa compagne thibétaine, fille de barbare à ses yeux. Pour le culte ancestral, ce qu'il veut, c'est le rejeton d'une fille de sa race.

Mais, à Ta-Tsien-Lou, il n'y a pas de Chinoises pour tout le monde, surtout que le riche boutiquier en accapare toujours un lot pour sa distraction personnelle. Le mariage avec la femme indigène est donc fréquent dans les classes pauvres.

Il n'y a pas que des Chinois et des Thibétains, à Ta-Tsien-Lou ; on y reconnaît de beaux types aryens qui viennent du Turkestan et quelquefois du nord de l'Inde. En dehors de ces beaux types, les négroïdes et mongoloïdes sont nombreux. Il semble même que d'étranges mélanges se soient opérés au Thibet, à des époques que l'histoire ne saurait mentionner.

J'ai reconnu sur certaines têtes, aux traits nullement grossiers, la



Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

tignasse épaisse, crépue si caractéristique du négrito signalé déjà. On retrouve, à l'examen détaillé de ces métis, les principaux attributs des deux générateurs.

Nombreux sont les lamas qu'on voit circuler dans les rues, ronronnant des prières. Le Chinois lui-même, très superstitieux sinon croyant subit facilement l'influence de ce milieu bouddhiste. Dans beaucoup de petites boutiques lui appartenant on peut observer abondance de rameaux de genévrier ou de cyprès, qui s'enlèvent rapidement, sont brûlés par les acheteurs devant une idole.

En aucune ville chinoise, je n'avais encore remarqué pareil déploiement de dévotion.

@

## CHAPITRE X

### DE TA-TSIEN-LOU À MIENNING

Le passage du Ya-Kia-Ken. — Taudis chinois. — Mossimien. — Le crotale des forêts. —  
L'accident de M. Dessirier. — Le séjour à Mienning. — Superstitions chinoises.

@

Nous quittons Ta-Tsien-Lou le 11 juin pour rentrer à Mienning, non par la grande route, mais par Mossimien, Tsa-Ta-Ti et le pays Lolo.

La mission catholique nous avait fait la plus cordiale réception.

Dès le premier jour, nous avons à franchir une grande chaîne, le Ya-Kia-Ken. Nous sommes surpris par une tourmente de neige, qui nous ferait perdre de vue la piste à suivre, si des perches n'étaient échelonnées de distance en distance. Domestiques et porteurs chinois se débandèrent aussitôt. Rien ne les démoralise plus que la souffrance physique, même de retentissement limité, peu intense, comme le coup de froid dans la rafale actuelle. Ils restent sourds à tout ordre, oubliant leur rôle, leur fonction auprès de nous. Le plus docile échappe à tout contrôle.

L'un deux, vigoureux et peu chargé, dont j'avais absolument besoin, m'échappa plusieurs fois. Dès que je m'arrêtais pour écrire ou pour consulter un instrument, il utilisait aussitôt la densité du poudrin, l'épaisseur du brouillard neigeux, pour détalier.

Par 3.800 mètres, nous trouvons, le soir, une misérable auberge chinoise, la seule du Ya-Kia-Ken, refuge des coolies qui vont de Ta-Tsien-Lou à Mossimien, et réciproquement. Elle était construite en planches si mal jointes, qu'il existait entre elles des intervalles de 5 à 6 centimètres. Inutile d'ajouter que la neige tombait dans les pièces et que le vent y pénétrait plus facilement encore. Nous eûmes beaucoup de peine, M. Noiret et moi, à trouver un coin abrité où placer nos lits. Je m'étonnai

près du patron qu'il ne se fût pas construit une meilleure cabane. Que lui coûtaient les planches ? Il vivait à l'orée d'une grande forêt.

Il se mit à rire. — Et ces planches, pourquoi négliger de les ajuster avec quelque soin ? — Il continue de rire naïvement. — Il est plus mal logé que les ours du Ya-Kia-Ken, car ils se terrent dans des grottes où la neige n'arrive pas. — Il rit toujours, le brave homme. — Ses ancêtres étaient ainsi logés ; il se loge comme eux. Il est pauvre. Pour avoir des planches, il faut abattre des arbres, les transporter, les scier. Il a appris à se contenter de peu.

Il ne sut me rien dire de plus.

Le froid fut si vif, cette nuit, que nos chevaux attachés, à la porte de l'auberge, faute d'écurie, rompirent leur corde et s'en allèrent plus bas, vers la forêt, se mettre à l'abri. On les retrouva sans peine le lendemain matin.

En quittant la misérable cabane, je reconnais que la prairie alpine est riche en rhubarbe ; que cette précieuse plante, dont la racine s'exporte vers l'Europe, commence à dérouler ses feuilles au-dessus des gazons.

Mossimien est le premier gros village qu'on rencontre à la descente du Ya-Kia-Ken. Il est situé sur un cône de déjection fertile, entièrement cultivé. Ici vivent des Chinois : il n'y a plus de place pour les arbres. La culture principale est celle du maïs, dont une grande partie est utilisée pour la distillation d'eau-de-vie, comme je l'ai dit.

Il existe à Mossimien un oratoire catholique où nous trouvâmes un excellent gîte. Nous avons été invités à en user par le Père lui-même. Le brave Père nous avait croisés sur la route, allant à Ta-Tsien-Lou.

En quittant Mossimien, nos chevaux réalisent ce tour de force de passer sur un pont fait de deux petits troncs d'arbres accolés. Un mafou marchait devant, un autre tenait le cheval par la queue. Le moindre faux pas aurait jeté les pauvres bêtes dans le torrent furieux. Aucun d'eux ne

fit ce faux pas sur une longueur de 20 mètres à franchir.

Tien-Ouan est un autre village situé 25 kilomètres plus loin. Il n'a rien de remarquable que sa saleté. Il se trouve au débouché d'une vallée que nous devions explorer plus tard. C'est par elle que passe le mauvais sentier qui relie Tien-Ouan à Kia-Pa-Tchong, c'est-à-dire le bassin du Tong-Ho avec celui du Yalong.

Depuis le Ya-Kia-Ken, nous ne franchissons <sup>p.265</sup> que des crêtes peu élevées qui s'abaissent graduellement vers Tse-Ta-Ti.

Il est vrai que ces arêtes transversales Est-Ouest représentaient tout simplement les contreforts des grandes chaînes Nord-Sud, qui séparent les deux grands bassins de cette région. Les pentes sont fort déclives, puisque le Tong-Ho, à Tse-Ta-Ti, est à la cote 1.000 mètres, tandis que le faite de partage, éloigné de ce fleuve de 45 kilomètres seulement, dépasse l'altitude de 5.600 mètres.

Tse-Ta-Ti, marché assez important, comprenant une centaine de familles de boutiquiers, était, il y a peu d'années, occupé par un chef de tribu sifan. À l'heure actuelle, toute la route, depuis le Ya-Kia-Ken jusqu'ici, est occupée par les Chinois. Ils ont entièrement dépossédé et refoulé les Sifans. On peut encore rencontrer cependant quelques hameaux de ces aborigènes, mais ils deviennent de plus en plus rares. Sur cette frontière, seul le Lolo se défend vigoureusement, lutte même toujours victorieusement. Le fils de Han le redoute et se venge sur le Sifan de tous les mécomptes, les échecs constants qu'il subit.

De Tse-Ta-Ti, nous gagnons Oua-Sen Tse-Ma-Koua et Yi-Lé, pour aboutir à Mienning. J'ai décrit cette route lolotte dans mon livre *Kientchang-Lolotie* ; je n'y reviendrai pas.

Cette route, à l'instigation d'un général Ma, fort populaire au Kientchang, a été récemment ouverte à nouveau au commerce chinois. Aussi, la belle forêt d'Y-Lé est-elle en pleine dévastation. Si une querelle,

une vendetta ne surgit prochainement entre Lolos et fils de Han, fermant une fois de plus à ces derniers cette belle région, le mal sera vite irréparable.

Nous fûmes très cordialement reçus par les Lolos de Tse-Ma-Koua. J'en connaissais un certain nombre que j'avais vus une première fois en 1906 et, de nouveau, en 1909, à Shang-Pa, en compagnie de Mgr de Guébriant. Ils nous offrent ce qu'ils ont de meilleur, des œufs surtout, sachant que nous les aimons.

Pendant que je demande quelques renseignements sur la faune au chef de clan, M. Noiret arrive, portant sur un bâton un superbe reptile de couleur vert gazon, avec bande jaune latérale et queue rose. Le chef de clan m'apprend aussitôt que ce reptile, de l'apparence d'une vipère, est redouté par les bergers et les chasseurs. Sa morsure n'est point mortelle, généralement, mais elle provoque des phlegmons et des souffrances très vives.

Au Muséum, il a été baptisé crotale. C'est le *Lachesis gramineus*. Nous étions de retour à Mianning le 22 juin, ayant accompli une très intéressante exploration.

Nous avons, depuis Mao-Kou-Tchang, fait de l'Ouest-Nord-Ouest, jusqu'à Mé-Té-Rong (le Na-Dji-Ké de M. Bonin) <sup>1</sup>.

De Mé-Té-Rong, nous avons remonté au nord jusqu'au 30<sup>e</sup> parallèle, traversant, dans la première partie surtout, la plus pittoresque et la plus sauvage région encore explorée, aussi la plus tourmentée. Jamais encore je n'ai vu aussi puissante végétation, aussi épaisses forêts de haute futaie.

Nous avons reçu le meilleur accueil des tribus sifans perdues dans ce massif. Ce sont les gens les plus hospitaliers, les plus doux du monde. Il y

---

<sup>1</sup> "Nadji" ou "Nakiu" (les indigènes ont les deux prononciations) signifie fleuve, et "ki" ou "ké", passage, gué. Le village lui-même Mé-Té-Rong, a reçu de M. Bonin la dénomination de "gué". Il y a eu confusion : nadjiké n'est nulle part un nom de lieu.

a donc toute sécurité pour le voyageur dans ces régions. Il n'y a qu'une chose dont il ait à se garder : c'est de l'éventualité de se rompre les os au fond d'un ravin, car, comme je viens de le dire, je n'avais encore traversé pays aussi tourmenté. C'est ce genre d'accident qui arriva à M. Dessirier. Après une chute sur la tête dans un ravin, ayant remonté à cheval il s'y évanouit et fut jeté par l'animal contre un arbre. Le choc fut tel que M. Dessirier resta trois jours sans connaissance. Il suivait à ce moment la vallée du Yalong et se trouvait à deux étapes de Ho-Kéou, où des compatriotes construisaient un pont sur le fleuve. L'ingénieur, M. Kerihuel, envoya aussitôt son contremaître, M. Auffret, lequel nous ramena le pauvre Dessirier. Ce brave garçon, très courageux et plein d'élan, allait terminer sa difficile exploration du Yalong quand cet accident lui arriva. Sans le secours empressé apporté par nos compatriotes, il est difficile d'affirmer qu'il aurait pu échapper à la mort. Car le mandarin de Ho-Kéou, non seulement se refusait à envoyer du secours à M. Dessirier, mais voulait même empêcher M. Kerihuel d'agir, sous le vain prétexte que nous n'aurions jamais dû pénétrer dans cette région interdite par les autorités chinoises. Mais M. Kerihuel, un Breton, ne pouvait se laisser arrêter par semblable opposition ; il passa outre et sauva M. Dessirier.

C'est à Mienning, sous-préfecture chinoise, que j'appris toutes ces nouvelles par un télégramme de notre consul général, M. Bons d'Anty, qui, dans ces circonstances, agit rapidement à Tchentou et obtint une attitude plus humaine des mandarins locaux.

Les pluies d'été, aussi violentes que continues, nous retinrent juillet, août et une partie de septembre à Mienning. J'en profitai pour écrire différents rapports aux ministères intéressés, à la Société de géographie et à l'Institut Pasteur, sur la question de la sériculture. Pendant ce temps, M. Noiret dressait une carte schématique des régions explorées.

La cueillette des plantes et la chasse aux insectes constituaient la distraction journalière.

Nous eûmes d'excellentes relations avec le sous-préfet de l'endroit, excellent homme, discret et serviable.

La population se tint tranquille, malgré certaines excitations venues de l'extérieur, symptomatiques du mouvement révolutionnaire qui se préparait. Le seul ennui dont nous eûmes à souffrir fut celui de l'accusation d'avoir empoisonné les puits, sources et mares du pays. Ces pauvres gens, très superstitieux, dont les animaux mouraient d'une épizootie grave, trouvèrent tout naturel d'en faire remonter la cause aux « diables étrangers » présents ; et l'empoisonnement des eaux expliqua tout.

Il est impossible d'éviter ces accusations absurdes. Si nous séjournons longtemps dans un lieu, comme ce fut le cas à Mienning, le Chinois se demande quelle raison cachée nous y retient ; et si vous ne faites que passer, il déclare péremptoirement, après votre départ, que vous ne pouvez avoir la conscience tranquille pour montrer tant de hâte à vous en aller. Arriver le soir et repartir le lendemain au petit jour, rien de plus suspect. Méfiant à l'extrême, incapable de comprendre le but de vos travaux, il n'y voit qu'un effort d'espionnage mal déguisé, une audacieuse tentative d'inventaire des ressources du pays.

Je pus faire à Mienning d'intéressantes observations météorologiques, mais elles ont été malheureusement perdues lors de notre attaque du 25 octobre.

M. Dessiner nous revint à la fin de juillet, remis de son dangereux accident. Il put jouir enfin, dans la pagode où nous habitions, d'un repos bien gagné.

## TROISIÈME PARTIE

NOUVELLE EXPLORATION DANS LE BASSIN  
DU YALONG ET DU TONG-HO.

LA FIN BRUSQUE DES TRAVAUX DE LA  
MISSION



## CHAPITRE PREMIER

### DE MIENNING À LA-POU-TCHONG

Le retour au pays sifan. — Le poison lolo. — Passage de la chaîne Dzeu-La et de la chaîne Guismi. — Le hameau de Shi-Wa. — La-Pou-Tchang.

@

p.271 Les pluies diluviennes d'été ayant beaucoup diminué de violence et de fréquence depuis la mi-septembre, et les torrents commençant à baisser, je décidai de reprendre notre travail d'exploration dans le Yalong. Je repartis, avec M. Dessirier, le 20 de ce mois. M. Noiret devait se mettre en route le lendemain : je l'avais chargé d'une mission importante dans le Setchouen occidental et au Koeitchou.



13. Champ de fougères en haute montagne tibétaine, vers 3.300 m.

Je savais que les autorités me surveillaient et voulaient à tout prix m'empêcher d'entrer à nouveau en territoire sifan. Je réussis à tromper leur surveillance d'une façon très simple.

En août et septembre, j'envoyai plusieurs fois M. Noiret à la chasse pour plusieurs jours. La première fois, les autorités s'émurent et craignirent un vrai départ : elles furent vite rassurées. Et les sorties suivantes eurent pour effet l'endormir complètement l'attention des autorités.

Quand, donc, j'annonçai que j'allais à mon tour chasser, le sous-préfet n'eut pas l'ombre d'un soupçon, et d'autant moins que M. Noiret resta un jour de plus avec les gros bagages pour mieux duper l'excellent magistrat.

Ce n'est pas sans remords que je trompai ainsi le mandarin si serviable, qui s'était ingénié, l'été durant, à nous faire plaisir. Mais l'intérêt de la géographie, était en jeu, il s'agissait d'arriver à mes fins, de pénétrer à tout prix dans le bassin du Yalong. Il fallait que, la durée d'un jour au moins, le sous-préfet ignorât mes intentions, ne pût, sur l'ordre du préfet, lancer à temps un détachement de soldats pour nous arrêter.

Dès le premier soir, après une marche rapide, nous atteignons un village lolo où nous faisons halte pour la nuit.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous dépassons Y-Lé et couchons à Lé-Ya, au milieu de Lolos et de Sifans. Le 22, nous franchissons une grande chaîne qui nous met désormais hors de toute atteinte.

M. Noiret, resté après nous et devant s'acheminer vers Tchentou, put quitter tranquillement Mianning. Nous devions nous retrouver trois mois après à Yunnan-Fou. Le sort en décida autrement, comme on le sait. La révolution chinoise et l'attaque du 25 octobre 1911 à Houang-Choui-Tang, vinrent brusquement mettre fin à nos travaux.

En ce qui concerne notre nouvelle exploration dans le bassin du Yalong, elle réussit pleinement. Nous avons pu remplir tout notre programme et couper de deux transversales le puissant massif séparant

les deux vallées du Yalong et Tong-Ho. En quelques jours, nous avons dû franchir cinq hautes chaînes, dont le col de l'une d'elles, le Dé-Ghi-La, n'est pas à une altitude inférieure à 5.000 mètres. Le col des quatre autres n'est pas au-dessous de 4.500 mètres.

La population, vivant dans un grand isolement, est timide, sauvage même. Elle appartient à la grande tribu des Mounias.

Nous avons pu reconnaître de superbes glaciers et fixer à peu de chose près la limite des neiges éternelles dans ce bassin. Nous avons revu les régions si tourmentées et si grandiosement pittoresques où paissent les yacks, où aboient les molosses près des tentes brunes.

Le 22 septembre, comme je l'ai dit, nous franchissions une grande chaîne de roches métamorphiques, la chaîne Dzeu-La, où je fis une abondante récolte de plantes et découvris surtout le fameux aconit utilisé par les Lolos pour empoisonner leurs flèches.

Apercevant, vers 4.000 mètres d'altitude, un aconit qui me paraît nouveau, je me hâte d'aller l'examiner. Au moment où je m'apprête à l'arracher, je remarque que mon guide, un vieux Lolo, est en proie à une vive émotion. Brusquement, il s'avance vers moi et me supplie de ne pas toucher à cette plante. J'étais fixé : cet aconit était bien celui dont les Lolos cachent l'utilisation. Je m'empressai d'en cueillir un grand nombre de spécimens. Et mon vieux guide, se rendant compte que je « savais », se mit aussitôt à m'aider.

La chaîne de Dzeu-La nous séparait d'une profonde et étroite vallée qui débouche à Tse-Ta-Ti. Nous couchons à Wang-Beull, appelé Mou-Ghiou par les Sifans et Lolos. Les Chinois y sont peu nombreux ; les principaux villages sont aborigènes.

De Mou-Ghiou, nous gagnons le pâturage de Peu-K'oua, d'où l'on aperçoit, au sud, la chaîne qui abrite Sa-Ya, visité par M. Noiret. J'avais appris à Mianning que Sa-Ya est un centre important de récolte de

rhubarbe. Cet intéressant produit vient à Mienning et, de là, se dirige sur Ya-Tcheou, Tchong-King et Shanghai.

La région de Sa-Ya est aussi connue par ses *ié nieou*, ou bœufs sauvages (en réalité un énorme mouton). Ces animaux s'y tiendraient en raison des nombreuses sources salées qui s'y trouvent.

Nous passons la nuit à Peu-K'oua dans un abri à bœufs dont nous dûmes barricader l'entrée pour en écarter les possesseurs habituels. Malgré la barricade de grosses pierres, nous eûmes plusieurs fois à subir l'assaut d'une vache et de son grand veau, qui ne cessèrent de protester par des meuglements contre notre sans-gêne.

Le lendemain, nous faisons l'ascension du <sup>p.275</sup> Guismi, une chaîne d'aspect rébarbatif, aux assises de séricitoschites soulevées en arches, fréquemment affaissées ou rompues.

Sur le versant occidental, d'immenses moraines dévalent depuis le col (4.500 mètres) jusqu'à l'altitude de 4.000. Elles forment des entassements plus formidables encore que ceux du Pong-Ngho-Rho.

Sitôt sorties des moraines, nous tombons au milieu d'une belle végétation arborescente, où dominant toujours les rhododendrons. À un moment donné, nous sommes hélés par un groupe de gens vêtus de peaux de moutons et d'aspect fort rude, le visage brûlé par le vent des grandes altitudes : ce sont des chasseurs de rhubarbe, des Chinois. Seuls, les plus misérables de la vallée du Tong-Ho s'exilent tout l'été dans la profondeur des hauts massifs pour y déterrer la précieuse racine. Si encore ils tiraient un bénéfice appréciable de leur pénible labeur : mais ils prennent si peu de précautions dans la préparation, le séchage de cette racine, que le prix de vente ne peut être rémunérateur. Pour l'être, il faudrait qu'ils se donnent la peine de sécher lentement leur rhubarbe, toujours à l'ombre, au lieu de l'exposer en plein soleil et le plus souvent devant un grand feu. La dessiccation, trop rapide ainsi, enlève au produit

une grande partie de sa valeur. Mais ces paresseux sont incorrigibles.

Sortis des moraines, nous entrons en forêt, une forêt d'arbres géants. Sous une pluie diluvienne, nous atteignons péniblement, à la nuit noire, le hameau de Shi-Wa (cote 3.000 mètres), très important parce que la belle vallée où il est situé, vallée tributaire du Chèe-Pi-Ho, sert de trait d'union entre les districts de Sa-Ya, Ou-La-ki, et ceux qui se trouvent au nord, dans l'est de la grande route, Gho-Rou, Kia-Pa-Tchong, Pong-Bou-Shi.

Shi-Wa est situé sur une très haute terrasse, bordée par un large torrent et adossée, en plus, à une formidable montagne : c'est une position défensive extrêmement forte. Des tours-bastions dissimulées dans d'épais bosquets en gardent les approches. Il y a suffisamment de champs autour du hameau pour alimenter de nombreuses bouches. Mais, à en juger par le nombre de moulins à prières, les Sifans de ce lieu, comme tant d'autres, vénèrent plus volontiers Bouddha que le dieu nommé Mars par les Romains.

Toujours cheminant dans la grande forêt, nous atteignons La-Pou-Tchong (cote 3.400), le 29 septembre. C'est un hameau en ruines situé à 10 kilomètres de Shi-Wa. Il possède plusieurs majestueuses tours octogonales, en ruines comme les maisons. C'est la variole épidémique qui aurait fait disparaître le plus grand nombre des habitants. Les deux maisons qui restent sont très misérables, à peine entretenues. Il s'y trouve cependant encore des trésors comme livres de prières. Mais, comme à Mong-Tong, il m'est impossible d'en acheter un seul.

Le lendemain, nous partons de grand matin pour le Dhé-Ghi-La, une très haute chaîne qui nous sépare de la vallée de Rodze-Tchong.

Dès que nous quittons La-Pou-Tchong, j'aperçois sur les pentes les *blancs moutons* du Kla-Gou-La, des blocs erratiques de granulite. Ils deviennent naturellement de plus en plus nombreux à mesure que nous nous élevons.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

La forêt, elle, devient moins dense et bientôt, à travers une éclaircie, je distingue, sur une nappe de verdure, de gros points noirs qui se déplacent très lentement. À la jumelle, je reconnais tout de suite un superbe troupeau de yacks.

Une demi-heure après, nous étions au milieu d'un vaste pâturage (*djua*) où paissent plus de deux cents de ces animaux gardés par des lamas et des molosses. Un guide m'est indiqué, le meilleur parmi ces lamas. Mais il vient si humblement me supplier de le laisser à la garde du troupeau, invoquant sa responsabilité et l'état de sa santé, que je me laisse attendrir et accepte un pauvre diable, qui m'avoua plus tard n'avoir jamais fait la route. Il devait mentir, car tous ces lamas-bergers passent leur vie sur les sentes de ces montagnes. Quoi qu'il en soit, arrivé au sommet du Dé-Ghi-La, je ne vis plus ce guide : il avait profité des brouillards des sommets pour déguerpir, retourner au *djua*.

@

## CHAPITRE II

### DE LA POU-TCHONG À BONG-H'A

L'hypsomètre au col du Dé-Ghi-La. — Le campement de La-Gni-Pa. —  
En quête de vivres. — Le pâturage de Bong-H'a.

@

Sous la neige cinglante, la rafale vespérale, nous franchissons le Dé-Ghi-La. Ce fut long, pénible pour nos coolies chinois. L'un deux ne put nous rejoindre que le lendemain.

Si violent, si mordant est le vent, au col, que j'ai beaucoup de peine à réaliser mon observation hypsométrique. Il faut des prodiges d'ingéniosité pour arriver à protéger la flamme de la petite lampe, à faire bouillir l'eau presque gelée dont je dispose. Je réussis enfin avec l'aide du cuisinier et de deux domestiques.

Furent-ils assez malheureux d'être retenus sur l'arête du col, en pleine exposition, un quart d'heure durant ! Quels regards suppliants, ou plutôt de belle abnégation, ils me jetaient de temps en temps ! Car en quoi l'opération pouvait-elle les intéresser, eux ?...

Mais l'eau commence à chanter ; tous les yeux se rivent sur la colonnette de verre. Un petit jet de vapeur fuse dans l'air... Brusquement, apparaît la colonne de mercure, vive, rapide. Elle se fixe à 84,3°.

Le cuisinier ramasse en un clin d'œil tous les ustensiles et, suivi de mes deux domestiques, dégringole à toutes jambes la pente caillouteuse maculée de neige.

Température d'ébullition, 84,3° : le col de Dé-Ghi-La est au voisinage de 5.000 mètres d'altitude. La neige y est rare, éparpillée, très dure. Étant donnée la saison, nous devons être à la limite des neiges persistantes. Sur les deux versants, le méridional surtout, les glaciers ont

accumulé d'énormes masses de porphyrite broyée jusqu'à ne former souvent qu'une boue visqueuse gris sombre ou noire.

Il n'y a pas de trace de végétation sur ces roches ingrates, aux abords du col, pas même trace d'un saxifrage, d'un sedum, comme au Wa-Dzang-Gho, au No-Gho-Djoua. Ici, tout est morne, austère, mais singulièrement impressionnant, si l'on considère les pics géants drapés de neige éternelle, qui se dressent au-dessus de nous, effrontément dominateurs.

Nous descendons à la recherche d'un gîte, parcourons 6 kilomètres environ sans rien trouver. Le guide a disparu, comme je l'ai dit.

La nuit nous surprend près d'un pâturage où n'existe aucune cabane de berger.

Nous continuons de descendre la vallée à travers un épais taillis, cherchant à rejoindre le cuisinier et les quelques coolies qui ont pris les devants, n'ont pas été retenus au col et le long du chemin comme nous.

Le taillis est si dense et la nuit si profonde que je m'égarer constamment, me perds dans un <sup>p.280</sup> véritable dédale de ce que je crois être des sentes. J'ai avec moi un seul domestique, le porteur d'instruments. Depuis une demi-heure, il lance, en vain, aux échos des appels frénétiques. On lui répond enfin et bientôt une grande lueur, qui danse drôlement sur la nappe feuillue, nous annonce l'approche d'un porteur de torche. Dix minutes après, sous une forte ondée, je pénètre dans un refuge à bergers presque abandonné, où la pluie glisse sans peine à travers les larges interstices du toit de planches.

Le cuisinier a réussi à allumer un peu de feu, mais les deux porteurs chargés des ustensiles et victuailles sont restés en arrière. Les trois quarts des coolies ont d'ailleurs fait comme eux.

J'envoyai deux hommes à leur recherche. Il les trouva campés à l'abri d'un buisson, à deux kilomètres de notre gîte. Ils refusèrent de nous



rejoindre, prétextant la nuit et la fatigue. Même celui qui portait la literie de M. Dessirier s'entêta à ne pas bouger.

Vers dix heures, le cuisinier nous offrit un léger repas, mais je ne pus rien absorber. M. Dessirier, lui, mangea avec plaisir : ce fut une compensation pour la privation de son lit.

Les coolies arrivèrent le lendemain assez tard et, comme il nous fallait à tout prix un guide, je décidai de passer la journée pour avoir tout le temps de trouver ce guide et permettre en même temps aux coolies de se reposer.

Tcheou monta à cheval et repartit dans la direction du col. J'y avais observé la veille un grand troupeau de yacks et deux bergers : ils en ramèneraient un.

Il revint à dix heures avec un lama à l'air stupide, qui pleurait à chaudes larmes, me suppliant, en mauvais chinois, de ne point l'emmener, de le laisser à son troupeau. Les peines les plus sévères l'attendaient si un seul yack venait à s'égarer. Comme il m'affirme qu'en aval, à une petite distance de La-Gni-Pa (c'est le nom de notre campement), se trouve un hameau, je le laisse repartir, si stupide il nous apparaît à tous.

Tcheou, accompagné de deux coolies, descend la vallée et revient vers midi, annonçant qu'il a trouvé ce hameau et qu'il ramène trois Sifans avec leurs chevaux. Ils suivent à peu de distance avec les coolies.

Je ne puis traiter Tcheou de naïf et lui prédire que ses trois Sifans n'arriveront jamais jusqu'ici, qu'ils ont dû déguerpir sitôt qu'il a pris les devants.

C'était vrai : ils s'étaient jetés dans les bois sitôt Tcheou parti.

Tcheou ayant échoué, j'envoyai M. Dessirier lui-même vers les Sifans. Il devait parlementer avec eux et les décider, non seulement à nous servir de guides, mais encore à nous vendre des vivres. Nos coolies, qui ont

emporté de Mou-Ghiou des provisions pour quatre jours, doivent en voir la fin aujourd'hui. Il faut à tout prix se ravitailler.

M. Dessirier revient le soir. Il a trouvé le hameau vide ; pas un Sifan ne s'est montré. Il a dû empêcher ses coolies de faire main basse sur des petits sacs de farine d'orge.

Dans ces conditions, je décide de partir, au jour, le lendemain matin et de revenir vers le Dé-Ghi-La pour tâcher de trouver la route directe qui mène à Kia-Pa-Tchong.

Le lendemain, nous découvrons dans l'ouest un grand pâturage avec de nombreuses cabanes en pierres, qui nous auraient rendu grand service ces deux dernières nuits.

M. Dessirier pousse plus loin dans l'ouest, cherchant un passage. Il revient bientôt, n'ayant rien trouvé. Nous sommes dans un cul-de-sac, au pied d'un formidable glacier. Il faut prendre parti, et tout de suite. Les coolies n'en peuvent plus, n'ont rien à se mettre sous la dent. J'ai eu beaucoup de peine ce matin à les décider à se remettre en route. M. Dessirier vient me dire qu'ils se refusent énergiquement à marcher : ils réclament des vivres, m'avoue Tcheou. Hier, de toute la journée, ils n'ont rien mangé, prétendent-ils. Je ne comprends pas. Tcheou confesse que c'est vrai, qu'il n'a pu les empêcher de manger en trois jours les rations de quatre. Hier, il ne restait plus une parcelle de galette de maïs.

Le campement des coolies se trouve à 50 mètres à peine de la cabane, je m'y dirige avec M. Dessirier.

Tout notre monde est vautré par terre, dans l'attitude de la plus profonde désolation, pleurant même. « Qu'allaient-ils devenir ? Ils allaient bientôt mourir d'inanition dans ce coin perdu de la haute montagne. Qui pouvait venir à leur secours ? Déjà, ils ne pouvaient plus marcher. Ils resteraient ici en attendant que je leur trouve des vivres de quelque façon. »

Je m'adresse alors à l'un d'eux qui pleurniche plus haut que les autres. Je le connais depuis longtemps et sais son mauvais esprit : il doit être le meneur.

— Tu es trop bête, lui dis-je. Tu n'as plus de vivres ; il est impossible de s'en procurer ici et tu refuses de marcher, d'aller où il y en a. Oui, tu es plus bête qu'un Mantze (Barbare). Allons debout, et vite la charge sur ton dos !

En jetant un regard circulaire :

— Allons, vous autres, tous debout et en route ! Je vais vous conduire où il y a à manger !

Et tous suivent, déambulent à bonne allure : ce fut pour aboutir au cul-de-sac que je viens de signaler.

Ils voient revenir M. Dessiner et devinent qu'ils n'y a pas de passage. Assis sur l'herbe courte, ils me regardent à la dérobée, anxieusement.

— Les vivres, leur dis-je, il y en a sûrement en aval de La-Gni-Pa. Si le hameau reconnu par Tcheou est toujours désert, nous descendrons plus loin et trouverons à nous approvisionner abondamment. En route pour le hameau ou le grand village !

Et tout le monde revint allègrement sur ses pas. La-Gni-Pa fut franchi et bientôt nous étions en forêt.

Pour reconnaître les abords du hameau et tâcher de rassurer les Sifans avant l'arrivée de notre troupe, je pris les devants avec Tsen, le plus intelligent de nos domestiques. L'approche fut d'autant plus facile que la clairière où s'élevait le hameau était encore entourée d'un épais taillis. À la jumelle, j'aperçois deux hommes assis sur un rocher, lesquels certainement doivent faire le guet. L'importance de notre convoi avait été sans doute décuplée, centuplée peut-être. Les Sifans devaient craindre notre arrivée. Ils surveillaient donc tous nos mouvements pour disparaître à temps.

Nous laissons les chevaux dans le taillis et avançons silencieusement vers la clairière où paissent tranquillement un superbe troupeau de yacks et aussi des chevaux.

Notre marche d'apaches n'a aucun succès : nous sommes vite aperçus, et les guetteurs prestement disparaissent dans un fourré.

Quelques minutes après, je pénétrais dans une maison à étage où de l'eau bouillait sur le feu, où tout était rassemblé pour la préparation du thé au beurre. Du lait frais, qui venait d'être traité, remplissait un bassin de cuivre. Les maîtres de céans avaient, depuis quelques minutes à peine, brusquement abandonné leur home.

Nos domestiques, palefreniers et coolies, une trentaine d'hommes, arrivèrent bientôt. Je pris, avec M. Dessirier, les précautions indispensables pour empêcher tout vol dans la maison. Il ne s'y trouvait, d'ailleurs, qu'un peu de farine d'orge, du beurre et des fromages, de gros fromages blancs sphériques, qui se comptaient par centaines. Beurre <sup>p.285</sup> et fromage, comme on le sait, sont des aliments exécrés par le Chinois : ils n'y touchèrent donc pas.

Mais leur faim est plus impérieuse que jamais : il faut trouver à tout prix un aliment, un aliment de valeur. Il y a le troupeau de yacks avec de nombreux bouvillons : l'un d'eux suffira à tous nos besoins. Nos Chinois veulent tout de suite en capturer un.

Je fais venir un métis sifan qui nous accompagne depuis trois jours comme porteur.

— Il va pénétrer dans la forêt, se mettre à la recherche des habitants, leur expliquer qui nous sommes : des gens paisibles. Ils doivent revenir, ils n'ont rien à redouter de nos Chinois qui nous sont entièrement soumis. Qu'ils viennent nous vendre quelques provisions, nous céder un bouvillon de leur grand troupeau !

Le métis s'en va. Au bout d'un quart d'heure, il revient sans résultat aucun. Les Sifans ont peur, n'osent réintégrer leur maison. Je n'en suis pas trop étonné. Lo-Gan-Jack et le major Davies ont longuement raconté comment, dans d'autres régions habitées par les Sifans, la simple annonce de leur approche avait, chaque fois, pour effet de faire fuir les adultes mâles au moins. Si leur arrivée dans le village était soudaine, inattendue, tout le monde se hâtait de fermer ses portes, et les plus audacieux criaient :

— Inutile de chercher dans notre maison : nous sommes très pauvres ; vous ne trouverez rien à emporter !

On les prenait évidemment pour des voleurs de grand chemin.

Je donne l'ordre au métis de retourner dans la forêt, de tenter un nouvel effort. Il revient encore seul.

Je ne pouvais laisser mourir de faim mes trente hommes. Le métis se charge de capturer un bouvillon avec l'aide de quelques coolies. En deux repas l'animal est dévoré tout entier, moins la peau, les cornes, les sabots et les os naturellement ; avec les viscères abdominaux, les vingt porteurs firent une soupe qu'ils déclarèrent « succulente ». La tête fut rôtie en entier, non dépouillée de ses téguments.

@

## CHAPITRE III

### DE BONG-H'A AU TSE-MINNDA

La vieille dame de Tié-Pou-Djo. — Le passage du Tse-Minnda. Les glaciers.

@

Cet important pâturage s'appelait Bong-H'a. Il est situé par 3.800 mètres d'altitude et entouré d'une magnifique forêt de conifères et cuprifères. Il constitue l'habitat permanent le plus élevé de cette vallée. Il dépend de Tong-Ghou, où nous avons passé en juin. Étant donnée la direction de la vallée, nous devons, en la descendant, tomber sur la route de Tong-Ghou à Kia-Pa-Tchong. Le calcul ne pouvait être erroné.

Notre convoi s'ébranle tranquillement le 3 octobre, et après deux heures de marche en forêt, où vagabondent des yacks, nous atteignons une vaste clairière que je reconnais tout de suite : c'est Dzeu-Ta.

Les coolies manifestent bruyamment, et le plus malin ne manque pas de s'écrier :

— Rien à craindre avec les Européens : ils savent toujours retrouver leur chemin !

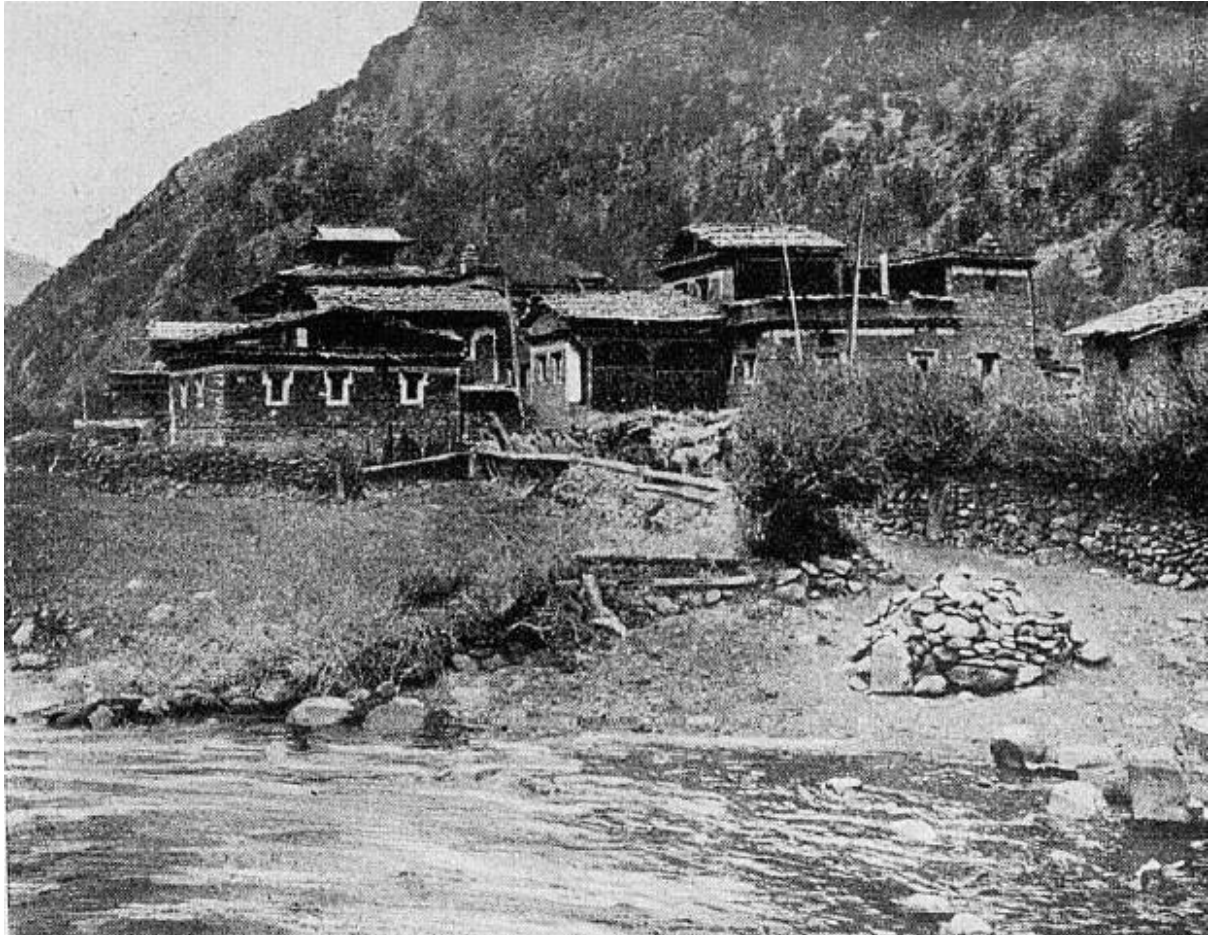
Cette opération si simple, qui consiste à repérer une route, à reconnaître tel ou tel lieu où l'on passe, même pour la première fois, ne manque jamais d'être une cause d'étonnement pour le Chinois. Il nous croît réellement un peu sorcier.

Nous franchissons à nouveau le Bo-Hou-La, revoyons I-Ba et Rodze-Tchong, et, au lieu de continuer vers le nord comme en juin, nous remontons une vallée latérale dans l'est, pour traverser la ligne de partage entre le bassin du Yalong et celui du Tong-Ho. Mon but est de déboucher à Tien-Ouan, au sud de Mossimien, dont il a été déjà question.

À I-Ba, je retrouve un chef de clan qui avait gardé un bon souvenir de

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

notre passage en juin. Il se met à notre disposition et s'offre même à nous accompagner jusqu'au-delà de la chaîne Tse-Minnda, limite du territoire tibétain. Il me sert d'intermédiaire pour le règlement du prix du bouvillon que nous avons mangé.



**14. Type de maison sifan des marches tibétaines.**

Après une demi-journée de repos à I-Ba, nous partions pour Tié-Pou-Djo, village situé dans la vallée latérale que j'avais décidé de remonter. L'arrivée de ma troupe de porteurs chinois produit le plus mauvais effet.

Au moment où ils veulent pénétrer dans la cour d'une vaste maison à trois étages, on leur ferme la porte au nez. J'arrive à ce moment, et la maîtresse de la maison, qui semble être le chef de clan, me fait entrer dans la cour. Elle agit ainsi par courtoisie pour moi, mais elle paraît le regretter aussitôt, car tous mes Chinois se sont glissés derrière moi et sont maintenant dans la place.

Cette invasion provoque chez elle une violente colère et lui fait déclarer que personne n'entrera dans sa maison. Elle crie un ordre en langue sifan et la porte de sa vaste demeure se ferme brusquement. Puis, elle s'en prend à Tcheou, qui a été un peu brusque avec elle avant mon arrivée : elle lui signifie, avec beaucoup de dignité, d'avoir à s'en aller avec sa bande de Chinois.

Parlant ainsi, elle affectait de ne point regarder de mon côté.

Tcheou, énervé par l'attente — il y avait une demi-heure déjà qu'il parlementait — répond à la vieille dame que le *ta-jen* (son excellence, moi, en l'espèce, titre que nous donnent nos domestiques chinois) a besoin d'un gîte pour la nuit et que, bon gré, mal gré, elle ouvrira sa maison. Et, s'emparant d'une grosse bûche, il esquisse le geste d'enfoncer la porte. Je lui fais signe de lâcher sa bûche, et toute mon attention porte vers un groupe d'une vingtaine de Sifans qui, accroupis à quelques mètres de nous sur le mur bas de la cour, surveillent tous nos mouvements. Au geste de Tcheou, ils arrachent des bûches d'un gros tas qui se trouve à leur portée et menacent de les lancer au premier coup porté contre la porte.

J'étais resté jusqu'ici impassible d'apparence, indifférent à ce qui se passait. C'est le moment d'intervenir. Tranquillement, je montre du doigt à la vieille dame les vingt Sifans à la bûche menaçante.

— Ceci est grave, lui dis-je en chinois, qu'elle parle couramment ; prenez garde, vous allez causer peut-être un grand malheur, prenez garde.

Et je la tiens quelques secondes sous mon regard, que je fais le plus impérieux possible.

<sup>p.290</sup> Elle perd contenance, balbutie, dessine dans l'air un geste vers le groupe de Sifans.

Mais l'attitude menaçante de ceux-ci a fait perdre la tête à nos



domestiques. Affolé, Tsen sort brusquement son fusil de chasse de sa gaine et crie qu'il va tirer. Je ne bouge pas ; je sais que le fusil est vide de cartouches. Mais j'ai remarqué l'effet produit. Des bûches tombent par terre, lâchées par de nombreuses mains, et la vieille dame me supplie d'éloigner ce fusil. J'ordonne à Tsen de le rentrer dans sa gaine.

La dame, chef de clan et maîtresse de céans, commande alors aux Sifans de se retirer, à un serviteur d'ouvrir la porte de sa maison. Mais à ce moment même, jetant un regard haineux sur le groupe de nos domestiques et porteurs chinois, elle me déclare avec véhémence qu'elle n'a jamais entendu me refuser l'hospitalité de sa maison. Ceux dont elle ne veut pas, ce sont ces Chinois. Ils coucheront dans les dépendances, les étables, ils ne sauraient pénétrer dans sa propre demeure.

Je ne pouvais qu'acquiescer à sa volonté : elle avait pleinement raison. Le Chinois est ici une « nuisance », comme disent les Anglais. Depuis que, sous Tchao-Eul-Fong, il a battu les Thibétains et Sifans, il se croit tout permis et ses instincts de maraudeur, de pillard, ne savent plus se limiter. Il est devenu la terreur des paisibles Sifans.

Pour expliquer la genèse de la scène qui vient de se dérouler, il est nécessaire d'ajouter que les bruits de révolution au Setchouen étaient venus jusqu'ici par la voie de Ta-Tsien-Lou et de Mossimien et que les Sifans redoutaient une nouvelle invasion chinoise, plus néfaste encore que les précédentes.

M. Dessirier est arrivé après l'incident. On nous laisse le choix de notre installation. Comme il fait froid, notre préférence va à la salle commune, au premier étage, une salle immense où pétille un grand feu. Le cuisinier bavarde avec la vieille dame, tout en surveillant ses casseroles, et Tcheou, Tsen sont maintenant dans les meilleurs termes avec les grands gaillards de céans qui avaient commandé l'attaque à la bûche. Ces jeunes hommes viennent fréquemment vers nous pendant que nous vaquons à nos occupations de chaque soir. Ils comprennent tous le chinois, il m'est

donc facile d'achever de les rassurer. Ils n'en ramassent pas moins tous les colliers et bijoux en argent pendus aux colonnes : « Trois Chinois dans leur maison, ils ne sauraient, pensent-ils, prendre trop de précautions. »

La vieille dame est d'une grande gaieté. Elle me déclare qu'elle se réjouit maintenant d'avoir des hôtes comme nous. On l'a trompée en lui faisant croire que nous ne réprimons aucune des déplorables habitudes de nos Chinois, que nous les encourageons en secret, au contraire.

Et quand je lui eus fais cadeau de galon, argenté et doré, d'aiguilles et de beau fil français, la vieille dame laissa échapper que je lui faisais trop d'honneur en usant de son hospitalité.

Le lendemain matin, nous partons au petit jour. J'avais déjà fait un kilomètre quand, en me retournant, j'aperçois la vieille dame qui avance rapidement dans notre direction.

Moins matinale que nous, elle s'est empressée de monter à cheval et de courir sur la route sitôt que notre départ lui a été annoncé. Elle vient à moi,

« ne voulant pas que je retourne dans mon noble pays sans savoir que les Sifans de Tié-Pou-Djo sont heureux de m'avoir connu, d'avoir pu m'offrir l'hospitalité. J'avais, hier, empêché un grand malheur de se produire. J'avais su tout concilier et, au lieu de lui tenir rigueur de sa conduite première, je lui avais fait un précieux cadeau. De plus, aucun de nos Chinois n'avait commis le moindre larcin. Je pouvais certes revenir : je serais le bienvenu parmi son peuple

Très touché de la démarche de la vieille dame, je l'en remerciai vivement et lui déclarai que je n'oublierais pas non plus sa loyale conduite. Et la séparation se fit en nous comblant mutuellement de profonds saluts.

Nous passons à Mou-Ghiou (un deuxième), à So-Po, et abordons bientôt les premières rampes du Tse-Minnda, haute chaîne célèbre parmi

les Chinois sous le nom de Tsei-Mei ou les Sœurs. On aperçoit de fort loin la ligne de pics, d'élégantes aiguilles tout à fait caractéristiques. C'est la première fois que des Européens abordaient cette chaîne, allaient la franchir.

Nous fûmes singulièrement favorisés par le temps jusqu'à deux heures de l'après-midi. Au petit matin, le ciel était si pur que les glaciers, les neiges éternelles nous révèlent toute leur féerique, éblouissante beauté. Ils nous attirent invinciblement.

Mais quand nous atteignons enfin le col, à 4.500 mètres, nous apercevons à nos pieds une mer de nuages qui se soulève, monte, telle une formidable marée, s'accroche aux flancs, escalade les cimes du Tse-Minnda. En un moment, tous les pics qui se détachent si nets, si fiers sur le rideau céleste, se voilent d'impénétrables nuées.

Tout ce merveilleux panorama, que M. Dessiner se préparait à fixer par le dessin, s'évanouit rapidement à nos yeux.

Seuls, les glaciers restent encore quelque temps visibles, formidables dans leur masse, la hardiesse de leur suspension sur d'effroyables abîmes. Si déclive est la pente, qu'on s'émerveille de ne les point voir soudainement plonger dans une effrayante glissade, faucher la forêt, ébranler la vallée dans ses assises.

@

## CHAPITRE IV

### DU TSE-MINNDA À KI-WO

Le pont rompu et l'escarpement de Ki-Wo. — Les quartiers de roche.

@

Nous couchons dans une maison sifan sur le versant oriental, à quelques kilomètres du col.

Le lendemain, c'est dans une auberge chinoise que nous trouvons gîte, à Tse-Kan-K'eu, un gîte de misérables, bien chinois. C'est ici que le cuisinier nous cassa notre dernier verre de lampe et notre dernier verre de photophore, accidents pénibles pour le cheminot qui n'a aucun moyen de les remplacer et doit travailler chaque soir à la lumière.

Ce jour, au matin, nous avons dû renvoyer tous nos chevaux : impossible de les faire passer sur ces sentes chinoises. Ils sont confiés à Tcheou, qui doit nous les ramener en bon état à Shang-Pa, en refaisant la route que nous avons parcourue depuis Y-Lé.

Le lendemain, nous cheminons toute la journée en forêt. Les Chinois ne sont que depuis peu de temps les maîtres du pays, et le transport de bois est si difficile qu'ils renoncent presque à l'exploiter.

<sup>p.295</sup> Un homme de Tien-Ouan, que nous avons rencontré à Tse-Kan-K'eu, nous sert de guide. Il m'avoue, dans la matinée, que nous ne pourrions peut-être pas atteindre facilement Ki-Wo, l'étape habituelle. Il craint que le torrent n'ait emporté le pont de planches et que nous ne soyons obligés d'escalader une falaise rocheuse des plus abruptes, où nous et nos porteurs peinerons longtemps.

Je prête peu d'attention à cette perspective et continue d'étudier le terrain.

De bonne heure, l'après-midi, nous arrivons au pied d'un escarpement

rocheux qui semble défier toute escalade. En face, heureusement, se trouve un pont de bambou qui permet de passer de la rive gauche où nous sommes, sur la rive droite du torrent, et de tourner ainsi l'obstacle. Ce pont a une longueur d'une trentaine de mètres. Malgré sa légèreté, sa construction trop primitive, malgré un balancement accentué gênant pour l'équilibre, aucun porteur ne trébuche, ne tombe heureusement dans le torrent, aux eaux encore extrêmement sauvages, à cette époque.

Je me félicite d'avoir renvoyé nos chevaux.

Nous suivons la rive droite sur une distance de 400 mètres, à peine, et arrivons devant un pont *rompu*. Et rompu par la main de l'homme, non par les eaux, puisque les madriers sont tous visibles sur la rive gauche, ont été simplement décloués et ramenés sur la berge.

Âme qui vive ne s'aperçoit autour des maisons bâties sur une terrasse à deux cents mètres de la rive. Il est inutile d'appeler : personne ne viendra.

Le pont a été coupé pour nous arrêter net, empêcher notre progression vers l'aval.

J'interroge le guide : il est des plus embarrassés, déclare ne pas comprendre. Il ment : je suis trop habitué à lire sur le visage de ces Chinois pour en douter. Mais comme il s'offre toujours de nous guider, je ne puis que me féliciter de l'avoir sous la main et m'empresse de l'encourager au lieu de lui faire des reproches, qui n'auraient d'autre résultat que de provoquer sa fuite un moment plus tard.

Nous revenons sur nos pas et, au moment de franchir à nouveau le pont de bambou, j'examine attentivement l'escarpement rocheux, ce terrible obstacle qu'un moment nous avons été si heureux de tourner, mais qu'il faut nécessairement aborder maintenant.

Il est si élevé — un millier de pieds au-dessus du thalweg — il est si abrupt, que je me demande comment nos malheureux coolies pourront

l'escalader avec leurs fardeaux. Ils devront se servir autant de leurs mains que de leurs pieds, s'aider mutuellement, se hisser par petits groupes après s'être passé leur charge respective. Ce sera lent, d'une lenteur extrême, mais il n'y a pas d'autre moyen de franchir ce formidable obstacle. Heureusement, la muraille est en grande partie couverte d'une abondante végétation, des bambous en particulier. C'est grâce à eux que l'escarpement peut être abordé avec chances de succès.

Après avoir fait les plus minutieuses recommandations, je montre le chemin, ou plutôt je me fraye un passage dans la brousse sur les rocs moussus, accompagné d'un domestique.

En rampant par endroits et nous accrochant sans répit des pieds et mains, nous réussissons, après une demi-heure d'efforts inouïs, à prendre pied sur l'arête de la falaise. Quelle n'est pas notre stupéfaction en y parvenant d'observer que les Chinois y ont accumulé des quartiers de roche. Leur lâcheté nous sauva, comme je l'appris le lendemain. Ils détalèrent dès que j'émergeai de la jungle, noir d'humus et ruisselant d'eau, armé d'un bâton et suivi de mon petit chien rouge. L'un d'eux, moins rapide que les autres à fuir devant le « diable étranger », fut aperçu par moi. Je l'appelai aussitôt pour me servir de guide, mais, à ma voix, il fait un bond dans le fourré et détale comme un lièvre.

Péniblement encore, avec mille précautions, je réussis à descendre le revers de l'escarpement rocheux et arrive sur la terrasse aperçue du pont rompu. Sur une autre terrasse, très élevée, se tiennent une douzaine d'hommes armés de lances et de mauvais fusils. Je les invite à venir vers moi : j'ai des paroles de grande importance à leur faire entendre. Ils gardent d'abord le plus complet mutisme, puis se décident à demander à mon domestique ce que nous venons faire ici et combien d'hommes j'amène. Ils n'osent s'adresser directement à moi.

Le domestique leur dit qui nous sommes, suivant l'habitude, leur explique que notre convoi comprend une trentaine d'hommes, des

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

porteurs surtout, et que nous rentrons en territoire chinois avec Tien-Ouan comme objectif.

Le groupe des dix hommes écoute attentivement et, sur la demande que je fais formuler qu'ils veuillent bien se porter au secours de nos coolies, contre récompense naturellement — ce qu'il était nécessaire d'ajouter — ils répondent par un vague geste d'acquiescement.

Celui qui semble être le chef s'enquiert, pour la forme, de la direction prise par nos coolies, direction qu'il connaît bien, et s'engage sur le chemin de la jungle, suivi de sa troupe.

J'appris plus tard que ces hommes étaient allés simplement se porter à nouveau sur l'arête et refusèrent à aider en rien nos malheureux coolies.

@

## CHAPITRE V

### DE KI-WO À MIENNING

Armée chinoise et phalange européenne. — La lettre du commissaire impérial.  
Héroïsme et charité.

@

Une brave femme sifan mariée à un Chinois nous offre l'hospitalité. Trois ou quatre coolies réussissent à rejoindre dans la nuit. L'un d'eux porte ma literie, mais M. Dessirier, moins heureux, en est réduit à coucher sur un tas de copeaux qui s'étale dans la pièce principale.

Nous sommes fourbus et nous nous endormons tranquillement, sans impatience du lendemain.

Vers neuf heures du matin, les coolies commencent à arriver : ils ont passé une très mauvaise nuit dans l'humidité de la jungle, étendus sur l'humus ou les rocs moussus. Ils n'ont vu personne du village. Ces prudents guerriers n'ont osé se montrer. À aucun moment ils ne sont sortis de leur embuscade pour conseiller, guider d'inoffensifs porteurs. Ils avaient coupé le pont, espérant nous arrêter, et voilà que, le fait reconnu, des dispositions immédiates, rapides, sont prises par les « diables étrangers » pour atteindre Ki-Wo envers et contre tous ; voilà que l'escarpement est aussitôt attaqué et franchi !

<sup>p.300</sup> Ce fut de l'affolement, comme je l'appris plus tard : notre approche provoqua la retraite brusque de toute une petite armée chinoise mobilisée depuis quelques jours pour tenter de résister à une terrible phalange européenne venant de l'Extrême-Ouest pour envahir le Setchouen. Dessirier et moi avons été singulièrement multipliés, et c'étaient plusieurs milliers d'étrangers qui s'avançaient à marche forcée. Ces rumeurs couraient ici depuis longtemps, surtout depuis l'occupation de Pien-Ma au Yunnan et certains mouvements des Anglais sur la frontière thibétaine.



Vers neuf heures du matin, le cuisinier m'apporte une belle lettre avec cachets officiels. Elle vient de lui être remise par un messenger du commissaire impérial à l'armée, dont la nouvelle de notre venue avait provoqué la fuite. Il m'invitait bravement à ne pas avancer plus loin, à retourner d'où j'arrivais avec ma troupe. Je devais renoncer à mes desseins, m'abstenir de venir troubler la paix du pays.

Le cuisinier avait une belle écriture. Il prit le pinceau et déclara en mon nom que le commissaire à l'armée pouvait se rassurer, que j'étais en mission d'exploration avec un seul Européen et une trentaine de domestiques, palefreniers et porteurs. Qu'ils se rassure donc pleinement. Je ne désirais qu'une chose : un guide pour gagner Tien-Ouan et quelques porteurs pour soulager les miens.

Cette lettre, mais surtout les renseignements complémentaires de ses estafettes, calmèrent les terreurs du noble mandarin.

À deux heures de l'après-midi, nous entendons des sons de trompettes guerrières et voyons des étendards flotter au vent : c'est tout un bataillon de la garde nationale qui s'avance vers le hameau. Nous pensons qu'il va venir jusqu'à nous : erreur ! Il jugea prudent de se tenir à plus de 400 mètres de nous et de manifester alors bruyamment, sonnait furieusement de la trompe et tirant force pétards : le danger passé, on faisait parler haut la poudre.

— Qu'ils s'avancent les ennemis des Han-Jen, les stupides étrangers, et ils verront comment ils seront reçus !

Ces pauvres gens, qui viennent de passer par mille transes, ne trouvent devant eux que deux Européens et quelques coolies : quel soulagement !

Le lendemain matin, aucun guide n'apparut, aucun porteur ne vint s'offrir. Après sa belle peur, il convenait au commissaire de la garde

nationale de faire le matamore et de prouver à deux étrangers qu'il ne les craignait point.

À Tien-Ouan, où nous arrivons dans la soirée, certains contingents de la garde complotent bravement de nous attaquer au milieu de la nuit, dans la pagode sans portes où nous dormons. Le commissaire s'aperçoit à temps que sa responsabilité est en jeu et oppose son veto au valeureux projet.

J'avais nettement senti le danger, mais je ne connus toute l'affaire qu'un mois plus tard à Ning-Yuan-Fou. Elle me fut révélée dans toute sa beauté par le père Sirgue, qui habite à Shang-Pa, non loin de Tse-Ta-Ti.

La brillante armée, qui avait si allègrement fui à la nouvelle que nous montions à l'assaut de l'à-pic rocheux, voulait rapporter des trophées à Tse-Ta-Ti et à Yué-Si ! La peur d'une responsabilité personnelle nous sauva.

Mais le comble de cette aventure, c'est que le commissaire de la garde nationale fit écrire par le sous-préfet de Yué-Si à son chef hiérarchique qu'il avait apporté « secours et protection » à deux mandarins étrangers, les « avait arrachés aux Sifans » et leur avait fourni tous les moyens d'arriver sains et saufs à Tse-Ta-Ti.

Aide et protection ! Qu'on en juge par ce qui suit.

Le lendemain et le surlendemain, nous dûmes, après les rudes journées précédentes, cheminer à pied du matin au soir, personne n'ayant consenti, à l'instigation du commissaire, à nous louer un animal. On entendait nous humilier le plus possible. Toute la population était rassemblée sur les routes, dans les villages, et nous regardait passer, moqueuse, insultante : elle était remise de sa terrible peur.

J'entendais fréquemment l'injure « Yang-Kouitze », et de pires, mais, faisant semblant de ne pas comprendre, je hâtais le pas, mordant mon

frein. Le commissaire nous précédait en triomphateur, étendu dans un palanquin.

Nous devions coucher au marché de Hé-Lao-Oua, mais la populace avait une attitude telle que je craignis de perdre patience et décidai d'aller en pleine campagne chercher un gîte.

Un paysan nous accueillit assez volontiers, mais des rumeurs qui nous parvenaient de Hé-Lao-Oua l'inquiétaient visiblement. Je le rassurai le mieux possible et il n'hésita plus à nous garder dans sa maison. La nuit fut d'ailleurs très calme. Ce n'est pas en quelques heures qu'une foule chinoise peut combiner et préparer un mauvais coup. Il lui faut de longs palabres, de longs délais. Cette lenteur à se déterminer a fréquemment sauvé la vie à des Européens, de même qu'une violente ondée a souvent mis fin à une émeute.

À Tse-Ta-Ti, je comptais pouvoir enfin louer des chevaux pour gagner Shang-Pa. Mais le commissaire en avait sournoisement décidé autrement.

Oui, depuis Ki-Wo, il nous avait « aidés »... en ordonnant de couper les ponts et de nous recevoir avec des quartiers de roche, alors qu'il avait été si facile de nous reconnaître comme des paisibles voyageurs. Et une fois sur la grande route, tout moyen de voyager dans des conditions convenables, après les fatigues précédentes, nous était systématiquement refusé.

Ce n'est qu'à notre retour à Mienning que nous trouvons un sous-préfet humain, et même plein de générosité, lequel nous accorda une aide véritable. À cette heure, il était une exception qui mérite d'être signalée.

Le 12 octobre, nous entrions en territoire lolo et, aussitôt chez ces *mantze*, ces barbares, comme les appellent les Chinois, nous trouvons aide et paix.

Nous passons un agréable moment avec le père Sirgue, dans sa retraite de Shang-Pa, bâtie au pied d'une haute chaîne et gardée de l'autre côté par un fougueux torrent.

Le Père nous apprend la nouvelle de l'enveloppement de la capitale Tchentou par les Tong-Tche-Houi, ou révolutionnaires, nous apprend le soulèvement des grandes villes de Kiating, Soui-Fou et Tchong-King. Ya-Tcheou est assiégé par un chef de brigands, le nommé Lotze Tcheou, et la passe du Ta-Siang-Ling gardée par ses partisans, pour empêcher tout secours d'arriver.

*Les courriers ne passent plus.*

Ces nouvelles sont inquiétantes, mais le Kientchang jusqu'ici serait resté complètement calme. Dans quelques jours nous serons fixés.

Tcheou arrive le 13 avec les chevaux : toutes ces bêtes sont fourbues, boitent d'une ou de deux jambes ; en outre, quelques-unes ont d'énormes plaies sur le dos, faites par la selle chinoise. Il est de toute évidence qu'en traversant à nouveau cette région effroyablement tourmentée, Tcheou et les palefreniers n'ont pas quitté la selle, sept jours durant. À la descente pas plus qu'à la montée des cols, ils n'ont mis pied à terre pour soulager leurs animaux. Dans leur paresse, ils ont préféré grelotter sur leur selle que d'activer leur circulation par une bonne marche.

Les chevaux sont aussi d'une maigreur extrême : ils n'ont pas été nourris le long de la route. Le lingot d'argent que j'avais donné à Tcheou a été dépensé par lui et les palefreniers en mangeailles, en <sup>p.305</sup> gourmandises. Les bêtes ont été mises à la portion congrue, n'ont probablement brouté qu'un peu d'herbe le long des sentes. Tcheou, loin de la surveillance du maître, a laissé le naturel revenir au galop. Il a mal employé l'argent à lui confié, il l'a gaspillé pour sa jouissance personnelle et celle de ses compagnons. Chargé d'une mission qui a son importance : ramener en bon état à ses maîtres les montures à lui confiées, il n'a vu dans l'accomplissement d'un devoir qu'une occasion de plaisir, et son insouciance, sa légèreté sont allées jusqu'à l'imprévision des conséquences fatales de pareille conduite. Tcheou a des qualités, certaines des plus efficaces, mais il a de graves défauts, des défauts irréductibles : il est bien Chinois.



**15. Abri de berger en haute montagne tibétaine, 3.800m. Notre caravane.**

Nous quittons Tsa-Lo, près Shang-Pa, traînant cinq chevaux boiteux qu'il est naturellement impossible de monter. Heureusement, à Cho-Bo, un Lolo nous prête un cheval et une mule, dont nous pouvons user jusqu'à Mienning, où nous arrivons le 16 octobre.

Nous y séjournons quelques jours pour réorganiser le convoi, trouver des animaux de bât. Mon intention est d'aller maintenant au sud, de descendre la vallée du Ngan-Ning ou de Pou-Ké, et de gagner Yunnan-Sen, d'où je pourrai faire l'expédition de mes collections en France.

Deux de nos chevaux meurent pendant ces préparatifs, deux autres restent incapables de marcher ; seul, mon cheval noir, celui qui avait roulé dans le ravin de Kié-Sing, pourra suivre, mais non monté.

Nous quittons Mienning le 20, entourés de toutes les marques de sympathie du mandarin dont je n'oublierais jamais la délicate courtoisie.

Nous faisons aussi nos adieux au père Ouang, jeune missionnaire chinois aussi intelligent que bon et franchement dévoué à la France.

**16. S. E. le préfet Ouang de Kientchang.**



Le 22, nous étions à Ning-Yuan-Fou. Il est naturellement question du mouvement révolutionnaire, des graves événements de la capitale, de lutte du vice-roi Tchao-Eul-Fong contre les Tong-Tche-Houi. Le général qui commande les troupes du Kientchang, le brave général Ma, est parti depuis quelque temps pour débloquer Ya-Tcheou et concourir à la délivrance de Tchentou, si possible. Le Kientchang reste donc presque totalement dégarni de troupes. Heureusement, il y a un préfet très énergique, M. Ouang <sup>1</sup>, qui s'efforce de pallier les fautes de ses subordonnés, du sous-préfet, en particulier, dont la tyrannie, les odieuses exactions irritent profondément la population.

Les autorités ne voient aucun inconvénient à ce que je me mette en route pour le sud. Au contraire : elles sont d'avis qu'aucun trouble sérieux ne saurait éclater à ce moment, que rien n'autorise à le prévoir. En descendant vers le sud, je m'éloigne du foyer révolutionnaire.

Cet optimisme me sembla un peu exagéré, d'autant que le sous-préfet de Mienning s'était inquiété de notre sécurité et que les muletiers, engagés par nous, hésitèrent longtemps à se charger de nos bagages, ne cachèrent pas certaines appréhensions. Il y avait ce fait, d'ailleurs,

---

<sup>1</sup> Ce préfet gouverne le Kientchang tout entier, soit une superficie d'environ 100.000 kilomètres carrés.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

qu'aucun convoi ne circulait plus dans la vallée du Kientchang, que tout mouvement commercial était arrêté.

Nous quittons Ning-Yuan-Fou le 24 à midi, après avoir remercié le père Bourgain de tous les petits services qu'il nous a encore rendus.

Le soir, nous couchons à Pen-Tou-Kan, 15 kilomètres plus loin.

Le 25, dans la matinée, le convoi couvre une forte étape et nous déjeunons dans un marché du nom de Houang-Chouf-Tang, ou l' « Étang de l'eau jaune ».

@

## CHAPITRE VI

### L'ATTAQUE DE LA MISSION À HOUANG-CHOU-TANG

La surprise. — La fuite de l'escorte. — La défense.

@

À midi, nous quittons le marché ; le cuisinier, avec ses deux porteurs et le boy-chef, nous précèdent de dix minutes.

Le convoi a parcouru 500 mètres à peine quand le chef muletier me fait dire qu'il a besoin de faire une courte halte pour ferrer quelques bêtes.

Ce message me stupéfie et je demande à Tsen ce que signifie cette plaisanterie.

Tsen court le trouver et revient, l'air embarrassé.

— Eh bien, que signifie cette halte injustifiée ?

— Le chef muletier, répond Tsen, a reçu avis, à Houang-Chou-Tang, que des révolutionnaires se préparent à enlever le convoi.

— C'est une plaisanterie ! Va de ma part lui donner l'ordre de marcher.

Mais, à ce moment, mon regard tombe par hasard sur un petit ouvrage en ruines qui défend les approches d'un col d'éperon où s'engage la route. Il me semble voir apparaître et disparaître, à une meurtrière, la tête d'un homme. Je saisis mes jumelles : il n'y a plus de doute possible, c'est bien un homme qui se cache derrière le réduit ; plusieurs même se montrent discrètement à d'autres meurtrières.

Je me rapproche et fais dire par Tsen à ces gens que, s'ils ne se découvrent point, ne viennent pas se faire reconnaître, je vais diriger contre eux l'escorte de dix soldats qui nous accompagne. Ces soldats



portent une excellente arme : un fusil Mauser. Mais, sans attendre l'escorte, je décide avec Dessirier d'aller reconnaître la position, de la tourner chacun de notre côté.

Une minute s'est à peine écoulée que j'entends Dessirier pousser un cri et l'aperçois regagnant la route sous un vol d'énormes pavés. C'est l'attaque cette fois, brutale, dangereuse.

Je regagne aussi le chemin.

Notre position est alors la suivante : à droite, des rizières et le fleuve Ngan-Ning, à 200 mètres ; à gauche, une haute terrasse abrupte, excavée en son milieu, formant une concavité. La route décrit un grand demi-cercle épousant la courbe de la terrasse. Le col d'éperon, d'où est partie l'attaque, est en avant de nous, à 75 mètres à peine.

Sitôt redescendus sur le chemin, nous cherchons à nous reconnaître, à préparer la riposte.

Quelle n'est pas ma stupéfaction, à cette minute, de voir fuir la plupart des soldats de l'escorte avec trois satellites fournis par le sous-préfet !

Ils arrachent leur casaque rouge et jettent leur fusil sur le chemin.

Deux hommes restent : l'un se trouve à 100 mètres en arrière de nous ; l'autre, tranquillement assis au milieu du chemin, est en train <sup>p.310</sup> d'enlever le verrou de son Mauser. Il se rend avant la lutte, montre clairement aux assaillants qu'il est avec eux. Son geste peut-il signifier autre chose ?

Juste à ce moment, j'aperçois, à droite au bord du fleuve, un certain nombre d'hommes armés de fusils qui se défilent le long des petits talus séparant les rizières. Ils s'égaillent, ont l'air de chercher à se relier le plus vite possible avec les bandits qui occupent le réduit. Leur but évident est de nous envelopper, de nous couper toute retraite.

Serviteurs et muletiers fuient comme l'escorte, et les premiers coups de feu tirés par la bande enveloppante sont naturellement pour nous. Les balles sifflent à nos oreilles, font un bruit mat en s'enfonçant dans un talus qui flanque la terrasse.

Il ne reste plus sur le terrain que M. Dessirier et moi, le boy annamite Ngien, le domestique Tsen et un soldat qui a eu l'extraordinaire courage de ne pas suivre ses camarades.

L'attaque à coup de pierre m'a tellement surpris, moi qui depuis tant d'années parcours impunément le Setchouen, toujours seul, explorant des districts où le banditisme sévit à l'état chronique, m'a tellement surpris que je crois à une erreur et interpelle vivement les assaillants, les sommant de rentrer dans l'ordre. J'interpelle de même les hommes armés de fusils qui, des rizières, tirent sur nous, et le courageux soldat dont je viens de parler s'avance même de quelques pas vers eux, crie, répète ma sommation, en montrant sa casaque rouge, insigne de l'autorité préfectorale.

Ils répondent par des hurlements et un tir plus rapide, mais d'une rare maladresse.

À ces hurlements, d'autres partent de la terrasse, font aussitôt écho. Nous levons les yeux et apercevons une foule d'énergumènes armés de fusils et de lances, de tridents et de sabres, voire même de grosses pierres, qui s'agitent frénétiquement, vocifèrent des cris de mort.

— *Cha ! Cha !* Tue, tue.

Ils sont certainement plus de cent sur cette terrasse. Nous sommes complètement enveloppés, sauf du côté Houang-Choui-Tang. Mais les ressauts de la terrasse nous favorisent en formant des angles morts, gênent considérablement le tir des bandits qui nous dominent.

Voici, d'ailleurs, le rapport sommaire que j'adressai plus tard de Tchong-King à notre ministre à Pékin, et plus tard aux ministres de l'Instruction publique et des Colonies.

Tchong-King, 11 janvier 1912

Le 23 octobre 1911, j'étais de retour à Ning-Yuan-Fou, et le 24, je quittais cette ville avec les assurances des autorités que tout était parfaitement calme dans la région.

Nous avons un convoi de quinze mules portant les bagages, mais surtout d'importantes collections.

Nous avons, en plus, cinq chevaux de selle et quelques porteurs pour les instruments délicats.

Le 25, à un kilomètre du marché fortifié de Houang-Choui-Tang (32 kilomètres de Ning-Yuan-Fou), nous étions attaqués par une bande de 200 à 250 Chinois, dont une vingtaine armés de fusils Mauser, le reste de lances, de sabres ou encore de grosses pierres.

Nous avons essuyé plus de 50 coups de feu, à la distance de 60 mètres au plus, sans avoir été touchés une seule fois, mais nous avons été blessés par des coups de sabre à la tête et aux mains, par un groupe de bandits qui nous entourait.

M. Dessirier a la main droite en mauvais état : il sera nécessaire de suturer les tendons coupés.

Il porte aussi à la tête, deux plaies peu étendues, grâce à un turban qui l'a efficacement protégé.

Quant à moi, j'ai reçu, au sommet du crâne, un violent coup de sabre qui a entamé les os de la voûte et causé une hémorragie très abondante : il eût été mortel si je ne l'avais en partie paré, en saisissant la lame de la main gauche, au moment où elle s'abattait.

L'index en a été sectionné jusqu'à l'os et le pouce profondément tailladé.

Un coup de sabre destiné à me trancher le cou n'a entamé que le col de mon vêtement, la lame ayant glissé sur mes épaules, dans un effacement brusque du corps, un bond que je fis en avant.

Un autre coup n'a été esquivé qu'en partie. Il m'a atteint dans le dos, tranchant un étui métallique à cigarettes, qui se trouvait dans une poche-carnier.

M. Dessirier, lui aussi, a eu sa veste coupée en plusieurs endroits.

Tous nos Chinois, domestiques et soldats d'escorte, sauf un, ont fui au premier coup de feu.

Seul, un boy annamite est resté jusqu'au dernier moment près de nous et a succombé sous les coups de sabre.

Le convoi ayant été entièrement enlevé, ne possédant plus que les vêtements portés au moment de l'attaque, il nous a été impossible de panser convenablement nos blessures.

Les quelques chiffons malpropres que nous ont donné les habitants ont été si insuffisants, que j'ai dû panser ma tête avec mon mouchoir simplement trempé dans l'eau bouillante.

Toutes les complications étaient à craindre, surtout avec des blessures à la tête.

Heureusement, la fièvre a disparu au bout de deux jours, nous laissant toutefois un peu plus affaiblis.

Comment avons-nous échappé aux forcenés qui nous ont attaqués à coups de sabre ?

Je ne vois qu'une explication : nos bêtes de bât affolées par les coups de feu et rebroussant chemin, sont venues détourner l'attention des assaillants et provoquer chez eux le besoin immédiat du pillage.

D'ailleurs, ils nous croyaient trop touchés pour pouvoir leur échapper.

Nous avons ainsi gagné du terrain et réussi à atteindre le village de Houang-Choui-Tang, épuisés, perdant du sang en abondance.

À Houang-Choui-Tang, j'ai obligé le *pao-tchen* à fermer les portes et l'ai rendu responsable de nos existences.

Réfugiés dans la cour d'une misérable auberge, nous avons été réclamés plusieurs jours de suite par les rebelles, qui voulaient, à tout prix, nous achever.

Heureusement, j'entendais de ma cour certains propos sur ce qui se tramait, et mon expérience de la Chine m'a permis de prendre, le deuxième soir, certaines précautions qui nous ont sauvé la vie.

Cependant, à la fin, si nous n'avons pas été livrés, c'est grâce à une famille Tchang, très influente et disposant de plusieurs centaines d'hommes armés.

Cette famille a résisté à toutes les menaces, refusé de nous livrer, même au moment si critique où le chef de la rébellion, Tchang Iao Tang, maître du pays, assiégeait la capitale, Ning-Yuan-Fou.

Craignant une surprise dans l'auberge de Houang-Choui-Tang, la famille Tchang nous enleva une nuit (31 octobre) pour nous installer en sa propre demeure, au village de Oua-Lao.

Cette maison, défendue par deux *tia-fang* (blockhaus), nous permettait de résister longtemps.

Nous y sommes restés jusqu'au 8 novembre.

Les rebelles ayant été battus à Lou-Chan (4 novembre) et leur chef capturé (7 novembre), les <sup>p.315</sup> réguliers vinrent nous chercher le lendemain, pour nous ramener à Ning-Yuan-Fou.

Une bizarrerie de ces événements : mon secrétaire chinois, pris par les rebelles, est devenu le secrétaire du grand chef Lieou-Peitze.

Lors de la bataille de Lou-Chan, il a pu fuir et m'a rejoint plus tard à Ning-Yuan-Fou.

Nous avons été reçus à Ning-Yuan par l'excellent père Bourgain, qui s'est dépouillé de tout pour nous, nous permettant de nous débarrasser de nos vêtements souillés de sang et surtout de notre linge rempli de vermine.

Dans la ville, on nous avait non seulement déclaré massacrés, mais le chef, Tchang-Iao-Tang, s'était vanté d'avoir attaché nos têtes à la queue de son cheval pendant que notre sang a servi à bénir ses bannières.

Le bruit ayant couru, un jour, que nous étions entre les mains de Tchang Iao Tang, le père Bourgain s'offrit au préfet pour aller négocier la rançon de nos existences. Heureusement, le préfet s'opposa à pareille démarche : le courageux et si généreux Père y aurait laissé sa vie.

Il a aussi contribué à sauver la ville de Ning-Yuan-Fou en offrant 1.000 taëls au préfet, dont les ressources étaient épuisées. Avec cette somme, il a pu lever un contingent de la garde nationale qui a efficacement aidé les réguliers à repousser les deux attaques qu'a subies la ville !... Si Ning-Yuan avait été pris, tout le Kientchang se soulevait, se mettait du côté des rebelles, réguliers compris. Inutile d'ajouter que nous aurions été les premières victimes de cette révolution, que rien n'aurait pu nous sauver.

Je vous prie donc, monsieur le Ministre, de vouloir bien faire remercier officiellement le révérend père Bourgain, pour l'aide si précieuse qu'il nous a apportée.

La famille Tchang mérite aussi toute notre reconnaissance pour le dévouement avec lequel elle nous a protégés, s'exposant à de terribles représailles. Elle nous a nourris de ses deniers et traités, non en étrangers, mais en amis. De pareils dévouements sont à encourager, surtout en ce moment.

La mission protestante, représentée par M. Wellwood et sa femme et le docteur et Mrs. Humphry (de la China Inland Mission), est venue aussi à notre aide avec beaucoup de générosité. Elle nous a offert des vêtements et autres objets de première nécessité, et a cherché par tous les moyens à parer à notre dénuement.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien, par la voie que vous jugerez la meilleure, remercier ces missionnaires pour les secours qu'ils nous ont apportés. Ils le méritent grandement.

L'attaque de Houang-Choui-Tang a été désastreuse pour nous : toutes nos collections si importantes, tous nos spécimens zoologiques ou botaniques ont disparu, ainsi que nos carnets de notes, photographies documentaires, levés topographiques, etc. Tous nos instruments, sauf ceux qu'avait M. Noiret, ont disparu.

Après la défaite et capture de Tchang Iao Tang, les autorités ont fait des recherches, mais il ne nous est revenu que des épaves : quelques plantes, quelques insectes, deux carnets et vingt feuilles de levés topographiques, sur huit cents environ. Aussi, quelques photographies.

Après avoir attendu longtemps qu'une route s'ouvrît, nous avons dû nous résigner à prendre celle du Nord, au lieu de continuer

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

sur Yunnan-Fou. Après bien des péripéties et des alertes, nous avons fini par atteindre Tchong-King et, de là, Hankeou et Shanghai.

À Yatcheou, le père Gire, ainsi que Mrs. et Mr. Oppenshaw (Baptist Mission), nous ont été d'un grand secours. Notre consul, M. Bons, a fait aussi tout son possible, ainsi que M. Wilden (Yunnan), pour nous faciliter la sortie du Setchouen. C'est à tort qu'en France on a cru devoir faire certains reproches à M. Wilden : il ne les mérite certainement pas.

Je pars pour le Tonkin et vais tâcher de gagner Yunnan-Fou seul. Comme le pays est trop troublé pour faire d'ici longtemps de la topographie, MM. Noiret et Dessirier vont rentrer. M. Dessirier, d'ailleurs, ne peut plus se servir de sa main droite.

@



## CHAPITRE VII

### LES DÉTAILS DE L'ATTAQUE

Pitoyables tireurs. — Les agresseurs : bandits chinois, non les braves Lolos. — Les pou kai.

@

À ce rapport un peu sommaire, j'ajouterai certains détails présentant un intérêt.

On vient de lire que nous avons été attaqués, M. Dessirier et moi, à Houang-Choui-Tang <sup>1</sup>.

Ce gros village fortifié est situé à 33 kilomètres au sud de Ning-Yuan-Fou, capitale du Kientchang, sur la grande route qui la relie au Yunnan.

On sait que nous avons essuyé une véritable fusillade, à la distance très rapprochée de 50 à 60 mètres, sans être touchés une seule fois.

Ce fut la deuxième phase de l'attaque, la première ayant consisté dans la projection de pavés. La troisième sera le corps-à-corps avec des bandits armés de sabres.

Pareille maladresse de la part de nos agresseurs semble étrange de prime abord, et on considérera comme paradoxal de ma part de venir affirmer ici que nous avons dû notre salut au fait qu'on nous tirait dessus avec des fusils perfectionnés : des Mauser. C'est cependant la réalité.

Les bandits révolutionnaires qui nous attaquaient avaient été munis récemment de ces Mauser. Et comme, à l'exercice, ils avaient observé aux dépens de leur maxillaire, ou simplement de leur joue, que ces armes avaient une force de recul inconnue d'eux jusqu'ici, ils renoncèrent à épauler selon les règles et trouvèrent plus commode, moins dangereux de tirer en appuyant la crosse simplement sur leur hanche.

---

<sup>1</sup> M. Noiret n'était pas avec nous : je l'avais chargé, en septembre, d'un travail spécial dans le Setchouen oriental et au Koeitchou.

Si, au lieu de Mauser, ils s'étaient servi de leurs vieux fusils chinois, ils nous auraient certainement tués.

On doit comprendre difficilement comment nous pûmes échapper aux bandits qui, surgissant des buissons où ils étaient en embuscade, m'entourèrent tout à coup, au nombre de quatre, et m'attaquèrent à coup de sabre, sur le sentier, étroit heureusement, ce qui les gênait pour frapper tous à la fois. D'ailleurs, je fais de tels bonds et j'utilise si bien pieds et mains, qu'ils reculent par moments instinctivement et ne réussissent pas à m'entourer. Deux fois, j'arrête net des coups dangereux en saisissant le poignet du bandit.

Notre résistance fut certainement une surprise pour les forcenés. Ils s'étaient imaginés que nous ferions comme nos muletiers, que nous nous jetterions à leurs pieds demandant la vie. Ils nous égorgeraient ainsi tranquillement.

Notre défense ardente les désespara, à n'en point douter, eut pour résultat de les affoler, de les rendre maladroits. Ils reconnurent le « diable étranger » qu'ils redoutent tant au fond, et leur beau courage s'en trouva amolli.

<sup>p.320</sup> Je ne pus toutefois parer tous les coups, et voici comment se termina la lutte, comment j'échappai aux bandits.

Je reçus au sommet du crâne un violent coup de sabre, coup qu'en partie je parai en me coupant les doigts. Le sang m'aveugla et je roulai sous le choc dans un champ au bord du sentier. Les bandits me crurent mortellement atteint et se mirent à piller quatre mules qui arrivaient à ce moment, affolées par les coups de feu.

Au même moment, le lieutenant Dessirier était, lui aussi, brusquement lâché par ses agresseurs. La meilleure et la seule explication de cet étrange mouvement réside dans le fait que le boy annamite était resté près de nous, un peu en arrière, alors que l'escorte de soldats et tous nos

domestiques chinois avaient fui au premier coup de feu. Lui s'était emparé d'un Mauser abandonné par un soldat pour courir plus vite et cherchait à s'en servir. Les agresseurs de Dessirier virent un danger immédiat pour eux et l'abandonnèrent pour se ruer sur le brave Annamite, qui, peu vigoureux, ne put parer les coups de sabre et succomba le crâne fendu.

Certaines gens en France, toujours bien informés, ont raconté que nous avons été totalement surpris et sans aucune arme pour nous défendre.

Surpris : oui, nous sommes tombés dans une embuscade bien dressée, d'où nous ne serions jamais sortis si l'alerte n'avait été donnée avant que le convoi n'eût franchi un petit col au-delà duquel nous étions pris comme dans une souricière. Heureusement, les plans stratégiques du Chinois, comme ses autres combinaisons, pèchent toujours par quelque côté ; ses prévisions restent incomplètes. Les bandits oublièrent de nous fermer la retraite en arrière, vers Houang-Choui-Tang. Ils s'étaient imaginés que nous ne pouvions manquer de venir nous faire prendre au col. Lorsqu'ils nous virent, abandonnés de notre escorte, battre en retraite vers le village, en utilisant nos mules comme rideau contre les balles, ils s'élançèrent dans cette direction. Mais quatre seulement, descendus de la terrasse et cachés dans les buissons, purent se jeter sur nous.

Comme je l'ai dit, leur amour du pillage nous sauva une deuxième fois. Pendant qu'ils éventraient nos caisses, nous eûmes le temps de franchir un petit ravin et de disparaître un moment aux yeux de tous. Avant d'être complètement à l'abri, nous essayons bien encore, de loin, quelques coups de feu dont les balles ricochent près de nous sur les pierres du chemin, mais sans aucun dommage pour nous.

Nous fûmes donc surpris, comme les autorités, comme le préfet et le général en chef, ignorant tout du mouvement révolutionnaire qui éclatait brutalement le lendemain, coûtait la vie à deux mandarins, aussi à tant

de pauvres gens, innocentes victimes résignées jusqu'au jour où les troupes régulières vinrent à leur aide et écrasèrent les bandes de pillards soulevés au nom de la révolution.

Bien que surpris, nous eûmes cependant la temps d'armer nos fusils : Dessirier, son Mauser, moi, mon fusil de chasse, avec des chevrotines. Mais je fus entouré si soudainement que mon arme me fut arrachée des mains avant d'avoir pu épauler. Quant à Dessirier, il reçut un violent coup de sabre sur les mains au moment où il allait tirer et le fusil lui échappa.

C'est maintenant le moment de faire ressortir nettement la nature de l'attaque dont nous avons été les victimes.

Contrairement au bruit qu'on a fait courir en France, elle a été l'œuvre de pillards, de bandits profitant de l'état de trouble du pays, du grand mouvement révolutionnaire en pleine évolution au Setchouen, pour se jeter sur la population honnête, la rançonner, la dépouiller. Dans ces régions montagneuses, difficiles, particulièrement propres aux embuscades, nous ne pouvions apparaître que comme une proie facile : à condition, toutefois, que les agresseurs fussent cent contre un, si redoutable est jugé l'Européen.

Nous n'avons donc été attaqués ni par des Lolos, avec lesquels nous étions dans les meilleurs termes, ni par des Sifans, mais bien par des *Chinois*, par les pires éléments de la population, ceux toujours prêts à pêcher en eau trouble.

Dès que la population saine, honnête, a pu intervenir, elle nous a généreusement protégés, et au risque de son existence propre. Il est vrai que j'ai dû l'y encourager, car l'armée révolutionnaire l'épouvantait, la paralysait, mais sa persévérance dans son rôle de protection n'en est que plus louable.

Le chef de la famille Tchang, dont le portrait figure ici, s'est particulièrement distingué par son dévouement à notre égard, sa

touchante abnégation, alors qu'il risquait non seulement sa vie, mais celle de tous les siens, femme et enfants compris.

J'ai expliqué tout à l'heure comment nous avons échappé aux balles et surtout aux sabres des bandits. J'exposerai maintenant la série des péripéties qui suivirent jusqu'à notre délivrance par les troupes régulières et notre retour à Ning-Yuan-Fou.

Le ravin franchi, nous arrivons au pied d'une forte rampe de 150 mètres, qu'il faut franchir à découvert. Il fait un soleil de feu et nous perdons du sang en abondance. M. Dessirier faiblit : je fais signe à Tsen d'aller le soutenir ; le soldat qui n'avait pas fui s'offre aussi pour l'aider à marcher.

M. Dessirier se trouvait à quelques mètres derrière moi quand les bandits, me croyant le crâne fendu, me laissèrent pour se jeter sur lui. Le sentier était plus large en cet endroit ; aussi les agresseurs du lieutenant purent-ils l'entourer, contrairement à ce qui m'était arrivé. Son principal moyen de défense fut de saisir les sabres à pleines mains. La lutte fut terrible : M. Dessirier aurait vite succombé si l'intervention de l'Annamite n'avait fait lâcher prise aux bandits.

J'ai dit comment j'avais glissé et roulé dans un champ sous le coup qui m'atteignit au crâne. Je me relevai aussitôt et, sautant sur le sentier, je regardai où était M. Dessirier. Je l'aperçois juste au moment où les quatre bandits le lâchaient. Il est naturellement épuisé par la lutte, et le choc nerveux qui s'en est suivi l'a quelque peu obnubilé. Il agite les bras et profère des paroles dont je saisis mal le sens. Il n'y a pas de temps à perdre : les bandits, après avoir tué le pauvre Annamite, sont en train de défoncer nos caisses. C'est le répit inespéré, le salut. J'appelle M. Dessirier. Ma voix le ramène à la réalité et il se met à me suivre. C'est au bout de la rampe seulement qu'il faiblit et a besoin de soutien.

À ce moment, nous ne sommes plus qu'à 200 mètres de Nouang-Choui-Tang, de la porte sud, et hors de l'atteinte des bandits.

La route est en ligne droite, heureusement, et me permet d'apercevoir derrière cette porte, à l'intérieur du village fortifié, trois de nos domestiques ou palefreniers, de ceux qui avaient si rapidement détalé aux premiers coups de feu. Ils paraissent engagés dans un vif colloque avec un groupe d'habitants.

Je devinai aussitôt ce qui se tramait. Je me retourne vers Dessirier :

— Ne vous pressez pas, lui dis-je, moi je cours devant.

Et je franchis rapidement les 200 mètres, pénètre dans le village et vais droit à mes domestiques. Je les interpelle durement :

— Il ne vous suffit donc pas d'être lâches, d'abandonner vos maîtres à la première alerte. Sitôt au village, vous vous employez à persuader les habitants de fermer, le plus tôt possible, leurs portes, par crainte d'une irruption des bandes révolutionnaires. Vous ne voulez pas de nous <sup>p.325</sup> derrière ces portes, car notre présence peut provoquer une attaque, des représailles de ces bandes contre le village. Vous êtes des gens sans âme, sans conscience. Quand le moment sera venu, je vous traiterai comme vous le méritez. En attendant, allez me chercher le *pao tchen* (chef des notables) et hâtez-vous.

M. Dessirier arrive à ce moment.

Je fais aussitôt fermer la lourde porte par deux villageois et attends l'arrivée du *pao tchen*. Tous les habitants sortent de leurs maisons, nous voient dans la place. La plupart, par crainte de la vengeance prochaine, fatale des bandits, nous voudraient bien ailleurs, mais ils reconnaissent qu'il n'y a plus qu'à se résigner, nous subir, puisque nous sommes dans leurs murs.

Le *pao tchen* arrive tout de suite et, s'excusant d'avoir une maison trop étroite, nous conduit dans une pauvre auberge du marché.

Nous nous installons dans un petit corps de bâtiment latéral, avec une

cour minuscule, une cour puante, limitée de tous côtés par des toits débordants, qui limitent à l'extrême l'accès de la lumière.

En face de ce bâtiment, se trouvent le logement de l'aubergiste et la cuisine ; le très large couloir-cour des hôtels chinois nous en sépare. C'est dans ce couloir que se font les parloles, que se traitent les affaires entre clients et patrons, que viennent jaser les voisins. Je connaissais l'importance de ce couloir et sus l'utiliser, comme on le verra plus tard.

La porte de notre petite cour s'ouvrait sur lui.

Il y a deux lits dans notre chambre, notre taudis, deux de ces lits pour porteurs, ces pauvres hères qui, sous la pluie, sous le soleil, traînent des charges accablantes sur les routes du Kientchang. Ces lits se composent d'un mauvais cadre en bois qui n'a jamais été épousseté depuis que façonné par le menuisier. Il existe une paillasse ou plutôt une grosse natte de paille tressée. Et c'est tout. La literie proprement dite n'existe pas, ou plutôt elle est représentée par une couverture ouatée.

Comme oreiller, il y a une traverse de bois, une bûche vaguement équarrie.

On nous a enlevé notre petit lit pliant si commode et surtout si précieux contre les atteintes de la vermine ; on nous l'a enlevé avec tout le reste. Il faut se résigner à utiliser ces couvertures d'auberge, ces couvertures (*pou kai*), dont j'ai parlé ailleurs, qu'ont « souillées de leur sueurs, au cours des années, des milliers de coolies, souillées des sérosités d'une peau rongée de gale, sinon de syphilis. »

Tsen roule une de ces *pou kai* pour me servir d'oreiller. Au premier moment ; j'ai peine à vaincre ma répugnance, mais vite me résigne. C'est cette couverture qui, cette nuit même, infecte la large plaie que j'ai au crâne. Mon mouchoir de poche qui me tient lieu de pansement ne peut tenir sur ma tête malgré un petit turban que j'ai emprunté. La souillure se fait donc rapidement.

Pour laver nos blessures, nous ne pouvons obtenir qu'une cuvette en cuivre de la dimension d'un grand bol et, pour les panser, que d'étroits chiffons de cotonnade bleue, des rognures de tailleur. Ces misérables chiffons suffisent tout juste pour panser la main de M. Dessiner et la mienne. Pour ma blessure au crâne, j'en suis réduit, comme je viens de le dire, à utiliser mon mouchoir, après l'avoir trempé dans un peu d'eau chaude.

Les gens du village nous considèrent à ce moment comme perdus, comme devant mourir sans tarder, surtout moi avec ma blessure à la tête : en gens avisés, ils ne se hâtent point de se mettre en frais pour nous. Ils sont d'ailleurs si pauvres ! Et puis, nous ne sommes plus dans ces contrées privilégiées d'Europe où la vie trop facile a amolli les cœurs, leur a donné une sensibilité que je qualifierai de morbide. Ici, la lutte pour l'existence est rude, extrêmement, donc la sensibilité fort obtuse, se présentant sous la forme de réaction très lente. Il n'y avait pas à se le dissimuler : notre présence était un danger pour cette population. Elle nous en voulait, au premier moment, de cette menace suspendue sur elle. Nous n'étions que des étrangers en fin de compte.

Il est cependant juste d'ajouter que des concitoyens chinois auraient été probablement moins facilement tolérés que nous, surtout qu'on nous connaissait dans le pays, moi en particulier, depuis des années.

@



## CHAPITRE VIII

### PRISONNIERS À HOUANG-CHOUÏ-TANG

La responsabilité en Chine. — Les grues cendrées. — La journée du 26 octobre.

@

Le lendemain, 26 octobre, dans la matinée, le *pao tchen* vient nous voir. Il est accompagné de quelques notables des environs qui m'assurent de leur aide, de leur dévouement.

Je scrute ardemment, à plusieurs reprises, les visages, ces visages où on lit aussi facilement que sur les nôtres, quand depuis des années, on s'entraîne à les observer.

Ils disent vrai : ils songent à nous protéger, ces hommes. Et le *pao tchen* m'annonce fièrement que, hier soir, il a répondu comme il convenait à des messagers des bandes qui ont eu l'audace de venir trois fois nous réclamer. Il est vrai qu'en entrant dans le village, la veille, j'avais immédiatement, devant notables et familles présents, rendu le *pao tchen* pleinement responsable de nos existences. Si j'avais ignoré l'énorme portée en Chine de cette précaution, si, considérant que le *pao tchen*, en sa qualité de chef de la police, devait tout naturellement nous protéger, je n'avais point fait cette déclaration publique, le soir du 25 aurait vu notre fin.

Deux chrétiens de la mission catholique vinrent aussi me déclarer que tout allait bien pour le moment. Ils devaient revenir dans l'après-midi. Je leur remettrais un mot pour le père Bourgain et un autre pour le préfet.

Cette question réglée, Tsen vient nous apporter notre repas. Avec quelques sapèques empruntées à la femme de l'aubergiste, il a acheté des œufs, des carottes et deux bols de riz.

Nous mangeons sur un banc, dans la cour puante. Tous deux, nous avons la fièvre, la fièvre de l'infection ; aussi le repas est-il vite fait.

Le temps est merveilleux : au Kientchang, le brillant soleil d'automne illumine chaque jour les profondes vallées, les sauvages montagnes. Mais de notre cour étroite, bordée de toits surplombants, je n'aperçois qu'un tout petit coin du ciel. Je monte au grenier, où logent les poules, et, de là, mon œil découvre toute la crête d'une montagne baignée de lumière, profilant sa dentelure verte sur le plus bleu des firmaments.

Un vol de grues cendrées passe au-dessus de ma tête. Par grands battements d'ailes, elles glissent vers le sud, vers le Yunnan... C'est notre route ! Elles sont libres !...

Je reviens constamment au grenier : c'est ma promenade de la journée. D'avoir contemplé un peu de ciel et de montagne, je descendais réconforté.

Dans l'après-midi, les heures passent et les messagers ne se présentent pas. La femme de l'aubergiste, la brave Chen ouang che entre dans notre cour et cache dans le grenier différents objets de p.330 valeur. Elle paraît très inquiète et a les yeux mouillés. Son mari et son fils ont disparu depuis midi.

Tsen, d'autre part, m'annonce que deux des domestiques retrouvés dans le village ont aussi disparu. Je vois qu'il voudrait me confesser certaines choses, mais il n'ose. Je devine, d'ailleurs, tout ce qu'il pourrait me dire.

À trois heures, les notables venus ce matin font une nouvelle apparition. Ils paraissent très excités, me déclarent hautement que je dois *fang sin*, « relâcher mon cœur », c'est-à-dire me rassurer pleinement, que tout danger du côté « révolutionnaire » est définitivement écarté. L'un d'eux répète à satiété le *fang sin*.

Brusquement, je fais un pas vers lui et, le regardant bien en face :

— Pourquoi chercher à me tromper ? Je lis sur votre visage que vous avez peur, que Tchang Iao Tang vous a effrayés. N’osant me dire la vérité, vous m’accablez de belles paroles rassurantes. Mais retenez ceci : avec le *pao tchen*, je vous rends tous responsables, devant votre pays et le mien, de ce qui se passera ici.

Et, gravement, je rentrai dans mon taudis.

Ils s’en allèrent tout penauds.

C’était un résultat : la situation pouvait s’éclaircir, mais il fallait un autre effort, un *mouvement sûr, d’irrésistible efficacité*. Ce que je tentai est expliqué tout au long dans la lettre suivante, que j’écrivis plus tard à un ami.

Shanghai, 3 février 1912

Mon seul regret, c’est d’avoir perdu tant de précieuses choses, les fruits d’un dur labeur dans le bassin du Yalong, si bien défendu par ses très hautes chaînes et ses affreux précipices.

N’étaient ces pertes, j’aurais déjà oublié l’attaque du 25, où je savais que les révolutionnaires nous réclamaient pour nous achever.

Cette journée du 26 a décidé de notre sort : jamais nous n’avons été plus près de la mort que dans l’après-midi de ce jour. Je l’ai vue menaçante par certains symptômes que mon expérience de la Chine m’a permis tout de suite d’interpréter. Pour la première fois de ma vie, dans l’auberge puante où nous étions réfugiés, je me suis mis à écouter aux portes. Il fallait que je saisisse les bruits de la rue, les mots chuchotés dans la cour centrale de l’auberge, afin d’être fixé sur ce qui se préparait.

Vers 4 heures du soir, j’entendis des bouts de phrases qui ne me laissèrent aucun doute sur le sort qui nous attendait.

Les notables du village, affolés par un message de Tchang Iao Tang, chef de la révolution, lequel nous réclamait sous peine de massacre général des habitants, avaient décidé de nous livrer cette nuit même, aussitôt qu'on nous croirait endormis. Le *pao tchen* (chef de la police) que j'avais rendu responsable de nos existences, et qui avait jusqu'ici refusé de nous livrer, n'osait plus résister à la poussée de l'opinion et avait cédé au moment décisif, lors du *cheang-leang* (délibération).

Nous ne pouvions songer à résister : les forcenés qui allaient venir étaient trop nombreux. D'ailleurs, blessés et sans armes, ayant la fièvre en ce moment, fièvre causée par nos plaies infectées, la lutte ne pouvait être longue. J'avais cependant mes pieds armés de solides godillots de route ; de plus, ma main droite était indemne. J'étais donc résolu à lutter, à porter des coups qui exaspéreraient les bandits, les obligeraient à me tuer.

À aucun prix, je ne voulais tomber vivant entre leurs mains, car c'eût été la fin par la torture. Mais si j'avais envisagé le meilleur moyen de mourir rapidement sous la ruée qui se préparait, je n'en conservais pas moins une robuste foi en mes moyens d'action, ceux que me fournissaient mon expérience de la Chine, ma connaissance de l'habitant, de ses faiblesses et de ses générosités de caractère.

Malgré la fièvre, j'avais l'esprit très lucide ; je voyais nettement la situation et savais mes chances de salut. J'avais à exploiter une tradition chinoise, la haute idée qu'a le fils de Han d'une « responsabilité ». J'aurais à lutter, mais ma volonté d'aryen serait plus forte que la sienne ; il plierait et ce serait le salut. Une fois échappé à l'attaque du grand chemin, je n'ai jamais douté que je sortirais vivant de cette aventure, que j'aurais le dernier mot. Sitôt réfugié dans la misérable auberge, j'ai songé,

combiné, préparé l'avenir ; je n'ai rien laissé au hasard, à la fatalité : c'est pour cela que je suis encore de ce monde.

Vers 4 heures du soir, j'avais donc entendu des bouts de phrases qui ne me laissaient aucun doute sur le sort qui nous attendait, Dessirier et moi. J'appelai le dernier domestique qui me restât, un ancien mafou (palefrenier), porteur habituel de mes instruments sur les sentiers. Il pleurait à ce moment, car il savait qu'on les massacrerait en même temps que nous.

Je lui dis :

— Tu vas aller reconnaître la maison du *pao tchen*, reconnaître sa place exacte, et reviendras immédiatement.

Ce Chinois, avec la mobilité qui caractérise sa race, changea aussitôt ses larmes en sourires, car il avait deviné mon plan ; il partit allègrement.

Sans provoquer de soupçon, il choisit ses points de repère, situa avec soin la maison et revint tout ragaillardi. Il n'y avait plus qu'à attendre la nuit pour mettre mon plan à exécution. J'allais me réfugier chez le *pao tchen*, sous son propre toit. Il ne pourrait plus se dérober, invoquer des circonstances atténuantes, une surprise dans l'auberge après que les forcenés y auraient pénétré pour nous achever. Sa responsabilité devenait terrible, accablante ; la tradition ancestrale, comme la loi, lui défendait de nous livrer. Il devait plutôt mourir avec nous.

Il s'agissait d'atteindre sa maison sans exciter l'attention. Si j'avais été vu en rôdant dans la rue, cherchant cette maison, j'aurais été certainement arrêté, car on eût deviné mon intention. On savait que je n'ignorais pas la tradition à laquelle je faisais tout à l'heure allusion.

La nuit vint, vers 6 heures et demie. Je ramassais les chiffons qui devaient servir à renouveler nos pansements et les petites serviettes de 20 centimètres, en cotonnade bleue, que j'avais pu confectionner dans la journée, en déchirant tout simplement une pièce de cette cotonnade achetée avec les sapèques que nous devions à la charité publique.

Je sortis de l'auberge, suivi par Dessirier et guidé par un domestique. La rue était heureusement déserte. Rapidement, je gagnai la maison du *pao tchen* et franchis la porte d'un saut, au moment où on allait me la fermer au nez. Au bout d'un couloir, je trouvai une chambre où je m'installai tranquillement. Désespoir, objurgations du *pao tchen*. Je ne répondais rien ou laissais échapper un mot bref.

Mais j'étais dans la chambre des femmes ! — Pou-iao-kin (cela n'avait pas d'importance) ; j'y coucherais, dis-je. — C'est impossible ; je devais retourner à mon auberge ; je n'avais rien à craindre ; j'étais si efficacement protégé !

C'était le moment pour moi de parler :

— Ah ! j'étais protégé, je n'avais rien à redouter ! Est-ce que, cette nuit même, lui, *pao tchen*, ne devait pas nous livrer ? Eh bien, on nous achèverait chez lui, sous son propre toit !

Ce fut fini : la partie était gagnée pour moi. Mais le *pao tchen*, n'ayant pas suffisamment d'hommes pour nous protéger, avertissait le <sup>p.335</sup> chef du district, un nommé Tchang, d'une puissante et riche famille, qui leva un millier de soldats. Un membre de cette famille, étudiant revenu du Japon, vint, le lendemain matin, avec beaucoup de générosité, m'apporter une somme de dix ligatures (30 francs), qui permit à mon domestique d'acheter des vivres et de la toile pour pansement et

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

objets de toilette. Il me laissa une garde de vingt hommes armés de Mauser et de Colt.

Cet étudiant eut pour nous des paroles touchantes, qui n'avaient rien de la phraséologie chinoise habituelle. Par son influence, il nous a été d'un grand secours. Mais il devint fou à la suite de ces événements. Le grand rôle fut joué par le chef de famille. Celui-ci montra une grande énergie et nous protégea efficacement jusqu'au jour où la révolution fut écrasée, à Lou-Chan, dans une bataille livrée par les Impérialistes.



**17. M. Tchang Lien Tsi, le « chevalier » du Kientchang.**

@

## CHAPITRE IX

### L'ENLÈVEMENT DE HOUANG-CHOU-TANG

L'étudiant. — Le boucher Joen. — Notre citadelle.

@

On vient de voir l'entrée en scène de M. Tchang Lien Tsie : elle fut décisive.

C'est le 27 au matin, c'est-à-dire le lendemain de la scène chez le *pao tchen*, qu'il intervenait directement, en nous envoyant, de Ou-Lao, sa résidence, une garde de corps.

C'est le 28 que son neveu, l'étudiant, fait son apparition et s'engage formellement par devers nous, lui et sa famille, à nous protéger, quoi qu'il arrive.

Les Tchang lançaient un défi à Tchan Iao Tang, jetaient leur sabre dans la balance, mourraient avec nous si les révolutionnaires triomphaient : quoi de plus simplement héroïque ?

En s'en allant, l'étudiant nous laissa des hommes de renfort. Heureusement, car les rebelles tentèrent une surprise dans la matinée du 30.

Le *pao tchen* m'avait prié, la veille, de l'autoriser à ouvrir les portes du village, qui étaient fermées depuis le 25.

Le 30 était jour de marché. Or, comme la population de Houang-Chou-Tang, très pauvre, ne vivait que d'échanges, je ne voulus pas, pour accroître notre sécurité, empêcher le marché d'avoir lieu. Notre garde du corps serait sur le qui-vive, veillerait avec soin, pour que, dans le brouhaha du marché, les allées et venues de clients dans l'auberge, des partisans de Tchang Iao Tang ne s'introduisent pas dans notre cour.

Malgré leur vigilance, un groupe de vingt bandits, en un moment de



tumulte, se glissèrent dans l'auberge avec des armes cachées et tentèrent d'arriver près de nous. Nous sachant blessés et sans armes, ils se croyaient en nombre suffisant pour nous achever sans risques. À leur tête, se trouvait le boucher du village même, le nommé Joen. Il s'était vanté de réussir à nous prendre et se chargerait lui-même de nous « débiter » à son étal. C'est le supplice des 10.000 morceaux, dont le Chinois est si friand. Car, dans sa froide, inconcevable cruauté, il ne saurait tuer simplement : il se complaît dans les raffinements de la plus sauvage barbarie.

Mais le boucher avait, à tort, calculé que, ce jour de marché, notre garde du corps en gaieté, ayant accepté quelques libations, se relâcherait complètement de sa vigilance habituelle. Au premier mouvement de la bande vers la petite cour, la garde lui barre instantanément le chemin et lui signifie d'avoir à déguerpir rapidement et à ne plus jamais revenir, sinon on exécuterait sommairement tous ceux qui seraient pris. Deux des bandits ayant voulu argumenter, furent aussitôt saisis, décapités dans la grande cour, et leurs têtes pendues aux portes du marché, comme avertissement aux révolutionnaires.

Craignant toutefois une nouvelle surprise, la famille Tchang nous enleva dans la nuit du 31 octobre, pour nous installer dans sa propre demeure, au village de Oua-Lao.

La famille Tchang comprend un grand nombre de membres et, par conséquent, de ménages, qui vivent groupés, suivant un usage fréquent en Chine : en tout, 150 personnes, y compris les serviteurs. Chaque membre ayant des enfants vit dans une maison séparée, mais la série des bâtiments forme quand même une agglomération serrée, enclose dans une vaste enceinte murée, fortifiée. Des meurtrières sont pratiquées dans la muraille et la porte principale la plus exposée forme « rentrant », est flanquée, bastionnée. De plus, un *tiao-fang*, blockhaus, commande ce point faible. Un autre blockhaus se trouve dans l'enceinte même, vers le

milieu. Construit en pierres de taille, du granit, avec solides portes en fer, il est haut de trois étages. Les pièces constituent surtout des greniers et elles sont suffisamment vastes pour permettre d'alimenter 250 bouches pendant six mois. L'étage supérieur tient lieu de salle d'armes. Au premier étage, se trouvent les chambres de maîtres.

Ce blockhaus, qui renferme un puits dans sa cave représente donc un réduit de premier ordre destiné, à l'origine, à se garder contre les dangereuses incursions des Lolos.

Avec la révolution qui ne fait que commencer en Chine, durera de longues années, les blockhaus de Oua-Lao ne manqueront pas d'être des plus utiles à la riche famille Tchang contre les attaques de ses concitoyens, des bandes d'*outlaws* du Kientchang, toujours en quête de rapines, de pillages fructueux.

Le lendemain de notre heureuse arrivée à Oua-Lao, j'entendis de notre chambre certaines paroles des frères de M. Tchang Lien Tsie, rassemblés dans un petit fumoir contigu, des paroles qui me révélèrent toute l'inquiétude de l'avenir, toute l'anxiété de certains membres de la famille.

Moins bien trempés que M. Tchang et l'étudiant, ils considéraient avec raison que leur acte chevaleresque à notre égard allait être suivi de lourdes conséquences, allait attirer sur eux l'effort d'une grande partie de l'armée révolutionnaire.

L'aîné de la famille, un homme faible adonné à l'opium, qui avait cédé à son frère Tchang Lien Tsie ses droits de chef de groupement, manifestait vivement ses craintes, affirmait que tous les malheurs allaient s'abattre sur Oua-Lao. Ses jeunes frères ou neveux opinaient dans ce sens, mais s'efforçaient de tendre leur propre courage, de se rassurer en un mot.

Ils discutèrent longuement, même quand j'allai m'asseoir près d'eux. J'affectai de me désintéresser presque de la question et dis peu de chose.

À choisir mon heure, le moyen d'intervention le plus opportun, l'effet produit serait complet, décisif sans doute.

p.340 Le Chinois est très *impressionnable*, fait siennes rapidement, à certains moments, les suggestions les plus risquées. Je le connaissais heureusement et je ne doutais pas une seconde de pouvoir m'emparer des esprits, de les exalter vers la vraie voie, de les affermir tout au moins dans l'idée que nous étions forts, redoutables même, que rien ne saurait prévaloir contre le courage servi par de bons moyens d'action, prévaloir contre la volonté de vaincre.

Dès que M. Tchang Lien Tsie vient me saluer, s'enquérir avec un touchant empressement de nos besoins, je lui demande à brûle-pourpoint de me faire le plaisir de me guider dans sa vaste enceinte, de me montrer en détail sa muraille et surtout ses blockhaus.

Il paraît ravi de ma requête et viendra vers dix heures me chercher pour une visite complète des lieux.

La visite a lieu ; je m'en vais seul avec M. Tchang. L'enceinte, ses approches m'intéressent beaucoup, auraient peut-être intéressé davantage M. Dessirier. Notre façade est précédée d'une terrasse large de 20 mètres qui finit par un à-pic de 5 à 6 mètres. Pour accéder à la terrasse, il faut franchir un véritable petit défilé. Et, au moment de déboucher, les assaillants entrent dans la zone d'action complète du blockhaus extérieur qui foudroie alors à 30 mètres de distance. En contre-bas de ce blockhaus, plusieurs maisons en pisé, à murs très épais, appartenant à des fermiers de M. Tchang, constituent un excellent flanquement pour la terrasse.

Mais c'est la visite du bastion inférieur qui m'intéresse le plus. Il est très solidement construit, imprenable pour les troupes de Tchang Iao Tang, lesquelles sont dépourvues de canons autres que des rossignols en bois cerclé de fer, fabriqués par les forgerons de la région. Les greniers

sont bourrés de céréales : riz et maïs ; des meules tournant à la main permettent d'obtenir une assez bonne farine.

Le troisième étage, la salle d'armes, est muni de fusils de rempart, de sortes de couleuvrines en fer forgé, qui font beaucoup de bruit, aurait donc, la nuit surtout, un effet démoralisant sur les bandes indisciplinées de Tchang Iao Tang.

Aux meurtrières, on a aussi accumulé de la chaux vive et de pesantes pierres.

Quant à la façade où s'ouvre la porte du blockhaus, elle est parfaitement gardée par tout le pignon en briques fort épais d'un corps d'habitation qui se dresse en face et tout près. Le couloir d'admission à la porte du blockhaus est si étroit qu'un homme de corpulence ordinaire n'y peut pénétrer que par le flanc, ou de profil si l'on veut. Le père des Tchang, mandarin militaire, avait donc admirablement combiné le plan de défense de sa vaste demeure.

Plusieurs fois, les Lolos ont échoué devant Oua Lao. Et, cependant, leur attaque est autrement violente, tenace, dangereuse, en un mot, que celle des Chinois, d'humeur peu guerrière en général, pillards excellents, surtout, comme ils le prouvent presque chaque jour depuis l'éclosion de la révolution.

C'est par le blockhaus intérieur que je terminai ma visite, mon inspection, en quelque sorte.

Nous gagnons la terrasse. M. Tchang Lien Tsie est maintenant entouré de la plupart de ses frères et de tous les chefs de groupes de la défense, y compris un *Os noir*, commandant d'une compagnie d'éclaireurs lolos, les meilleurs de tous. On m'entoure, et tout le monde me regarde, m'interroge silencieusement. Une certaine impatience, pour ne pas dire inquiétude, se lit sur les visages. Mon opinion et aussi mon attitude auront, je le sais, grand poids dans le présent et surtout dans l'avenir.

L'Européen lettré est censé tout connaître et son courage ne fait de doute pour aucun Chinois. Personnellement, j'avais la pleine confiance de tous ces gens du Kientchang.

— Notre position, dis-je avec gravité et une certaine emphase, pour mieux impressionner ceux qui m'écoutaient ardemment, notre position est des plus fortes, inexpugnables, même pour Tchang Iao Tang, Iuen et leurs bandes dépourvues de canons. Nous avons des armes, des munitions, des vivres en abondance, nous pouvons braver la fameuse armée révolutionnaire, les deux *ouans*, 20.000 bandits seront bientôt attaqués par les troupes régulières, pris même entre deux feux, car une partie de vos contingents pourra marcher contre eux sans risque aucun pour la défense. Je suis convaincu qu'aucune bande n'osera approcher de cette muraille ; mais si, par extraordinaire, il en venait une, soyez certains qu'elle ne restera pas longtemps devant Oua-Lao. Vous me prêterez un de vos Mauser et je ferai le coup de feu avec vous.

Ce fut de la joie, de l'enthousiasme, une grande confiance en soi-même qui, soudainement, pénétrait chacun.

Déjà le soir, à l'arrivée, j'avais parlé aux éclaireurs lolos. Je m'étais fait conduire par M. Tchang dans le blockhaus extérieur confié à leur garde. Debout en cercle autour d'un grand feu, ils écoutèrent religieusement les quelques mots que je leur adressai :

— Je vous connais, je suis allé trois fois, ces dernières années, dans vos belles montagnes (et je nommai quelques chefs de clans). Je sais ce que vous valez, combien grande est votre vaillance, aussi votre loyauté. Comme M. Tchang, je compte sur vous.

Ils poussèrent des cris de plaisir et, sortant tous du blockhaus, ils suivirent machinalement sur la terrasse, ne songèrent à rentrer qu'au

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

moment de notre disparition à l'intérieur de la muraille.

Tout allait donc pour le mieux : la foi était en nous, la conviction que nous sortirions victorieux de la lutte.

@

## CHAPITRE X

### LES PÉRIPÉTIES DU SÉJOUR À OUA-LAO

Le siège de la capitale. — Mauvais jours. — Le chevalier chinois.

@

Deux jours passèrent. L'existence pour nous fut presque agréable après les mauvais souvenirs de l'auberge obscure et malodorante.

M. Tchang nous a installés dans un petit pavillon avec jardin baigné de soleil du matin au soir. En face, se déploie la haute chaîne bordant la rive droite du Ngan-Ning. Nous jouissons enfin du grand air, de la pleine lumière. Il ne nous manque plus que la liberté. Quand nous viendra-t-elle ?

Les nouvelles ne sont pas bonnes. C'est tout le pays qui est soulevé contre les mandarins. Les chefs de bandits, qui ont pris la tête du mouvement révolutionnaire, comptent de très nombreux partisans. Ils terrorisent la région, forcent à marcher avec eux, sous peine de mort, tous les gens paisibles, ouvriers, paysans et coolies. Les notables eux-mêmes, plus ou moins affiliés par crainte aux sociétés secrètes, pactisent de plus en plus avec les bandes, ces bandes d'*outlaws* et de mécontents fortement organisées qui, en Chine, constituent l'armée toujours mobilisable de ces sociétés. La situation s'est donc aggravée ces derniers jours. M. Tchang m'apprend même que Tchang Iao Tang s'est jugé suffisamment fort pour attaquer la capitale, Ning-Yuan-Fou. Il est entré par surprise dans la ville fortifiée, s'est emparé du sous-préfet dont il a fait trancher la tête sur le seuil même de sa chambre, mais le préfet n'a pu être pris. Sa garde même a réussi à refouler les assaillants, à les rejeter hors de l'enceinte murée.

p.345 L'armée révolutionnaire s'est donc retirée à deux kilomètres de la ville et en fait le siège. Les sentinelles de nos blockhaus signalent constamment le passage, devant Oua-Lao, de bandes nombreuses, qui, du

Sud, viennent grossir les contingents de Tchang Iao Tang ; M. Tchang a même reçu hier une lettre du chef rebelle, qui le somme, une fois de plus, de passer à la révolution. Toutes les routes sont coupées, impossible de faire passer un courrier, d'avertir les autorités. Ce serait, d'ailleurs, inutile à ce moment, car le préfet et le général en chef, assiégés dans Ning-Yuan-Fou, sont aux prises avec les plus grandes difficultés, ne peuvent rien pour nous.

L'inquiétude revient parmi les membres de la famille Tchang. Le frère dont j'ai parlé, le fumeur d'opium, recommence à se lamenter : il déclare tout perdu. Je le prends à partie, je le plaisante, lui déclare avec aplomb que le général Ma, le commandant des meilleures troupes impériales, doit être certainement en route pour Ning-Yuan-Fou. À la nouvelle du soulèvement de Tchang Iao Tang, il n'a pu faire autrement que revenir en arrière. Et faisant le calcul des étapes, j'affirme hautement qu'avant trois jours il sera à Lo-Kou (40 kilomètres de Ning-Yuan-Fou), menaçant déjà la retraite des troupes rebelles.

Ma belle humeur, ma quiétude apparente ont tout de suite raison du marasme de ce peureux. Et la confiance revient chez tous. M. Tchang, lui reste ferme comme un roc, domine de son grand courage frères et cousins. L'étudiant disparaît de la scène : le malheureux, si dévoué pour nous, a brusquement perdu toute lucidité, est devenu fou. Sa raison a faibli, disparu sous le coup des violentes émotions de ces derniers jours.

Le 4 novembre, la situation s'annonce plus grave encore : des émissaires rendent compte que les contingents impérialistes disséminés dans des postes à des distances variables de Ning-Yuan-Fou, n'ont pu rallier la capitale, ont été partout refoulés par les bataillons révolutionnaires. Aussi Tchang Iao Tang se hâte-t-il de profiter de ce succès, va livrer une grande bataille qui sera l'écrasement définitif des troupes impériales.

De plus, on n'a aucun indice de l'arrivée prochaine du général Ma.

L'effet de ces mauvaises nouvelles sur notre garnison est considérable.



Je n'hésite pas à déclarer que ce sont des *iao-ien*, des rumeurs, des racontars des lieutenants de Tchang Iao Tang pour démoraliser les défenseurs de l'ordre, décider la famille Tchang à passer à la révolution.

M. Tchang est de mon avis et se réjouit de l'impression immédiate causée par ces paroles sur ses frères.

Nous n'en savons rien si ces nouvelles sont vraies ou fausses, mais il faut leur refuser tout crédit, si nous tenons à maintenir ferme le moral de la garnison.

Dans la soirée, c'est une lettre de Tchang Iao Tang qui arrive : elle est des plus violentes, des plus menaçantes. Elle dit en substance :

« Non seulement, vous vous êtes refusés à nous livrer des étrangers que nous voulions à tout prix, mais vous persistez à rester fidèles aux mandarins et, qui plus est, vous envoyez des hommes à vous nous combattre.

(C'était vrai : M. Tchang avait dirigé vers Ning-Yuan-Fou un fort contingent, dont le rôle fut très important, comme on le saura tout à l'heure.)

Si vous tardez plus longtemps à embrasser notre cause, nous viendrons, et vos fils, vos femmes, toute votre lignée disparaîtra de la face de la terre. Tremblez encore ! À tous les vents, nous disperserons les os de vos ancêtres !

Les tombes ancestrales seraient violées : suprême désespoir !

M. Tchang fut héroïque ; ses traits ne perdirent rien de leur belle énergie, de leur calme.

Quelques heures plus tard cependant, il perdait toute contenance à la lecture d'une nouvelle lettre.

Elle provenait d'un jeune parent, d'un pupille à lui. Cet égaré lui parlait comme Tchang Iao Tang, l'invitait à la trahison.

M. Tchang fut pris d'une belle fureur. Il maudit l'ingrat, le voua publiquement à tous les dieux infernaux. Il alla jusqu'à le traiter d'*œuf de tortue*, de bâtard. Il lui fallut un long temps pour se calmer, exhaler tout son mépris, son indignation.

Le lendemain matin, dans le petit fumoir voisin de notre chambre, tous les frères de M. Tchang se trouvaient réunis pour discuter sur la situation nouvelle. Le pauvre fumeur d'opium était plus déprimé que jamais, laissait échapper de temps en temps des *hé se jen* (c'est à en mourir de peur !) qui n'amenaient aucune protestation des auditeurs. On parlait bas, on paraissait plus anxieux que jamais. M. Tchang apparaît quelques instants plus tard et se met à morigéner le grand frère, à lui reprocher sa veulerie :

— Va donc fumer ton opium, conclut-il, et laisse-nous discuter en paix !

Mais lui aussi paraissait inquiet, avait perdu sa belle assurance des premiers jours. Il faisait toujours tête à l'orage, mais semblait avoir subi quelque violent assaut.

C'était vrai : j'avais entendu le matin, du côté des femmes, des paroles confuses, des cris étouffés, des lamentations. Les épouses, les mères suppliaient : « Allait-on sacrifier les fils, toute la lignée pour des étrangers ? Pourquoi refuser obstinément toute entente avec Tchang Iao Tang ? Était-il vraiment trop tard ? L'angoissante situation ! »

Mais M. Tchang a une âme de chevalier : il est aussi loyal que brave, incapable d'une félonie. Il tend ses nerfs, souffre en silence, continue la lutte.

Je l'observe, admiratif, fier d'avoir lié notre destinée à celle d'un tel homme. Il y aurait donc des *Han-Jen* de cette trempe !

Mais il souffre à ce moment dans son affection de fils pour ses ancêtres, de père pour ses enfants. Quel sort les attend ? Il est ébranlé dans sa foi en la victoire ; il doute.

Il ne faut donc pas qu'il observe sur mes traits l'ombre d'une appréhension, d'une inquiétude. Je dois être optimiste comme au premier jour, optimiste envers et contre tout.

J'aborde M. Tchang :

— J'ai entendu votre réplique. Votre frère exagère la gravité de la situation. D'ici longtemps, nous n'avons rien de sérieux à craindre. En supposant que le général Ma soit encore loin et que la garnison de Ning-Yuan-Fou, non secourue, finisse par être vaincue, ce ne sera point sans perte et sans retard pour l'armée de Tchang Iao Tang. Nous avons donc encore du temps devant nous, d'autant plus que les bandes indisciplinées du chef révolutionnaire ne pourront pas grand chose contre Ou-Lao, tant qu'elles n'auront pas de canons. Et où en trouveraient-elles ? Je maintiens donc que nous pouvons tenir longtemps ici. D'ailleurs, pourquoi craindre, se lamenter ? Si le général Ma ou les soldats du préfet ne viennent pas à notre secours, il y a les *ta ping*, les grands soldats, comme vous les appelez, les nôtres. Ils peuvent venir jusqu'ici par le Yunnan, si c'est nécessaire.

La famille Tchang rêvait de cette intervention française ; c'est une illusion que je jugeai inutile de lui enlever, car elle en était p.350 réconfortée, y puisait un nouveau courage à résister.

M. Tchang, impressionné par mes paroles, rassura ses hommes, et la journée passa sans nouvel incident.

Le lendemain matin, il me demande toutefois s'il ne serait pas prudent d'écrire à notre consul de Yunnan-Fou pour l'avertir de la situation et faire appel, si nécessaire, au Tonkin. Par la montagne, des émissaires gagneraient facilement le Yunnan et pourraient atteindre la capitale de la province.

J'écris au crayon, en triple expédition, la lettre suivante

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Oua-Lao, 1<sup>er</sup> novembre 1911

Mon Cher Wilden,

Le 25 octobre, sur route, avons été (Dessirier et moi) attaqués et blessés par sabre à la tête et aux mains : avons échappé par miracle aux rebelles ; avons essuyé plus de 50 coups de feu. L'Annamite Nien a été tué. Réfugiés Houang-Choui-Tang. Restés six jours dans auberge, protégés par gens de Oua-Lao envoyés par famille Tchang, qui a été superbe de dévouement et de générosité. Privés de tout, ayant tout perdu, n'ayant plus que les vêtements portés le jour de l'attaque, avons été nourris par ces braves gens. Craignant une surprise dans le marché de Houang-Choui-Tang, la famille Tchang nous a enlevés hier soir et emmenés dans sa maison bastionnée, où la protection sera efficace. Si les rebelles restent maîtres de la situation, resterons ici en attendant d'être emmenés au Yunnan par la montagne.

Ne sais encore quand sortirons d'ici, mais il y a tout lieu d'espérer que rien de tragique ne surgira désormais. Vous pouvez rassurer ma chère femme. Et si mes prévisions ne se réalisent pas, dites-lui que toutes mes pensées sont pour elle et pour ma mère, sœur et frères tant chéris. Mais j'espère bien les revoir. J'ai paré en partie le coup qui devait me fendre le crâne, et l'entaille est en bonne voie.

Mon boy et le cook auraient fui : ils ont deux malles chinoises en cuir à moi et une valise brune (crocodile) : il s'y trouve quelques documents précieux (un carnet et une carte), les seuls qui restent. Car toutes nos cartes, levés, tout le pénible travail d'un an, toutes mes collections et mes carnets de notes, tout est perdu. C'est ce qui me fait le plus de peine.

Au revoir, mon cher Wilden. la famille Tchang mérite qu'on publie partout son nom. Elle désire que du secours vienne du

Yunnan si la rébellion dure, ce qui est possible. Je sais n'avoir aucun secours à attendre de ce côté, mais vous pourriez télégraphier à Pékin et à Tchentou, si le Setchouen est pacifié. Nous pourrons tenir longtemps ici.

Bien cordialement.

A. Legendre.

Trois émissaires s'en iront par des routes différentes vers Yunnan-Fou.

Mais les événements se précipitent : un messenger vient annoncer le 5 au matin qu'une furieuse bataille se livre depuis hier autour du lac de Ning-Yuan-Fou (à trois kilomètres de la ville). Nos hommes de Oua-Lao et les contingents des districts avoisinants rassemblés par M. Tchang, ont pris contact avec l'armée révolutionnaire et coopèrent énergiquement aux mouvements des troupes impériales. Un des neveux de M. Tchang commande ces contingents. Il a conçu une opération très hardie, qui doit décider de l'issue du combat.

Cette nouvelle, qu'une bataille décisive est engagée, provoque naturellement une grosse émotion à Oua-Lao. M. Tchang, comme moi, est très optimiste. Nos hommes, pleins de confiance, pleins d'élan, seront d'un tel secours pour les troupes régulières, que les bandes indisciplinées de Tchang Iao Tang, bien que plus nombreuses, seront bousculées, écrasées. Une grande, une heureuse nouvelle, sans doute, nous parviendra sans tarder.

La journée passe : nous avons pansé nos plaies, flâné dans le jardin sous le beau soleil, lancé des grains de riz aux cyprins du bassin, jeté des notes sur le papier pour tâcher d'oublier le moins possible, de compenser quelque peu la perte de nos camets.

Soudain, vers 6 heures du soir, j'entends un cri vite répété : *Ta pai lo ! Ta pai lo !* (Vaincu ! Vaincu !) L'intonation est joyeuse : c'est donc Tchang

Iao Tang qui est battu. Et un messager pénètre essoufflé dans le jardin, va droit au fumoir où siège notre petit état-major.

Il narre brièvement :

« Le gros des troupes de Tchang Iao Tang s'était retranché dans un groupe de pagodes échelonnées à différentes hauteurs sur le versant nord du Lou-Chan, une chaîne abrupte bordant au sud le lac de Ning-Yuan-Fou. Ces pagodes sont entourées d'arbres formant, dans la moitié supérieure des pentes, un bois aux fourrés très épais. Les chefs révolutionnaires se considèrent donc comme entièrement couverts de ce côté et, avec l'insouciance habituelle au Chinois, n'échelonnent point de grand-gardes dans ce bois. Nos contingents conçoivent l'audacieux projet d'escalader la chaîne par le versant sud, de se glisser dans le bois et de prendre à revers les bandes de Tchang Iao Tang. Le mouvement commence le 5, avant le jour, et la ruée de nos hommes surprend, affole les rebelles, qui abandonnent, sans coup férir, leurs solides pagodes et se rabattent dans le plus grand désordre sur la rive du lac. Ils y sont reçus par les troupes régulières embusquées là avant l'aurore : c'est un massacre qui commence, une véritable extermination. Prises entre deux feux, ces bandes de brigands, de pauvres paysans aussi, embrigadés malgré eux, ne font aucune résistance, fuient éperdument de tous côtés. Beaucoup d'entre eux se jettent dans le lac et s'y noient. Les contingents postés dans la plaine ne songent pas un seul moment à sauver l'honneur, à couvrir la retraite. Ils se mêlent tout de suite à la masse des fuyards, jettent leurs armes pour courir plus vite. C'est la débâcle, un flot de malheureux enfin libérés qui passent devant Oua-Lao, regagnent leur chaumière. On leur avait promis de fructueux pillages, ils n'ont

récolté que des coups ou des bronchites dans leur camp, par les froides nuits d'automne.

Je demande à M. Tchang s'il n'est pas possible pour nous de regagner demain Ning-Yuan-Fou.

« Il le voudrait, me répondit-il, mais ce serait manquer de prudence. Tchang Iao Tang, avec les principaux chefs et un contingent d'hommes dévoués, a réussi à fuir. Houang-Lien-Po, leur village, leur citadelle, barre encore la route. Il faudra la prendre, il faudra s'emparer aussi de Tchang Iao Tang.

Le 7, au soir, j'entends crier comme la première fois. Mais ce n'est plus *Ta pai lo !*, c'est *Ta tai lo !* (il est pris !)

Il est pris !... Ce n'est peut être que Tchang Iao Tang lui-même. D'ailleurs, une rumeur joyeuse nous arrive par la porte du jardin entrouverte.

*Ta tai lo !* Nous allons rentrer à Ning-Yuan-Fou. C'est la fin de notre captivité.

@

## CHAPITRE XI

### LA DÉLIVRANCE

Le retour à Ning-Yuan-Fou. — Le supplice de Tchang Iao Tang.

@

p.355 M. Tchang juge inutile d'attendre les réguliers qui vont certainement venir nous chercher. Il organise lui-même une forte escorte, et le lendemain matin nous montons tous trois en palanquin pour gagner Houang-Choui-Tang et, de là, Ning-Yuan-Fou.

À Houang-Choui-Tang, le *pao tchen* et quelques notables jugent inutile de tant se hâter. Ils nous invitent à passer avec eux la journée. On va faire le *cheang leang*, délibérer sur les meilleures mesures à prendre pour atteindre sans accident Ning-Yuan-Fou.

C'est l'habitude chinoise : rien n'est urgent, et quand on répugne à agir, on déclare que l'heure du *cheang leang* est venue ; et, interminablement, on bavarde.

Je regarde M. Tchang. Ma pensée est la sienne. « Ah ! il s'agit bien de *cheang leang* pour le moment. Qu'on rassemble immédiatement l'escorte et que le départ soit possible sitôt que nous serons restaurés ! »

Une demi-heure après, nous étions en route, emmenant avec nous quelques prisonniers.

À Houan-Lien-Po, on nous fait voir dans une pagode Tchang Iao Tang lui-même, qui s'était fait sottement prendre près de son village, dans une grotte connue de tout le monde. D'ailleurs, étant vaincu, sa retraite avait été tout de suite dénoncée au préfet par ses anciens partisans.

Tchang Iao Tang, vieillard de soixante ans, au faciès de paysan rusé, pantin dont on avait tiré les ficelles, était chargé de grosses chaînes. J'allai droit vers lui :



— Qu’as-tu fait de nos carnets, de nos papiers ? Où sont-ils ?

— *Pou sciao te* (je n’en sais rien).

Et c’est tout ce que je puis en tirer.

Un moment après, on le mettait en cage pour le conduire à Ning-Yuan-Fou.

Au fond de la pagode, trois chefs rebelles sont attachés à des poteaux. L’un d’eux est horriblement mutilé. Je ne puis le regarder, l’interroger et sors vite de la pagode.

À la tombée de la nuit, nous étions sous les murailles de Ning-Yuan-Fou. Un détachement de réguliers, envoyé au-devant de nous par le préfet, nous escortait depuis Pen-Tou-Kan. Deux officiers commandaient ce détachement : l’un, Jeune-Chinois, et l’autre de vieille école. Autant ce dernier fut prévenant, cordial, autant l’autre affecta la plus complète indifférence à notre égard, à l’égard de blessés qui méritaient bien la politesse d’un salut. Je ne pouvais cependant lui en vouloir beaucoup : l’officier *nouvelle couche* pense trop souvent qu’il est de sa dignité d’affecter une certaine morgue devant l’Européen. Sincèrement, il croit ainsi se grandir. Cette attitude s’est un peu modifiée depuis la révolution et, plus tard, j’ai rencontré des Jeunes-Chinois dont la correction m’a fait oublier le lieutenant de Pen-Tou-Kan.

Quoi qu’il en soit, le fils de Han, l’officier en particulier, si susceptible, si soucieux de l’opinion de l’Européen sur son compte, fera bien d’être plus modeste, plus courtois, s’il désire entrer dans une de ces grandes confréries dont s’honore notre civilisation.

Les portes de la cité étaient naturellement fermées. On court prévenir le préfet de notre arrivée. Le préfet désire nous voir tout de suite. Il nous attend dans son yamen où il siège en permanence avec, à côté de lui, le général en chef. Il ne sort du yamen que pour des rondes de nuit dans les postes de garde et sur la muraille.

Il nous fait l'accueil le plus empressé, le plus cordial, nous explique du ton de la plus grande sincérité par quelles transes il a passé à notre sujet. Pendant dix jours, il nous a crus morts ; il est vrai que certaines rumeurs donnaient aussi à croire que nous étions prisonniers de Tchang Iao Tang : ce qui ne valait guère mieux. Aucun courrier ne pouvait franchir les lignes des rebelles ; toute tentative aboutissait à la décapitation immédiate. Ce n'est que le dixième jour qu'un émissaire de M. Tchang se glissa à travers tous les avant-postes, atteignit la muraille de Ning-Yuan-Fou et cria aux sentinelles de la porte sud que nous étions blessés, mais en vie et sous la garde de la famille Tchang.

Quelques minutes après nous, arrivaient chez le préfet les pères Bourgain et Burnichon.

Je n'oublierai jamais cette rencontre : ce fut un moment de joyeuse et profonde émotion. Ce sont deux Français dans ce pays perdu qui viennent en hâte vers nous, après l'étrange et rude aventure, nous disent simplement, mais avec tant d'âme, tant de vérité, qu'ils ont souffert pour nous et avec nous.

J'ai fait connaître l'héroïsme du père Bourgain, s'offrant d'aller nous arracher des mains de Tchang Iao Tang.

Il nous emmène naturellement à la mission. Avec le père Burnichon, il s'est ingénié à nous préparer une excellente installation. Nos missionnaires disposent de peu de moyens ; ils vivent le plus modestement du monde, à la chinoise. Mais pour nous, après notre séjour dans l'auberge de Houang-Choui-Tang, tout nous apparaissait confortable, et, d'ailleurs, ne suffisait-il pas que ce fût offert de si grand cœur !

Avant que je ne quitte le yamen, le préfet m'apporte un fusil de chasse, qu'avec stupéfaction je reconnais pour celui perdu dans l'attaque du 25 octobre. C'est avec cette arme qu'un des bandits de Tchang Iao Tang a tué raide le premier soldat du préfet, qui a jeté l'alarme lors de la

surprise de la cité. Une riposte abattit le brigand, et c'est ainsi que le préfet peut aujourd'hui me restituer mon arme.

Je comptais rester peu de temps à Ning-Yuan-Fou, descendre le plus tôt possible vers le Yunnan.

Le lendemain de notre arrivée, nous étions invités officiellement à assister au supplice de Tchang Iao Tang.

Le jugement avait été sommaire à l'extrême, le préfet ayant plus que jamais droit de vie et de mort sans appel sur ses administrés.

Le 9 novembre, à 10 heures du matin, Tchang Iao Tang fut mis en croix, en même temps qu'un de ses fils et le beau-père de ce fils, capturés en même temps que lui. Tous trois devaient subir le supplice des 10.000 morceaux, l'écorchage à vif.

Je ne décrirai pas cet affreux supplice. Qu'on sache seulement que le bourreau découpe, par tranches minces, la peau, puis les différentes couches musculaires, jusqu'à mettre à nu les os de la face et le grill costal ! Il agit de même aux membres, mais il doit se préoccuper de ne sectionner aucun gros vaisseau, de crainte d'une hémorragie qui mettrait trop vite fin au supplice.

À 10 heures et quart, un envoyé du préfet venait à nouveau nous inviter, dire qu'on n'attendait plus que nous pour donner le signal du supplice. « Tchang Iao Tang était un ennemi ; il s'était vanté d'avoir attaché nos têtes à la queue de son cheval ; le spectacle de son supplice ne pouvait que nous être agréable. »

Je m'excusai ; M. Dessirier aussi.

Les Chinois ne comprirent pas, surtout Tsen, qui avait failli être massacré avec nous dans l'auberge de Houang-Choui-Tang. C'est lui qui insista le plus pour que nous assistions au hideux spectacle. Il s'en régala, lui, à cœur que veux-tu.

p.360 Ce supplice des trois chefs dura plus d'une demi-heure. À la fin, le bourreau leur arracha tous les viscères pectoraux et abdominaux. Le cœur et le foie furent réservés pour les autorités, comme offrande rituelle aux mânes du sous-préfet égorgé le jour de la surprise de la ville. Les soldats et spectateurs se partagèrent les autres viscères, qui furent cuits et rituellement dévorés. Un des assistants nous raconta qu'une vieille femme, dans une crise de rage cannibalesque, réussit à arracher au bourreau un morceau de la cervelle de Tchang Iao Tang et l'avalala, séance tenante.

Et, suprême insulte pour les suppliciés, on laissa les chiens venir lécher leur sang, le sang qui maculait le pied des croix. N'avaient-ils pas volé les sceaux lors de l'attaque de Ning-Yuan-Fou, crime grand entre tous ?

Tchang Iao Tang exécuté, ce fut le tour du fretin révolutionnaire. Il y eut des décapitations en masse. On jetait les corps par-dessus les murailles ; à peine les couvrait-on d'une mince couche de terre. Il arriva que des enfants, au pied des murailles, jouèrent aux boules avec des têtes. Depuis longtemps, la population n'avait eu si belle occasion de s'assurer des félicités futures, en trempant dans du sang de suppliciés des sapèques et chiffons.

Terrible, comme on le voit, a été la répression, mais il est vrai de dire que les rebelles avaient été la terreur de la population tranquille, avaient pillé, incendié, massacré partout. Tous ces chefs de brigands se donnaient des titres et droits régaliens, faisaient décapiter les pauvres hères qui ne leur décernaient point une appellation suffisamment ronflante à leur avis.

L'un d'eux se déclarait houang-ti (empereur), mais son règne fut court.

S'il périt quelques innocents, on ne peut nier que les mandarins frappèrent juste, exécutèrent surtout des brigands avérés, soulevés uniquement pour le pillage, comme la Chine, dans ses crises, nous en fournit tant d'exemples.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**



**18. Trois de nos braves défenseurs.**

Tout le monde affirmait à Ning-Yuan-Fou que nous aurions été les sauveurs du Kientchang.

Voici comment :

La rébellion ne devait devenir effective que le 8 de la neuvième lune (30 octobre). Or, le 3 (25 octobre), nous passions devant Houang-Lien-Po, résidence du chef. Deux de ses lieutenants, nommés Iuen, des étudiants, ne purent résister à l'envie d'assouvir leur haine contre deux étrangers sans défense, faciles à capturer, ayant de ces objets européens qu'il serait agréable de s'approprier.

Les deux Iuen organisent donc l'embuscade dont nous sommes victimes.

La nouvelle de notre meurtre (on nous disait morts) et de l'enlèvement

de notre convoi se répandit en traînée de poudre, malgré les précautions prises. Houang-Choui-Tang n'est qu'à 33 kilomètres de Ning-Yuan-Fou. Les autorités prévenues vont agir, découvrir toute la conspiration. Le lendemain matin donc, au point du jour, Tchang Iao Tang, avec des forces insuffisantes, attaque Ning-Yuan, assassine le sous-préfet et tente inutilement de massacrer préfet, taotai et général en chef. La bande des Iuen, la plus féroce de toutes et les mieux organisée, étant allée au delà de Houang-Choui-Tang, pour arrêter le mandarin de Té-Tchang venu à notre secours, arriva trop tard devant Ning-Yuan-Fou. Les rebelles, déjà refoulés, battaient en retraite sur Lou-Chan. La masse des révoltés convoqués à la hâte ne peut venir qu'à Lou-Chan grossir les bandes de Tchang Iao Tang.

Le 4 novembre, les réguliers écrasaient et dispersaient l'armée rebelle.

La révolution avait donc éclaté cinq jours trop tôt. La haine aveugle de deux chefs, voulant glorifier leurs fanions de l'aspersion de sang européen, avait tout fait avorter.

Nous avons sauvé le Kientchang, disent les autorités et le père Bourgain. C'est possible, mais n'est-il pas pénible de constater que le premier acte de réformateurs, de vengeurs du peuple opprimé, donc d'humanitaires, soit le massacre d'Européens, de voyageurs que rien n'a mêlé aux affaires du pays ? Les meneurs de cette attaque sont des étudiants, des lettrés du vieux régime, qui prétendent régénérer la Chine en commençant par se débarrasser des Européens. Que penser d'une telle mentalité et quelle confiance peut-on accorder aux professions de foi de pareils égarés ? Leur haine aveugle s'est dévoilée jusque dans le pillage de mon convoi : ce qui n'a pas excité leur convoitise a été jeté au vent, rageusement dispersé.

Jamais aussi fureur homicide injustifiée ne s'est mieux affirmée que dans cette pénible aventure où, blessés, férocelement on nous réclamait pour nous achever.

Le mot d'ordre de ne plus toucher aux étrangers vint trop tard pour nous. Les dirigeants du mouvement révolutionnaire ayant vécu en Europe, redoutant une intervention des Puissances, décrétèrent le respect de leurs biens. Mais pareil ordre ne pouvait avoir grande efficacité dans cette région perdue du Kientchang.

Nous sommes à Ning-Yuan-Fou depuis dix jours : impossible de s'en aller, de percer vers Yunnan-Fou, mon objectif. Le Kientchang méridional reste si troublé, les routes si peu sûres, qu'il faut se résigner à attendre.

Nos blessures sont en très bonne voie. Le docteur Humphry, de la mission américaine (China Inland Mission), n'a pu songer, dans les conditions où il se trouve, à opérer la main de Dessirier, mais il réussit à arrêter la suppuration de ma plaie au sommet du crâne.

Ma reconnaissance lui est si grande, car, comme la table externe de l'os a été fendue, ouverte, c'est la table interne qui est attaquée par le pus. Il n'était que temps d'intervenir : le docteur Humphry réussit pleinement.

Je n'oublierai jamais sa sollicitude et ses précieux soins.

Les jours passent. Nous sommes l'objet de la sollicitude de tous les missionnaires réfugiés à Ning-Yuan-Fou. Nous vivons là de longues heures avec ces Pères.

L'impression la plus nette qui me reste de ce contact avec eux, c'est qu'ils sont de braves gens et aussi des gens braves. Ils ont si crânement fait tête à l'orage, collaboré si activement avec les mandarins, les partisans de l'ordre, accompli, au risque de leur vie, des tâches si ardues ! Nombreux sont les malheureux qu'ils ont cachés, protégés et ainsi sauvés, sans distinction d'origine et de culte. Leur énergie surtout a été communicative, féconde : la population saine de nombreux districts, encouragée par leur exemple, a organisé la résistance contre les bandes pillardes, prévenu de véritables désastres en limitant l'extension de

l'anarchie. Et ce n'est pas seulement au Kientchang mais dans tout le Setchouen que les missionnaires ont fait œuvre d'encouragement, de conciliation et de paix.

Après Mgr Dunand, Mgr de Guébriant, après le père Bourgain et tant d'autres, je citerai le père Gire, qui, par l'élévation de son caractère, par sa haute sagesse et droiture, s'imposa aux autorités, à la population de la région de Yatcheou. Il devint l'arbitre des grandes querelles, des profonds dissentiments séparant les classes et les partis à l'éclosion de la révolution. Les chefs de brigands eux-mêmes, dont les meneurs républicains se sont tant servis, le respectaient si bien qu'au moment où le plus puissant d'entre eux, Lo Tze Tcheou, venait assiéger le chef-lieu de préfecture, Yatcheou, il prenait soin de faire enlever le père Gire <sup>p.365</sup> et de le conduire dans une retraite sûre : quarante jours durant, le Père y resta.

Et quand Lo Tze Tcheou, menacé sur ses derrières par les troupes impériales du général Ma qui avaient enlevé les retranchements du col du Ta-Siang-Ling, dut lever le siège de Yatcheou, il demanda une amnistie au taotaï uniquement pour permettre au Père de rentrer dans la cité. Il l'amena au pied de la muraille et donna l'ordre de la retraite sitôt qu'il l'eut confié sain et sauf au poste de garde.

Dans la suite, le Père était fréquemment sollicité par les autorités de donner son avis dans toutes les affaires graves. Sa maison était aussi l'asile des suspects des deux camps...

Mais où son rôle fut prépondérant, c'est quand l'armée républicaine vint assiéger Yatcheou, où s'était enfermé le commissaire impérial Fou, disposant des seuls régiments restés fidèles.

Il y eut bombardement et la maison du Père, la seule qui possédât une cave, servit de refuge au taotaï, au préfet et à tous les mandarins, sans compter de nombreux notables et commerçants. Quand la ville fut prise



d'assaut, le commissaire impérial lui-même s'y réfugia. Le Père fut sommé, des jours durant, de livrer certains mandarins, M. Fou en particulier, et le sous-préfet, que les républicains voulaient écorcher vif. À plusieurs reprises, ces derniers menacèrent même d'incendier la maison, si le Père s'entêtait, de le brûler vif avec ses protégés. Peine perdue : ni sollicitations, ni menaces n'eurent raison de la charité, de l'héroïsme du missionnaire français. De guerre lasse, les républicains accordèrent la vie sauve à leurs ennemis, et le Père sortit encore grandi de cette angoissante aventure.

D'ailleurs, durant toute cette période révolutionnaire, très dangereuse à certaines heures pour les Européens, nos autres compatriotes, fonctionnaires ou commerçants, montrèrent également grand sang-froid et courage. On peut même dire, sans un vain orgueil, qu'ils furent quelquefois d'un bon exemple pour certains étrangers.

Ces étrangers ne m'en voudront point de cette remarque, qui n'a, d'ailleurs, rien d'une critique : elle vient simplement en atténuation de cette mauvaise habitude que nous avons de nous dénigrer systématiquement en toute circonstance.

30 novembre. Nous sommes toujours à Ning-Yuan-Fou : impossible d'en sortir.

La nouvelle du meurtre du Père Castanet nous est parvenue récemment, et les renseignements ou rumeurs qui arrivent jusqu'à nous des plus alarmantes.

Yatcheou est assiégé, peut-être pris ; de même Ta-Tsien-Lou. Il y a tout lieu de craindre que notre consul général, M. Bons d'Anty, les missionnaires, l'ingénieur Kerihuel et son contremaître Auffret aient été massacrés.

La route du Nord, que nous croyions libre depuis deux jours, serait donc de nouveau fermée, et les révolutionnaires victorieux descendraient

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

à ce moment de Ta-Tsien-Lou vers Yatcheou, nous coupant ainsi le retraite.

Ces nouvelles n'ayant pas toutefois reçu confirmation, nous partions le 2 décembre, non sans regret de laisser derrière nous tant de braves cœurs.

@

## CHAPITRE XII

### LA FIN DE LA RUDE AVENTURE

Le retour : ses péripéties. — En radeau sur le Ya-Ho ; en jonque sur le Ming et le fleuve Bleu. — Un passage risqué. — L'arrivée à Tchong-King.

@

Un délégué du préfet nous accompagnait et 100 soldats formaient escorte. Il y a treize étapes de Ning-Yuan-Fou à Yatcheou.

Fréquemment, délégué et soldats s'affolèrent, effrayés par les terribles menaces qui arrivaient de Tchentou, de Kiating et de Yatcheou (les deux premières villes avaient été pillées par les troupes révoltées, la troisième venait de subir un long siège et en craignait un nouveau).

Tout le long du chemin, je dus m'évertuer à rassurer délégué et soldats. Le délégué était intelligent, mais, comme tout Chinois, acceptait les plus absurdes rumeurs, voyait partout des dangers, de redoutables surprises ; il avait l'obsession du retour, de la fuite. Les soldats n'étaient guère plus rassurés. Comme ils sont très indisciplinés, n'écoutent guère l'officier, fixent eux-mêmes les gîtes d'étape, décideront de la retraite ou de la marche en avant, je m'empresse d'entrer en relation, dès le second jour, avec ceux que j'ai reconnus les plus influents, les vrais chefs de la compagnie. Je les prends à part, je fume ma cigarette avec eux dans les auberges du chemin et, vantant leur courage, je leur explique qu'ils seront capables de s'ouvrir sans peine un chemin. Chaque jour je les encourage ; je leur fais surtout comprendre que tout le fatras d'effrayantes rumeurs dont on les berne ne tient pas debout, qu'il n'y a aucun danger immédiat, qu'en continuant prudemment, en s'éclairant et se renseignant, rien de grave ne peut surgir.

La route est jalonnée de petits camps retranchés où il sera toujours temps de se réfugier.

J'entraîne ainsi notre escorte jusqu'à Yung-Kin-Hsien.

Six jours après avoir quitté Ning-Yuan-Fou, je subis un sérieux assaut de la part du délégué M. Tao, plus effrayé que jamais par des nouvelles venues du Setchouen oriental. Il vient me réveiller à minuit pour me les communiquer et m'annoncer que, d'accord avec l'officier et les petits mandarins civils qui l'accompagnent, il a décidé, non seulement de ne pas aller plus loin, mais encore de retourner à Ning-Yuan-Fou.

Après l'avoir écouté attentivement et interrogé avec soin, tranquillement, je lui répliquai que je ne voyais pour nous aucun danger immédiat dans la situation troublée de districts encore très distants ; qu'à Fouling (deux étapes plus loin) nous serions pleinement renseignés ; enfin qu'à Tsin-Ki-Hsien, nous trouverions une véritable place forte encore au pouvoir du parti de l'ordre. Pourquoi <sup>p.370</sup> donc tant d'émotion ? Pourquoi tant d'empressement à revenir en arrière ? Lui, délégué, a-t-il réfléchi à toutes les conséquences de son acte ? Son retour va rejeter le Kientchang dans le marasme ; le commerce, qui ressuscite peu à peu, va de nouveau être arrêté et surtout les éléments révolutionnaires vont reprendre espoir.

« D'un autre côté, n'a-t-il pas reçu du préfet la très importante mission d'aller à Tchentou exposer la situation, recevoir des instructions et rapporter des fonds pour le Trésor vide ?

« Qu'il réfléchisse : il n'est que temps. Quelle excuse valable trouvera-t-il devant l'opinion ?

« Quant à moi, ne reconnaissant à l'examen aucun motif sérieux de retourner sur mes pas, je continuerai ma route le lendemain vers Fouling. »

Et j'enfonçai ma tête sous ma couverture, car il faisait très froid.

À 2 heures du matin, le délégué revenait me réveiller : « J'avais raison : on ne pouvait songer à retourner à Ning-Yuan. »

Et il me remercia vivement de lui avoir tracé sa conduite.

Le Chinois s'affole vite, perd facilement tête et courage, mais se reprend aussitôt, s'il reçoit une impulsion de quelque efficacité et lui inspirant confiance. Le délégué me demanda en grâce de ne jamais divulguer notre conversation et, naïvement, ajouta :

— Je n'aurais jamais cru que les Européens réfléchissent ainsi, pensent à tant de choses. Aucun de nous n'avait prévu toutes ces conséquences de notre première décision.

Mais, le treizième jour, il y eut une panique terrible. Nos estafettes, qui devaient aller aux informations jusqu'à Yatcheou, n'osèrent s'approcher de cette ville et revinrent au galop, dirent qu'on ne pouvait plus avancer. Des fuyards, des gens aisés, encombraient le sentier, s'éloignant en hâte de Yatcheou.

Je les interrogeai : ils craignaient simplement un nouveau siège ; la ville était menacée. L'armée des « Tong-Tche-Houi » où tous les bandits de la région étaient enrôlés, pouvaient revenir d'un moment à l'autre. Ils en avaient assez.

Délégué et escorte voulaient virer de bord. Je leur fis comprendre que le danger prochain résiderait sur les routes, qu'il fallait non reculer, mais aller de l'avant, se mettre à l'abri dans l'enceinte de Yatcheou, gardée maintenant par d'excellentes troupes.

Je partis avec Dessirier et fus suivi d'un peu loin par tout le monde. Mais, à 20 kilomètres de Yatcheou, nouvelle panique.

Cette fois, les soldats refusent d'aller plus loin. Je continuai prudemment, interrogeant paysans et porteurs ; leurs réponses furent telles que je n'hésitai plus et poussai jusqu'à Yatcheou.

J'arrivai ainsi seul avec un domestique devant les murailles. J'interpelle les soldats de garde, leur dis qui je suis. Aimablement, ils m'ouvrent aussitôt.

Je rencontre, chez l'aimable père Gire, M. Bons d'Anty, qui émergeait

lui aussi de l'Extrême-Ouest, des marches thibétaines, où il était prisonnier depuis trois mois. Il me croyait mort. Il avait fait tout son possible pour m'avertir de ce qui se passait, mais de Ta-Tsien-Lou rien n'avait pu passer. Si son chancelier l'avait averti à temps de l'aggravation de la situation, il serait revenu à Tchentou en septembre et, avec le souci qu'il a toujours montré des intérêts de la mission, j'aurais été averti de ce qui se préparait et aurais peut-être pu gagner le Yunnan, avec mes collections et documents.

Nous recevons à Yatcheou l'hospitalité du père Gire, dont j'ai signalé le grand rôle à des heures critiques. Le consul, comme moi, voudrait partir le plus tôt possible, mais toutes les routes sont fermées. Même la voie d'eau par le Ya-Ho, vers Kiating, n'est plus sûre depuis que les régiments chargés de défendre Kiating l'ont pillé, après avoir tenté de tuer les officiers.

Le treizième jour après notre arrivée à Yatcheou, M. Bons d'Anty reçoit enfin une lettre de son chancelier. Nous pensons qu'il nous annonce les mesures prises de concert avec les autorités pour nous faire atteindre sûrement Tchentou, mais, à notre stupéfaction profonde, il n'en est pas question dans sa lettre. Aucun renseignement même de quelque portée, de plus petit intérêt, à cette heure critique. Notre impression très nette est que ce jeune homme ne se rend pas compte de la situation.

Déçus, il faut chercher autour de nous les moyens de gagner Tchentou. Le consul négocie avec le commissaire impérial, Fou, l'homme de Tchao Eul Fong, vice-roi du Setchouen. Il nous fournit un gros détachement de 700 hommes.

Mais, à une journée de marche de Yatcheou, l'avant-garde de ce détachement passe à l'ennemi, aux révolutionnaires, et nous sommes vivement ramenés à Yatcheou par notre escorte, qui, deux fois, se prend de panique.

Cette aventure fut, en somme, heureuse pour nous : si nous avions

poussé plus avant, nous serions tombés sur le gros des forces républicaines et, à en juger par le peu de sang-froid de nos troupes, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de nous dans la rencontre.

Pour donner une idée de l'affolement de notre escorte à certain moment, il me suffit de dire qu'un peloton avec lequel nous cheminions depuis quelques minutes, ayant pris de l'avance, revenait sur nous, dix minutes après, et nous menaçait de ses fusils, nous prenant pour des Chinois républicains. C'était notre feutre qui nous avait signalés à leur belle vigilance.

Un moment auparavant, j'arrêtai et calmai toute une compagnie qui détalait au pas de course et prétendait m'emmener avec elle, sous prétexte qu'un danger imminent nous menaçait. Ne voyant pas venir M. Bons d'Anty, qui se trouvait un peu en arrière, je refusai de faire un pas de plus avant de savoir où il était. Penauds, les officiers arrêtaient leurs hommes, mais en partie seulement, car la plupart, après une minute d'hésitation, continuèrent, malgré les ordres, à battre en retraite.

Plus tard, en réfléchissant à toute cette affaire, je devinai sans peine que nous avons été dupés par le commissaire impérial, qu'il avait voulu se servir de nous comme prétexte à une marche sur Tchentou, en vue de secourir Tchao Eul Fong, le vice-roi. Il nous exposait ainsi, pour le succès de sa combinaison, à une grave combinaison, à une grave mésaventure.

Je l'avais vu à Yatcheou en compagnie de M. Bons d'Anty et avais eu tout le temps de l'observer. J'avouai à notre consul que je ne pouvais partager sa belle confiance en M. Fou et que je n'avais foi ni en son énergie, ni en sa capacité de décision. Les événements, plus tard, confirmèrent de point en point ce jugement. Il avait les moyens de dominer la situation, de délivrer le vice-roi et de rétablir l'ordre. Or, il ne sut rien faire, sauf temporiser, jusqu'au jour où il fut cerné dans Yatcheou et implora piteusement la vie. C'est, d'ailleurs, le père Gire qui le sauva.

Il paraîtra étrange, à première vue, que seuls les bandits au service de

la révolution et leurs chefs montrèrent quelque courage, quelque audace, s'assurant ainsi un triomphe rapide. Il me serait facile d'expliquer cette supériorité des mauvais éléments de la nation, mais il faudrait entrer dans des considérations d'ordre sociologique et même biologique qui m'entraîneraient trop loin.

On constate donc que les éléments sains et honnêtes, que les classes riches ou aisées, n'ont su, avec le paysan qui forme cependant la majorité de la population et souffre tant de la révolution, n'ont su rien organiser de sérieux, ont été incapables de combiner le moindre système défensif.

Sous la poussée des bandes de brigands <sup>p.375</sup> soulevées par l'oligarchie provinciale, par les sociétés secrètes, c'est à un écroulement qu'on a assisté, à l'effondrement, non seulement d'une dynastie depuis longtemps moribonde, condamnée par conséquent, mais encore à la disparition presque entière de tout ordre établi. Des mois durant, aucune résistance, ni légale ni traditionnelle, soutenue par une force organisée par les éléments sains, ne s'est dressée devant l'anarchie. On a rarement vu dans l'histoire pareille *incapacité de réaction*, peut-on affirmer, puisqu'il ne saurait être question d'invoquer la raison d'indifférence, alors qu'il s'agit d'un mouvement aussi néfaste par tous ceux qui possèdent peu ou prou.

Et ce ne sont pas les Jeunes-Chinois qui ont remis un peu d'ordre dans le pays, mais bien Yuan Che Kai, avec les méthodes anciennes, le régime autocratique de la dynastie.

Après notre retour forcé à Yatcheou, quoi faire ? Attendre des jours meilleurs, une ère de calme : rien n'est plus illusoire.

La ville est, d'ailleurs, menacée d'un nouveau siège.

Après avoir pesé toutes mes chances d'atteindre Kiating d'abord, puis Soui-Fou et Tchong-King, je prends la décision de partir tout de suite, sans plus attendre. Le régiment qui s'est révolté à Kiating est maintenant



dispersé, laissant la vallée du Ya-Ho libre. Il y a encore les bandes de brigands qui rôdent partout, mais par la voie fluviale nous avons chance de passer plus facilement.

Notre consul me fait observer avec raison les risques que nous courons. Des risques ! Quand cessera-t-il d'y en avoir et quelle est la route la plus sûre ? Difficile il est de répondre. Il y a, d'ailleurs, un certain critérium de sécurité : si les bateliers du Ya-Ho consentent à démarrer, il est inutile d'hésiter plus longtemps.

Je m'en vais sur la rive du fleuve. Les bateliers ne font pas d'objection sérieuse. Je loue donc séance tenante trois radeaux, de ces longs radeaux en bambou, seuls capables d'affronter les rapides tumultueux du Ya-Ho.

M. Bons d'Anty fait une dernière objection à notre départ, très sérieuse d'ailleurs : et l'escorte, quelle sera-t-elle ? Une escorte ! Il ne faut pas y songer. S'il y a risque à s'en aller seuls au petit bonheur au fil de l'eau, il y a presque certainement danger à se faire accompagner de soldats qui ne peuvent être pris que parmi des impériaux. Or Kiating est entre les mains des républicains. Le bruit court même que ces derniers remontent la vallée, poussent une reconnaissance vers Yatcheou. Il n'y a pas à hésiter : il faut partir sans escorte. C'est une dure nécessité en des temps pareils, mais ce qui peut apparaître maintenant comme une imprudence n'est probablement que la sagesse même.

Et M. Bons d'Anty fit comme nous, s'embarqua sur un radeau.

Il descendrait en même temps que nous jusqu'à Kiating et, de là, remonterait à Tchentou. S'il avait fait tant d'objections, c'est par sollicitude pour nous, par crainte d'une nouvelle aventure. C'eût été mal le connaître que de croire un seul instant qu'il appréhendait quelque surprise pour lui personnellement.

Nos légers radeaux bondissent dans les tourbillons, sur la crête des vagues furieuses, franchissent en geignant, se cabrant, les plus

dangereux seuils ; cent fois ils menacent de se réduire en miettes contre de sournois écueils, mais, à la seconde critique, l'énorme aviron de queue les rejette infailliblement dans le chenal.

C'est un soulagement, une joie de filer ainsi, en pleine liberté, sur ces eaux vertes.

M. Bons d'Anty avait fait confectionner à Yatcheou des drapeaux français qui, flottant sur nos radeaux, devaient, en principe, faciliter notre passage, nous éviter certains ennuis. Malheureusement, les riverains du Ya-Ho et même les républicains de Kiating ne connaissaient nullement notre drapeau. C'est ainsi que, le deuxième jour, mon radeau, où flottait un beau pavillon aux trois couleurs du meilleur teint, attire l'attention d'un fort détachement de troupes en reconnaissance dans la vallée. À certain moment, je vois la colonne ralentir sa marche, osciller sur place, puis rétrograder vers la berge. Je me rends tout de suite compte que c'est le drapeau qui attire son attention et je suis sur le point de l'amener. Mais je réfléchis que ce geste augmentera la suspicion du détachement, aussi je m'abstiens. L'homme de barre, hélé par un officier, répond : « Européens », mais on a des doutes : on nous somme d'accoster.

Je dis deux mots à l'officier qui nous avait pris pour des impérialistes et nous reprenons le large, le milieu du fleuve.

Je ramassai mon pavillon et cessai ainsi d'être suspect. Mais, avec ou sans pavillon, nous recevions un feu de salve si des soldats d'escorte s'étaient trouvés à notre bord.

Nous arrivons au 1<sup>er</sup> janvier, à la nuit, au pied des murailles de Kiating.

Pris pour des impérialistes, on nous impose une longue attente avant d'être admis à l'intérieur de la cité, et encore les autorités ne consentent-elles qu'à une entrée par escalade. On n'ose ouvrir une porte ; c'est donc au bout d'une corde tirée par des soldats que nous franchissons le parapet de la muraille.

La ville, déjà pillée une fois, est à nouveau menacée par de formidables bandes de Tong-Tche-Houi, bandits pour la plupart, au nombre de 30.000, dit la rumeur publique. L'avant-garde de cette armée serait campée à moins de 10 kilomètres de Kiating. Population et garnison sont affolées.

Le 2 janvier, vers 4 heures de l'après-midi, se répand la nouvelle que les Tong-Tche-Houi ne sont plus qu'à 6 kilomètres de la ville. Ordre est brusquement donné de fermer toutes les portes, si bien que 9 à 10.000 habitants, petits marchands, ouvriers et bateliers, sortis pour leurs affaires ou leur travail, ne peuvent plus rentrer.

C'est une impressionnante rumeur qui, alors, s'étend sur toute la ville : des cris, des imprécations, des lamentations, un affolement indescriptible. Malgré la gravité de la situation et la rareté des barques, je réussis cependant à louer une petite jonque, et le 3, dans la matinée, nous faisons nos adieux à M. Bons d'Anty, si soucieux de notre sécurité, et à l'excellent père Pierrel, missionnaire à Kiating.

La jonque pousse au large.

M. Bons d'Anty m'a avoué depuis combien ému il fut à ce moment, se demandant ce que nous réservait la destinée. Nous partions sans escorte, le préfet manquant de soldats disponibles.

Quant à notre consul, il allait gagner Tchentou avec une garde de Tong-Tche-Houi : ce n'était guère plus rassurant.

Le premier jour de navigation manqua d'agrément : constamment, nous sommes arrêtés, sous la menace de fusils, par des détachements de soldats ou des compagnies de Tong-Tche-Houi, qui veulent nous reconnaître, s'assurer que notre jonque ne cache point d'impériaux. Ils veulent quelquefois fouiller notre jonque, regarder jusque dans les cales. Je réussis toujours à modérer leur zèle, et nous nous séparons chaque fois dans les meilleurs termes : un petit compliment lancé opportunément

arrange bien des choses, surtout en Chine.

Le deuxième jour, nous traversons un district moins peuplé et les sommations d'accoster deviennent plus rares. Nous couvrons donc ce jour une belle distance, et le lendemain soir, à la nuit, nous arrivons devant Soui-Fou, au confluent du Ming et du Yang Tsé.

p.380 Un mouillage prolongé devant cette ville n'a rien de très sûr ; le *laopan* (patron du navire) en est encore plus convaincu que moi. Nous décidons donc de profiter du clair de lune et de continuer notre navigation.

La moitié de la nuit, on vogue ainsi. La journée qui suit passe sans incident, mais j'observe que tout trafic est interrompu sur le grand fleuve, si animé d'habitude, qu'aucune jonque ne monte ou ne descend : c'est un indice peu rassurant.

À Lou-Tcheou, nous trouvons un préfet conscient des risques que nous courons, un excellent mandarin qui n'hésite pas à nous fournir comme escorte une barque de la police, montée par dix hommes. Il a même la délicatesse de nous offrir des vivres. Il mérite vraiment toute notre reconnaissance.

En aval de Lou-Tcheou, tard dans la soirée, nous étions à peine amarrés au fond d'une petite anse, que des coups de feu à intervalles réguliers attirent notre attention. Le chef d'escorte vient aussitôt conférer avec moi.

Nous avons à peine échangé quelques mots que des bruits légers sur l'eau, des bruits d'aviron, parviennent à nos oreilles... Il n'y a qu'à larguer les amarres, à s'en aller plus loin chercher un mouillage moins dangereux. La nuit est si obscure que c'est miracle que nous n'allions pas donner sur les roches ou nous échouer sur une berge.

Après deux heures de cette navigation, on s'amarre à nouveau et, cette fois, notre repos n'est point troublé.

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

Le 5 janvier, nous arrivons devant Ho-Kiang, ville importante, dont la garnison impériale est assiégée depuis deux mois par les révolutionnaires. Une file ininterrompue de jonques s'aligne sous la muraille nord, le plus en amont possible. Il y en a un millier au moins, dont de très grosses jaugeant de 150 à 200 tonnes. Elles n'osent plus naviguer, passer devant la ville par crainte d'être coulées. En effet, les assiégés, redoutant l'arrivée de renforts républicains, tirent systématiquement sur toute jonque qui monte ou descend le Yang Tsé. Or, comme le front de la ville s'étend le long du fleuve sur une distance de plus d'un kilomètre, toute barque s'expose au plus grand danger en cherchant à franchir pareille zone de feu.

Nous nous amarrons en queue de file ; la garnison à ce moment tire de notre côté et les balles de Mauser sifflent à nos oreilles. Heureusement, les guerriers de Ho-Kiang jugent bientôt utile de battre une autre zone et nous accordent un répit nécessaire.

Le chef d'escorte, qui est allé à terre, revient avec deux jeunes mandarins, qui m'exposent au long la situation et me conseillent... d'attendre.

Attendre quoi ? puisqu'ils affirment qu'il est impossible de communiquer avec la garnison, que tout parlementaire est reçu à coups de fusil.

Nous sommes donc exposés à rester ici un mois, deux mois, aussi bien que huit jours, à rester peut-être jusqu'à la fin du siège.

La perspective est d'autant plus pénible que nous ne sommes qu'à deux jours de navigation de Tchong-King, où se trouvent les canonnières européennes.

Je ne saisis nullement le bénéfice de l'attente. Le fleuve est large ; et puis il y a la nuit, la brume matinale. « Je tenterai donc de passer cette nuit même, ce soir même avant le lever de la lune. »

Les mandarins, après s'être consultés, viennent une heure plus tard. Impressionnés par mes paroles et se rendant compte que ma résolution est inébranlable, ils proposent de nous aider. Seulement, il serait dangereux d'aller ce soir mouiller en aval : ils ne sont pas sûrs de leurs troupes, un ramassis d'outlaws.

Il est donc convenu que nous démarrerons seulement demain avant le jour.

Je juge inutile de quitter notre jonque, mais ils me demandent en grâce de ne pas m'exposer, de tourner la ville par terre ; la jonque rejoindra dans la nuit.

Ce programme s'accomplit à merveille, sans le moindre à coup. Ne pouvant compter sur nos Chinois pour nous réveiller une heure avant le jour, je les appelai moi-même à 5 heures et l'appareillage se fit vite et silencieusement.

La garnison, qui avait tiré le canon toute la nuit, exécuté des feux de salve ininterrompus sur un ennemi invisible, dormait dans la satisfaction du devoir accompli.

La jonque glisse dans la brume matinale sans être aperçue, et nous étions à plus d'un kilomètre de Ho-Kiang quand la fusillade reprit, au lever du jour.

Nous gardons une profonde reconnaissance aux deux jeunes mandarins dont l'aide nous a été si précieuse dans ces graves circonstances.

La soirée du 7 janvier fut encore très mouvementée : il y eut plusieurs alertes. Trois fois, nous devons changer de mouillage, et ce n'est qu'à minuit que nous atteignons une anse sûre, gardée par un poste de réguliers.

Le lendemain, vers une heure, Tchong-King est en vue et, sur un des points les plus élevés de la ville, flottent doucement les trois couleurs,

symbole tant chéri de ce juif errant qu'est l'explorateur : c'est un coin de France en pleine Chine : le consulat.

C'est la fin de la rude aventure, c'est le port, la sécurité. Depuis bientôt trois mois, non seulement nous n'avons pas été sûrs du lendemain, mais bien de l'heure qui commençait. Trois mois durant il a fallu tendre ses nerfs, lutter sans répit, mais si vite on s'habitue au danger que les surprises, les alertes deviennent l'occupation, la distraction prévue, peut-on dire, non l'accident redouté.

La vie d'explorateur en Chine ne peut être, en effet, qu'une bonne école d'endurance morale. Car il est vraiment des heures pénibles. Je me garderai bien d'en parler, si ce n'était pour relater un curieux symptôme d'épuisement nerveux, de surmenage tout à fait caractérisé. Ainsi, certains jours, vers la fin de l'étape, je me suis senti soudainement indifférent à tout. Même les sentiments les plus intimes, les plus tenaces de l'âme humaine, ceux relatifs à la famille, à ces êtres qui sont la raison même de notre amour de la vie, même ces sentiments, dis-je, brusquement s'évanouissaient. Les miens, que faisaient-ils ? que devenaient-ils ? Mais est-ce que cela vraiment m'intéressait ? L'indifférence s'établissait, effrayante, stupéfiante. Qu'étais-je donc maintenant ? En quel être étrange ma misérable personnalité s'était-elle muée ? En un pur automate tout simplement, une machine à enregistrer telle plante ou telle roche, tel animal ou telle attitude, telle végétation ou telle température. Je cueillais, ramassais, notais ! Et cela me donnait un certain contentement de moi-même. Tout autre désir ou souci n'existait plus. J'avais beau m'interroger, me morigéner : l'angoissante indifférence s'affirmait, de plus en plus réelle.

Heureusement, cette manifestation de surmenage durait peu : le repos en avait vite raison. Mais on s'imagine sans peine toute la dépense nerveuse qu'implique cette nécessité de chaque jour, de l'aube au crépuscule, d'observer, d'examiner, de scruter. Il faut voir tout ce qui

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

vous entoure, bêtes et gens, nature sauvage et cultivée, production du sol et du sous-sol. Rien ne doit passer inaperçu. C'est donc un effort d'attention continu, ne comportant aucun répit ; autrement, le *fait intéressant* peut vous échapper, à la minute du laisser-aller.

@



## ÉPILOGUE

@

p.385 Nous étions à Tchong-King en sécurité. Aux pires heures de notre séjour à Houang-Choui-Tang, je n'avais jamais douté que je sortirais vivant de l'aventure : une grande foi me pénétrait... et puis, je ne voulais pas être un vaincu ! Orgueil de race, si l'on veut, orgueil de Français singulièrement exalté en ces lointains pays, en face des peuples jaunes.

Je me rappellerai toujours la première heure de notre séjour à Houang-Choui-Tang. Malgré les précautions prises, qu'allait-il advenir de nous ? M. Dessirier se mit à écrire quelques lignes sur son carnet : c'était le dernier, l'angoissant adieu à sa famille. Il leur parviendrait peut-être. À moi, il ne restait plus qu'un crayon : dans la lutte j'avais perdu mon carnet. Dessirier déchira une feuille du sien et me la tendit. J'hésitai un moment à écrire : était-ce si urgent ? Et voilà que Dessirier, poursuivant une idée, laisse échapper une phrase apprise au Soudan parmi les tirailleurs musulmans. Elle signifiait en substance : « Allah est grand et rien n'arrive que par sa volonté ! »

Cette formule de *fatalisme* me choque aussitôt profondément, révolte tout ce qu'il y a de vitalité en moi. Je fourre brusquement dans ma poche la feuille maculée de sang. « J'ai bien le temps de faire mon testament ! » Et jusqu'à ce jour, je ne l'ai pas encore fait.

À Tchong-King, c'est une surprise parmi les Français de nous voir arriver ainsi : on se demandait toujours avec inquiétude comment nous sortirions du Kientchang. Une réception enthousiaste et profondément cordiale nous est faite par le consul, un ami, M. Bodard et sa charmante femme, par le commandant Dupuy-Dutemps, de très sympathique mémoire, par tous ses officiers, par mon camarade Guillemet et par M. Coffinet, qui depuis tant d'années, avec M. Charrier, représente si

honorablement le commerce français en Chine occidentale. Le brave Castel était aussi là.

Inutile de dire que tout le monde s'ingénia à nous faire oublier Houang-Choui-Tang et les privations des mauvais jours. Nous en restons très vivement reconnaissants à tous nos compatriotes de Tchong-King et de la canonnière *Doudard-de-Lagrée*.

J'appris que M. Noiret avait réussi à passer, non sans de nombreux incidents, mais qui, heureusement, furent sans gravité. Il descendait en ce moment sur Shanghai.

Le 12 janvier, nous prenions aussi cette route, et sept jours après nous étions à Itchang, au terminus de la navigation à vapeur sur le fleuve Bleu, ayant couvert plus de 1.500 kilomètres en pays soulevé par la révolution ; de Ning-Yuan-Fou à la mer, la distance totale égalerait 3.300 kilomètres.

Aucun incident ne surgit sur cette partie du fleuve, sur ce parcours de 500 kilomètres. Quelques jours plus tard, trois missionnaires protestants étaient attaqués dans les gorges : un fut tué et les deux autres grièvement blessés.

À Itchang, nous fûmes cordialement traités par le capitaine de la canonnière anglaise *Woodlark*, le lieutenant Georges Mulock, et par le docteur Lloyd-Jones ; de même à bord de la canonnière américaine *Samar*, commandée par le lieutenant Edward Mashburn. Nous ne pouvons oublier leurs délicates attentions.

Nous sommes aussi reçus, avec grande cordialité, à bord du *d'Iberville*, en rade de Han-keou, commandée par la capitaine de frégate Romieux.

À l'arrivée à Shanghai, nous sommes gâtés par Mme de la Batie, et je pus me rendre compte, dans les circonstances troublées du moment, combien notre consul, son mari, avait habilement et énergiquement

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

défendu les intérêts français en un point du Yang Tsé d'importance capitale.

Nos nombreux compatriotes de Shanghai eurent la délicatesse de nous recevoir en un plantureux banquet : qu'ils me permettent de les remercier pour cette cordiale attention !

Dans les premiers jours de février, M. Dessirier partait pour Paris par le *Transsibérien*, pour faire opérer sa main droite. Quant à moi, je m'en allai au Yunnan par le Tonkin. Mais la situation était trop peu sûre pour me permettre un travail d'exploration.

Je pus cependant mener à bonne fin une enquête sur la sériciculture et rentrai à mon tour en France en juin 1912.

@

## APPENDICE

@

Cet exposé des principaux faits et observations de ma mission serait incomplet si je ne parlais des populations, de la révolution chinoise et de l'avenir de la France dans ces régions.

### I. — Populations : chinoise et aborigène

Je ne puis me dispenser de dire ici un mot des populations rencontrées au Yunnan, au Kientchang et dans les marches thibétaines. Je serai d'ailleurs très bref, devant développer dans un travail spécial ce sujet fort intéressant.

#### Caractéristiques physiques et morales

##### 1° Caractéristiques physiques.

Les populations observées dans les districts nouveaux explorés manquent d'*unité ethnique*, c'est-à-dire que presque partout elles se sont mélangées entre elles, aussi avec l'élément chinois émigré, et même avec une race polynésienne très basse dans l'échelle humaine : je veux parler de celle des *Négritos*. Car il n'est plus possible de contester la présence de cette race dans la Chine occidentale. Lorsqu'il y a trois ans j'ai signalé, à l'École d'anthropologie, l'existence de types négroïdes au Setchouen, un certain scepticisme <sup>p.390</sup> se fit jour, ou plutôt quelqu'un voulut nier l'évidence. À mon retour, cette fois, j'ai montré le type négrito lui-même, dans toute sa pureté révélatrice. J'en ai observé des représentants jusqu'au 30<sup>e</sup> parallèle, en pleines marches thibétaines, dans la haute montagne.

Ces populations, dans la généralité, présentent une caractéristique raciale commune incontestable : c'est l'obliquité de l'œil plus ou moins marquée, mais réelle, avec aplatissement accentué de la face et du nez, et

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**



**19. Un métis sino-sifan avec ses deux femmes (Vallée du Yalong).**

le contour arrondi ou polygonal, plutôt qu'ovale ou elliptique du visage. Le teint est jaune clair, plus ou moins coloré. Elles se rattachent donc, sauf le Négrito, à la grande famille mongole.

La taille, en ce qui concerne ces populations, le Négrito ou le Tai exceptés, est généralement au-dessus de la moyenne de nos races, élevée même chez les femmes comme chez les hommes. Les gens de stature très réduite, 1,30 à 1,50 m, qu'on rencontre partout sur ces plateaux ou dans les hautes vallées, sont des types anormaux, qu'on a eu le tort quelquefois de qualifier de pygmées, dont on faisait un groupe ethnique très spécial. Ces prétendus nains ne sont que des crétins <sup>1</sup>, des êtres atrophiés par les troubles nutritifs qu'engendrent les maladies de la glande thyroïde. Le goitre, en effet, est partout

---

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre ces crétins avec le type négrito.

endémique dans les régions que nous avons traversées et sévit intensément. Chez ces races, on observe fréquemment du prognathisme maxillaire, mandibulaire surtout et aussi labial. La lèvre inférieure apparaît souvent pendante et fortement déjetée en dehors, en avant du plan de la face. C'est la projection *volontaire* de cette lèvre en avant qui constitue le geste « indicateur », le plus familier parmi les Lolos, Lissous et même Sifans du Yalong. On ne montre pas du doigt ou d'un mouvement d'extension de toute la tête la direction de la route ou tel village, telle montagne, mais bien par cette contraction bizarre de la bouche qui vient d'être signalée.

Je viens de dire que les populations du Yunnan (central et septentrional) rappellent tout à fait le type mongol. Cette assertion est vraie pour les 90 centièmes des individus. Le restant se rapproche incontestablement du type caucasique ou négroïde. Dans le premier type, la face n'est plus aplatie ni à contour polygonal, mais plutôt elliptique ou encore ovale, plus rarement toutefois. Le nez, qui est fin, à une racine très accentuée, forme une saillie très marquée sur le plan de la face. Chez les femmes, le peau est blanche, basanée chez les hommes, presque rouge souvent chez les montagnards des grandes altitudes. Le type caucasique s'observe surtout chez les Lolos ou Lissous. Ce type, je l'ai signalé au Kientchang, dans un travail publié par le *Toung Pao* : « Far West Chinois. — Races aborigènes. — Les Lolos : étude ethnologique et anthropologique ». La position accroupie est l'attitude de repos favorite de ces races.

## 2° Caractéristiques morales.

Toutes ces populations, qui se divisent en Chinois, Lolos, Lissous, Lo-Wou, Miaotze, Pai Y <sup>1</sup>, vivent surtout de la terre et des troupeaux qu'elles

---

<sup>1</sup> Nom chinois des Tai ou Shan.

élèvent. S'il y a quelques petites industries locales, elles sont toutes, sauf celle du vêtement, entre les mains du fils de Han. Il en est de même du maigre trafic qui se fait dans ces régions. On peut dire que tous les aborigènes du Yunnan central et septentrional sont agriculteurs et pasteurs, aussi chasseurs à l'occasion, dans les rares districts où le Chinois n'est pas venu raser jusqu'au dernier arbre les belles forêts d'antan. Ces aborigènes, hommes des champs, sont naturellement paisibles, timorés même, toujours prêts à fuir ou à se cacher à l'approche d'un inconnu, d'un étranger. Même les Lolos n'ont presque aucune des caractéristiques morales de ceux du Kientchang, des farouches guerriers des Ta-Leang-Chan. Ils n'aiment ni la lutte ouverte de tribu à tribu, ni la vendetta de famille à famille. Au Yunnan, le Lolo est plutôt un paisible, un résigné, le vaincu définitif capable de subir tous les jougs. Ce n'est point le terrible jouteur qui, au Kientchang, tient en échec toutes les forces chinoises, razzie et spolie à satiété. J'ai acquis cette fois la certitude qu'au Yunnan se trouvent de nombreuses tribus qualifiées « lolottes », et se disant telles, qui n'ont presque rien de commun, physiquement et moralement, avec celles des Leang-Chan. Celui qui a le premier établi une classification des aborigènes occupant le Yunnan et le Setchouen est, naturellement, le fils de Han. Or, rien n'est moins précis, plus fantaisiste que sa façon de procéder, basée sur quelques similitudes de mœurs ou simplement de costume. Les caractéristiques physiques différentielles, qu'il saisit fort mal d'ailleurs, sont le moindre de ses soucis. Quant aux attributs moraux de ces peuplades, il ne s'embarrasse point dans le détail de leur énumération ou description. Il résume la mentalité de ces barbares méprisés, en les déclarant « sans foi ni loi », sans règle de conduite d'aucune sorte, se perpétuant avec l'insouciance, le cynisme du chien qui procrée là où il rencontre une femelle. Vous lui demandez de s'expliquer, de citer des faits : il ne le peut, s'en tient à de vagues affirmations. Vraiment, est-ce que ces mantze valent la peine qu'on se préoccupe tant d'eux ? Le « Grand civilisé » s'abaisserait en cherchant à

les comprendre <sup>1</sup>. Loin de lui cette pensée ! Le mantze n'est que matière exploitable et toujours méprisable.

Avec ses préjugés et ses méthodes de gouvernement, de colonisation, le fils de Han aurait subi tous les déboires, toutes les défaites, s'il avait trouvé devant lui des races énergiques ou simplement des tribus guerrières capables de se grouper entre elles pour résister à l'ennemi commun. Ce qui se passe actuellement au Kientchang le prouve surabondamment. Quant à la répercussion civilisatrice et surtout moralisatrice qu'on supposait s'être fait sentir d'un contact prolongé du fils de Han avec le Barbare, on la saisit mal ou plutôt on ne la voit trop que lamentablement négative. Le Lolo du Kientchang en est un exemple frappant. Celui dit *soumis, chinoisé*, perd toutes les qualités du guerrier des Leang-Chan. Sans fierté, sans noblesse, il n'apparaît plus que cupide, menteur, rampant ou insolent. Il produit sur l'Européen qui connaît le vrai Lolo une impression vraiment pénible.

Comme j'y faisais tout à l'heure allusion, ce qui manque le plus à ces populations aborigènes du Yunnan, c'est l'énergie morale, conséquence, à un degré point négligeable, de leur « méioprage » physique. L'endémie goitreuse est, en effet, un déprimant physiologique de première importance, qui atteint sérieusement toute vigueur corporelle ou intellectuelle, la réduit même tellement quelquefois, que le résultat est le type atrophié qu'on connaît : le crétin. Le paludisme sévit aussi partout, au-dessous de 2.000 mètres d'altitude.

Ces populations sont naturellement paresseuses, le climat trop doux, trop clément venant en aide à l'endémie goitreuse. Il est difficile de reconnaître chez elles quelque signe de vitalité bien manifeste. Leur activité se réduit généralement à l'effort indispensable pour s'assurer une maigre subsistance, presque une ration de famine. Cet effort accompli, on passe son temps à

---

<sup>1</sup> C'est un sentiment si naturel chez lui qu'on perdrait son temps à le combattre.



bavarder, à fumer des pipes, interminablement. Étant paresseux, ces indigènes négligent tout soin corporel, sont d'une saleté notoire. Leur habitation, toutefois, est moins malpropre que la maison chinoise, et les odeurs écœurantes de cette dernière ne troublent pas notre odorat.

Ces populations complètement illettrées vivent dans l'ignorance et l'indifférence absolue de tout ce qui se passe en dehors de leur cercle intime. Sans individualité ethnique, elles ne laissent, à aucun moment, soupçonner une personnalité d'ordre quelque peu politique. Soumises aux Chinois, dont elles supportent sans réaction la coûteuse tyrannie, elles ne décèlent aucune aspiration vers une situation meilleure. Je ne crois même pas qu'elles aient jamais envisagé pareille éventualité, dont la conception serait déjà une preuve de vitalité. Confinées plutôt dans leurs montagnes, leurs vallées étroites, sans d'autre moyen de communication que de mauvais sentiers, elles n'ont d'autre préoccupation que de continuer à végéter comme dans le présent.

**Costume et coiffure.** — Ces populations se vêtaient d'étoffes de chanvre et de laine, mais à l'heure actuelle elles recherchent surtout les tissus de coton. Le chanvre n'est plus qu'un pis-aller. Quand, l'hiver, souffle le vent du nord, celui qui amène la gelée, on jette sur ses épaules une peau de mouton qu'on tourne du côté laine ou du côté derme, suivant l'intensité du froid ; on encore on superpose deux ou trois blouses à la chinoise.

Le costume complet peut se réduire à deux pièces ou plutôt à trois formes invariables : une culotte large et courte ou un jupon ; une blouse courte ou longue suivant le sexe qui la revêt, la longue étant plutôt l'attribut de la femme. La culotte est portée par les deux sexes chez les Pai Y ainsi que chez le Chinois ou métissé, tel le *Han Pieu*. Dans certains centres lissous, comme Vé-Djo où l'influence du fils de Han se fait constamment sentir, beaucoup de femmes ont aussi adopté l'affreux pantalon large, cylindrique, à p.395 fond tombant de la Chinoise.

Il convient cependant de dire que le jupon reste le vêtement préféré de la majorité des aborigènes yunnanais. Il est uni ou plissé, indifféremment, chez les Lissous, toujours plissé chez les Lolottes. Il porte ou non un volant formé de pièces ou galons superposés et parallèles de couleurs variées. Le rouge, le vert, le bleu ou le violet sont particulièrement appréciés.

La blouse courte se boutonne sur l'épaule, à la chinoise ; la longue de même ou, plus simplement, se croise sur la poitrine chez les femmes, maintenue par une ceinture blanche et bleue qui se noue en arrière, à la naissance du pygidium. Le croisement de la blouse sur la poitrine, sans fixation par agrafes ou boutons, est une particularité bien ethnique ; c'est le mode aborigène. Vous verrez assez souvent des Lissous ou Lolottes avec une longue blouse de cérémonie munie de boutons ronds passés dans une anse de coton ou de soie : soyez certain que vous avez là devant vous une adaptation du costume chinois.

Un accoutrement original est celui du berger lissou ou miaotze : il se compose : 1° d'une culotte de chanvre excessivement courte, atteignant seulement à mi-cuisse, presque un tutu , mais à large fond flottant ; 2° d'une blouse courte, aussi en chanvre ; 3° d'une peau de chèvre ou de mouton jetée sur l'épaule gauche et ne couvrant que cette moitié correspondante du buste ; 4° d'une gibecière. Comme couvre-chef, un chapeau de feutre.

Je viens de dire que le vêtement des aborigènes est dépourvu de boutons ; il ne porte pas non plus de poches. Le fils de Han, sous ce chef, n'est d'ailleurs pas mieux partagé. Le Lissou ou Lolo remplace toutes nos poches par une gibecière.

Le turban est le mode de coiffure le plus universellement adopté, qu'on soit Chinois, Lolo ou Lissou. À l'époque de grande ardeur solaire, il est remplacé par un très large chapeau de bambou, de forme conique aplatie. Turban et large chapeau sont également portés par les deux sexes, sans

qu'aucun ornement ou particularité d'enroulement les distingue, surtout si la population est chinoise. Chez la femme lissou on trouve cependant encore une coiffure qui ne manque pas d'originalité : je ne saurais mieux la qualifier que de *casquette à pont*, telle que nous la connaissons en nos pays. Elle est en coton noir, élégamment établie. Sous elle se rassemble la chevelure en masse. La *casquette à pont* est l'apanage de la femme mariée ; la jeune fille n'a droit qu'à un bonnet, mais à un bonnet non moins original que la casquette. Il rappelle assez bien celui dit *phrygien*, bien que moins élevé et différent par le fond. Ce bonnet est orné à profusion de galons multicolores et d'ornements d'argent repoussé. Des rubans bleus, jaune serin, mauves ou rouges, sont fixés à la partie postérieure de ce couvre-chef et flottent sur la nuque.

## II. – Bassin du Yalong

**Population.** — Depuis Ki-Mou-Lin jusqu'à Gho-Rhou, j'ai traversé des groupements appartenant à la tribu des Lo Pou. On rencontre aussi quelques clans lolos éparpillés parmi les Sifans. À Gho-Rhou et au nord de ce point, le pays est occupé par les Mounia, lesquels formeraient une population beaucoup plus importante que les Lo Pou : ils s'étendraient, des deux côtés du Yalong jusqu'au 30<sup>e</sup> parallèle, plus ou moins mélangés avec les Thibétains. Il est, d'ailleurs, bien difficile de dire souvent, en examinant les types de ces deux prétendues races, où commence le Sifan, où finit le Thibétain, et réciproquement. J'avoue pour le moment tout mon embarras à cet égard et me garderai bien de rien conclure.

Tout ce que je me permettrai d'énoncer, c'est que Sifans et Thibétains apparaissent fortement mélangés, ne sont pas une race, mais une mixture de races, où le type caucasique voisine avec le type mongol et même négroïde.

**Alimentation.** — Les Sifans, Lo Pou ou Mounia ont la même alimentation que les Thibétains. Depuis Kiang-Lang jusqu'à Ta-Tsien-Lou, c'est la

*tsamba* qui constitue la base même de la nourriture avec le thé au beurre. Il existe cependant, au contact immédiat des Chinois, dans la boucle du Yalong et dans la vallée du Ngan-Ning, certains groupes sifans, peu importants d'ailleurs, qui n'utilisent d'aucune façon le lait de leurs troupeaux. Quant au vrai Sifan, il fait non seulement du beurre, mais prépare encore avec le petit-lait un fromage blanc. Malgré qu'il élève beaucoup d'animaux, il mange peu de viande et est, par goût, végétarien. En dehors de sa pauvre farine de blé ou d'orge préparée à froid, il consomme encore quelques légumes, des légumes dont nous ne voudrions pas : une amarante, un *Chenopodium* et une crucifère (*Thlaspis*). Ces plantes ne croissent plus au-dessus de 3.300 à 3.400 mètres.

**Mœurs.** — Au point de vues mœurs, je signalerai que la polygamie et la polyandrie existent dans tous les clans que j'ai rencontrés. Mais cette organisation conjugale est ainsi réglée qu'elle ne présente nullement le caractère d'immoralité qu'on lui a prêté trop souvent. Le fils aîné, en principe mari de toutes ses belles-sœurs, l'est rarement en fait. Il n'est donc polygame que d'apparence. Et il n'y a réellement polyandrie que dans certains lieux isolés, d'altitude considérable, où la femme est rare, en raison de la dureté du climat. Cette communauté de bien s'exerce, d'ailleurs, sans conteste.

N'étaient le lama qui les exploite et la variole qui les décime, ces braves gens, ces vigoureux et gais montagnards du Yalong seraient parfaitement heureux.

### III. — La révolution chinoise <sup>1</sup>

On a été surpris de la rapidité avec laquelle s'est écroulée la dynastie mandchoue : on devrait plutôt s'étonner que quelques tribus nomades mandchoues, à moitié barbares, aient pu vaincre si facilement et surtout

---

<sup>1</sup> Article publié dans la [Revue de Paris le 15 février 1913](#). Il reste tout à fait d'actualité.

maintenir, près de trois siècles durant, sous leur joug toute la masse chinoise. Il est vrai que cette nation de laboureurs et de marchands, pacifique par nature et par tradition, n'est guère capable de réaction violente et soutenue. Sinon, elle se serait débarrassée, depuis longtemps, de ces maîtres sans prestige, sans moyens d'action, hormis quelques garnisons tartares établies dans les capitales des grandes provinces.

D'ailleurs, si les Mandchous ont été renversés, ce n'est pas en raison de leur tyrannie, de leur corruption : ils n'avaient rien changé au régime qu'ils avaient trouvé. Mêmes traditions gouvernementales, mêmes exactions ou abus que sous les dynasties précédentes. Quant aux croyances, au rituel religieux, il fut respecté et même adopté par les conquérants, qui sacrifiaient périodiquement aux divinités tutélaires. Quant au rituel social, orgueil et force de la famille chinoise, rituel basé sur la piété filiale, le culte des ancêtres, les offrandes en nature aux morts, à des époques déterminées, les cérémonies funèbres, ruineuses par leur pompe et leur renouvellement, il était resté intact.

Ce n'est que dans la représentation administrative et la répartition des hautes charges que le Mandchou manqua de modération, rompant ainsi l'équilibre politique et social, au détriment du fils de Han. Et encore, beaucoup de Chinois, tirant parti de la coutume <sup>p.400</sup> pour deux personnes étrangères de s'ouvrir une veine et de mélanger leurs sangs en breuvage, devinrent, par cette pratique, frères de sang du Mandchou et partagèrent avec lui les bénéfices du pouvoir. D'ailleurs, le Mandchou ne se réserva jamais le gouvernement exclusif de l'empire : il n'aurait pu trouver dans ses clans le nombre d'intelligences nécessaires.

On a incriminé l'imposition du port de la queue au Chinois comme une grave faute de la part du vainqueur. C'est donner trop d'importance à une exigence qui fut acceptée sans grande peine. Un reproche sérieux, au contraire, est celui d'avoir installé dans les capitales provinciales des milliers de familles tartares vivant en parasites, nourries sur les deniers

publics. L'oisiveté des hommes, la paresse des femmes, dans le quartier tartare, contrastaient avec l'activité, l'aspect de ruche de la ville chinoise. Le Chinois besogneux regardait d'un mauvais œil son voisin et maître mandchou, qui se dandinait, une cage à oiseau au poing. Surtout il enviait l'existence de cet homme gras et repu dont l'heureuse existence était faite de sa misère à lui. Le conquérant à donc eu tort d'imposer à la masse chinoise l'entretien des clans mandchous, qui, ayant vite perdu toute vertu militaire, étaient devenus des « clients » des hauts dignitaires, des parasites de la nation.

Mais il a fallu la propagande en Chine des idées dites « occidentales » par quelques réformistes pour que prît forme le mécontentement. L'injure bien connue *lou tsai* (esclave de Mandchou) est devenue insupportable à la masse pensante. Le fils de Han, esclave des barbares mandchous ! Les étrangers constataient son déshonneur. Il fallait se révolter... Surtout, tous les profits du pouvoir passeraient aux Chinois.

La misère générale de ces dernières années, accrue, surtout, par la suppression de la culture du pavot, a favorisé le parti révolutionnaire. Cette culture, rémunératrice pour le paysan et le marchand, a été totalement supprimée à l'instigation de sociétés étrangères de propagande religieuse et philanthropique. Cependant, on peut affirmer que le Chinois use beaucoup plus qu'il n'abuse de l'opium, que la fameuse drogue si souvent maudite n'a pas causé les ravages qu'on a crus. À la suite de cette suppression brutale et totale de la culture du pavot, le peuple, si patient, si résigné d'habitude, s'est trouvé écrasé par les charges nouvelles que faisait peser sur lui le gouvernement mandchou, sous le prétexte de le défendre contre lui-même, contre ses vices et aussi contre les empiétements maudits des Barbares étrangers.

En outre, l'aggravation de l'impôt sur le sel, faisant passer le prix d'une livre de 30 à 90 sapèques, dans des régions salifères, comme le Setchouen, fut particulièrement pénible à supporter. J'en dirai autant

d'une taxe sur le thé dans les maisons de consommation, taxe frappant la boisson préférée du peuple.

Les projets de construction de voies ferrées par les Chinois eux-mêmes, et à cet effet les souscriptions dites « volontaires », mais en réalité imposées, ont fortement entamé les réserves de la classe riche ou aisée et saigné à blanc le paysan et l'ouvrier. Je l'ai constaté pendant mon long séjour à Tchentou. Quand, naguère, invoquant une mauvaise gestion des fonds ainsi recueillis, le Gouvernement central a voulu s'approprier ces voies ferrées en projet, il a rencontré la résistance des mandarins, des notables surtout, chargés d'administrer ces fonds. Ces notables ne virent dans le projet de nationalisation des chemins de fer qu'un coup porté contre eux et leur province, une tentative d'accaparement par les hauts mandarins et leurs « clients » de tous les fonds souscrits jusqu'à ce moment.

En Europe, on a cru à une protestation véhémement des populations contre l'acceptation par le Gouvernement de l'aide financière des étrangers, aide qu'il avait, deux années plus tôt, proclamée attentatoire à la liberté de la Chine, au bien-être du peuple. C'est une erreur : cette protestation et la révolte qui s'ensuivit, ont été l'œuvre de sociétés groupées pour la défense d'intérêts qui sont surtout les leurs, l'œuvre d'une *oligarchie anonyme* qui se compose de mandarins déchus, de lettrés sans places, pour lesquels tout travail manuel est une déchéance, de *chen liang* (notables) ambitieux, appartenant à l'industrie, au commerce ou à l'agriculture, et dont l'autorité est grande sur les masses ignorantes.

Le mandarin déchu lutte pour un nouvel emploi, pour le droit au *squeeze*<sup>1</sup>, le lettré pour une prébende, les notables pour se soustraire aux obligations légales ou administratives, pour accaparer, malgré l'existence de certains monopoles d'État, la vente de tous les principaux produits de consommation, riz, sel, thé, opium, pour s'exempter du fisc,

---

<sup>1</sup> Squeeze, en anglais, comprimer, exprimer ; au figuré, pressurer (le peuple, naturellement),

des likins (barrière douanière de district à district). Ces notables s'appuient sur les éléments intelligents et mécontents qui viennent d'être cités, et encore sur des groupements, nombreux et disciplinés, de vagabonds, de miséreux, toujours prêts à servir n'importe quelle cause, du moment qu'elle leur rapporte quelques sapèques.

Quand il s'agit de grands travaux, l'oligarchie des notables et leur clientèle entendent participer au *squeeze*, au bénéfice illicite que les gouvernants ou administrateurs ont l'habitude de prélever sur les fonds nationaux et même sur les grandes entreprises privées. Cette oligarchie existe dans chaque province à côté du pouvoir régulier et lui impose souvent ses volontés, quand ce pouvoir se refuse à une complicité directe.

Le Gouvernement ayant voulu dominer sans partage, ces groupements d'intérêts se sont révoltés. Ils représentent l'esprit provincial, si profondément enraciné dans le vieil empire, et si étroit qu'il redoute toute ingérence d'une province voisine, a fortiori du pouvoir central. Ainsi s'explique l'indifférence du Chinois de l'intérieur quand la zone littorale est en guerre, et encore la désobéissance des vice-rois ou gouverneurs aux ordres venus de Pékin.

À ces groupes sociaux s'était joint, depuis quelques années, un élément des plus turbulents, dévoré d'ambition, assoiffé de pouvoir : je veux parler des Jeunes-Chinois, des étudiants revenus d'Europe, des États-Unis et surtout du Japon. Quelques-uns avaient fait des études complètes dans une branche de nos sciences, mais la plupart s'étaient contentés d'une apparition de quelques mois dans une école ou université. Quoi qu'il en soit, tous rentraient avec des formules, des panacées politico-sociales, à l'aide desquelles ils allaient transformer, comme par enchantement, leur pays, rompre de leur souffle juvénile d'apprentis politiciens, briser la formidable gangue de traditions et de préjugés qui, depuis tant de siècles, enserre la masse chinoise. La belle foi de néophytes que les réalités ne sauront assagir !



Que penser du patriotisme chinois ?

Dans sa propagande contre l'ingérence financière de l'Europe, le nationalisme chinois n'est qu'une forme de la xénophobie qui jadis écartait de Chine tout étranger, ou qui le parquait dans certains ports. La dénonciation du « péril blanc », trop fréquente pour n'être pas systématique, et par là même suspecte, est pour l'oligarchie provinciale, et le mandarin son complice, un moyen facile de se rendre populaire. Et les meneurs sont d'autant plus disposés à agiter le « spectre européen », qu'ils ont beaucoup à cacher au peuple. Organisées pour l'exploitation de la province, la création d'écoles, d'arsenaux, la construction d'usines, ces dernières années, par les autorités, permirent à ces mandarins, ces notables et à leur clientèle de réaliser des bénéfices inespérés, et le nombre des sinécures augmenta. Mais les chemins de fer et les souscriptions publiques dites nationales dont ils étaient le prétexte, offrirent encore de plus belles occasions à ces « patriotes ». À Tchentou, au Setchouen, vivait joyeusement un nombreux état-major d'administrateurs, d'ingénieurs et autres employés ignorant tout de la construction d'un chemin de fer et n'en ayant d'ailleurs nul souci ; ils gaspillaient les ouans et les ouans (le ouan vaut 10.000 taels et le taël 3 fr. 50 environ) sans songer au lendemain, n'ayant que des plaisanteries pour le « souscripteur ». Les bureaux-directeurs du chemin de fer à Tchentou avaient dans leur enceinte un théâtre, un théâtre tout neuf. Les grandes villes étaient le lieu de partage des dépouilles opimes, tandis que dans les centres de moindre importance, les plus petites bourgades, on provoquait toujours des souscriptions.

En avril 1911, l'initiative de Chen Kong Pao, le haut mandarin chargé par la cour de négocier avec le consortium des grandes Puissances pour la construction de quatre grands tronçons ferrés et pour la nationalisation des chemins de fer construits ou à construire, fut un désastre pour les provinces et pour leurs oligarchies. Il y avait bien le peuple qui bénéficierait de la mesure, mais il compte si peu, lui et sa misère !

Les nouveaux décrets prévoyaient l'aide financière et technique des étrangers pour la construction des grandes voies projetées. Ceux-ci allaient prêter leur argent, des sommes énormes : mais cet argent serait si bien gardé, son emploi si rigoureusement surveillé ! Impossible de puiser à cette source, d'en détourner le moindre filet. Et surtout plus de prétextes pour continuer les souscriptions « nationales ». Les décrets ordonnaient même le remboursement de ces souscriptions au peuple. Les mandarins n'oseraient plus obéir aux ordres de comités oligarchiques : c'était la fin des <sup>p.405</sup> gras profits. Les comités, aidés de toute l'armée des fonctionnaires intéressés aux voies ferrées encore en projet, n'eurent pas de peine à gagner une grande partie des souscripteurs, leurs victimes. À ces naïfs, on déclara que non seulement ils ne seraient jamais remboursés du pécule souscrit, mais que les étrangers allaient exploiter le pays avec des chemins de fer construits par eux : ainsi le voulait le gouvernement central. Ces étrangers extrairaient de la province sa meilleure substance, ruineraient le peuple jusqu'à lui enlever le « riz quotidien ». Si la Chine, s'empressait-on d'ajouter, souffre de la misère, n'est-ce point par l'avidité des Européens, qui, un jour, prêtèrent leur argent, et qui, depuis, exigent chaque année une somme d'intérêts équivalant presque à un remboursement ? Et si mandarins et notables, la mort dans l'âme, chargent le peuple de nouveaux impôts, n'est-ce point pour satisfaire les exigences de ces étrangers ? Quand les chemins de fer projetés par les *chen liang* allaient remédier à cette situation intolérable, créer partout de richesse, voilà que le gouvernement central conspirait avec les Barbares de l'Occident pour enlever aux fils de Han leur meilleure sauvegarde ?

Banquiers, commerçants, petits bourgeois, tous les souscripteurs forcés ne furent pas dupes de ces manœuvres, mais ils n'osèrent se grouper pour la lutte, par crainte de représailles. Ils acceptèrent d'être bernés et tondus, laissant au temps le soin d'améliorer leur situation : c'est là une attitude fréquente en Chine et qui explique en grande partie les maux dont elle souffre.

\*

Telles sont les causes du grand mouvement de l'été 1911, déclaré national par les intéressés et accepté comme tel par la presse européenne. À côté de l'oligarchie bruyante et avide, se trouvent sans doute quelques révolutionnaires convaincus, d'honnêtes citoyens mécontents de la dynastie mandchoue et voulant sincèrement une rénovation de leur pays, même avec l'aide des nations européennes. Mais ces hommes sont en très petit nombre et, pour longtemps, sont noyés dans une masse d'ambitieux, d'aigrefins, qui joueront de plus en plus du « péril blanc » pour masquer leurs exactions.

Le mouvement d'opposition de l'oligarchie provinciale gagna rapidement le pays, si lente et si timide fut la tentative de répression. Puis, par la veulerie ou la complicité des gouvernants, une véritable révolution, à l'automne, éclata. La dynastie, cependant, pouvait encore sortir victorieuse de cette attaque dangereuse ; mais elle fit appel à Yuan-Che-Kai. C'était la dernière faute qu'il lui restait à commettre. Yuan la ruina, plus sûrement que toutes les armées républicaines, et la destruction du régime mandchou fut un fait accompli. Le peuple applaudissait ; même l'homme de la terre, le rustre si indifférent, d'habitude, à tout ce qui n'est pas son champ ou son bétail. C'est que les meneurs de la révolution, non seulement l'autorisaient à replanter le pavot, mais supprimaient d'un trait de pinceau tous les impôts.

Quant apparut Sen Ouen (Sun-Ya-Tsen), il y eut une période de liesse dans le vieil empire parmi les mandarins sans place, les étudiants, le peuple libéré d'impôts et parmi certains notables. Pas tous, car les plus riches et aussi les plus prudents s'accommodaient fort bien de l'ancien régime avant le décret inspiré par Chen-Kong-Pao, décret qu'ils espéraient faire rapporter, d'ailleurs. Ils ne croyaient pas non plus au succès de la révolution, se méfiaient des Jeunes-Chinois.

Sen Ouen, le grand leader, l'infatigable lutteur contre le Mandchou,

l'idole des Jeunes-Chinois, devait les conduire au pouvoir, aux honneurs, à la fortune. Sur le vieux tronc chinois encore robuste, on allait entrer un rameau merveilleux pris aux contrées d'Occident... Peu importait que le vieil arbre eût très lentement végété dans une atmosphère bien différente de celle où la greffe s'était développée. À l'antique régime autocrate, Sen Ouen allait substituer la république dite *sociale* d'Europe. À quoi bon les précautions ? La Chine est capable de toutes les adaptations et les plus soudaines : elle peut prendre du jour au lendemain l'aspect le plus inattendu, le plus extravagant. Les Barbares étrangers n'ont su évoluer que par violentes, douloureuses secousses ; péniblement, ils sont arrivés à un régime mal équilibré qui tend vers la République sociale. Les réformateurs chinois, au contraire, vont lui donner sa forme définitive et sans heurt, réaliser sur leur terre antique le régime idéal de gouvernement. Leur natte coupée, qui reconnaîtra dans les fils de Han des esclaves de Mandchous ? Qui n'y verra de purs républicains ? Et quelle prospérité, quelle grandeur pour le vieil empire ? Toutes les colonies asiatiques de l'Europe, de l'Amérique, avec leurs richesses, avant dix ans feront parties du patrimoine des Han : ainsi l'a décidé et l'a proclamé Sen Ouen, des bords de la mer Jaune aux solitudes des massifs thibétains. Et ce n'est pas tout : sur la couverture d'un almanach *républicain* de la présente année, on peut voir un guerrier, un *brave*, enserrant dans ses orteils flexibles les deux hémisphères !

À quoi, jusqu'ici, a abouti cette intervention du grand réformateur Sen Ouen, homme de valeur, incontestablement, mais utopiste à l'excès ? A développer l'anarchie. De plus, rien n'autorise des leaders à prévoir, avec les seules ressources des leaders actuels, l'approche de temps meilleurs. Et si les chefs, malgré leur intelligence, se trouvent au-dessous de leur tâche, si leur désintéressement même est très discuté par leurs compatriotes, que dire des subalternes, de ces exaltés dont le zèle inconsidéré ne tend qu'à précipiter la ruine du pays ? De tout jeunes gens sans préparation, sans valeur aucune, se grisant de formules apprises

dans les livres, n'ayant d'autre titre à gouverner qu'un brevet de républicanisme lié à leur titre d'étudiant. Audacieusement, ils se conduisent en dictateurs dans les préfectures, les grandes subdivisions de provinces, s'arrogeant tous droits et pouvoirs, rançonnant bourgeois et marchands, condamnant et absolvant. Naguère encore sobres et monogames par nécessité, ils se signalent maintenant par leurs bombances et par le nombre de leurs concubines. Ils font le désespoir, la ruine de toute la masse honnête, la fortune, la joie de la canaille, de tous ces bandits qui pullulent en Chine et se sont vite ralliés à la République, c'est-à-dire au régime du désordre. Car, pour assurer le succès de la révolution, pour assiéger les villes, prendre d'assaut les banques, les grands magasins, les monts-de-piété, gueux, coolies et paysans malheureux étaient embrigadés sous peine de mort. La minorité de braves gens prêts à payer de leurs personnes pour le renversement de la dynastie et l'instauration d'un régime meilleur rentra vite dans ses foyers, se sépara avec dégoût et terreur de tous ces forbans. Quant à la masse sans pensée, sans aspirations définies, elle regardait et pâtissait. Car, après les riches, elle fut rançonnée, pillée odieusement, heureuse quand la mort l'épargnait.

Combien se préoccupaient du désordre, de l'anarchie qui allait suivre ? En Chine, l'intérêt général est question secondaire : toujours, on pense à soi d'abord, à sa famille : c'est la tradition. Il y a là toute une éducation à refaire qui sera bien longue.

Depuis que Sen Ouen, s'inclinant devant Yuan Che Kai, a renoncé à la présidence d'une République proclamée par sa clientèle, à Nankin, mais non viable, depuis que les effets d'un dualisme dangereux paraissent écartés, il n'existe pas de vrai symptôme de détente. Les révolutionnaires n'ont pas de programme, ou plutôt le programme qu'en Europe ou en Amérique ils ont emprunté, en grande partie, à des utopistes, est le dernier, naturellement, qui saurait convenir à la Chine, si fière du passé,

si traditionaliste, avec un bagage ancestral si lourd. Ce programme affecte de faire table rase de tout. Son but est de détruire avant tout. La *Tong Men Houi*, l'« Union Jurée », s'y est consciencieusement employée, beaucoup trop hélas ! et si étourdiment ! Elle a touché à Confucius, à ses maximes, à la morale sur laquelle repose toute l'armature de la société chinoise. Elle a même osé s'attaquer tout de suite au culte des morts. Comment, de la part des Jeunes-Chinois, expliquer pareilles erreurs ? Et quelle piteuse incapacité à rebâtir ! C'est le plus grave reproche que les adversaires des Réformateurs leur aient fait, et combien mérité ! Rien à attendre d'eux : leur faillite est complète. On voudrait sympathiser avec quelques-uns, avec Houang Hsin, Li Yuang Hong, Tsai ; le régime qu'ils ont détruit prêtait vraiment à de cruels abus, mais perdus au milieu d'un parti d'occasion qui n'a que des appétits, ils ont été et sont débordés. Ce ne sont plus des abus seulement, des exactions qui se commettent ainsi qu'autrefois, mais bien des crimes constants, odieusement fréquents, des crimes de droits commun dans toutes les provinces, dans les moindres districts, contre des personnes de tout rang, de toute classe : meurtres, rapt, incendies, pillages. Le méfait le plus commun aujourd'hui, le plus anodin, est le rançonnement du pauvre comme du riche. Je n'ai eu que trop l'occasion d'observer cette navrante situation au Setchouen et dans toute la vallée du Yang Tsé, de plaindre ces malheureux Chinois paisibles, attachés au labeur quotidien, mais incapable de s'organiser, de se dresser devant les bandes de pillards qu'encadrent les sociétés secrètes, bandes sans courage civique qui s'éparpilleraient au moindre geste de résistance. Elles sont conduites par d'anciens chefs de brigands, qui reçoivent le mot d'ordre de l'oligarchie dont j'ai parlé, laquelle a rallié <sup>p.410</sup> les pires éléments de désordre, pour s'imposer. Ces bandes profitent du gâchis actuel, se grossissent des soldats débandés ou licenciés qui, avides de nouveaux pillages, terrorisent de plus en plus le pays.

Officiellement, il n'y a plus d'impôts, mais jamais encore on n'avait autant prélevé sur les ressources et même la misère de chacun. Inutile

d'ajouter que toute la population saine regrette l'ancien régime, qu'elle a perdu toute confiance dans l'avenir, qu'elle ne croit plus à l'efficacité de la République. Faveur inespérée, don du Ciel, ainsi l'appelaient les Réformateurs, abusant de la crédulité du peuple, flattant aussi sa religiosité. Il est vrai que ces mêmes Réformateurs, en brisant les idoles dans les temples, en prêchant l'absurdité de tout culte, inquiétaient une fois de plus, et gravement, l'opinion désemparée. Cette dernière attitude des révolutionnaires a été une grosse faute : en effet, si le Chinois n'est pas religieux, il tient à ses superstitions. Les jeunes leaders, fraîchement débarqués d'Europe, ont eu tort de se poser en destructeurs des dieux : c'est une provocation qui ne saurait avancer leurs affaires.

Donc, à l'heure actuelle, anarchie dans toutes les provinces, règne par la terreur d'une oligarchie plus despotique que le Mandchou, plus sanguinaire aussi. N'ayant trouvé pour la servir que les pires éléments de la population, qui peuplaient les prisons, elle a fait du pillage un prélèvement normal sur la propriété. Ceux qui possèdent encore quelques réserves d'argent les cachent, les enfouissent dans le sol ou, quand ils le peuvent, se hâtent de les confier aux banques européennes des ports ouverts. C'est la fuite des capitaux ou leur séquestration par le détenteur. Il faudra beaucoup de temps pour ramener un peu de confiance. Les ruines s'accumulent. Mais que serait-ce si les étrangers n'étaient là depuis un an, avec leurs troupes et leurs navires, veillant sur le cœur de la Chine, cette féconde vallée du bas Yang-Tsé, veillant sur Canton, sur Tien-Tsin et le Pei-Ho, artère du Nord, sur le rail mandchourien, sauvegardant ainsi d'incalculables richesses, empêchant d'effroyables désastres ?

La République chinoise n'existe que de nom. La situation est telle qu'après la fuite des capitaux, c'est celle des gens, de tous ceux qui peuvent gagner les ports ouverts, les colonies étrangères. Les concessions de Shanghai, de Tien-Tsin ont vu doubler leur population chinoise, Hong-Kong, Macao sont envahis.

La situation générale de la Chine est donc grave, la seule ombre d'autorité qui y subsiste est Yuan Che Kai. Il est énergique, tout à fait capable de gouverner : il a fait ses preuves. Il représente même, à l'heure actuelle, la seule intelligence, ou plutôt la seule volonté capable de mettre un peu d'ordre dans la République. Sen Ouen, d'une grande intelligence aussi, ne s'est point révélé homme de gouvernement à Nankin, durant sa courte dictature. Il est, d'ailleurs, un « déraciné », il semble avoir trop oublié le caractère de ses compatriotes, leur conservatisme tenace, en si nette opposition avec les concepts qu'il a pris aux partis avancés d'Europe.

Yuan Che Kai, lui, n'a rien du théoricien : il est le Chinois de vieille souche, connaissant son peuple, sachant comment le prendre et le dominer. Il est l'homme des moyens pratiques, brutaux, cruels même, mais décisifs. Ce sont les moyens des gouvernants de la Chine, ceux compris, acceptés par la masse, les seuls même capables d'assurer l'ordre et la tranquillité dans un empire qui en est encore à la période qualifiée d'*âge ingrat* pour les individus ; un empire où les déclassés, les irréguliers de toutes sortes, les criminels forment des groupements dangereux, fortement organisés, à côté d'une masse inerte, incapable de se défendre, de se libérer. Ces moyens de gouvernement sont simples : tous les pouvoirs, du haut en bas de l'échelle mandarinale, réunis dans la même main ; donc, sanctions promptes et généralement sans appel. En cas de troubles ou simplement de protestations trop vives, régime du *coupe-coupe*. Nous sommes là bien loin du régime rêvé de Sen Ouen, de sa République idéale, et cependant il est logique de penser que Yuan Che Kai est dans le vrai, que l'ordre ne peut être rétabli en Chine, et surtout maintenu, que par les moyens anciens, Yuan voit certainement la situation comme elle doit être vue.

Yuan, malheureusement, ne peut compter sur l'élément militaire formant bloc, même pas sur ses propres troupes, celles qu'il a formées, si



longtemps choyées et gavées d'argent. Car le soldat chinois, recruté on sait comment, se caractérise surtout par son indiscipline. De plus, comme tous ses compatriotes, il n'a qu'un sentiment très vague du respect dû à la propriété d'autrui. À l'heure actuelle, il a des occasions fréquentes de se livrer à des pillages fructueux. Il ne saurait résister à pareille tentation et se révolte, tue même ses chefs s'ils insistent pour le maintenir dans le devoir. Lors du pillage de Pékin, les troupes de Yuan Che Kai lui ont échappé, comme à tant d'autres généraux. D'ailleurs, en supposant que Yuan soit maître de ses soldats, ceux-ci sont trop peu nombreux pour lui permettre de tenter un coup de force efficace : le pays est trop vaste, les moyens de communication trop lents. Et surtout, peu de *tou-tou* sont disposés à obéir à ses injonctions. Au surplus, les éléments de désordre dont j'ai parlé, grossis d'une multitude de coolies sans travail, sont généralement bien armés. La contrebande a jeté des fusils à tir rapide jusque dans les régions les plus reculées de la Chine. Certains arsenaux, comme celui de Tchentou, ont été pillés à fond. Depuis six mois, les contingents réguliers de la néo-république mènent une existence de paresse et de ripailles qu'ils ne consentiront à abandonner que par la force. L'oligarchie révolutionnaire elle-même, si elle le voulait, n'arriverait plus à calmer les appétits qu'elle a soulevés. La force seule, brutale, impitoyable, fera rentrer dans l'ordre ces trop ardents « républicains ». Mais où prendre cette force ?

On sait, d'autre part, qu'il n'y a plus de fonds dans les caisses publiques et que toute tentative d'emprunt national échouera. La seule annonce de pareil emprunt fera même se cacher le peu d'argent qui reste.

Il n'y a pas non plus à espérer que la masse honnête et tranquille s'arme à son tour pour faire une contre-révolution. Elle continuera de se lamenter, comme ces derniers mois, de maudire le destin, et ce sera tout.

Il y a bien de très rares provinces, comme le Yunnan, où une sorte de dictature militaire maintient un ordre relatif, troublé seulement par des

brigandages isolés. Malheureusement, ce régime n'inspire aucune confiance, surtout aux marchands. On sait l'opinion qu'a le Chinois du soldat : il n'arrivera donc jamais à se convaincre qu'il peut travailler en paix, en pleine sécurité sous un mandarinat militaire.

Nous sommes donc acculés à cette question : que va devenir la Chine ? Et si la situation reste troublée, quels sont les moyens de rétablir l'ordre, de sauvegarder les intérêts de l'Europe ?

Que va devenir la Chine ? On peut, sans crainte de se tromper, affirmer que l'anarchie actuelle n'est plus curable par les seules ressources de la république. Ce qui apparaît avec le plus d'évidence, c'est le triomphe du provincialisme, des idées séparatistes : la Chine va à la dislocation, au morcellement. Il n'y a plus de pouvoir central. Cette situation peut s'éterniser. Le mouvement révolutionnaire des Tai-Ping, beaucoup moins important, a duré douze années. Et sans Gordon et autres officiers européens, rien n'en faisait prévoir la fin. La conclusion fatale est que nous serons appelés à intervenir tôt ou tard. Nous en venons, par conséquent à envisager maintenant les moyens de rétablir l'ordre.

Ces moyens sont au nombre de deux : l'intervention brutale, ou un prêt considérable avec contrôle financier.

Je ne dirai rien pour le moment du premier moyen. Je pense seulement que, s'il est bon, nécessaire même d'y songer, il est toutefois préférable d'employer le second moyen. Si on sait l'utiliser judicieusement, avec l'entière compréhension de la situation et la ferme volonté d'aboutir à des solutions vraiment pratiques, il en résultera les meilleurs effets pour la Chine et pour l'Europe. Quelques forces de police étrangères, établies dans les centres facilement accessibles et fortement secondées par des croiseurs, canonnières et torpilleurs sillonnant les grandes artères, seront sans doute nécessaires dans les débuts ; mais, dès que le gouvernement actuel sera ainsi étayé, il saura rallier le parti de l'ordre : toute la masse

qui souffre n'aspire qu'à la paix. L'oligarchie d'obstruction et de désordre sera profondément touchée de l'entrée en scène des *Diabes étrangers*, toujours redoutés. Les fauteurs d'anarchie, les matamores de la politique de désorganisation, tous ceux qui dénoncent l'étranger, empoisonnent l'opinion par leurs mensonges pour mieux cacher leurs vilenies, tous ceux-là rentreront prudemment dans l'ombre. Car le courage est la dernière de leurs vertus, et leur audace n'est faite que de la faiblesse, de l'inertie des masses. Le jour où une volonté véritable, supportée par quelques moyens efficaces, viendra se placer fermement devant eux, ce sera la débandade générale, et le plus audacieux n'osera plus, suivant l'expression chinoise, *tchou t'eou*, « sortir la tête ». Mais ce résultat ne sera obtenu que par l'entrée en scène des forces de police étrangères, dont je viens de parler. Cet acte n'aura rien de brutal, ne saurait être confondu avec ce qu'on appelle « intervention ». D'ailleurs, ces forces de police existent déjà <sup>p.415</sup> dans les grands centres, comme Hankeou, Shanghai, Tien-Tsin, Pékin ; de très nombreux croiseurs et torpilleurs de différentes nationalités sont depuis des mois les incontestables gardiens de la paix sur le Yang Tsé, le Si-Kiang et le Pei-Ho. Les Chinois qui raisonnent n'y voient d'ailleurs aucune atteinte directe à l'intégrité de l'empire, et tous les commerçants, banquiers, marinières, se félicitant de la présence de ces navires, seraient désolés de les voir s'en aller. Le fils de Han, en dehors de quelques théoriciens et de jeunes gens revenus d'Europe, tient avant tout à sa tranquillité, et sa plus claire ambition est de pouvoir en toute sécurité vaquer à ses affaires : peu lui importe qui lui assure cette sécurité. Serait-ce un étranger qu'il sera avec lui, secrètement du moins, s'il est de son intérêt de cacher sa pensée. Je pourrais en fournir les preuves les plus probantes dans l'histoire de ces dernières années.

Le « patriotisme » du Chinois n'est pas ce sentiment profond, désintéressé et agissant des peuples d'Europe. Son patriotisme, c'est d'abord la crainte vague — qu'on cherche à exploiter de plus en plus — d'être envahi par l'étranger, dépouillé de ce qui constitue son patrimoine

héréditaire. D'ici à longtemps pour la masse des Chinois, la conception de l'intérêt général s'arrêtera au groupement de famille ou de corporation qui ne dépasse pas le district et son chef-lieu. Que leur importe le reste !

Le prêt important que le Consortium se propose de conclure avec la Chine permettra d'abord de licencier toutes ces troupes levées à la hâte, recrutées parmi les contrebandiers, pirates et déclassés de toutes sortes, toujours prêtes à la rébellion, au pillage. Et on devra désarmer, non seulement les contingents, mais toutes les gardes dites *nationales* qui, en temps de malaise, en plein affaiblissement de l'autorité régulière, se montrent toujours prêtes à se lever pour la défense d'intérêts qui sont rarement ceux de la communauté.

On s'est souvent demandé quelle doit être l'étendue du contrôle européen sur l'argent qu'il se dispose à fournir au Gouvernement chinois. À mon avis, il doit être aussi étendu que possible. L'état d'anarchie est tel en Chine, à l'heure présente, que prêter sans contrôle serait la plus grosse des erreurs, une folie qu'on pourrait payer cher. Si l'argent n'est point surveillé, son emploi rigoureusement vérifié, il se volatiliserait, tels certains petits emprunts qu'il est inutile de citer. Les troupes recevront certaines sommes, les administrations de même, mais rien ne nous autorise à espérer que les troupes seront payées complètement de leur arriéré, et que les administrations utiliseront intégralement pour le bien public l'argent versé : les habitudes chinoises sont connues.

Et, à l'heure actuelle, on est autant plus porté au squeeze intensif qu'on ne sait combien de temps on restera en place et l'on jouira d'une influence permettant de se créer des réserves pour l'avenir. Une coterie adverse peut accaparer le pouvoir du jour au lendemain : il faut donc en hâte se créer un pécule, comme le mandarin d'antan, dénoncé tant de fois parce qu'envié.

Faute de précautions, un ou deux mois plus tard, les troupes réclameraient à nouveau un arriéré de solde : d'où complications, révoltes

nouvelles. Devant la continuation du désordre, la confiance du banquier, du commerçant s'en irait une fois de plus, et l'avenir apparaîtrait plus sombre encore qu'auparavant. Que fera l'Europe à ce moment ? Dans sa surprise et devant la dilapidation des fonds de ses nationaux, n'en viendra-t-elle pas tout de suite à cette intervention brutale que depuis tant de mois elle évite soigneusement ?

Le contrôle financier est nécessaire. Il est la justification même du prêt qui se prépare. Sans contrôle, l'argent du Consortium resterait sans influence, rendrait plus vives les luttes entre les diverses factions. Au contraire, surveillé, il sera le salut de la république : aucun de ceux qui connaissent la Chine n'en doute un seul instant. Et si ce contrôle est tant combattu, c'est qu'il réduit à néant toutes les petites combinaisons de certains groupes politiques et de leur clientèle.

Cette opposition à l'emprunt est aussi une habile manœuvre contre Yuan Che Kai, le meilleur moyen de le combattre, de le tenir en échec, de ruiner son effort pour mettre un peu d'ordre dans les affaires publiques. Avec l'argent du Consortium, les plus graves difficultés du Gouvernement s'atténueraient vite, et la position de Yuan, si haï des Tong Men Houi, se trouverait sérieusement consolidée. L'anarchie reculerait et la population honnête reprendrait espoir. Mais, en Chine, l'intérêt d'un parti prime toujours l'intérêt général, et l'obstruction continuera de s'acharner contre Yuan.

L'Europe peut sauver la Chine de l'anarchie et du morcellement par son concours financier. Mais il ne faut, à aucun moment, perdre de vue que ce concours n'aura d'action, ne mettra fin aux dissensions intestines qui déchirent le pays, n'inspirera pleine confiance aux vrais fils de Han eux-mêmes, aux patriotes, que s'il s'accroît d'un contrôle administratif étendu et rigoureux, rendant impossible toute combinaison louche, toute tentative d'accaparement des fonds prêtés.

IV. — Le chemin de fer du Yunnan et l'expansion économique française  
dans la Chine occidentale.

@

L'arrivée du rail français à la capitale de la province du Yunnan est un fait d'une *haute importance économique* : c'est l'entrée en action du puissant et seul moyen d'exploiter la Chine occidentale, peuplée de 60 millions d'habitants, de concurrencer la voie séculaire d'est en ouest de Shanghai aux frontières thibétaines. *C'est le débouché naturel d'une immense région*, la porte de sortie est Haïphong même, le port du Tonkin. Quand la Chine, dégagée des méfiances présentes, acceptera notre collaboration sincère, libre de toute arrière-pensée de conquête politique, elle pourra, je ne crains pas de l'affirmer, quintupler le valeur productive de la Chine occidentale.

Le terminus de notre chemin de fer du Yunnan n'est qu'à 100 kilomètres à vol d'oiseau du fleuve Bleu et trouve déjà, sur ses rives, un marché à exploiter. Mais il doit viser plus loin, *atteindre la riche province du Setchouen*, dans sa partie la plus féconde, le bassin du Ming. Nous dirons tout à l'heure comment cette perspective peut se réaliser.

Dès l'ouverture de la ligne, si dénigrée même par les Français, un mouvement de transit appréciable, de Hong-Kong vers le Yunnan et du Yunnan vers le sud-est de la Chine, se développait rapidement à travers le Tonkin. Une grande partie des marchandises de Hong-Kong, qui suivaient autrefois les routes fluviales ou terrestres du Koang-Tong et du Koang-Si pour atteindre Mongtze et Yunnan-Fou, utilisent maintenant notre chemin de fer, moyen de transport plus facile, plus rapide, mais surtout beaucoup plus sûr. Grâce à cette voie ferrée, œuvre de M. Paul Doumer, nous pouvons, à l'heure actuelle, contrôler tout le commerce du Yunnan <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Trafic général de la voie ferrée : 1910, 72.689 tonnes ; 1911, 79.530 t. ; 1912, 107.650 t.

Mais le résultat le plus heureux, le plus frappant, de l'arrivée du rail français à Yunnan-Fou, le plus gros d'avenir pour notre importation, est l'action attractive qu'il a immédiatement exercée sur le Setchouen occidental, le grand marché qui nous intéresse le plus.

Dans une étude économique publiée à la fin de 1911 <sup>1</sup>, j'annonçais, en me fondant sur des faits précis, que le Setchouen allait, sans tarder, exporter par la voie du Yunnan et, par suite, provoquer un mouvement d'importation du sud au nord, d'Haïphong et de Hong-Kong vers le fleuve Bleu, vers la région occidentale de la Chine, et entamer la lutte pour la première fois avec l'ancienne voie du Yang Tsé, d'est en ouest, laquelle avait presque monopolisé, jusqu'ici, l'apport des produits étrangers à l'intérieur. Ce que j'avait prédit en octobre 1911 s'est réalisé en 1912. Les caravanes du Kientchang sont descendues du nord, amenant leurs marchandises au chemin de fer et ont sollicité des produits européens, comme éléments de trafic de retour <sup>2</sup>.

Mais le Kientchang, intéressant au point de vue de l'exportation, l'est moins au point de vue de l'importation, étant une région pauvre du Setchouen. Ce qu'il faut viser, ce qu'il faut arriver à fournir en filés du Tonkin, en tissus et autres produits français, c'est le *bassin du Ming et celui du Lou-Ho*, les plus riches et <sup>p.420</sup> les plus peuplés de toute la province. Or, la porte d'entrée du plus important de ces bassins, celui du Ming, c'est la ville et le port de Soui-Fou, à 1.550 kilomètres de Haiphong, à 2.500 de Shanghai. C'est un grand centre collecteur et distributeur de marchandises, au confluent du Ming, avec le fleuve Bleu, capable, par la grande artère qu'est le fleuve Ming, d'expédier nos produits jusqu'à la capitale de la province, Tchentou, grand centre consommateur. À 150 kilomètres en amont de Soui-Fou (à mi-chemin de Tchentou), se trouve un port non moins important : celui de Kiating, centre d'une vaste et riche région séricicole.

---

<sup>1</sup> Les grands courants commerciaux du Far West chinois et notre chemin de fer du Yunnan.

<sup>2</sup> Je ne puis me dispenser de signaler ici le zèle de Mgr de Guébriant à favoriser l'exportation du Kientchang vers notre chemin de fer.

Jusqu'ici, Soui-Fou ne recevait de marchandises que de Shanghai par le fleuve Bleu. Malgré la longueur du trajet (2.500 kilomètres), les nombreux transbordements et aussi les retards forcés au passage des rapides sur le haut Yang Tsé, malgré les dangers d'une pareille navigation, c'était la seule voie de pénétration utilisée. Avec notre voie ferrée, l'importation de produits européens à Soui-Fou devient facilement réalisable.

Les Anglais, arrêtés par la nature extrêmement accidentée du Yunnan occidental, hésitent toujours à réaliser leur projet de raccord de la ligne de Birmanie Rangoon-Bhamo avec le Setchouen. Notre chemin de fer indochinois peut et doit bouleverser le vieux courant commercial dont l'emprise s'étend des mers de Chine aux confins des marches thibétaines. Pour réaliser cette fin, il n'est nullement nécessaire que le tronçon ferré en projet, de Yunnan-Fou à Soui-Fou, soit construit. Dès maintenant, nous sommes en mesure de lutter avantageusement contre la mauvaise voie fluviale qu'est le Yang Tsé à partir d'Itchang, et même de Hankeou, durant les quatre mois des basses eaux. Au lieu de mettre trois et quatre mois de Shanghai, souvent davantage, pour atteindre Soui-Fou, avec de nombreux frais supplémentaires dus aux transbordements et au coût élevé de l'assurance, les marchandises expédiées par notre chemin de fer iront directement de Haiphong à Yunnan-Fou et, là, seront chargées à dos de mulet à destination de Soui-Fou, en attendant la construction du tronçon auquel il vient d'être fait allusion. La durée moyenne du trajet sera de trente-cinq jours environ, donc bien inférieure à la durée du voyage par l'autre route.

À l'heure actuelle, malgré les tarifs très élevés de ce chemin de fer, les filés du Tonkin et les cotonnades concurrencent facilement les expéditions de Birmanie. Le jour où ces tarifs seront quelque peu abaissés (et la Compagnie, se rendant compte de cette nécessité, va diminuer, l'année prochaine, le prix de ses transports), les tissus qui emprunteront notre



voie ferrée, non seulement élimineront la concurrence birmane, mais atteindront facilement Soui-Fou. C'est l'avis des importateurs européens de Yunnan-Fou. Des maisons allemandes exploitent ce nouveau débouché, dont l'avenir est considérable. Leurs bases d'opération sont Hong-Kong, Haïphong et Yunnan-Fou.

Certaines erreurs ont eu cours, dans ces dernières années, en ce qui concerne l'avenir même de notre voie ferrée, le développement et la sécurité de son trafic.

Lorsque, en novembre 1910, j'arrivai au Tonkin pour gagner le Setchouen, l'opinion en cours était que le rail indo-chinois ne devait jamais se risquer à dépasser Yunnan-Fou, sous peine de voir disparaître immédiatement le maigre trafic qui s'annonçait et de le voir s'en aller vers le Yang Tsé. Cette opinion était, paraît-il, celle d'un explorateur qui avait parcouru le Yunnan et le Setchouen. C'était une simple affirmation qui avait fait son chemin, parce qu'elle s'accordait avec les tendances du moment, nettement rétrogrades. L'erreur n'est que trop évidente : il y a méconnaissance complète de la nature du trafic yunnanais et des conditions générales économiques de cette province, ainsi que de celle du Setchouen. Les faits le prouvent surabondamment.

En effet, au Yunnan, le trafic de notre voie ferrée s'est trouvé, comme on le devait prévoir, alimenté en grande partie par les produits de consommation locale : bois, charbon, coke, sel, chaux, engrais, et surtout céréales et légumineuses (riz, fèves, blé, pois et haricots). Le riz, qui forme la grosse partie du trafic, n'est pas exportable : la quantité produite est au-dessous de la demande locale, de la consommation immédiate. Quant aux autres céréales ou légumineuses, la quantité transportée de district à district, ou exportée, est insignifiante. La consommation indigène absorbe presque tout pour le moment. Il ne saurait être question pour ces produits, tant du sol que du sous-sol, de s'en aller au loin vers le Yang Tsé, au Setchouen, où des produits similaires sont exploités ou

cultivés en quantité autrement considérable et s'importent même au Yunnan, dans la région nord, comme j'ai pu m'en rendre compte.

Supposons quand même que le Yunnan central, transformé, mieux cultivé, cherche plus tard à exporter au delà de ses frontières, vers le nord, naturellement, vers le Setchouen peuplé, non vers le misérable Kouei-Tcheou. Il trouvera fermée la région la plus rapprochée, le Kientchang, car celui-ci, non seulement produit suffisamment pour sa population, mais importe au Yunnan des produits de son sol et de son sous-sol.

Reste l'exportation sur Soui-Fou, où l'on rejoint le Yang Tsé, la grande voie navigable qui permettrait aux céréales de descendre vers Lou-Tcheou, Tchong-King. Mais on ne compte pas moins de 600 kilomètres par la route la plus courte de Yunnan-Fou, à Soui-Fou ; par la voie ferrée projetée, 650 kilomètres. Comment les denrées lourdes et de médiocre valeur du Yunnan central, qui, à l'heure actuelle, alimentent notre chemin de fer de district, pourraient-elles supporter les frais d'un aussi long parcours sur une voie à tarifs élevés, puisqu'elle traverse de bout en bout une région essentiellement montagneuse ? D'ailleurs, le Setchouen n'aurait que faire de ces denrées. Elles s'en iront plutôt vers le sud, vers Haïphong, si rapproché, pour, de là, atteindre le grand marché de Hong-Kong ou Canton.

En ce qui concerne le riz, comme les bassins lacustres du Yunnan où se cultive cette céréale sont assez éparpillés, tout en s'échelonnant dans une direction nord-sud, non loin de notre voie ferrée, nous avons là un trafic sûr, qui ne peut à aucun moment nous échapper. Cette zone fertile se trouve presque tout entière traversée par l'ancien tracé de notre chemin de fer, tracé beaucoup plus judicieux et rationnel que celui définitivement adopté. Des prolongements latéraux vers les points importants de ce tracé seront même prochainement obligatoires.

Le trafic *local* de notre voie ferrée yunnanaise (22.871 tonnes en 1911,

sur un total de 42.000, trafic du Tonkin compris), établi si rapidement et si bien garanti pour l'avenir, nous laisse donc *toute sécurité*.

En est-il de même du trafic d'exportation, à l'heure actuelle (8.856 tonnes en 1911) beaucoup moins important que le trafic local ? La réponse est facile et tout à fait concluante.

Les produits exportés du Yunnan et acheminés vers Haïphong sont des cornes et peaux, de la cire, du zinc, de l'antimoine, mais surtout de l'étain. Ce métal forme la majeure partie de l'exportation, et pour longtemps : 6.210 tonnes sur un total de 7.286, en 1911. Et ce sont encore des métaux (zinc, cuivre, étain) que nous offrent le Kientchang et la région nord-est du Yunnan qui, jusqu'ici, dirigeait ses produits vers le Yang Tsé.

Prenons d'abord l'étain yunnanais. Les mines de production les plus importantes se trouvent à Ko-Tieou, près de Mongtze, soit à 100 et quelques kilomètres seulement de notre frontière, et 500 au plus de la mer. Si l'exportation en était tentée par Bhamo, port le plus rapproché après Haïphong, c'est 1.500 kilomètres de plus que le métal aurait à parcourir ; 3.000, s'il devait gagner la mer par Soui-Fou et le Yang Tsé.

Donc tout l'étain extrait descend tout naturellement à Haïphong. Les mines se trouveraient beaucoup plus loin dans le nord, qu'elles utiliseraient encore notre chemin de fer, voie plus sûre, plus rapide et infiniment plus courte que toute autre, puisque cet étain est destiné à l'Europe et qu'il ne trouverait acheteur au Setchouen, dans les métropoles commerciales de Soui-Fou et de Tchong-King, que pour être dirigé par la voie si longue et si périlleuse du Yang Tsé sur Shanghai. Car le Setchouen n'a que faire de l'étain yunnanais : il en produit lui-même au-delà de sa consommation.

Maintenant, que nous vaudraient les prolongements que j'ai préconisés récemment, ceux de Yunnan-Fou à Tali-Fou, dans le nord-est de la province, surtout de Yunnan-Fou à Long-Kai, sur le fleuve Bleu (au

sommet de la grande boucle sud) et de Yunnan-Fou à Soui-Fou ou Na-Ki ?

Ils ne pourraient que précipiter le mouvement d'exportation si intéressant qui se dessine vers le golfe du Tonkin, abandonnant la voie séculaire de l'Est. Il y a là des régions riches en métaux et en produits variés, peaux, cire, soie grège, etc. Le tronçon de Yunnan-Fou à Soui-Fou, surtout, serait assuré non seulement d'un trafic d'exportation pour les marchandises qui vont à Canton, par la voie longue et difficile du fleuve Bleu, mais encore d'un trafic local important dans des districts vraiment riches et qui ne fournissent encore à l'heure actuelle que le minimum de leur rendement. L'importation serait assurée aussi par la montée vers Soui-Fou des tissus, cotonnades, filés surtout, dont il se fait au Setchouen une énorme consommation. *Ce tronçon est vraiment appelé à un grand avenir : c'est, comme je l'ai dit ailleurs, la ligne de grand transit, le futur chaînon de raccord entre l'Indo-Chine, les Indes <sup>p.425</sup> britanniques et les provinces orientales de l'empire chinois.*

Il pourrait, il est vrai, se construire une voie ferrée concurrente, un Transchinois méridional, reliant Mongtze ou Yunnan-Fou à Wou-Tcheou ou à Canton. La longueur du trajet serait naturellement bien supérieure à celle de notre Indochinois de 350 kilomètres environ. La construction en serait difficile et onéreuse, et les régions traversées sont très pauvres.

Nous avons actuellement l'outil. Reste à en tirer tout le profit possible. Il faudrait pour cela abaisser certaines barrières douanières, diminuer des frais de transport exagérés, diminuer aussi des droits de port abusifs qui entravent le commerce de Haïphong.

Un service maritime plus rapide et surtout plus fréquent va être établi entre Haïphong, Hong-Kong et Canton. Il en résultera, sans doute, d'heureuses conséquences ; la position de Haïphong comme port de grand transit s'en trouvera sensiblement améliorée. Mais ce qu'il ne faut pas craindre d'envisager dès maintenant, c'est la transformation hardie et complète de ce port. Je n'hésite pas à affirmer que, si Haïphong était,

Le Far-west chinois  
**Au Yunnan et dans le massif du Kin-Ho**

sans trop tarder, déclaré port franc, il en résulterait, pour le développement commercial et industriel du Tonkin, une extraordinaire impulsion. Hong-Kong cesserait d'être le colosse exclusivement dominateur de l'heure présente. Son énorme force centralisatrice serait atteinte par Haïphong transformé, ouvrant toutes larges ses portes et doté enfin d'un port en eaux profondes.

@